

Université Mohamed Khider – Biskra
Faculté des Sciences et de la technologie
Département : Architecture
Ref :



جامعة محمد خيضر بسكرة
كلية العلوم و التكنولوجيا
قسم: هندسة معمارية
المرجع:

Mémoire présenté en vue de l'obtention
Du diplôme de
Magister en : Architecture

Option : Ville et Architecture au Sahara

Intitulé :
L'identité d'une ville saharienne en question,
cas de Béni-Abbes

Présenté par :

MILOUDI Mohammed

Soutenu publiquement le: 24/02/2019

Devant le jury composé de :

BADA Yacine	M.C.A	Président	Université Med kheider, Biskra
BIARA Ratiba Wided	M.C.A	Rapporteur	Université Tahri Med, Béchar
BENABBAS Moussadek	PROF	Examineur	Université Med kheider, Biskra

Remerciements

Je tiens à exprimer ma gratitude à madame **BIARA Wided Ratiba** tout d'abord d'avoir accepté de diriger le présent travail et puis pour la confiance qu'elle m'a accordé, pour ses précieux conseils, sa disponibilité et son soutien sans lesquels je n'aurais jamais pu achever ce mémoire.

Je tiens à remercier messieurs les membres de jury notamment : **Mr. BADA Yacine** et **Mr. BENABBAS Moussadek** pour avoir accepté d'évaluer ce modeste travail.

Je remercie les architectes de la D.U.A.C. de wilaya de Béchar et de Béni-Abbes, tout particulièrement **Mr YAHYAOUI Yacine** et **Mr AICHAOUI Mohammed** pour leur aide précieuse.

Je remercie également toutes les personnes avec lesquelles j'ai conduit les entrevues pour avoir accepté de me consacrer de leur temps, pour leur patience et l'intérêt qu'ils ont montré pour cette recherche. Je cite notamment Mr. **TALMANI Abdel-Kadar**, Mr. **HAMDI Mohamed**, Mr. **BELLAGH Abdallah**, Mme. **BOUANINI**.

Mes remerciements, je les adresse enfin à tous ceux qui m'ont aidé d'une façon ou d'une autre à l'élaboration de ce travail.

Table des matières

Remerciements	i
Tables des matières	ii
Liste des figures	Viii
Liste des ptotos	Viii
Liste des tableaux	ix

Chapitre introductif

Introduction générale	01
1-L'architecture et la ville : supports d'identité	02
2-Un cas particulier : les villes sahariennes en Algérie	03
3-Question de recherche	04
4-Hypothèse	05
5-Objectifs de recherche	05
6-Méthodologie de recherche	06
7-Structure de mémoire	06

Premier chapitre : l'identité et l'identité d'une ville

Introduction.....	10
1-L'identité.....	10
1-1 Quel intérêt pour l'identité ?.....	10
1-2 L'identité : un problème nouveau	11
1-3 De quoi s'agit-il en faits ?	11
1-3-1D'après les dictionnaires.....	11
1-3-1-2 le mot identité.....	11
1-3-1-2 Le mot identification.....	12
1-3-2 Sens de l'identité.....	13
• La perception d'Erikson dans la tendance psychologique	13
• Définition de Pierre Tap	13
• Définition d'Alex Mucchielli	14
• Edgar Morin	14
1-4 Analyse du concept	14
1-5 Caractérisation de la notion d'identité	15
1-5-1 Une notion alambiquée.....	15
1-5-2 Une notion contradictoire	16
1-5-3 l'identité : un processus évolutif.....	16
1-6 Dimensions de l'identité personnelle	18
1-6-1 La dimension spatiale (par rapport à un milieu social)	18
1-6-2 La dimension temporelle (par rapport au développement historique)	18
1-7 Comment s'enquérir de l'identité ?	19
2- L'identité, l'homme et son environnement.....	21
2-1 Appropriation et appartenance	21
2-2 Le principe de "co-naturalité" entre l'homme et la ville.....	22

2-3 Le concept de l'habiter.....	23
3-La question de l'identité en architecture	24
3-1 La question de l'identité en architecture, depuis quand ?.....	24
3-1-1 Le régionalisme à l'aube du moderne	24
3-1-2 Le mouvement moderne en architecture.....	25
3-1-3 La période postmoderne.....	26
4- Projection de la notion d'identité à la ville.....	28
4-1 L'identité n'est pas une façade.....	28
4-2 En quête de définition.....	30
4-3 Dimensions de l'identité de la ville	31
4-3-1 La dimension physico-spatiale	31
4-3-2 La dimension temporelle.....	32
Conclusion	33
Deuxième chapitre : état de l'art et positionnement épistémologique	34
Introduction	35
1- L'approche typologique.....	35
1-1 Le concept de type : Problèmes de classification.....	36
1-2 Avatars de la typologie.....	37
1-2-1 J. N. L. Durand : la typologie générative.....	37
1-2-2 Aldo Rossi.....	38
1-2-2-1 Le type empirique.....	39
1-2-2-2 Le type idéal.....	39
1-2-2-3 théorie des permanences.....	40
1-2-2-4 La ville .analogue.....	41
1-2-3 S. Muratori et C. Aymonino: De la typologie à la typologie-morphologie.....	42
1-4 Critique de l'approche typologique.....	43
2-L'approche paysagiste.....	44
2-1 L'image de la cité.....	45
2-1-1 Le concept d'imagibilité.....	46
2-1-2 Le concept de la lisibilité.....	47
2-2 L'image de la ville et ses éléments.....	47
2-2-1. Les voies	48
2-2-2. Les limites.....	48
2-2-3. Les quartiers	48
2-2-4. Les nœuds	48
2-2-5. Points de repère	49
2-2-6 Relation entre les éléments.....	49
2-2-7 L'impression d'ensemble (l'unité).....	50
2-3 Critique de l'approche paysagiste.....	51
3- L'approche phénoménologique.....	52
3-1 Le lieu.....	52
3-2 De l'espace au lieu (Von Miess Pierre).....	53
3-3 La relation entre lieu et habiter.....	54

3-5 Autour du lieu : milieu et non-lieu.....	55
3-5-1 Le milieu.....	55
3-5-2 Le non-lieu.....	56
3-6 Le lieu aujourd'hui.....	57
3-7 De la perception du lieu	57
3-7-1 L'approche phénoménologique poétique.....	58
3-7-1-1 Gaston Bachelard : Poétique de l'espace.....	58
3-7-1-2 Pierre Sansot : poétique de la ville.....	59
• La méthode de Pierre Sansot : de l'approche de la ville et de sa description.....	59
• La question de l'identité chez pierre sansot.....	60
3-7-2 La phénoménologie du lieu de Christian Norberg-Schulz.....	61
3-7-2-1 Le phénomène du lieu.....	61
3-7-2-2 La structure du lieu	62
3-7-2-3 L'esprit du lieu.....	62
Conclusion.....	63
Chapitre N°03 : Processus méthodologique (Recueil des données)	67
Introduction.....	68
1-L'approche phénoménologique.....	68
1-1 Qu'est-ce que la phénoménologie ?	68
1-2 L'objet de la phénoménologie.....	70
1-3 Le sujet de la phénoménologie.....	70
1-4 Principaux concepts.....	71
1-4-1 L'intentionnalité.....	71
1-4-2 Le monde de la vie.....	72
1-4-3 L'être au monde ou Dasein.....	72
1-5 Les fondateurs de la phénoménologie.....	73
1-5-1 Edmund Husserl (1859-1938).....	73
1-5-2 Martin Heidegger (1889-1976)	74
1-5-2-1 La question préalable du comprendre :.....	74
1-5-2-2 La méthode phénoménologique philosophique de Martin Heidegger.....	75
• Le choix du phénomène.....	75
• Le travail sur le phénomène.....	76
• Le travail sur le langage.....	76
1-5-3 Merleau-Ponty (1908-1961).....	77
1-6 La description phénoménologique	78
1-7 Postures phénoménologiques	79
1-7-1 La suspension du jugement	79
1-7-2 Conversion phénoménologique.....	80
1-7-3 Pratique phénoménologique ou méthode phénoménologique ?.....	81
2- Technique de recherche	81
2-1 Présentation de la technique de recherche.....	82
2-2 La différence entre IPA ou analyses de discours.....	82
2-3 L'orientation théorique de l'IPA.....	83

2-4 Pour quel genre de questions de recherche l'IPA est applicable ?	86
2-5 Comment procède-on à une analyse phénoménologique interprétative ?.....	86
2-5-1 L'échantillonnage.....	86
2-5-2 La collecte de données.....	88
2-5-3 Analyse et rédaction.....	89
2-5-3-1 Plusieurs lectures et prises de notes.....	90
2-5-3-2 Commentaires initiaux.....	91
2-5-3-3 Faire émerger les thèmes saillants.....	91
2-5-3-4. Etablir des connections entre les thèmes.....	92
2-5-3-5. Continuer l'analyse avec d'autres cas.....	92
2-5-3-6. Etablir un compte rendu.....	92
2-6 D'autres alternatives à l'entretien face à face.....	92
Conclusion	93
Quatrième chapitre : Processus méthodologique (L'analyse et l'interprétation).....	94
Introduction.....	95
1-La phénoménologie de l'architecture (théorie du lieu).....	95
1-1 le travail sur le phénomène: usage du lieu.....	96
1-1-1 Les moments de l'usage du lieu.....	97
1-1-2 Aspects de l'usage du lieu.....	100
1-1-3 Relation entre moments et aspects.....	101
1-2 Le langage.....	102
1-2-1 Les équivalents architecturaux des aspects de l'usage.....	101
1-2-1-1 La typologie des figures	102
1-2-1-2 Topologie (organisation spatiale)	105
1-2-1-3 Morphologie de la forme bâtie.....	105
1-3 Signification du phénomène (l'architecture) : Art du lieu.....	106
2-La phénoménologie du lieu.....	108
2-1 Le lieu.....	108
2-2 La structure du lieu.....	109
2-2-1 L'espace	109
2-2-1-1 La distinction entre les lieux naturels et les lieux artificiels (implantations).....	110
2-2-1-2 La catégorie terre-ciel (horizontale-verticale).....	110
2-2-1-3 La catégorie et extérieur-intérieur.....	111
2-2-2 Le caractère	112
2-2-2-1 La forme	113
2-2-2-2 Interprétation de la corporéité de la forme bâtie.....	113
2-2-2-3 Caractéristiques de l'articulation	114
2-3 L'esprit du lieu	116
2-4 Le temps	117
Conclusion	118
Cinquième chapitre : Présentation du cas d'étude.....	119
Introduction.....	120
1- Situation.....	120

1-1 Béni-Abbès, c'est où ?.....	120
1-1-2-Limites administratives.....	121
1-3 Population.....	122
1-4 Le climat.....	123
2-Le site.....	124
2-1 Relief du sol.....	124
2-2 L'Erg.....	126
2-3 La hamada.....	127
2-4 Oued Saoura.....	129
2-5 L'eau à Béni-Abbes.....	130
2-5 -1 La nappe de l'Oued : les puits.....	131
2-5 -2 La nappe de l'Erg, les feggaguir, la source.....	132
1-5-Palmeraie.....	133
3- Aperçu historique sur la région de Béni-Abbes.....	134
4-Les implications matérielles de la sédentarisation à Béni-Abbes.....	138
4-1 Ksar Oulad Mahdi et ksar Oulad Ali Ben Yahia.....	139
4-2 Ksar de la palmeraie.....	139
4-3 Ksar Ksiba.....	143
4-4 Ksar Ouaroutrou.....	145
4-5 Les marabouts.....	146
4-6 Le nouveau habitat : quartier Tlayet et quartier Safad.....	146
4-7 Une expansion accélérée.....	148
Conclusion.....	148
Sixième chapitre : Recueil des données.....	149
Introduction.....	150
1- L'échantillonnage.....	150
1-1 Critères de l'échantillonnage.....	150
1-2 Détermination de la taille de l'échantillon.....	151
2-Présentation du schéma d'entrevue.....	151
3-Recueil et analyses des données :.....	152
3-1-Entrevue N°01.....	152
3-1-1 Commentaires initiaux.....	152
3-1-2 Thèmes émergents.....	155
3-1-3 Connections entre thèmes.....	157
3-2-Entrevue N°02.....	157
3-2-1 Commentaires initiaux.....	157
3-2-2 Thèmes émergents.....	160
3-2-3 Connections entre thèmes.....	162
3-3-Entrevue N°03.....	162
3-3-1 Commentaires initiaux.....	162
3-3-2 Thèmes émergents.....	164
3-3-3 Connections entre thèmes.....	167
3-4-Entrevue N°04.....	167

3-4-1 Commentaires initiaux.....	167
3-4-2 Thèmes émergents.....	169
3-4-3 Connexions entre thèmes	171
3-5-Entrevue N°05	172
3-5-1 Commentaires initiaux.....	172
3-5-2 Thèmes émergents	173
3-5-3 Connexions entre thèmes	174
3-6-Entrevue N°06	175
3-6-1 Commentaires initiaux.....	175
3-6-2 Thèmes émergents.....	176
3-6-3 Connexions entre thèmes	177
4-Construction d'un schéma caractéristique à travers les six (06) cas.....	178
5-Production du compte rendu : phénomène de la ville de Béni-Abbes.....	179
Conclusion.....	189
Septième chapitre : Analyse et interprétation	190
Introduction.....	191
1-L'analyse du phénomène.....	191
1-1 L'espace	191
1-1-1 Le vieux Ksar.....	194
1-1-2 L'ancienne ville	197
1-1-3.Les premières extensions après l'indépendance.....	201
1-1-4 Les nouvelles extensions de la ville.....	203
1-2 Le caractère.....	206
1-2-1 Le ksar.....	207
1-2-2 L'ancienne ville	209
1-2-3 Les édifices.....	216
1-2-4 Les premières extensions après l'indépendance.....	220
1-2-5 Les nouvelles constructions.....	223
1-3 Constances et changements.....	226
1-3-1 La structure externe (les rapports avec le milieu environnant).....	227
1-3-2 La structure interne.....	227
1-3-2-1 L'organisation spatiale.....	227
1-3-2-2 La forme bâtie.....	229
2- Interprétation de l'identité de la ville de Béni-Abbes.....	232
Conclusion.....	235
Conclusion générale.....	236
Bibliographie.....	242
Résumé	247
ملخص	248
Abstract	249

Liste des figures

Introduction générale

Figure1 : Structure du mémoire

Deuxième chapitre : état de l'art et positionnement épistémologique

Figure N°01 : synthèse des différentes approches traitant l'identité de la ville

Chapitre N°03 : phénoménologie du lieu

Figure N°01 : Les équivalents architecturaux des aspects de l'usage du lieu

Figure N°2 : Typologie des figures

Figure N°3 : phénoménologie de l'architecture

Figure N°04 : phénoménologie du lieu selon Norberg Schulz

Cinquième chapitre : Présentation du cas d'étude

Figure N°01 : Situation de Béni-Abbes (source: direction du tourisme wilaya de Béchar)

Figure N°02 : Situation de Béni-Abbes par rapport à Béchar (source : direction de transport wilaya de Béchar)

Figure N°03 : Béni-Abbes vue de l'espace (source: Camille CLEMENT,2007; rapport de stage Master 1spécialité Master professionnel : « Gestion des espaces ruraux, aménagement, développement local », université de Paul-Valléry, 2007)

Figure N°04 : Bassin versant de Oued Saoura (source: Camille CLEMENT,2007; rapport de stage Master 1spécialité Master professionnel : « Gestion des espaces ruraux, aménagement, développement local », université de Paul-Valléry, 2007)

Figure N°06 : pistes transsahariennes au Moyen-âge (source : Camille CLEMENT, rapport de stage, université de Paul Valéry, Montpellier)

Septième chapitre : Analyse et interprétation des résultats

Figure N°1 : Carte établie par Michelin (manufacture française du pneumatique en 1956)

Figure N°2 : Carte illustrant le site de Béni-Abbes (source : DUAC Béchar, étude de PDAU 2012)

Figure N°03 : Le site de Béni-Abbes (source : Auteur)

Figure N°04: Situation du vieux Ksar de Béni-Abbes (source : Auteur)

Figure N°05 : Réseau des rues (source : habitat traditionnel et habitat nouveau à Béni-Abbes, Amadeo Gianfranco, Cresti Federico)

Figure N° 06 : L'ancienne ville de Béni-Abbes (source : Auteur)

Figure N° 07 : Premières extensions de la ville après l'indépendance (source : auteur)

Figure N° 08 : Cité *Issat-Idir* (source : auteur)

Figure N°09 : Les nouvelles extensions de la ville (source : auteur)

Figure° 10 : Les nouvelles extensions de la ville (les équipements publics) source : auteur

Figure N° 11 : La structure urbaine de la ville de Béni-Abbes (source : auteur)

Liste des photos

Cinquième chapitre : Présentation du cas d'étude

Photo N°1 : gravure rupestre, région de Béni-Abbes (source : fondation de l'espace ksourien, Mme Maïza Myriam, Mr Maïza Younes, Mr Benmohamed Tarek)

photo N°2 : Vestiges de la Ksiba (Etude historique, géographique et médicale, C. rames, Institut Pasteur, 1941)

Photo N°2 : Ksar Ouarourout (Source:Etude historique, géographique et médicale, C. rames, Institut Pasteur, 1941)

Septième chapitre : Analyse et interprétation des résultats

Photo N°01 : El-Bordja : Entrée de Ouarourout(source : www.tripmondo.com/algeria)

Photo N° 02 : Chambre troglodytique (Ksar Ouarourout, 2016, source : auteur)

Photo N°03 : Oued Saoura en septembre 2008 (Source : <http://algerieterredafrique.blogspot.com>)

Photo N°04 : Ksar de la palmeraie avant les inondations de 2008 (Source : page fcb Béni-Abbes)

Photo N°05 : Ksar de la palmeraie (Source : <http://malger.over-blog.com>)

Photo N°06 : Quartier Tlayet (ancienne photos, Source : www.sciencephoto.com/)

Photos N°07 : Quartier Chaaba, 2018 (Source : auteur)

Photo N°09 : Le théâtre pendant fête (source://www.ranahna.dz/ouledelwaha)

Photo N°08 : Djamaa El-Wostani (source : www.tripmondo.com/algeria)

Photo N°10 : Jardin public, 2016 (Source : auteur)

Photo N°11 : La rue des arcades, 2016 (Source : auteur)

Photo N°11 : La rue des arcades, 2016 (Source : auteur)

Photo N°12 : Le chemin de la piscine (La corniche)

Photo N°13 : Piscine municipale de Béni-Abbes (<https://piednoirs.skyrock.com>)

Photo N°14 : Siège de la daïra (ex : bordj militaire)

Photos N°15 : Hôtel Rym (Fernand Pouillon)

Photo N°16 : Bordj Citroën (hôtel grand Erg)

Photo N°17 : Ancien centre de recherche

Photo N°18 : Rue El-Amir Abdelkader

Photo N°19 : Mosquée Okba Ibn-Nafia

Photo N°20 : Diar El-Babour, 2018 (Source : auteur)

Photo N°21 : Lotissements sociaux, 2016 (Source : auteur)

PhotosN°22 : gauche : la rue arcades

PhotosN°23 : l'infirmerie à droite (Source : auteur, 2016)

Photo N° 24 : Clôture légère en roseau (cité 48 logements, source : auteur, 2018)

PhotosN°25 à gauche : la rue arcades

PhotosN°26 : l'infirmerie à droite (Source : auteur, 2016)

Liste des tableaux

Chapitre N°04 : Processus méthodologique (L'analyse et l'interprétation)

Tableau N°01 : typologie d'éléments constitutifs de la ville

Chapitre N°05 : Présentation du cas d'étude

Tableau N°01 : Nombre de population (source : étude PDAU Béni-Abbes, direction d'architecture et d'urbanisme de la wilaya de Béchar)

Introduction générale

Il n'y a pas à établir si Zénobie est à classer parmi les villes heureuses ou malheureuses. Ce n'est pas entre ces deux catégories qu'il y a du sens à partager les villes, mais entre celles-ci : celles qui continuent au-travers des années et des changements à donner leur formes aux désirs, et celles où les désirs en viennent à effacer la ville, ou bien sont effacés par elle¹.

-Italo Calvino

¹Citation extraite du roman "les villes invisibles" d'Italo Calvino, traduit par Jean Thibodeau. Paris, Gallimard, 1974. p. 46

1-L'architecture et la ville : supports d'identité

Pour être en paix avec l'univers, avec la société et avec lui-même, l'homme a besoin de se situer en affirmant son identité² :

- identité en tant qu'être humain qui se distingue du monde physique, minéral, végétal et animal ;
- identité en tant que membre d'un groupe social tels que la famille, la tribu, le parti politique, le club, etc. Et dans lequel il partage et discute des valeurs.
- identité en tant qu'individu qui préserve une marge de liberté et de responsabilité personnelle en se distinguant du groupe et de tous les autres ; chaque homme est unique.

Nonobstant prépondérant, l'environnement bâti est inéluctablement étayé par les us, les valeurs, les pratiques, langages et bien d'autres détails en guise de concourir à la construction de l'identité.

Certes de par sa manière de cerner et mouler les lieux, la conformation architecturale est à même de consolider la perception identitaire, mais elle peut toutefois outrepasser ces impressions contrariant la notion même d'identité. Ce faisant, s'altèrera la sensation d'appartenance à un lieu, voire mènera selon Christian Norberg-shulz jusqu'à l'«*aliénation*». Pour lui l'identité de l'homme et le lieu conjuguent des liens étriqués. "*Les régimes vont et viennent mais les lieux persistent et, avec eux un type particulier d'identité humaine*"³.

Partant, l'acception « identité », est bien plus qu'un sentiment de bien-être. Elle concerne le fait d'y vivre dans un lieu d'incruster ses pratiques et de le doter de sens.

L'environnement physique qu'il soit naturel ou artificiel est justement le truchement qui concède à l'individu d'ancrer son identité dans un milieu local symboliquement cohérent et, d'assouvir ses attentes et ses besoins existentiels. Il lui permet de se situer **spatio-temporellement** par rapport au monde extérieur, lui assurant une sécurité existentielle.

² Pierre Von Miess, de la forme au lieu.

³ Norberg-Schulz Christian, *Genius-loci, paysage, ambiance, architecture*

2-Un cas particulier : les villes sahariennes en Algérie

Liées à leur climat contraignant et à leur isolement sur des étendues désertiques, les villes du Sud algérien souffrent particulièrement de la uniformisation et de la tendance accélérée à la standardisation et l'appauvrissement des caractères locaux qui caractérisent la production architecturale et urbaine actuelles : *"Les extensions sont, souvent, réalisées en rupture complète avec les modes de constructions traditionnelles, dans les plans, dans les matériaux et dans l'implantation. L'on a là, des villes du nord transportées dans le sud, ce qui ne va pas sans problèmes d'habitabilité. L'aberration de cet aménagement d'un urbanisme fait pour d'autre cieux, c'est qu'il produit de la lumière brute au lieu de créer comme dans le ksar, l'ombre protectrice des rigueurs du soleil pendant les heures chaudes de la journée, Cette réalisation occulte la continuité historique de la formation de la ville, ce qui lui fait perdre, peu à peu, son cachet oasien"* (M. Côte, 1996).

La facture de la confiance aveugle accordée aux moyens techniques de viabilisation, de chauffage et de climatisation qui présage surmonter toutes les contraintes du milieu désertique a participé incontestablement à la perte l'identité de la ville saharienne. Parallèlement, les moyens mis en place en matière de gestion de l'habitat et l'urbanisme d'une part, et les nouveaux modes de vie induits par les mutations socio-économiques et encouragée par les médias de l'autre, ne sont pas sans effet sur l'identité.

Le constat est donc alarmant : la ville au désert a perdu son originalité. Elle y a perdu ses qualités bioclimatiques et son patrimoine architectural, les deux étaient de qualité pourtant. La promotion sociale et l'intégration nationale ont effacé l'identité saharienne. Après cela, on ne peut que regretter un mode d'habiter et de vivre et l'établissement ancien qui alliait harmonieusement les formes, la culture et le bioclimat. L'on peut également être inquiet devant certaines dégradations de l'environnement naturel.

Dès lors une question s'impose avec acuité : est-il encore possible de retrouver le fil conducteur qui permet d'établir un compromis entre l'architecture traditionnelle et les exigences spatiales des nouveaux modes de production et de consommation de l'espace et de résoudre la fracture entre tradition et modernité. La vision naïve de la ville saharienne, en renouant avec des arcades et des coupoles postiches ou encore avec de la couleur ocrées ou blanches des édifices n'ont pas pu apporter une réponse convaincante.

Evidemment, les villes su Sud Algérien en quête de leurs identités se trouvent aujourd'hui confronté à un problème à double faces. Ainsi à l'absence de caractère et du cachet local

dans les nouvelles réalisations architecturales et urbaines où les pressions socio-économiques sont toujours avancées pour justifier la pratique du laisser faire et la considération qu'en dehors des enceintes des Ksours, reconnus comme d'indéniables lieux de mémoire tout est permis, vient s'ajouter l'abandon quasi total par la population originaire suivi d'une dégradation importante de ce patrimoine architectural et urbain et d'un effritement du paysage naturel environnant. Ces problèmes ont contribué à consacrer davantage la rupture dans toute ses dimensions entre les parties anciennes qui participent de moins en moins à la vie quotidienne des habitants et celles produite par le développement récent de la ville.

Bien que le phénomène de rupture entre ancien et nouveau se manifeste dans presque toutes les villes algériennes, la nature et le degré de cette rupture présentent des différences caractéristiques et l'on peut faire des distinctions entre les villes ou plus précisément entre les régions appartenant chacune à un contexte naturel et historique particulier.

La Saoura est l'une des régions les plus attrayantes du Sud-ouest Algérien possédant des potentialités patrimoniales et archéologiques d'importance nationale et universelle; cette région est traversée par Oued Saoura d'où son appellation et elle est animée par un réseau d'établissement humains rempli de naturel et d'authentique implantés au seins de prodigieuses oasis sahariennes assumant ainsi un rôle de relais sur l'un des principaux itinéraires qui animèrent le Sahara et relient le Sud au Nord.

Sur la rive gauche de Oued Saoura et sur la bordure Ouest du grand erg occidental s'identifie la ville Béni-Abbès surnommée aussi la Perle de la Saoura ou l'Oasis blanche. Cette ville se distingue par un paysage naturel singulièrement puissant qui rassemble entre les forces écrasantes du désert (reg et l'erg) et leurs contrepoints significatifs : l'Oued et la palmerais.

3-Question de recherche

Les promotions administratives successives de Béni-Abbès ont été traduites par la réalisation de nombreux programmes de logements et d'équipements destinés à répondre aussi bien aux nouveaux besoins des habitants qu'aux besoins des nouveaux habitants. L'essor urbain qu'a connu la ville ces dernières années a été tellement frappant qu'il a modifié carrément son image identitaire. Ce constat nous a conduit à poser la question suivante :

Dans quelle mesure la ville Béni-Abbes préserve son identité ?

4-Hypothèse :

De même la grande disparité entre les parties anciennes avec son caractère traditionnel mais authentique d'une part, et celles produites récemment avec ses objets standards et anonymes d'autre part nous ont amené à concrétiser notre question de recherche dans l'hypothèse suivante :

Peut-être que la ville de Béni-Abbes est en train de perdre son identité.

5-Objectifs de recherche :

Notre recherche sur l'identité de la ville de Béni-Abbès peut être justifiée non seulement par le fait qu'il s'agit d'une petite ville où les pressions sociales, économiques et fonctionnelles, accusées toujours d'être à l'origine du profond malaise de la ville Algérienne, sont relativement moins impérieuses, mais aussi parce qu'elle jouit d'un patrimoine naturel, architectural et urbain de grande qualité. Il est donc primordial de veiller à la valorisation de ce patrimoine à travers son intégration comme facteur primaire conditionnant le développement de ville et participant à la promotion d'une image digne de sa spécificité en tant que ville saharienne. En plein développement, surtout avec sa nouvelle promotion administrative à l'état d'un chef-lieu de wilaya déléguée depuis 2015, Béni-Abbès risque de perdre à jamais son identité à mesure qu'elle se laisse entreprendre par l'attitude courante du "*laisser faire*" et se livre dans les intérêts immédiats de la quantité au détriment de la qualité qui caractérisent la production architecturale et urbaine de l'heure actuelle.

L'intérêt que nous portons à l'identité de la ville s'accroît lorsqu'on sait qu'une grande partie de son patrimoine est soumis à une dégradation continue et quasi irréversible provoquée par agents naturels comme les inondations récurrentes de Oued Saoura, les vents, la fragilité et courte durée de vie des matériaux traditionnels. D'autre part, le désintérêt que portent les habitants envers leur patrimoine et leur tradition et a accéléré le processus de son abandon au profit du de nouvelles formes d'occupation de l'espace incontestablement inadéquates avec ce contexte particulier.

Toutefois, il est très fréquent de parler de la perte d'identité des villes sahariennes ; nous essayons, à travers cette recherche, de comprendre en premier lieu que signifie concrètement l'identité d'une ville ? Ensuite, comment elle se développe en prenant en considération le développement spatio-temporel de cette ville et, enfin, en quoi consiste cette perte d'identité et par quels signes observables se manifeste-elle dans la réalité ?

6-Méthodologie de recherche :

Afin de pouvoir comprendre et interpréter l'identité de la ville de Béni-Abbes, nous avons recouru la phénoménologie qui se veut une approche globale permettant de saisir les phénomènes complexes et fluctuants. Ainsi, la théorie du lieu de Christian Norberg-Schulz va nous servir comme cheminement principal. Dans un premier temps et tout en utilisant une technique de recherche propre à la phénoménologie, nous allons décrire la ville de Béni-Abbes en tant que phénomène ; c'est-à-dire telle qu'elle est vue, vécue et expérimentée par ses usagers qu'il s'agisse d'habitants ou de visiteurs. Une telle entreprise va nous permettre d'identifier les lieux constitutifs de la ville. Nous procéderons, ensuite, à l'analyse du phénomène de la ville de Béni-Abbes dans son ensemble en s'appuyant sur les deux catégories d'espace et de caractère. Là, il s'agit de s'interroger sur les significations des schémas d'organisation spatiale et des formes bâties. Aussi nous allons regrouper les significations ; l'identité de la ville que nous l'avons assimilé à son génie du lieu est constituée par la totalité des significations rassemblées par celle-ci. Enfin de compte et en prenant en considération la dimension temporelle, il nous serait possible de comprendre dans quelle mesure la ville préservé son identité en respectant ou on réinterprétant son Genius-loci.

7-Structure de mémoire :

Pour bien mener cette recherche, nous l'avons réparti en sept (07) chapitres : les trois premiers présentent la partie théorique, le quatrième décrit le processus méthodologique adopté et les trois derniers exposent le volet pratique de l'investigation. L'objectif et le contenu de chaque chapitre sont définis comme suit :

Le premier chapitre (L'identité et identité de la ville) : Essayer de bien cerner la notion clé (l'identité) à travers une lecture minutieuse des différentes définitions et sens puis faire une projection de cette notion sur la ville.

Le deuxième chapitre (Etat de l'art et positionnement épistémologique) : Rechercher une manière d'aborder la ville qui correspond le mieux à la caractérisation de la notion d'identité, critiquer les différentes approches par rapport à la spécificité de notre problématique et enfin déclarer et justifier l'adoption de l'approche la plus pertinente.

Le troisième chapitre (Processus méthodologique : Recueil des données) : Faire une présentation générale de l'approche méthodologique, de ses origines philosophiques, de ses concepts et ses principaux courants puis présenter la technique de recherche utilisée.

Le quatrième chapitre (Processus méthodologique : l'analyse et l'interprétation) :

Présenter le fondement théorique de la méthode et ensuite décrire la méthode et les étapes d'analyse et d'interprétation des résultats.

Le cinquième chapitre (Présentation du cas d'étude) :

Faire une présentation générale de notre cas d'études à travers une lecture historique et une lecture géographique.

Le sixième chapitre (Recueil des données) :

justifier l'échantillonnage, présenter le schéma d'entrevue et entreprendre le recueil des données à travers l'analyse des entrevues de recherche. Après, dégager une structure commune à l'ensemble des entrevues et enfin écrire le résultat sous forme de compte rendu narratif.

Le septième chapitre (Analyse et interprétation) :

Analyser et interpréter les résultats en utilisant la méthode déjà décrite dans le quatrième chapitre.

Conclusion générale :

Présenter les résultats partiels et le résultat final, interpréter ces résultats et définir les limites de la présente recherche.

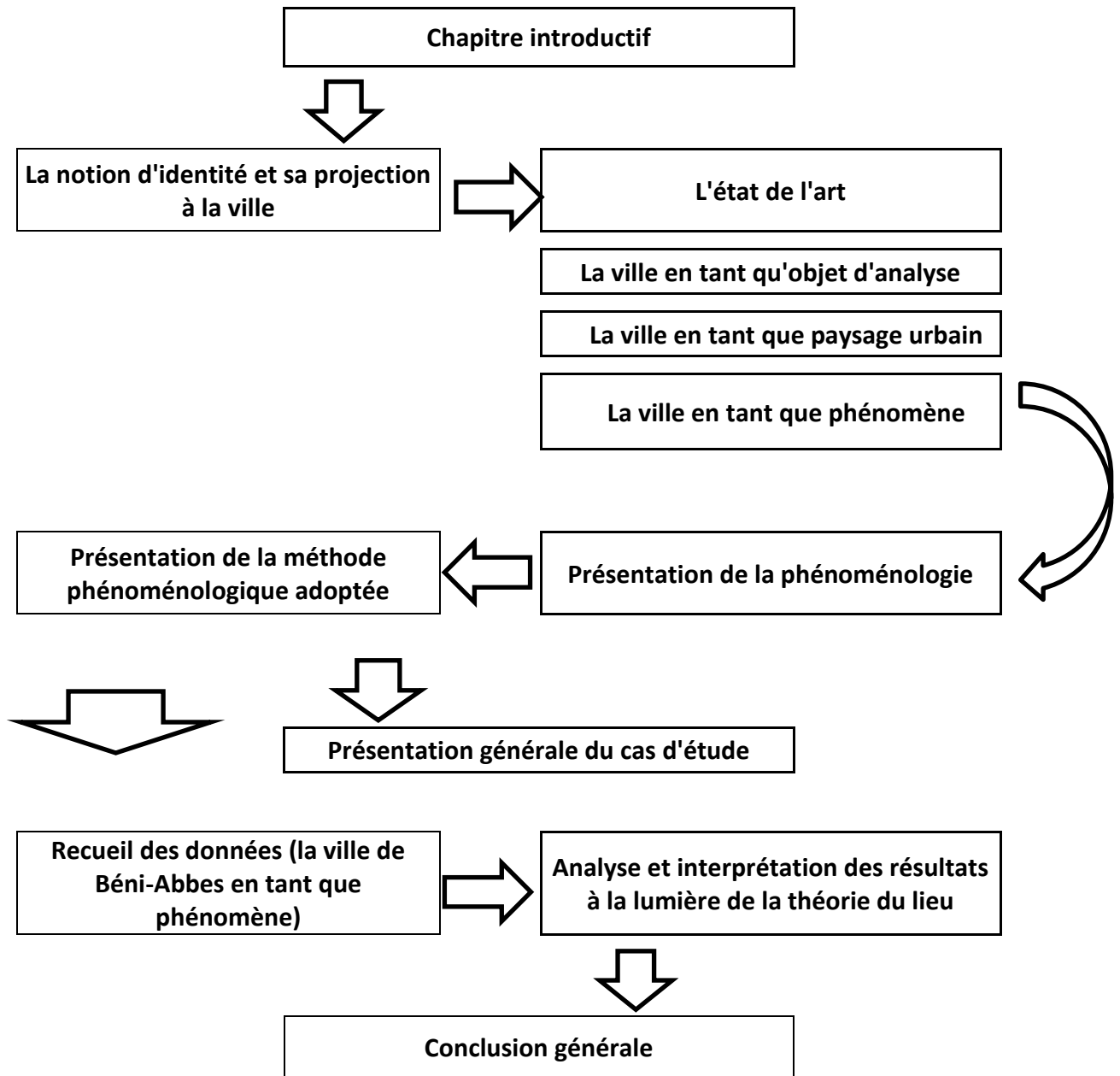


Figure N°01 : Structure du mémoire

Premier chapitre :

L'identité et l'identité de la ville

Introduction

Au cours de ces dernières décennies, de nombreuses recherches scientifiques se sont intéressées au sujet de l'identité. Celles-ci appartiennent aux champs disciplinaires très différents comme la psychologie, la sociologie, la culture, la religion, la philosophie, l'histoire mais aussi la médecine, l'informatique et les mathématiques. Jean-Claude Kaufmann et pour montrer la transdisciplinarité de la notion d'identité affirme : « *le mot identité se retrouve partout, c'est une espèce de mot valise dans lequel chacun met son propre contenu* » (Jean-Claude Kaufmann, « L'identité », in Joyce Aïn, Identités, ERES « Hors collection », 2009 (), p. 55-63.

Ce premier chapitre, en rapport avec la spécificité de notre problématique qui concerne l'identité de la ville en tant que qu'environnement physique habité par l'homme, se compose de quatre volets : le premier est consacré aux définitions du concept d'identité dans différents champs disciplinaires ; notre attention se concentrera tout particulièrement sur la psychologie et la psychosociologie dont l'identité personnelle constitue un sujet central de leurs thèmes d'étude. Ensuite, nous essayons d'explicitier la relation entre l'identité de l'homme et celle de son environnement. Nous abordons, enfin la question de l'identité en architecture et nous tentons à faire une transposition de la notion d'identité à la ville ; ainsi seront dégagés les dimensions du concept "identité de la ville" et les définitions proposées dans notre propre domaine de recherche.

1-L'identité

1-1 Quel intérêt pour l'identité ?

Nonobstant sujet de controverses entre moult acteurs compte tenu de ses enjeux prépondérants, la question identitaire n'est malencontreusement débattue que lorsque 'situation de crise' s'impose. « *L'identité, c'est comme une dent ; on y pense seulement quand ça fait mal* »¹. Ceci dit cette question peut quasiment passer inaperçue ne faisant l'objet d'aucune menace. En fait « *c'est dans les moments de remise en question, de déni, de rupture, de bouleversement qu'elle devient problématique. L'incertitude et la fragilisation qui l'affectent sont les symptômes d'un « malaise dans la civilisation » qui*

¹Vintila Mihailescu, En quête d'identité, Civilisations, XLII, no. 2, 1993. (Cité par Ben Jemia Imen, L'identité en projets : ville, architecture et patrimoine, P20)

mine les modèles, les valeurs, les repères traditionnels et les institutions qui les portent. »²

1-2 L'identité : un problème nouveau

La popularité du concept d'identité a atteint son apogée ces dernières années dans le contexte de la mondialisation qui a favorisé l'émergence de revendications identitaires issues de la prédominance et l'hégémonie d'une culture standardisée et universaliste. La prolifération de l'utilisation de ce terme a été favorisée par l'ambiguïté de sa définition et a provoqué parfois un certain maniérisme dénuant la notion de son sens.

Au premier plan des préoccupations des scientifiques et politiciens entre autres, mais principalement des individus errant dans la contemporanéité et se recherchent en perpétuité dans un monde de globalisation sans référence, l'identité « *tourmente* » en effet. Selon Edmond Marc³, l'ère d'à présent. Du fait que l'être, voire la collectivité dans laquelle il s'insère et se forge n'arrive plus à s'y reconnaître dans le contexte qui la moule, les relations hiérarchiques se voient dès lors imputer « *des fissures profondes qui laissent l'individu inquiet et démuni* »⁴, nanti d'une impression de perte « *de confusion et d'instabilité* »⁵.

1-3 De quoi s'agit-il en faits ?

Elucider la complexité à laquelle renvoie cette notion d'identité, l'appréhendant selon maintes sources est une phase incontournable, prolégomènes préalable à tout abord.

1-3 -1 D'après les dictionnaires

1-3-1-2 le mot identité

Selon le dictionnaire la rousse :

Identité : (bas latin *identitas*, -atis, du latin classique *idem*, le même) : caractère permanent et fondamental de quelqu'un, d'un groupe, qui fait son individualité, sa singularité.

² Edmond Marc, (2005), *Psychologie de l'identité Soi et le groupe*, Dunod, Paris.

³ *Psychologie de l'identité*(1992), Edmond Marc. P1

⁴ Edmond Marc, (2005), *Psychologie de l'identité Soi et le groupe*, Dunod, Paris.

⁵ *Idem*.

Selon le Petit Robert

Identité : « Caractère de ce qui est identique » de « deux objets de pensée identiques », voir *similitude*. « Caractère de ce qui est un » voir *unité*. *Identité personnelle* : « caractère de ce qui demeure identique à soi-même », voir *permanence* ; « le fait pour une personne d'être tel individu et de pouvoir être reconnu pour tel » (pièce d'identité...).

Le **dictionnaire de la ville et l'urbain**⁶ précise : « La racine du terme identité est *idem* qui désigne le même. L'identité désigne ce qui est propre à un individu ou à une collectivité et ce qui est les singularise par rapport à leur environnement. Le concept est chargé d'ambiguïté car il renvoie simultanément au même et à l'autre. »

Dans le **dictionnaire d'esthétique et de philosophie de l'art**⁷, le terme identité est défini comme : « ce qui distingue quelque chose et permet de le reconnaître en d'autres occasions ». Ainsi, l'identité se présente comme une définition des individus ou des groupes qui s'emploient à marquer leur différence par rapport aux autres, leur singularité. Elle se construit grâce à l'altérité c'est-à-dire par la comparaison avec autrui.

1-3-1-2 Le mot identification

Identification : c'est un processus par lequel un sujet emprunte un représentant à l'existence expressive d'un autre sujet (*qualifié pour cela d'objet*). Ce représentant est le plus souvent un trait unique, isolé, particulier à l'autre personne : vêtement, attitude, geste, pli de personnalité.

Identifier :

Selon le dictionnaire Le petit Robert le verbe « identifier » renvoie à deux acceptions : **Une acception transitive** (« 1 : considérer comme identique, comme assimilable à autre chose ou ne faisant qu'un ; 2 : reconnaître du point de vue de l'état civil ; 3 : reconnaître comme appartenant à une certaine espèce ou classe d'individus »).

Une acception réfléchie (« S'identifier : se faire ou devenir identique, se confondre, en pensée ou en fait »).

⁶ Denise Pumain; Thierry Paquot; Richard Kleinschmager, *Dictionnaire la ville et l'urbain*, Paris, Economica : Anthropos, 2006, p.148.

⁷ Jacques Morizot; Roger Pouivet, *Dictionnaire d'esthétique et de philosophie de l'art*, Paris, A. Colin, 2007, p.234.

Ce que montrent moins les dictionnaires, c'est que la notion peut s'appliquer à l'individu, mais aussi à des catégories, à des groupes ou à des collectivités ; ainsi parle-t-on couramment d'identité féminine, d'identité professionnelle, d'identité nationale... L'identité est donc à la fois individuelle et collective, personnelle et sociale ; elle exprime en même temps la singularité et l'appartenance à des « communautés » (familiales, locales, ethniques, sociales, idéologiques, confessionnelles...) dont chacun tire certaines de ses caractéristiques.

1-3-2 Sens de l'identité

L'identité ne peut être décrite comme une notion abstraite parce qu'elle est relative toujours à un objet. Pour mieux saisir son sens, il est indispensable donc de s'appuyer sur les recherches faites dans des domaines plus spécialisés comme psychologie, la sociologie et anthropologie.

- **La perception d'Erikson dans la tendance psychologique :**

« La notion de soi est d'un usage relativement récent en français ; elle correspond à la notion de *self* qui désigne dans la psychologie anglo-saxonne la conscience qu'un sujet a de lui-même, de son individualité et, notamment, la conscience d'être la même personne dans l'espace et le temps ; c'est ce qu'on a désigné très longtemps en français par la notion d'identité ». ⁸ Quant à sa définition, il est de commun accord acquis pendant le cours de l'ère contemporaine que c'est bien le psychanalyste Erik K. Erikson qui a conféré à la notion d'identité une élaboration rigoureuse amorcée par l'élaguée de ce qui la rend ambiguë tels : la « *confusion d'identité* », ou la « *crise identitaire* ». Adoptant une démarche « multi référentielle », il a mis en exergue les points de vue de la psychanalyse, de la psychologie sociale et de l'anthropologie culturelle.

Pour Erikson, l'attribut « *identité* » inspire un « *sentiment subjectif et tonique d'une unité personnelle (sameness) et d'une continuité temporelle (continuity)* » ⁹ Un sentiment qui s'instaure « *au cœur de la culture de l'individu ainsi qu'au cœur de la culture de sa communauté* » ¹⁰

⁸ Edmond Marc Lipiansky, *Le soi entre cognitivisme et phénoménologie : réflexions épistémologiques*, 2002, 41 pp. 11-30

⁹ E. H. Erikson (1972) *Adolescence et crise. La quête de l'identité*, Ed. Flammarion, Paris

¹⁰ Idem

- **Définition de Pierre Tap**

Pierre Tap (1979), professeur en psychologie sociale considère l'identité comme « l'ensemble des caractéristiques physiques, psychologiques, morales, juridiques, sociales et culturelles à partir desquelles la personne peut se définir, se présenter, se connaître et se faire connaître, ou à partir desquelles autrui peut la définir, la situer ou la reconnaître »¹². L'identité est pour lui ce qui permet de discerner l'individu par rapport autrui au truchement de symptomatiques atypiques qui le spécifient. Des symptomatiques qui perdurent nonobstant toute sorte de dynamique temporelle.

- **Définition d'Alex Mucchielli**

Selon *Mucchielli Alex*¹³, l'identité est : « un ensemble de caractéristiques qui permettent de définir expressément un objet. L'identification extérieure est la recherche de ces caractéristiques ». L'identité semble donc être une composition originale de plusieurs éléments différents dont l'association permet la création d'une unité singulière qui varie dans le temps soit par les changements subis par un ou plusieurs éléments qui la composent et/ou par le changement de la composition reliant les différents éléments. Cette variation n'empêche pas néanmoins des phénomènes de persistance, voire de permanence, dans l'identité accordée à un objet ou un sujet par rapport aux autres.

- **Edgar Morin**

Selon **Edgar Morin** « l'identité constitue une sorte de bouclage indissoluble entre similitude/inclusion et différence/exclusion ».

1-4 Analyse du concept

La dialectique semblable/différent Deux significations principales sont à souligner, elles sont plus ou moins opposées l'une à l'autre :

1- La mêmété : par identité on entend là, identiques, semblables en tous points, pareil, égal, équivalent, inchangé.

2- L'unicité : le même terme peut également définir une notion de singularité et d'individualité et d'authenticité.

¹² Définition de Pierre Tap. Source : site internet : orientation pour tous.fr

¹³ Alex Mucchielli, *L'identité*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p.66.

Entre les deux significations que nous venons de poser pour le terme d'identité il y a une tension, un paradoxe. On considère en effet qu'il y a une tension d'ordre dialectique entre les deux sens à donner à l'identité. Malgré que les deux sens soient opposés ils sont pourtant inséparables, il n'y a pas de principe d'exclusion de l'un par l'autre. C'est un équilibre qui doit s'établir entre les deux, un équilibre entre d'une part ce qui rend une personne semblable aux autres et d'autre part ce qui lui rend unique. L'identité est donc une tension entre ces deux pôles. Lipiansky¹⁴ affirme que « l'identité ne se soutient que dans cette oscillation et qu'il importe que le paradoxe ne soit pas rompu, sinon c'est la chute dans l'un des termes de la contradiction... ». En bref, soit on passe dans l'excès en ne s'identifiant plus à personne soit en s'identifiant excessivement à un groupe et que l'on en perd sa propre *identité*.

1-5 Caractérisation de la notion d'identité

Edmund Marc Lipiansky (2005), pour caractériser la notion d'identité, a déjà remarqué que certaines caractéristiques sont fondamentales et quasi communes à l'ensemble des définitions sur la conception identitaire que sont :

1-5-1 Une notion alambiquée

Selon la même source, l'identité superpose concomitamment *l'unité, l'unicité, la similitude, la permanence et la reconnaissance*, même si ces symptomatiques sont à même de dépeindre des altercations. A titre d'exemple *l'unicité* insinuant *unique* traduit une contradiction avec *la similitude* renvoyant à *semblable*, pourtant elles se superposent. Ce qui laisse transparaître la complexité de cette notion.

En outre ces interprétations révèlent d'après Edmund Marc Lipiansky deux aspects :

- **Un aspect objectif** : porte sur les paramètres dévolus à l'identification concise de l'individu. (nom & prénom, date et lieu de naissance, ...).
- **Un aspect subjectif** : il exprime en plus de la particularité individuelle, une identité commune qui évoque son appartenance à la collectivité (familiale, ethnique, sociale, professionnelle, nationale,...) via des caractéristiques communes.

¹⁴ Edmond Marc Lipiansky (1939) est Professeur de psychologie à l'université Nanterre-Paris 10, il est auteur de nombreux travaux sur l'identité. Il a notamment publié chez Dunod Éditeur *Le changement en psychothérapie* (2004) et *Relations et communications interpersonnelles* (2000).

Donc outre le fait qu'elle concerne singulièrement l'individu, la notion d'identité peut se projeter sur un ensemble d'individus, dite alors collective et /ou sociale.

1-5-2 Une notion contradictoire

Comme susdit la complexité de la notion d'identité peut s'avérer même contradictoire en saisissant les significations diamétralement opposées de certaines caractéristiques. D'une part, elle évoque une propriété unique de l'objet ou de l'individu l'isolant du tout autre, mais parallèlement, elle concerne la similitude, voire la ressemblance entre objets ou individus, d'où le renvoi à un champ paradoxal.

L'identité se propose ainsi, au niveau même de sa définition, dans le paradoxe d'être à la fois ce qui rend semblable et différent, unique et pareil aux autres. Elle balance donc entre l'altérité et la similarité.

Cela vaut aussi pour l'identité collective. D'un côté, surgit la menace d'un corps social morcelé, où les clivages et les particularismes sapent l'image du lien social et d'une totalité intégrée ; de l'autre, c'est la dissolution dans l'homogène, le spectre de la «massification » (dans lequel le moi individuel est noyé).

C'est donc au sein même de l'identité qu'une tension et une dialectique s'instaurent entre le même et l'autre, l'un et le multiple, la similitude et la différence.

1-5-3 l'identité : un processus évolutif

Avoir présent à l'esprit que l'identité ne se contente guère du simple fait de dépeindre le passé, réitérant le retour aux racines. Du fait qu'elle concède l'opportunité de s'ouvrir et se projeter vers le futur, elle se construit en perpétuité au travers de la quête des individus d'assouvir leurs attentes et réaliser leurs rêves. Lesquels ne sont pas statiques, plutôt évolutifs. Conséquemment l'identité peut se glorifier d'être un processus dynamique,

D'après Edmund Marc, le sentiment d'identité résulte d'un ensemble de processus imbriqués, s'agissant de:

-« *processus d'individuation* », ou de différenciation par rapport aux autres pour se reconnaître soi-même et reconnaître par la même occasion les autres.

-« *processus d'identification* » apte à consolider l'individu avec sa collectivité par justement les critères qui leur sont communs.

-« *processus de valorisation* » qui contribue à l'affirmation de soi par la confiance en soi.

-« *processus de conservation* » se veut une permanence temporelle dans la visée d'assurer la continuité de l'affirmation du soi.

-« *processus de réalisation* » confère l'opportunité d'aller de l'avant en quête d'équilibre et de plénitude.

Pour faire l'expérience d'une pareille plénitude, le jeune doit sentir une continuité progressive entre ce qu'il est parvenu à être au long de ses années d'enfance et ce qu'il promet de devenir dans un avenir anticipé ; entre ce qu'il pense être lui-même et ce qu'il observe que les autres voient en lui et attendent de lui (Erikson, 1972, p. 83).

Tous ces processus peuvent être qualifiés de dynamiques à plusieurs titres. D'abord parce qu'ils sont évolutifs et qu'ils n'ont pas la même forme et la même intensité suivant les âges de la vie. Ensuite, s'ils tendent vers une certaine stabilisation de la conscience de soi, cette stabilité est relative et n'a rien de statique parce qu'elle devait être gagnée sur les changements constants qui affectent l'individu, dus au temps qui passe, aux situations traversées et au regard des autres.

Edmund Marc utilise le mot tensions pour qualifier les rapports conflictuels intervenant dans le processus identitaire. L'identité consiste plutôt à maintenir la stabilité au sein de ce jeu de tensions. « Entre l'*identité héritée* celle qui nous vient de la naissance et des origines sociales, l'*identité acquise*, liée fortement à la position socioprofessionnelle et l'*identité espérée*, celle à laquelle on aspire pour être reconnu » (Gauléjac, 2002, p. 177). L'identité est perception de soi mais cette perception est constamment modifiée et influencée par le regard d'autrui (réel ou intériorisé), par le discours de l'autre (l'autre extérieur qui nous définit et nous juge et l'autre en nous qui parle à notre insu).

1-6 Dimensions de l'identité personnelle

Partant de la complexité de notre notion clé, il nous semble d'abord nécessaire de distinguer ses dimensions pour pouvoir les appliquer à la ville et à l'espace urbain.

1-6-1 La dimension spatiale (par rapport à un espace social) : Selon Barbot B¹⁵, l'identité est souvent articulée comme un système dynamique et dialectique entre le sentiment d'être une personne unique et distincte et le sentiment d'être reconnu par les autres. Ainsi, sans les autres, on ne peut se définir, puisque l'identité est souvent abordée comme étant fondamentalement relationnelle. Ainsi, pour être aimé et accepté par son milieu, le sujet construit son identité, tout en cherchant à se différencier et à se « poser » en être unique. C'est donc dans sa relation avec son milieu et son environnement que la personne tente de retrouver, d'affirmer ou de montrer son identité. Ainsi, l'identité doit être abordée comme étant fondamentalement relationnelle puisque sans les autres, on ne peut se définir et sans le retour au milieu social auquel on appartient toute identification est impossible.

L'identité oppose et articule donc, dans une même dynamique, le personnel et le social, l'image que l'on a de soi et celle qu'on offre à autrui, le dedans et le dehors. Une frontière, fondatrice de l'individualité, sépare et fait communiquer en même temps l'intérieur et l'extérieur, la personne intime et le personnage social.

1-6-2 La dimension temporelle (par rapport au développement historique) :

Le sentiment d'identité résulte d'un processus évolutif qui commence depuis l'enfance; ce processus ne se fait pas sans crises ni ruptures. Car, pour arriver à un sentiment de plénitude et d'équilibre, l'enfant doit s'adapter constamment à des transformations qui interviennent sur le plan de la croissance biologique, de la maturation génitale et de la socialisation :

Pour faire l'expérience d'une pareille plénitude, le jeune doit sentir une continuité progressive entre ce qu'il est parvenu à être au long de ses années d'enfance et ce qu'il promet de devenir dans un avenir anticipé ; entre ce qu'il pense être lui-même et ce qu'il observe que les autres voient en lui et attendent de lui (Erikson, 1972, p. 83).

¹⁵ Barbot, B. (2008a). Processus et configurations de l'identité personnelle à l'adolescence dans l'approche de Marcia.

Enfin, le terme d'identité renvoie chez Erikson tantôt à « un sentiment conscient de spécificité individuelle, tantôt à un effort inconscient tendant à établir la continuité de l'expérience vécue et pour finir la solidarité de l'individu avec les idéaux d'un groupe ».

*«L'identité est recherche de l'unicité de soi en réaction à la multiplicité des rôles et des places et à la diversité des perceptions de soi. Elle instaure une continuité de la conscience de soi, mais cette continuité est gagnée sur les changements constants qui l'affectent, dus au temps qui passe, aux situations traversées, au regard des autres. Elle tend à l'individuation, mais à travers les modèles proposés par l'entourage, par la culture et les normes sociales. Elle est tension aussi entre le passé, le présent et l'avenir».*¹⁶

1-7 Comment s'enquérir de l'identité ?

Après avoir trop s'attarder sur les définitions conceptuelles de la notion d'identité, nous voulons conclure cette première partie du chapitre par les dispositions ou les façons avec lesquelles le chercheur peut aborder ce sujet sans altérer le sens profond de la notion . Cette difficulté a déjà été soulevée par Edmund Marc : « ...même si son (l'identité) contenu se révèle particulièrement complexe à saisir. En fait, le problème est moins celui de la délimitation de l'objet que des moyens de l'appréhender et de le formaliser ».

Nous avons vu que l'identité comporte deux faces : une face objective et une face subjective. C'est au niveau de cette deuxième face que se situent les difficultés essentielles de saisir l'identité. Edmund Marc nous renseigne que cela est d'autant plus vrai que la psychologie et dans un souci de scientificité, s'est construite sur la mise entre parenthèses de la subjectivité (considérée comme une «boîte noire») et la prise en compte dominante des comportements observables. On ne pouvait bien entendu pas éviter cette subjectivité mais on s'efforçait de l'aborder dans une posture de neutralité, de distance et d'objectivation¹⁷.

Toutefois et puisque la perception subjective est inévitable, la question qui se pose c'est comment l'intégrer dans le champ de recherche scientifique ? Dans la psychologie, Edmund Marc avance que la subjectivité implique des questions de sens et de valeur et, l'individu, pour l'appréhension des phénomènes humains et sociaux ne réagisse pas

¹⁶ Psychologie de l'identité(1992), Edmond Marc.P25

¹⁷ Idem

directement à des comportements mais plutôt à la signification cognitive et affective qu'il confère à ces comportements et qui constitue sa perception subjective de la réalité « *le sens n'est ni dans les objets ni dans le sujet mais dans la relation subjective qui se noue entre le sujet et l'objet. Et c'est l'univers subjectif de chaque individu qui constitue pour lui la réalité* »¹⁸. Cependant la conscience qu'un individu a de lui-même est en interaction constante avec son contexte, et notamment avec autrui ; ces interactions influent sur la façon dont le sujet se perçoit car elles lui renvoient une certaine image de lui-même. Dès lors la subjectivité est intrinsèquement liée à l'intersubjectivité.

La subjectivité et l'intersubjectivité ont été particulièrement explorées par le courant philosophique phénoménologique. Le psychologue français défend l'idée que la psychologie peut emprunter elle aussi ce chemin. Par rapport à notre propre champ de recherche, cela nous oriente aussi vers la phénoménologie de l'architecture et tout particulièrement vers la théorie du lieu.

À la lumière de nombreuses lectures et définitions effectuées à propos du concept d'identité, nous pouvons affirmer que le concept d'identité est « flou » et « insondable » comme l'a été déjà considéré par Erik Erikson, le grand spécialiste des questions identitaires au XXème siècle. Toutefois, nous avons pu définir l'interaction entre les deux dimensions dégagées, à savoir l'environnement social le développement temporel, comme étant à l'origine de cette complexité.

¹⁸ Psychologie de l'identité(1992), Edmond Marc.P25

2- L'identité, l'homme et son environnement :

L'environnement naturel ou artificiel façonné par l'ingéniosité de l'homme, est bel et bien son cadre de vie qu'il pratique et investit au quotidien. Partant, il y forge avec l'assaut du temps son identité.

2-1 Appropriation et appartenance

L'identification insinue se familiariser avec le milieu auquel nous appartenons et qui nous est accessible. « Identification » révèle « *l'appartenance à un lieu* ». L'identité d'une personne se conçoit et se développe par rapport aux schémas qu'elle construit en rapport avec le « monde » vécu et qui lui est accessible. Nous comprenons que l'identité de l'homme est en grande partie fonction des lieux et des choses avec lesquels il est possible de s'identifier. L'identité de l'homme présuppose l'identité de l'environnement physique dans lequel il vit. La connaissance et la maîtrise des lieux est un des intérêts majeur de l'homme. « *L'homme moderne a longtemps cru que la science et la technologie l'avaient libéré d'une dépendance directe du lieu. Cette « certitude » s'est révélée être une illusion ; la pollution et le chaos de l'environnement sont soudainement apparus comme une effrayante Némésis qui eut pour effet de remettre à sa juste place le problème du lieu* ». ¹⁹

Le concept d'appropriation relate la relation sensible au lieu dans lequel la personne y vit même provisoirement ou le fréquente même dans une temporalité éphémère. Ainsi, en s'appropriant le lieu, les personnes façonnent leur « chez soi ». Le « chez-soi » advient en l'occurrence corollaire à « l'appropriation » de l'espace, dont la portée sensible est symptomatique d'une relation affective développée au fur et à mesure.. Intrinsèquement ces liens aussi intimes qu'ils soient, rendent en quelque sorte le lieu une partie de soi.

¹⁹ Flavia Daraban, architecte - Projet de réhabilitation d'un site

2-2 Le principe de "co-naturalité" entre l'homme et la ville

D'après Alexandre pollien²⁰, Pierre Sansot et pour qualifie le rapport qui existe entre l'homme et la ville utilise l'idée de "co-naturalité". Par-là, il postule que le destin de l'homme et de la ville sont liés par les significations qu'ils se renvoient mutuellement, des signes qui sont dotés d'une *cohérente finalité* entre persistances et réinventions. D'autre part, la ville constitue un support d'identité pour l'homme justement parce qu'elle est caractérisée par une certaine continuité : *"elles ont pour elles la continuité, ce fond de vie perpétuelle sans lequel notre existence s'interromprait. Elles accordent nos journées, nos saisons entres elles et ce n'est pas peu de chose. Elles nous permettent de nous y reconnaître dans un monde qui change et dans lequel nous nous modifions"* (Sansot dans les Gens de peu, cité par Pollien, A, 2007, p.8).

Christian Norberg-Shulz affirme que l'identité de l'homme est étroitement liée à celle du lieu. Il lui oppose le concept d'«aliénation» qui implique une perte d'appartenance. On comprend dès lors que l'appropriation, implicite dans le terme d'identité, dépasse le simple fait de se sentir bien. L'identité suppose le fait d'habiter un monde qui lui prenne aussi bien le lieu que la communauté à laquelle on appartient. *"Lorsque ce monde s'évanouit, quand bien même l'univers viendrait à nous par l'intermédiaire des journaux, de la Radio ou de la Télévision, l'aliénation demeure, puisqu'il n'existe plus rien qui soit proche et doué de sens. D'où la nécessité d'appartenir à un monde riche et concret"*.²¹

L'auteur, estime que le sentiment de *"tout va à la dérive"* qui caractérise les temps actuels provient, précisément, d'une rupture de la relation entre l'homme et son milieu et d'une interprétation qui ne voit dans ce dernier que des ressources naturelles capables de satisfaire des besoins, au lieu de comprendre une interprétation chargée de sens. Il s'agit non seulement d'une rupture d'unité, mais d'une crise écologique qui commence à menacer sérieusement l'existence.

Cependant, un concept nous permet pour définir, dans toute sa complexité et ses dimensions, la relation entre l'homme et son milieu ; il s'agit du concept «l'habiter».

²⁰ Pollien Alexandre, « Pierre Sansot, sociologie itinérante d'un être sensible », A contrario, 2007/1 Vol. 5, p. 105-117.

²¹ Norberg-Schultz Christian. L'art du lieu. Paris : Le Moniteur, 1997. P39

2-3 Le concept de l'habiter

Du point de vue de sa définition, le verbe habiter correspond au « *fait de rester dans un lieu donné et d'occuper une demeure [...] il revêt ainsi deux dimensions, l'une temporelle et l'autre spatiale qui expriment que l'habiter s'inscrit à la fois dans l'espace et la durée* »²². Habiter c'est être quelque part, être quelque part, c'est être dans l'espace et le temps. Dans l'expérience concrète de l'habiter humain, ces temps et ces spatialités se subsument : le présent des choses passées, présentes et à venir cohabitent avec l'ici des choses proches, lointaines et absentes.²³

D'emblée, il faut dire que l'habiter est un «trait fondamental de l'être» (Heidegger, 1958). Il entremêle le temps et l'espace, et, trace un rapport au territoire en lui attribuant des qualités qui permettent à chacun de s'y identifier.

La notion de l'**"habiter"** implique également de considérer en même temps la chose et notre relation à la chose. C'est en effet l'habiter humain qui investit d'identité la matière. C'est ainsi que l'homme inscrit son histoire (personnelle ou collective) dans l'espace et le temps, par le mécanisme de l'appartenance (identification et différenciation) à des collectifs (peuples, terres, lieux, etc.).

Toutes ces définitions et propositions qui viennent d'être avancées à propos de l'habiter sont bien loin d'en épuiser le sens. C'est assez dire combien ce concept est par nature incommensurable et inépuisable.

²² SRITI Leila, Architecture domestique en devenir. Formes, usages et représentations Le cas de Biskra, 2014. P142

²³ Liébard, A., et De Herde A... Traité d'architecture et d'urbanisme bioclimatiques. P192

3-La question de l'identité en architecture

3-1 La question de l'identité en architecture, depuis quand ?

Dans sa thèse de doctorat traitant le sujet de l'identité, *Iman Ben Jemia*²⁴ a abordé l'émergence historique de la notion d'identité dans les théories et pratiques architecturales. Où elle est fortement soulignée dans le langage de l'architecture régionaliste, davantage soutenu par l'amorce du mouvement moderne..

3-1-1 Le régionalisme à l'aube du moderne

William J. R. Curtis revoie l'apparition de l'architecture régionaliste comme débat et pratique en architecture s'inspirant stylistiquement des cultures locales au début du siècle. Le *romantisme national* désignait des productions architecturales avec des références au patrimoine local, donc une architecture forcément différente d'une région à une autre²⁵.

Cette architecture à tendance régionaliste s'attaquait à celle d'inspiration classique qui prédominait pendant cette période. En effet, en termes de réflexion théorique en architecture, la recherche d'une identité locale en ce début de siècle focalisait parfois sur les spécificités régionales ou nationales.

Cependant, il est évident que cette architecture était souvent exacerbée par un discours nationaliste populaire. Face à l'affirmation de l'identité de l'architecture moderne, la polémique a éclaté. De fait, les sociétés qui possédaient des traditions locales séculaires ont souvent du mal à s'identifier à cette nouvelle culture architecturale considérée comme étrangère et *importée*. D'où l'inclinaison vers l'architecture vernaculaire supposée plus contribuable au discours régionaliste. Lequel manifeste dument les aspirations identitaires. Voilà pourquoi ce mouvement atteste de son apogée.

Le régionalisme est alors officialisé : adopté par différentes institutions officielles, il entoure en grande partie la question de conservation et se préoccupe des sites sensibles s'éloignant ainsi des débats architecturaux aussi bien théoriques et pratiques de son époque et laissant le champ libre à la propagation des discours modernes et conséquemment à l'internationalisme.

24 Iman Ben Jemia, thèse de doctorat, faculté d'aménagement, Université de Montréal (2013), l'identité en projets : ville, architecture et patrimoine Analyse de concours à Québec et à Toronto, Université de Montréal (2013)

²⁵ William J. R. Curtis, *L'architecture moderne depuis 1900*, Paris, Phaidon, 2004.

Le discours architectural accaparé par le mouvement moderne véhicule un certain mépris à l'égard du régionalisme et l'accuse de tous les maux. En 1958, Ragon souligne « *Née de la sujétion au climat, au sol et aux matériaux, l'architecture régionaliste à une autre cause qui est l'ignorance, le manque de culture, le repli sur soi [...]. Les réactions régionalistes et nationalistes contre l'architecture moderne sont souvent d'ailleurs le résultat d'un racisme borné*²⁶ ». Ces idées stigmatisantes, associées à celles qui critiquent les stylisations historiques pour des raisons esthétiques demeureront d'actualité durant une longue période.

Sur le plan théorique, le régionalisme s'opposait au début à l'éclectisme. L'identification se basait sur une référence à un passé local considéré plus légitime pour remplacer une référence à un passé choisi selon une multitude d'époque et de traditions. De même, le mouvement moderne aspirait à la création d'une identité propre distinct de l'architecture classique mais en prenant racine dans le présent et en référant à un espace universel. Ainsi la transition progressive du régionalisme vers le mondialisme se traduit par la victoire de la dimension « *temps* » sur la dimension « *espace* ».

3-1-2 Le mouvement moderne en architecture

Selon *Curtis*²⁷, les prémisses de la modernité ont été apparues déjà au tournant du XIXe siècle lors de rétrogradation de la renaissance et l'anéantissement de l'intérêt porté à l'étude de l'histoire, disant ainsi que chaque époque est capable de créer ses propres valeurs. Avec l'émancipation annoncée par l'Art Nouveau, le rejet du classicisme est devenu une réalité. Des avant-gardistes comme Horta, Gaudi ou Sullivan se hasardent à créer des formes nouvelles aux inspirations lointaines, organiques ou autres mais différentes de la tradition classique. Ainsi, le mouvement moderne en tant que réflexion théorique en architecture s'est appliqué à mettre en place une identité propre opposée à l'éclectisme de l'architecture du XIXe siècle, en contrastant avec l'histoire, les fondateurs du mouvement moderne focalisaient sur le présent, le progrès et l'idée de l'homme universel. L'idéologie du progrès qui a animé ce siècle a confirmé le besoin d'une culture d'époque qui remplacerait toutes les traces des époques antérieures. La révolution industrielle a donné les moyens à une nouvelle tradition architecturale de se développer au XXe siècle.

²⁶ Daniel Le Couedic; Jean François Simon, «En ces temps de mondialisation», in Construire dans la diversité : architecture, contextes et identités (sous la direction de Daniel Le Couedic; Jean--- Yves Andrieux), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005, p.11.

²⁷ *William J. R. Curtis*, L'architecture moderne depuis 1900, Paris, Phaidon, 2004.

"Le concept même d'architecture moderne supposait d'adhérer franchement aux nouvelles réalités sociales et techniques nées de l'industrialisation. Il impliquait aussi de rejeter les imitations superficielles des formes passées et de faire du monde contemporain un portrait sans fard ni artifice, voire une vague préfiguration d'un avenir meilleur" William J.R. Curtis, *L'architecture moderne depuis 1900*, 2004.

Reniant toute référence au passé, le mouvement moderne a focalisé son attention sur la création d'une identité exprimant le présent : les fonctions, les idées, les idéaux, etc. Les architectes de l'époque se sont attardés à nettoyer les formes de toutes références culturelles en voulant exprimer uniquement les usages autant fonctionnels que symboliques et en supprimant les liens avec le passé. Cependant, cela ne gêne en rien la capacité d'adaptation de l'architecture moderne dans tous les contextes. L'idée du mouvement moderne était de mettre en place des valeurs transposables partout indépendamment des contextes sociogéographiques, c'est la mise en place d'un langage commun qui pourrait se subdiviser en plusieurs dialectes. Mais, cet aspect général de la réflexion moderne lui a valu l'étiquette de l'internationalisme et a provoqué tous les discours et mouvements réactionnaires de la période postmoderne.

3-1-3 La période postmoderne

Ben Jemia Imen considère que le mouvement moderne était victime de son succès qui a favorisé une propagation rapide et à grande échelle, souvent dans des formes conventionnelles. Tout de suite un sentiment de vide et de banalité a accablé le milieu architectural prévoyant la faillite du mouvement moderne. Cette impression, qui a succédé à une grande ferveur créative où de nombreux architectes modernistes autonomisaient leur production par rapport au contexte existant, a motivé un retour vers les discours en rapport avec l'histoire et l'appropriation des valeurs locales. Une recherche centrée sur le thème de la signification a remplacé celle de l'efficacité rationnelle et du reflet d'une image relativement convenue de la modernité. Concepteurs et théoriciens de l'architecture s'attardent à analyser les contextes locaux, à valoriser les particularités régionales et à réinterpréter les formes historiques. De même, l'identité en architecture durant cette période est utilisée pour servir des idéologies particulières telles que la montée du nationalisme chez les minorités et qui est particulièrement exacerbé dans les pays fraîchement décolonisés.

Progressivement et vers les années 1970, l'utilisation des formes traditionnelles et modernes s'est réduite à un placage iconographique :

"Par étapes, l'image architecturale et le rôle du symbole dans l'élaboration des formes prirent un statut nouveau. L'intérêt pour le sens s'étiola souvent dans une manipulation superficielle de signes et références, mais il aiguisa en même temps la réflexion concernant les bases du langage architectural et le rôle des modèles anciens dans le travail de conception."²⁸

En critiquant le manque d'intérêt chez les modernistes par rapport au contexte, Venturi, Scott et Izenouren 1972 dans leur publication *Learning from Las Vegas*, proposent une approche qui prend en considération l'environnement existant, source d'apprentissage mais aussi élément d'une architecture adaptée à la spécificité étasunienne. En 1975, l'intérêt pour le contexte existant et notamment la ville traditionnelle s'affirme avec la publication de *Urban Space* de Rob Krier qui écrit: *"Architects [...] It is more useful to imitate something 'old' but proven, rather than turn out something new which risks causing people suffering" et "Every new urban building must obey the overall structural logic and provide a forma answer in its design to pre---existing spatial conditions"*²⁹

Le regain d'intérêt pour l'histoire et le contexte local se manifeste par différentes réflexions établissant un rapport avec le passé local : l'identification s'élabore dans une recherche de signification dans l'espace référentiel et l'histoire locale. La ville est au cœur de ces réflexions.

Ce retour à l'histoire et cette défense du facteur temps dans l'évolution des centres urbains sont perceptibles aussi dans les travaux d'Aldo Rossi, *L'architecture de la ville*. Dès 1966, cette œuvre, en continuité de l'œuvre de Saverio Muratori, perçoit la ville comme une construction caractérisée par ses permanences morphologiques et explore la question de la typologie en architecture. En 1975, dans *l'Architecture analogique*, Rossi poursuit sa réflexion sur le rapport du projet architectural avec ses formes historiques. Norberg Schulz avance la notion de *genius loci* focalisant sur la spécificité propre à chaque lieu. En 1998, Paolo Portoghesi, appelle encore au retour vers le passé et vers la

²⁸ **William J. R. Curtis**, *L'architecture moderne depuis 1900*, Paris, Phaidon, 2004, p.589.

²⁹ Charles Jencks; Karl Kropf, *Theories and manifestoes of contemporary architecture*, Chichester, Academy Editions, 1997, p.59---60.

reconnaissance de la richesse des villes historiques, négligées par le mouvement moderne.

Par rapport au mouvement moderne qui a souvent négligé la référence au local et la signification culturelle, les mouvements à tendance régionalistes se propagent à la période postmoderne comme l'expression des revendications identitaires locales. Le Régionalisme vient donc s'opposer à l'internationalisme et à l'approche moderne.

Nous pouvons dire d'une manière générale que l'époque postmoderne marquée par les discours historicistes a vu l'émergence d'une architecture inspirée des référents historiques à la recherche d'une architecture signifiante. Cette architecture, reflet d'une culture d'époque n'est pas à confondre avec les productions architecturales qui ont pour objectifs et motivations la construction identitaire et qui sont animées par les idéologies sociopolitiques.

4- Projection de la notion d'identité à la ville

4-1 L'identité n'est pas une façade

Debord B, au début du fameux ouvrage : *La société du spectacle* initialement écrit en 1967, annonçait : *"Toute la vie des sociétés dans lesquelles règnent les conditions modernes de production s'annonce comme une immense accumulation de spectacles. Tout ce qui était directement vécu s'est éloigné dans une représentation"*³⁰. L'identité dans notre époque qui donne primat au visuel, aux images et aux signes, risque de ne garder que sa peau, sa forme, et de ne devenir donc qu'une simple représentation. Les sociétés contemporaines construisent des projets d'identité pour se distinguer qui finissent en images destinées à la communication. Cette nouvelle réalité contemporaine transforme l'identification en un projet conscient de construction identitaire, inscrit dans une temporalité, orienté par des enjeux et traduit par des discours et des pratiques.

En effet, adoptant l'idée de la spectacularisation du monde actuel, les récents travaux autour de la construction identitaire nient l'existence d'une essence à l'identité, et la réduisent à une identité de façade qui répond à des besoins d'identification et à des enjeux économiques. L'identité de façade est un thème qui est souvent discutés dans les récentes publications traitant de la question, et qui sont caractérisées par une remise en question du concept de l'identité. Selon Mucchielli :

³⁰ Guy Debord, *La société du spectacle*, Paris, Gallimard, , p.15.

"C'est d'abord une identité proposée et manipulée par un individu ou un groupe à l'intention d'autrui. Elle est destinée à se faire définir d'une certaine manière plus ou moins éloignée de l'identité réelle. Elle peut n'être qu'une partie de l'identité réelle."³¹

L'auteur précise même que l'identité propre risque de se perdre sous le poids de la façade construite, tout en soulignant qu'il y a des situations qui favorisent « *le refuge dans des identités de façade* ». Il s'ensuit que la profusion des revendications identitaires de la part des minorités et des localités qui s'attachent, valorisent et cultivent leurs particularités face à l'universalisme que prône la mondialisation. Aussi, la pression de l'industrie touristique qui provoque une instrumentalisation de l'histoire et du folklore des localités selon une mise en scène qui se veut identitaire, et dont résulte souvent une muséification des lieux. En effet, l'identité conférée par un sujet dépend de la perception. Le fait de tenter de définir l'identité d'un objet, sujet ou lieu, le dissocie de son identité naturellement conférée, qui le distingue et qui est évolutive. Analysée comme phénomène, la mise en scène de l'identité est riche en significations issues de situations particulières. Parler d'identité, agir sur l'identité, soit par une tentative de préservation ou de construction, c'est déjà la créer, la transformer, la subordonner à des enjeux et à des besoins particuliers.

Selon Michel Lussault, c'est bien le registre identitaire qui sous-tend la distinction entre les villes par sa logique séparative par nature et le classement qu'il induit. Dans une vision réductrice, l'identité est souvent très liée, dans le champ de l'urbanisme, à celui du marketing territorial à travers « la médiatisation d'une image de marque » (Lussault, 1997, p.524). Une médiatisation qui, par l'influence des publicitaires, tend, selon l'auteur, à homogénéiser l'image des villes sous l'angle d'un formalisme de la communication : « artificialisation de l'image de marque, uniformisation des modes de présentation, neutralité des particularités citadines... ».

Dans le même ordre d'idée, Pierre Sansot, estime que la visée première est, avant d'attirer des touristes et des entreprises, de « *susciter un sentiment d'identité devenu*

³¹ Alex Mucchielli, *L'identité*, Paris, Presses universitaires de France, 1986, p.82.

fragile pour toute sorte de raison »³². Il distingue par-là l'image qui née d'une pratique de la ville et l'image produite par le marketing.

4-2 En quête de définition

Pour faire une application correcte du concept de l'identité à la ville, il faut aborder cette dernière non plus comme un objet immuable, figé et dont on peut parvenir à une compréhension adéquate par une simple sommation de ces caractéristiques extérieures, mais plutôt comme une personnalité, un système vivant individuel dont les rapports et les fonctions changent constamment. Puisqu'en réalité, aucune ville ne ressemble totalement à une autre, plus encore, chaque village, chaque quartier, chaque rue, chaque place et chaque bâtiment a son propre nom et son propre visage. C'est cette singularité et ce caractère distinctif et permanent qui nous intéresse en premier lieu pour arriver à une meilleure appréciation de l'identité d'une ville. Ceci nous apprend que les villes doivent être traitées comme des lieux individuels et non comme des espaces abstraits, où les forces aveugles de l'économie et de politique peuvent se déchaîner librement.

Nous pouvons dire donc que l'identité d'une ville c'est le fait pour cette même ville d'être reconnue en raison de *caractères fondamentaux et permanents* qui lui appartiennent en propre.

En se référant à *Sagfried Giedon*, Norberg-schulz Christian milite en faveur d'une continuité historique et géographique de l'établissement humain, ce qui garantit à l'homme un enracinement spatio-temporel. Ainsi, il exprime cet enracinement par les termes de «continuité et changement» qui impliquent que quelque chose demeure en dépit des modifications. Sagfried Giedon, défini cette continuité en termes de « monumentalité et régionalisme ». Par monumentalité, il n'entendait pas quelque chose de pompeux ou d'immense mais la mémoire et les symboles qui enracinent les hommes dans le temps. Quant par «régionalisme » il entend la nécessité de s'enraciner dans l'espace.

³² Sansot, P. Autour du Marketing urbain, centre d'étude sociologique, Grenoble, 1990 (cité par Jean Sirdey. L'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot. P38).

4-3 Dimensions de l'identité de la ville

Il en résulte de tout ce qui vient d'être dit à propos du concept d'identité que ce dernier comporte deux dimensions, la première se réfère à l'espace tandis que la deuxième au temps ; les deux sont interdépendantes, toutefois il est préférable de les séparer pour pouvoir les analyser adéquatement :

4-3-1 La dimension physico-spatiale:

Selon Norberg Schulz Christian, l'identité spatiale présuppose l'identification d'un caractère distinctif de l'espace. Le concept de «caractère » est générique et concret, il constitue une totalité complexe pour laquelle un simple adjectif ne pourra en refléter qu'un seul aspect.

*D'habitude, lorsque l'on visite une ville étrangère on est surpris par son caractère singulier, et cette différence devient importante pour l'appréciation de cette ville.*³³

Selon **Mathis Stock**³⁴, l'identité spatiale découle d'un ensemble de caractères distinctifs d'un lieu par rapport aux autres lieux et se rapporte à l'idée d'une singularité des lieux les uns par rapport aux autres.

D'un autre côté l'auteur de cet article se réfère à Michel Lussault³⁵ qui adopte une approche analytique de l'identité. Ainsi selon ce dernier : « *L'identité spatiale exprime une logique de séparation, de classification, de discrimination d'entités significatives au sein du monde des phénomènes. En effet, exciper de l'identité d'un objet spatial (quel qu'il soit) c'est entreprendre de le distinguer, au sens fort du mot, en postulant qu'il peut être repéré et reconnu à certains signes qui d'emblée le particularisent ; on le pose alors en une place singulière dans l'ensemble constitué par la mise en série de tous les objets spatiaux* » (Michel LUSSAULT , "Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés" (2003). Ainsi Lussault distingue trois caractéristiques de l'identité spatiale d'un objet que sont : les attributs de position (le site, la situation, les limites de l'objet spatial cible du discours identitaire), les attributs de configuration

³³Christian Norberg-schulz, Genius loci: architecture, amabiance, paysage (page 14)

³⁴ Mathis Stock. Construire l'identité par la pratique des lieux. De Biase A. & Alessandro Cr. " Chez nous ". Territoires et identités dans les mondes contemporains, Editions de la Villette, pp.142-159, 2006. <halshs-00716568>

³⁵ LUSSAULT Michel , Professeur de Géographie à l'Université François Rabelais de Tours.

(l'organisation matérielle de l'objet), et enfin, les attributs de substances et de valeurs (l'organisation idéale de l'objet).

4-3-2 La dimension temporelle

La ville se transforme, et parfois même rapidement, elle est sujette à de multiples changements à travers son développement historique ; des changements qui se sont induit par des pressions d'ordre pratique, politique, économique, social ou culturel ; en ce qui nous concerne, tous ces types de mutations se manifestent par le biais de leurs implications physiques.

L'identité d'une ville implique, également, que quelque chose d'essentiel et de vital persiste en dépit de la diversité des mutations qu'elle a dû faire face dans le temps.

Selon Rapoport (2003, p.36) la notion de temps est essentielle car : « *les individus vivent autant dans le temps que dans l'espace* ». Rapoport, illustre son propos en rappelant que les activités humaines sont organisées dans le temps (jour /nuit, semaine/weekend, jours ouvrables/jours fériés, ...etc. et, jusqu'aux images d'une même ville qui varient en fonction du moment.

Nous avons vu que la stabilité et la permanence sont des conditions indispensables à l'identité ; et de ce fait l'identité d'une ville dépend de la capacité de cette dernière à trouver des compromis entre les transformations dictées par les pressions des forces historiques de natures et d'ordres différents et le *besoin de continuité* (Siegfried Giedon , *espace, temps, architecture*) qui fait que la ville demeure reconnue comme étant la même à travers le temps qui passe et les diverses situations traversées.

Pour acquérir une identité, la ville a besoin de stabilité temporelle et de caractéristiques physiques reconnaissables. C'est ainsi que nous reconnaissons les liens entre forme, lieu et histoire. L'espace architectural acquiert son double rôle par sa pérennité : son rôle de témoin de l'histoire et son rôle en tant qu'occasion pour l'avenir. Comme le dit si bien Aldo van Eyck: «*Les lieux dont on se souvient et les lieux qu'on anticipe s'enchevêtrent dans le laps de temps du présent. Mémoire et anticipation constituent en effet la perspective réelle de l'espace et lui donnent une profondeur.*» (A. van Eyck)

Conclusion

Dans ce chapitre nous avons passé de l'identité de l'homme à l'identité du milieu dans lequel il vit. Dans un premier temps, nous avons parcouru un nombre de définitions du concept de l'"identité" formulées par des spécialistes appartenant à divers champs disciplinaires notamment la psychologie et la psycho-sociologie ; subséquemment, le dégagement de deux dimensions, la première se réfère à l'espace tandis que la deuxième se réfère au temps, a constitué un premier pas vers l'appréhension complète de notre clé. Ensuite, nous avons clarifié la relation entre l'identité de l'homme et son environnement. L'étape suivante et dernière était une transposition de l'ensemble des définitions et dimensions à l'environnement physique de l'homme en général et à la ville en particulier.

Deuxième chapitre :

**Etat de l'art et positionnement
épistémologique**

Introduction :

Après avoir saisi la notion de l'identité et sa projection à la ville dans le chapitre précédant, nous allons à présent prendre en charge les différentes approches et méthodes qui concernent notre sujet. En fait, le sujet d'identité constitue un objectif implicite vers lequel tend la plupart des investigations menées dans le domaine de l'urbanisme et de l'architecture. Nous avons esquissé que *"l'identité d'une ville c'est le fait pour cette même ville d'être reconnue en raison de caractères fondamentaux et permanents qui lui appartiennent en propre"*. Pour pouvoir interpréter l'identité d'une ville, il nous faut donc choisir une approche parmi celles qui prennent en considération le développement spatio-temporel de la ville. Aussi, nous avons relevé que les approches : typologique, perceptuelle et phénoménologique ont abordé, chacune à sa manière, la question de l'identité de l'environnement bâti. Ainsi se seront exposés les définitions, les fondements, les objectifs et les méthodes de recherche propres à chacune des trois approches. Dans la fin du chapitre nous avancerons et nous justifierons notre choix méthodologique ouvrant, la voie au troisième chapitre qui sera consacré entièrement à la méthode de recherche proprement dite.

1- L'approche typologique

Nous avons vu dans le chapitre précédent que le retour vers les discours en rapport avec l'histoire et l'appropriation des valeurs locales a été motivé par le sentiment de vide et de banalité qui a accablé le milieu architectural dans la période de l'après-guerre et qui a prédit la faillite du mouvement moderne. Une recherche centrée sur le thème de la signification a remplacé celle de l'efficacité rationnelle et du reflet d'une image relativement convenue de la modernité. Concepteurs et théoriciens de l'architecture s'attardent à analyser les contextes locaux, à valoriser les particularités régionales et à réinterpréter les formes historiques.

Le retour à l'histoire et la défense du facteur temps dans l'évolution des centres urbains sont perceptibles surtout dans l'œuvre d'Aldo Rossi, (*l'architecture de la ville*). Dès 1966, cette œuvre, en continuité de l'œuvre de Saverio Muratori, perçoit la ville comme une construction caractérisée par ses permanences morphologiques et explore la question de la typologie en architecture. En 1975, dans *l'Architecture analogique*, Rossi

poursuit sa réflexion sur le rapport sur le projet architectural et ses avec les formes historiques.

Pourtant, la typologie et le type ne sont pas des notions exclusivement architecturales. Les premières manifestations de la typologie sont plutôt à chercher du côté des naturalistes. Cela se passait dans le « climat scientifique de la révolution industrielle » et la notion de type fut introduite par les botanistes et les zoologistes pour décrire « l'individu animal ou végétal » qui devait rendre compte de l'espèce et de ses principales caractéristiques (Panerai; 1980, p. 74).

1-1 Le concept de type : Problèmes de classification

Le mot d'abord. Le *Robert* date son apparition de la fin du xv siècle. Issu du grec *typos*, empreinte, le type désigne d'abord le caractère d'imprimerie, le caractère « typographique » en plomb qui vient d'être inventé. De ce premier sens, retenons seulement que le type n'est pas l'objet ou la figure à imiter, mais le moyen concret de la reproduction, comme le modèle qui se confond à l'origine avec le moule, ou sous une forme plus savante, le module.

Suivant cette utilisation, le type est assimilé à un objet exemplaire, il sert à une construction abstraite qui permet de rendre compte avec économie d'une population assez vaste. La typologie, procède ainsi par réduction, elle « gomme les caractères particuliers des objets pour n'en retenir que les traits généraux, ceux sur lesquels se fondent la taxinomie » (Panerai; 1980, p. 74).

Pour Panerai, il est : « un objet abstrait, construit par l'analyse, qui rassemble les propriétés essentielles d'une catégorie d'objets réels et permet d'en rendre compte avec économie. » (Panerai et al ; 1999, p.121).

- Le concept de type s'applique, donc, à une construction abstraite : « il n'est pas l'image d'un objet à imiter ou copier (comme un modèle) - c'est l'idée d'un élément qui doit servir comme règle au modèle ».

- Il se construit par l'analyse : « le type résulte d'un acte de classification » finalisé par un « diagramme logique réalisé sur l'existence matérielle d'un certain nombre d'édifices ». Il est une connaissance a posteriori, conçue comme savoir opératoire.

- Enfin, il représente un ensemble (une catégorie) d'objets réels dont il reproduit les principales caractéristiques : « le type est la conceptualisation de l'objet réalisé».

Combien même le type peut sembler abstrait, il dépeint en réalité des caractères atypiques mais innervent concomitamment à une même catégorie d'objets. Qui dit donc « type » dit symptomatiques communes pouvant être « *spontanées, implicites...imposées* » (Panerai, 1980).

1-2 Avatars de la typologie

La typologie comme méthode a connu des métamorphoses. Dès la renaissance Alberti proposa un classement des édifices d'après les groupes sociaux, mais c'est au dernier théoricien classique Quatèmère de Quincy (1832) que revient le mérite de formuler l'une des premières définitions du concept "type" dans son dictionnaire de l'architecture, dans lequel il distingua déjà la différence entre "standard" ou "modèle" entendus comme objet d'après lequel chacun peut concevoir des ouvrages qui ne se ressembleraient pas entre eux. Il fut tôt suivi, dans cette vision distinctive de ces deux concepts comme base de compréhension et de reconstitution des différents édifices, par Durand et Demangeon(1920). Dans les années cinquante, selon Norberg-Shultz. C (1974), Louis Khan considéra la typologie selon deux autres concepts enchevêtrés "forme première" et "design" qui résumeraient selon lui l'architecture par l'interprétation de "la forme première" comme "design circonstanciel". Malheureusement ses connaissances n'ont jamais été théorisées.

Suite à la spéculation sur l'architecture et l'urbanisme après les échecs du mouvement moderne, la typologie comme outil méthodologique fût relancé dans les années soixante. Cependant, si cette approche a été adoptée par une large communauté scientifique de recherche, les points de vue développés par ses adeptes différaient sensiblement selon les écoles et les spécificités des contextes.

1-2-1 J. N. L. Durand : la typologie générative

J. N. L. Durand est, sans doute, l'un des précurseurs de cette typologie «générative» ou encore « opératoire ». Architecte praticien, il propose une typologie qui permet de saisir l'articulation entre analyse et projet au moment où s'introduisent dans l'architecture les signes avant-coureurs de la rupture due à la révolution industrielle. Lue

rétrospectivement, l'œuvre de Durand présente une lucidité à laquelle ne prétendent généralement pas les ouvrages de la théorie de l'architecture. Le grand Durand offre, sous forme de tableaux, un véritable classement typologique des édifices qui forment à l'époque le fonds de la culture architecturale. La classification est justifiée par le nombre infini d'objets que l'architecture englobe et la nécessité d'en rendre compte avec économie. « *Dans cet état de choses, j'ai pensé que si, détachant les seuls objets qui sont essentiels à connaître, je les rassemblais dans un seul volume, [...] ce serait offrir aux architectes un tableau général et peu coûteux de l'architecture. Un tableau qu'ils pourraient parcourir en peu de temps, examiner sans peine, étudier avec fruit ; surtout si je classais les édifices et les monuments par genres, si je les rapprochais selon leur degré d'analogie, si je les assujettissais en outre à une même échelle et c'est ce que j'ai entrepris de faire* » (Panerai P, analyse urbaine, p101). Durand annonce son projet dans la préface de son cours : « On fera en peu de mois ce que jusqu'à présent on n'a pu faire que pendant un grand nombre d'années ».

La typologie de Durand est efficace : à partir de « certaines idées peu nombreuses mais générales et dont toutes les idées particulières émaneraient nécessairement », la méthode infaillible de Durand se présente comme l'amorce d'une typologie générative qui par « une infinité de variations » permet de réaliser « une foule de variétés » accordées aux mœurs, aux usages, aux localités, aux matériaux.

Autrement dit, la typologie architecturale se présente comme une « lecture à postériori », qui se donne comme outil de connaissance de la classification, et garde vis-à-vis de son objet d'étude, notamment les bâtiments, une neutralité toute à fait scientifique. En effet, contrairement à l'évolution naturelle d'une espèce animale, ou végétale donnée, l'architecture en tant que production culturelle est plus complexe, puisque l'observation systématique, le classement, la comparaison, et le rapprochement dans la théorie architecturale se fait sur des objets construits, et les types identifiés fonctionnent comme des propositions pour la production toute entière.

1-2-2 Aldo Rossi

Le traité *l'Architettura della città* (1966), le livre le plus important de Rossi et la seule présentation systématique de sa pensée, propose d'étudier l'architecture de la manière la plus concrète et la plus large possible, ce qui amène l'analyse d'un grand nombre de

facteurs influant sur la création et l'évolution de la ville et de l'architecture. Cependant, parmi ces différents aspects du fait architectural et urbain, c'est le type architectural qui occupe la place plus importante, au point de constituer l'essence et le principe de l'architecture.

Dans une recherche consacrée à l'étude de l'œuvre d'Aldo Rossi¹, Bernard Olivier stipule que cette notion de type cruciale pour Rossi souffre de certaines tensions internes. Ainsi, bien que Rossi ne fasse pas de distinction au sein de cette notion, celle-ci comporte deux aspects distincts et en partie incompatibles : le type empirique et type idéal.

1-2-2-1 Le type empirique

L'aspect empirique du type découle du lien étroit entre l'architecture et la société, lien à la base de l'argumentation de *L'architecture de la ville*. D'après Rossi, l'architecture est un fait collectif, indissociable de la vie en société. Afin de décrire ce rapport entre société et architecture, Rossi a recours, en concevant la société, à l'analogie d'un organisme vivant, doué d'une structure et même d'une volonté propre.

Dans cette conception, le type est la manifestation concrète d'un ordre latent de la société, du lien entre la société et son environnement et du rapport entre la société et les individus qui la composent. Autrement dit, le type empirique correspond donc à une forme de vie collective et l'individu, citoyen ou architecte, ne peut influencer cet aspect typologique qui est proprement le produit de la société dans son ensemble, et ce, à un niveau antérieur à la raison et à la délibération politique.

1-2-2-2 Le type idéal

Pour Quatèmère de Quincy, chez qui Rossi a repris la définition du type, le type était accessible par l'entremise de l'étude historique. En se penchant sur les situations les plus anciennes dont des traces nous sont parvenues, ou sur les situations contemporaines où des peuples ont conservé une relation plus primitive avec la nature, Quatèmère de Quincy cherchait à retrouver des formes architecturales élémentaires, archétypales, sans la complexité et les élaborations apportées par les civilisations avancées.

¹ L'analogue d'Aldo Rossi, Bernard Olivier, *School of Architecture, Mc Gili University, Montréal, 1996*

Le type selon Quincy, est antérieur à l'influence de la société et de l'architecture et demeure, malgré les variations de ces dernières à travers l'histoire, constant. Ce type *idéal* est un principe *a priori*, issu d'une conception philosophique de la nature et de son évolution, et non de l'observation des faits urbains. Cette idée d'un principe *a priori*, antérieur à la forme, est reprise dans plusieurs passages de Rossi : «*Le concept de type est donc quelque chose de permanent et de complexe, un énoncé logique qui précède la forme et la constitue*». Il voit dans le type les prémices d'une architecture rendue autonome, répondant à sa propre logique et détachée de la réalité. Pour Rossi, le type, sous son aspect spéculatif, est permanent et universel, il s'observe dans des contextes historiques forts variés et sans qu'il soit nécessaire qu'il y ait des liens entre eux. Le type est invariant, parce qu'il est indépendant des autres facteurs du fait architectural (par exemple social, économique ou iconographique).

1-2-2-3 théorie des permanences

Rossi voit l'évolution de la société elle-même en termes de types constants, où les changements ne portent en fait que sur des aspects accessoires, l'essence et le principe de la société demeurant inchangés. Il montre que l'existence d'un élément typique en architecture, témoigne plutôt de la continuité de certains rituels et usages de la société. Cette vision de l'histoire sociale lui a été inspirée par Fustel de Coulanges² qui cherche à expliquer les institutions romaines - le culte, le droit, l'organisation politique, les mœurs, la langue - en remontant à un état plus ancien de la société dont les croyances, plus tard oubliées, ont déterminées les institutions romaines qui elles ont subsisté. Les mythes évoluent et le rite, lui, subsiste. Rossi fait de ce principe la base de sa théorie des permanences en architecture, associant le rite au niveau des pratiques sociales au monument au niveau de l'architecture. :

*.....Si le rite est l'élément permanent qui conserve le mythe, le monument l'est également, puisque dans le même temps qu'il témoigne du mythe, il est ce qui rend les formes rituelles possibles.*³

Cette théorie des permanences, sur laquelle certaines formes persistent d'une manière indépendante aux différentes forces qui façonnent l'évolution historique de la société,

² L'analogue d'aldo rossi , bernard olivier , *School of Architecture, McGili University, Montréal, 1996;*

³ Aldo Rossi, *L'architecture de la ville*, p. 1

permet de résoudre la contradiction soulevée plus tôt entre l'historicité du type empirique et l'universalité intemporelle du type idéal : À travers la théorie des permanences, Rossi conçoit la société elle-même comme étant régie par des principes qui sont analogues au type idéal. L'évolution de l'histoire ne porte plus que sur des aspects accessoires, l'organisation profonde de la société et de son architecture portant l'empreinte immuable de certaines formes typiques.

1-2-2-4 La ville analogue

La ville est au centre des préoccupations de Rossi depuis le tout début de ses travaux et cette importance est confirmée dès la parution en 1966 de *l'Architettura della città*, où l'architecture se retrouve indissociablement liée à la ville. L'architecture est née au même moment que la société civile et c'est la ville, par la manière dont elle rend manifeste les rapports dialectiques entre liberté individuelle et paix publique, entre espace privé et lieu public, qui en est la manifestation exemplaire.

Rossi considère la ville moins comme une agglomération bâtie ou inversement comme une réunion organisée d'individus, mais bien comme le rapport d'appartenance et de participation entre la ville bâtie et la société civile, où l'un est l'analogue de l'autre, où la ville est le miroir de la société, l'instrument par lequel elle peut se reconnaître et assumer son propre avenir.

Ainsi la ville analogue devient-elle un instrument politique, un instrument dont le fonctionnement repose sur l'analogie : Elle permet d'appréhender une réalité complexe, abstraite et difficile à définir, la société, en la comprenant à travers une réalité concrète, familière, la ville qui la loge, qui la protège et qui lui donne sa forme. Lorsque Rossi conclut *L'Architecture de la ville* en suggérant que les mêmes lois régissent l'évolution de la ville et la vie des hommes et des femmes, il fait plus que reprendre sous une autre forme le principe qui avait guidé sa recherche depuis ses débuts. Il avance que l'étude de la ville, ainsi que sa construction, sont des moyens d'en venir à une connaissance plus grande de nous-mêmes, collectivement et individuellement, des moyens d'agir sur la politique, de l'améliorer, de guérir ses « blocages psychologiques » dont souffre la société et par là rendre à nouveau possible les « grandes choses », c'est-à-dire une architecture réellement collective.

1-2-3 Saverio Muratori et Carlo Aymonino: De la typologie à la typologie-morphologie :

Nous pouvons dire que les premiers critiques de l'approche typologique furent reformulés à Venise où se développa un travail persévérant qui va poser en termes nouveaux le rapport de l'architecture à la ville. L'ouvrage de Saverio Muratori, publié en 1959, est le premier d'une série d'études et de recherches qui marque le retour d'une réflexion sur la forme de la ville. Nommé en 1950 à la chaire des « Caractères distributifs des édifices », puis en 1954 à celle de « Composition architecturale », Muratori oriente son enseignement vers le double objectif d'éviter la coupure entre les disciplines techniques et les disciplines historiques et théoriques, et de replacer l'architecture dans la crise urbaine. Pendant dix ans, il mène à l'institut d'architecture une étude du tissu urbain de la ville basée sur la méthode typologique. Cours et travaux pratiques forment un tout qui intègre l'étude historique, l'analyse architecturale, le relevé constructif et qui se définit comme une histoire du bâti. De cette étude largement documentée par le relevé et l'analyse précise d'échantillons importants du tissu urbain, l'auteur tire trois leçons fondamentales :

- « le type ne se caractérise pas en dehors de son application concrète, c'est-à-dire en dehors d'un tissu construit » ;
- « le tissu urbain à son tour ne se caractérise pas en dehors de son cadre, c'est-à-dire en dehors de l'étude de l'ensemble de la structure urbaine » ;
- « l'étude d'une structure urbaine ne se conçoit que dans sa dimension historique, car sa réalité se fonde dans le temps par une succession de réactions et de croissances à partir d'un état antérieur ».

Appréhendée par « une analyse typologique qui tente d'éviter de tomber dans la classification purement abstraite et refuse d'autre part de se cantonner dans une contemplation purement esthétique », le tissu urbain est saisi comme un tout dont les bâtiments ne constituent que les éléments. D'où l'expression de *tipologia edilizia* que reprendra Aymonino, c'est-à-dire d'une typologie qui englobe « non seulement les bâtiments, mais les murs, les rues, les jardins, le bâti de la ville, afin de les classer par rapport à la forme urbaine d'une période historique donnée ».

1-4 Critique de l'approche typologique :

La typologie en s'intéressant à des unités architecturales ou urbaines à l'intérieur d'une ville tend à identifier des types caractéristiques et de dégager les lois qui régissent le passage d'un type à un autre. L'analyse typologique peut s'appliquer à des ensembles d'objets très variés au sein de la même ville. On pourra mesurer comment chaque objet concret procède par variation sur le type, éventuellement par croisement de deux types, et ayant ordonné l'ensemble, comprendre la logique des variations, les lois de passage d'un type à l'autre. Les typologistes présupposent implicitement que si ces types caractéristiques présentent des rapports de continuité, peuvent renforcer l'identité architecturale et urbaine de la ville qui les renferme.

En rapport avec notre problématique, le recours à la typologie comme approche méthodologique peut être écarté sur plus d'un titre :

D'abord, nous avons vu que le développement de la ville est un processus long qui embrasse ordinairement plusieurs périodes historiques. Chaque période, en fonction des changements politiques, sociaux, économiques et techniques, révèle de nouveaux besoins et renvoie certains d'autre à l'ombre. La ville en tant qu'environnement bâti est soumise alors à de continuelles mutations d'ordre physique et spatial et l'identification de types caractéristiques (architecturaux ou urbains) à travers les différentes périodes serait quasiment impossible. De plus, si une telle entreprise est concevable, la question qui se pose c'est bel et bien quelle période historique devrait-elle constituer le point de départ pour l'analyse. Cette question a déjà soulevé des controverses entre les protagonistes de la typologie. Ainsi si Quatremère de Quincy insiste sur la nécessité de reprendre la recherche historique afin de trouver un rapport plus authentique avec une nature qui serait plus pure, plus vierge ; Aldo Rossi, lui, stipule que la nature a été transformée dès la création de la société, et il est vain de rechercher une société dont le rapport avec la nature aurait été original et authentique. Rossi va au contraire retourner la recherche des types vers l'étude des formes actuelles, celles qui nous entourent aujourd'hui dans la ville.

Nous avons vu également que la notion du type a véhiculé une certaine instabilité. La première conception du type comme étant "*Un objet abstrait construit par l'analyse, qui reproduit les propriétés essentielles d'une catégorie d'objets réels et permet d'en rendre*

compte avec économie"⁴; cette conception est souvent assimilée à la nostalgie qui cherche à figer, conserver et parfois même reproduire les apparences d'une architecture du passé, sans la moindre confiance dans les forces vives du présent. Dans la deuxième conception le type est défini comme "*Quelque chose de permanent et de complexe un énoncé logique qui précède la forme et la constitue*"⁵; ainsi le type renvoie aux prémices d'une architecture rendue autonome, répondant à sa propre logique et détachée de la réalité.

Rossi propose une troisième définition et conçoit le type comme "*élément de culture*"⁶ qui se transforme en une constance après une longue gestation. Ce type culturel est "*l'ensemble des éléments spatiaux correspondant à des modèles sociaux ou culturels caractéristiques de tout ou partie d'une société donnée, définis par les habitants eux-mêmes*". A travers cette dernière définition Rossi a essayé de dépasser l'historicité de la première conception et donner à la deuxième conception du type une base plus concrète en se référant à ce qu'il appelle ordre latent de la société et au rapport entre la société et les individus qui la composent. Toutefois, la société qui elle-même soumise à de perpétuels et parfois même à de profonds changements ne pourrait être une référence à des types architecturaux et urbains constitutifs.

Malgré la détermination des "typologistes" à mettre en valeur les apports et l'intérêt des démarches typologiques dans les domaines tels que la production de l'espace et la transmission des connaissances et des savoir-faire, la conception architecturale; et malgré leur redéfinitions successives de la typologie, cette dernière demeure un signifiant flottant entre plusieurs échelles aussi bien spatiales que temporelles et n'est donc pas en mesure de nous assurer un soubassement consistant pour notre enquête sur l'identité.

2-L'approche paysagiste :

Kevin Lynch avec son premier livre paru en 1960 *The Image of the City*, refonde la légitimité de l'analyse visuelle. Influencé par Gyorgy Kepes et à travers lui par l'expérience du Bauhaus et les théories allemandes de l'analyse de la forme K. Lynch propose d'identifier dans la ville des éléments qui se combinent pour former l'image

⁴ Analyse urbaine, phillipe panerai p 115

⁵ Hinda boutebba, thèse de doctorat P139

⁶ *Art du lieu, architecture et paysage, permanence et mutations* p 130

globale et il s'interroge sur les qualités de lisibilité, l'identité et de mémorisation de cette image par les citoyens.

Selon K. Lynch, la perception est une expérience vécue qui s'appuie sur le réel et interroger l'espace public c'est interroger aussi l'image de cet espace représentée chez l'individu qui entre en relation avec cet espace. K. Lynch a été donc parmi les premiers urbanistes à s'intéresser à la perception de l'espace urbain. Il a approfondi la connaissance des effets psychologiques des formes et des espaces urbains, surtout sous l'aspect de l'image que l'on s'en fait, et qui permet de se repérer dans la complexité et l'immensité de la ville.

2-1 L'image de la cité

L'approche perceptuelle s'illustre à travers l'ouvrage (*The Image of the City*, 1960) de Kevin Lynch, où il examine la qualité visuelle de la ville américaine, via ses représentations mentales chez ses habitants en comparant entre trois villes : Boston, Jersey City et Los Angeles à partir d'une série d'enquêtes sur place, et interviews menées auprès des habitants et des visiteurs. Cela permet de traiter la forme visuelle à l'échelle de la ville et présente quelques principes de composition urbaine (Lynch. K, 1979). Sa démarche tourne autour de la perception qu'ont les citoyens de leur espace. Dans son expérimentation, Lynch a appliqué les techniques fondamentales suivantes :

-Un enquêteur entraîné à l'observation a fait une reconnaissance systématique du terrain, à pied et sur toute la zone, en relevant sur un plan la présence de divers éléments, leur visibilité, la force ou la faiblesse de leur image, les liaisons, disjonctions et autres relations entre ces éléments, et en notant toutes réussites ou difficultés particulières dans la structure potentielle de l'image : jugements subjectifs basés sur l'apparence immédiate des éléments sur le terrain.

-Une entrevue en profondeur d'un petit échantillon de personnes (15 à 30) résidant dans la ville, afin d'évoquer l'image qu'elles se faisaient de leur environnement physique.

-Ces analyses sont complétées par des tests où l'on demandait de reconnaître des photographies, par des excursions sur le terrain avec les personnes enquêtées, et par l'interview dans la rue d'un grand nombre de passants à qui l'enquêteur demandait de lui

orienter. De plus certains éléments de particuliers du paysage urbains furent l'objet d'une reconnaissance détaillée.

Par ces entretiens, Lynch a essayé de dériver les images mentales des villes produites par les individus et les éléments constitutifs du paysage urbain. Donc le processus d'analyse perceptuelle repose sur l'image de l'environnement qui est le résultat d'une opération de va-et-vient entre l'observateur et son milieu. Donc chaque individu (observateur) crée et porte en lui sa propre image mais il semble qu'il y ait une grande concordance entre les membres d'un même groupe. Ce sont les « images collectives » qui sont des représentations mentales communes constituant l'enveloppe d'un grand nombre d'images individuelles.

Ces images collectives de l'environnement peuvent être analysées à partir de trois composantes : l'identité, la structure et la signification

- **L'identité** : c'est l'identification de l'objet et la reconnaissance comme une entité séparée.
- **La structure** : c'est la relation spatiale ou pragmatique de l'objet avec l'observateur et les autres objets
- **La signification** : l'objet doit avoir une signification pratique ou émotive pour l'observateur (Lynch. K, 1979)

2-1-1 Le concept d'imagibilité:

Kevin Lynch à travers l'approche paysagiste, met l'accent sur ce qu'il appelle l'«*imagibilité*». Il la définit comme étant la qualité d'un objet qui provoque de *fortes images*, grâce à la continuité de sa structure et à la clarté de ses éléments, plus nécessaires que d'autres propriétés comme l'agrément des sens. C'est cette forme, cette couleur ou cette disposition, qui facilitent la création d'images mentales de l'environnement vivement identifiées, puissamment structuré et d'une grande utilité. Il pourrait aussi s'appeler « lisibilité » ou « visibilité », pris dans un sens élargi de qualité des objets qui ont non seulement la possibilité d'être vus, mais aussi l'aptitude à se présenter aux sens d'une manière aiguë et intense.

Une ville ayant une forte « *imagibilité* » (apparence, lisibilité ou visibilité), prise dans le sens particulier défini ci-dessus, devrait apparaître comme bien formée, distincte, remarquable ; elle permet à l'observateur de la percevoir comme une structure fortement continue, comme un enchaînement cohérent d'objets distinctifs qui entretiennent des

relations claires avec d'autres objets. Elle devrait, en outre, inciter l'œil et l'oreille à augmenter leur attention et leur participation. Un tel environnement serait appréhendé par les sens d'une manière non seulement plus simple, mais aussi plus étendue et plus approfondie. Ce serait le cas pour une ville que l'on pourrait percevoir au bout d'un certain temps comme une structure fortement continue, composée d'éléments nombreux à la fois distincts et clairement liés entre eux. Un observateur habitué et réceptif pourrait y recevoir de nouveaux chocs sensoriels sans que ceux-ci brisent l'essentiel de son image, et chaque impact nouveau se répercuterait sur un grand nombre d'éléments existant dans l'image. Cet observateur serait aidé à bien s'orienter et pourrait ainsi se déplacer facilement : il acquerrait une conscience profonde de son environnement.

2-1-2 Le concept de la lisibilité :

La lisibilité selon K. Lynch est la clarté du paysage urbain, la facilité d'identifier les éléments de la ville et de les structurer en un schéma cohérent. Cette clarté permet d'abord de s'orienter, grâce aux indications sensorielles et aux souvenirs, assurant ainsi la "sécurité émotionnelle" des habitants. De plus, elle fournit du sens, en permettant l'élaboration de symboles et de souvenirs collectifs.

« Tout comme cette page imprimée est lisible si on peut la percevoir comme un canevas de symboles reconnaissables et liés entre eux, de même une ville lisible est celle dont les quartiers, les points de repères ou les voies sont facilement identifiables et aisément combinés en un schéma d'ensemble » (Lynch. K, 1979)

Alors, la forme physique de la ville joue un rôle fondamental dans l'imagibilité de la ville et la production de l'image perçue à travers cinq types d'éléments constitutifs du paysage urbain : les voies, les limites, les quartiers, les nœuds et les points de repère qu'on peut définir comme suit :

2-2 L'image de la ville et ses éléments

L'analyse de Kevin Lynch se limite à l'échelle des objets physiques et perceptibles. Ainsi, il espère découvrir le rôle de la forme physique dans la formation de l'image mentale que font les habitants de leur ville. Par ailleurs, l'auteur estime qu'il sera plus facile d'agir sur la forme physique de la ville pour améliorer son *imagibilité*.

Dans les images des villes étudiées par Kevin Lynch, le contenu que l'on peut rapporter aux formes physiques peut être classé suivant cinq types d'éléments : les voies, les limites, les quartiers, les nœuds et les points de repère. De ces éléments, on peut donner la définition suivante :

2-2-1. Les voies : Les voies sont les chenaux le long desquels l'observateur se déplace, habituellement, occasionnellement, ou potentiellement. Ce peut être des rues, des allées piétonnières, des voies de métropolitain, des canaux, des voies de chemin de fer. Pour beaucoup de gens, ce sont les éléments prédominants de leur image. Les gens observent la ville quand ils y circulent, et les autres éléments de l'environnement sont disposés et mis en relations le long de ces voies.

2-2-2. Les limites : Les limites sont les éléments linéaires que l'observateur n'emploie pas ou ne considère pas comme des voies. Ce sont les frontières entre deux phases, les solutions de continuité linéaires : rivages, tranchées de voies ferrées, limites d'extension, murs. Elles servent de références latérales plutôt que d'axes de coordonnées. De telles limites peuvent être des barrières, plus ou moins franchissables, qui isolent une région d'une autre ; ou bien elles peuvent être des coutures, lignes le long desquelles deux régions se relient et se joignent l'une à l'autre.

2-2-3. Les quartiers : Les quartiers sont des parties de la ville, d'une taille assez grande, qu'on se représente comme un espace à deux dimensions, où un observateur peut pénétrer par la pensée, et qui se reconnaissent parce qu'elles ont un caractère général qui permet de les identifier. Cette identification est toujours possible quand on est à l'intérieur, et si ces quartiers se reconnaissent du dehors, on les utilise à l'extérieur comme références.

2-2-4. Les nœuds : Les nœuds sont des points, les lieux stratégiques d'une ville, pénétrables par un observateur, et points focaux intenses vers et à partir desquels il voyage. Cela peut être essentiellement des points de jonction, endroits où on change de système de transport, croisements ou points de convergence de voies, lieux de passage d'une structure à une autre. Ou bien les nœuds peuvent être simplement des points de rassemblement qui tirent leur importance du fait qu'ils sont une concentration de certaines fonctions ou de certains caractères physiques, comme par exemple un abri au coin de la rue, ou une place fermée.

2-2-5. Points de repère : Les points de repère sont un autre type de référence ponctuelle, mais dans ce cas l'observateur n'y pénétrant pas, ils sont externes. Ce sont habituellement des objets physiques définis assez simplement : immeuble, enseigne, boutique ou montagne. Leur utilisation implique le choix d'un élément unique au milieu d'une multitude de possibilités ; Certains points de repère sont des objets éloignés, dont la nature est d'être vus sous de nombreux angles et à des distances variées, dépassant le sommet des éléments plus petits, et servant de points de référence radiale. Ils peuvent être situés à l'intérieur de la ville ou à une distance telle que, dans la pratique, ils symbolisent une direction constante. C'est le cas des tours isolées, des dômes dorés, des grandes collines. Même un point mobile comme le soleil, dont le mouvement est suffisamment lent et régulier, peut servir de point de repère.

2-2-6 Relation entre les éléments :

Ce qui compte pour l'image de la ville c'est essentiellement l'interaction entre les éléments puisque aucun d'entre eux n'existe dans la réalité à l'état isolé. Les quartiers sont structurés par des nœuds et circonscrits par des limites, transpercés par des voies et parsemés de points de repère. Normalement, les éléments se chevauchent et se pénètrent les uns dans les autres. Si cette analyse commence par séparer les données d'expérience en catégories, elle doit, pour terminer, les réintégrer dans l'image globale.

Ces éléments ne sont que la matière première de l'image de l'environnement à l'échelle de la ville. Pour aboutir à une forme satisfaisante, il faut les modeler ensemble. Les considérations précédentes nous ont conduits jusqu'aux groupes d'éléments semblables (réseaux de voies, grappes de points de repère, mosaïques de régions). La prochaine étape logique devra considérer ce qui se passe entre des éléments dissemblables pris deux à deux.

Dans de tels couples les éléments peuvent se renforcer mutuellement, entrer en résonance de telle manière qu'ils amplifient la puissance les uns des autres, ou bien ils peuvent entrer en conflit et se détruire réciproquement. Un gros point de repère peut rapetisser et mettre hors d'échelle la petite légion située à ses pieds. Correctement placé, un autre point de repère peut fixer et renforcer un centre ; décentré, il ne peut qu'induire en erreur. Une grande rue, au caractère ambigu puisqu'elle est en même temps voie et limite, peut transpercer une région, l'exposant ainsi à la vue et en même temps la désarticulant. Les attributs d'un point de repère peuvent être si étrangers au

caractère d'un quartier qu'ils font disparaître la continuité régionale, ou ils peuvent, au contraire, créer juste le contraste qui accentuera cette continuité.

Dans un contexte réel, tous ces éléments agissent ensemble. Il serait intéressant d'étudier les caractéristiques des divers couples point de repère — région, nœud, voie, etc. Éventuellement, on pourrait essayer de dépasser le niveau des couples pour considérer des schémas d'ensemble.

Lynch justifie sa préoccupation des parties plutôt que des ensembles par la nécessité de la recherche dans un premier stade. Lorsqu'on distingue et bien compris ces parties, on peut poursuivre l'étude et considérer la totalité du système. Certaines indications nous ont montré que l'image peut être un champ continu et que déranger un élément affecte d'une certaine manière tous les autres. Même la reconnaissance d'un objet dépend tout autant du contexte que de la forme même de cet objet.

2-2-7 L'impression d'ensemble (l'unité) :

En analysant la composition urbaine type après type d'éléments, on a tendance à effleurer le problème de l'interaction des parties d'un ensemble. Dans un tel ensemble les voies mettraient en évidence et amorceraient les quartiers, et lieraient ensemble les différents nœuds. Les nœuds serviraient de joints et de jalons aux voies, tandis que les limites seraient les frontières des quartiers et les points de repère des indicateurs de leur centre. C'est l'orchestration de toutes ces unités qui ferait l'assemblage d'une image dense et brillante, et l'aiderait à s'étendre sur des zones à l'échelle de la métropole.

Les cinq éléments — voies, limites, quartiers, nœuds et points de repère — doivent être simplement considérés comme des catégories empiriques commodes à l'intérieur et autour desquelles il a été possible de grouper une masse d'informations. Dans la mesure où ils peuvent servir, ils agiront comme les cubes d'un jeu de construction à la disposition de l'urbaniste. Ayant maîtrisé leurs caractéristiques, celui-ci aura la tâche d'organiser un ensemble que l'on ressent comme une séquence et dont les parties ne pourront être perçues qu'en fonction du contexte.

On devrait manipuler les formes de manière à ce qu'il y ait une continuité entre les multiples images d'une grande ville : qu'on la considère de jour et de nuit, hiver et été, de près et de loin, arrêté et en mouvement, attentif et distrait. On devrait pouvoir

reconnaître les principaux points de repère, régions, nœuds ou voies, dans des conditions diverses et en même temps d'une manière plus concrète qu'abstraite.

2-3 Critique de l'approche paysagiste :

Nous avons vu que l'approche perceptuelle est une psycho-spatiale qui s'appuie essentiellement sur la perception. La perception c'est l'action de percevoir un objet par les sens, de ce fait, elle est une expérience vécue qui s'appuie sur le réel comme le dit Merleau-Ponty « *la perception n'est pas une science du monde, ce n'est même pas un acte, une prise de position délibérée, elle est le fond sur lequel tous les actes se détachent et elle est présupposée par eux* ».

Kevin Lynch, par ses concepts de «nœuds», «parcours», «districts», «limites» et «points de repère» a défini les structures spatiales de base, qui sont l'objet de l'orientation de l'homme. La relation consciente de ces éléments constitue une «image du milieu ». Ainsi la qualité d'un milieu qui protège l'homme de l'égaré est définie par Lynch comme «*l'imagibilité*»; ce qui signifie «cette forme, couleur ou ordonnance qui rend plus facile la construction d'images mentales du milieu, au point d'être bien identifiées, fortement structurées et donc assez utiles ».

Toutefois, s'il nous est possible d'assimiler l'identité d'une ville à celui de son "*imagibilité*", cette dernière ne peut se limiter au seul aspect formel des éléments qui définissent l'espace, mais elle dénote aussi l'atmosphère générale qui comprend tout. Autrement dit, la méthode de Lynch reposait presque exclusivement sur l'aspect visuel ce qui constitue une simplification, toujours bien vivace, de la perception.

d'autre part, dans l'approche de Kevin Lynch l'attention est presque exclusivement portée aux fonctions «pratiques» de l'orientation, alors que l'identification comme étant le processus de l'identité est laissée à côté. Ainsi, il est évidemment possible de bien s'orienter sans une véritable identification ; on procède sans se sentir «chez soi». On peut très bien se sentir «chez soi» sans être pour autant pleinement conscient de la structure spatiale du lieu, c'est-à-dire que le lieu est considéré dans son caractère gratifiant. Une réelle appartenance suppose que les fonctions psychologiques soient entièrement développées.

Enfin, Lynch se contentant de montrer que les unités sont présentes même dans les milieux typiquement modernes, met ancien et nouveau sur le même plan d'analyse et ne tient donc pas compte du problème des constances et des changements et du développement historique de la ville en général. Là aussi, l'approche paysagiste ne correspond pas à la définition de l'identité comme interaction entre passé, présent et future.

L'œuvre de Lynch constitue, malgré tout, une contribution essentielle qui permet une lecture concrète de la ville ; son importance consiste aussi dans le fait que ses études empiriques sur les structures urbaines, confirment, en général, la complexité des phénomènes urbains qui ne peuvent être abordés en utilisant les approches analytiques sous peine d'oblitérer les constituants fondamentaux de ces phénomènes.

3- L'approche phénoménologique :

3-1 Le lieu :

De nombreuses disciplines comme la philosophie, la géographie humaine ou l'architecture ont réapproprié la notion du lieu pour mettre l'accent davantage sur les questions du sens, des valeurs et des intentions des individus ou des groupes humains. En soulignant le caractère concret et situé de l'expérience sensible, cette pensée du lieu se construit sur la base d'une critique de l'espace abstrait et objectif. Selon **Rahmani Amira**⁷, le lieu se dit donc d'un espace qu'un corps occupe contrairement à l'espace conçu comme une étude homogène.

En général, on peut dire que certains phénomènes constituent « le milieu » où d'autres trouveront place. Un terme concret pour définir le milieu est le lieu. Le langage commun dit que les actes et les événements ont lieu ; en fait, il est impossible d'imaginer aucun événement sans le référer au lieu. Le lieu fait entièrement partie de l'existence. (Genius-loci paysage, ambiance, architecture. 1981)

Selon **Jean-Paul THIBAUD**⁸, étant donné que le lieu est composé de forces autant que de formes, il possède une capacité à impulser des mouvements, moduler des allures et

⁷ **Rahmani Amira**, la perception sensorielle dans les espaces urbains mouvement et choix d'itinéraires pédestres dans les espaces urbains, mémoire de magister 2012.

⁸ **Jean-Paul Thibaud**, tiré de l'article « *Une approche pragmatique des ambiances urbaines* » Ecole Nationale Supérieure d'Architecture de Grenoble. Laboratoire Cresson UMR 1563 Ambiances architecturales et urbaines

configurer des gestes, il ne se réduit en aucun cas à une enveloppe neutre et désaffectée, il habite le corps au même temps qu'il se laisse habiter par lui. Il en va de la manière dont le lieu se constitue comme unité indivise ayant un caractère qui lui est propre. Autrement dit, si le lieu convoque une architecture et ressortit à un agencement du cadre bâti, c'est par son ambiance qu'il trouve sa cohérence interne et son expression première. L'ambiance pourrait être définie comme l'incarnation sensible du génie du lieu.

3-2 De l'espace au lieu (Von Miess Pierre) :

«... L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. Et il est vécu, non pas dans sa positivité, mais avec toutes les partialités de l'imagination...» G. Bachelard

«... Quelle que soit la signification prise par «espace» et «temps», lieu et événement signifient plus. (...) Espace n'offre pas de lieu, et temps pas d'instant. Fais un accueil de chaque porte et donne un visage à chaque fenêtre. Fois de chacun un lieu ; un tas de lieux de chaque maison et de chaque ville...»⁹

Le lieu suppose la transgression de l'approche essentiellement visuelle de l'architecture pour pénétrer dans des concepts existentiels. Être proche ou éloigné, pénétrer ou quitter, être devant ou derrière, dedans ou dehors, se sentir en sécurité ou non, être ensemble ou seul, près de l'eau ou du feu, à la bibliothèque ou au marché, etc., ne se réfère plus uniquement à la structure des formes. Donc, l'expérience du lieu dépasse les questions de proportions et d'équilibre, de la sculpture et de la peinture abstraite. Elle est faite, plutôt, des joies et des labeurs de l'humanité. Le lieu rend visible le monde vécu.

Avec le lieu, l'espace et le temps prennent une valeur précise, unique ; ils cessent d'être abstraction mathématique ou sujet d'esthétique ; ils acquièrent une identité et deviennent une référence pour notre existence : espace sacré et espace profane, espace personnel et espace collectif, nature et ville, rue et maison, ruine et reconstruction... L'édifice protégé par son enclos, ses murs, ses toits, rassemble en son sein un univers spécifique de l'utile et de l'amour, du travail et du loisir, traces d'événements du passé et du présent.

⁹ De la forme au lieu, Pierre Von Miess, P 147

Von Miess Pierre précise que dans l'immensité et la confusion de l'environnement, seulement certaines portions d'espace prennent valeur de lieu. Elles sont identifiables, désignables par d'autres et suggèrent des comportements. Certains lieux sont destinés à nos mouvements et échanges, d'autres invitent à la retraite et l'isolement. Le lieu propose toujours un temps d'arrêt ou une action, même si celle-ci n'est que mentale. Ses formes s'associent à des événements qu'il accueille ou qu'il a une fois accueillis et à d'autres lieux et événements similaires. Ainsi ce qui fut ordre et intervalle spatial est maintenant chargé de valeurs.

3-3 La relation entre lieu et habiter :

Un lieu est susceptible d'être habité au sens plein du mot ; pour Norberg-Schulz Christian «Prise existentielle» et habiter sont synonymes ainsi, habiter est la fin qui préside à toute construction. Habiter et bâtir sont l'un à l'autre dans la relation de la fin et du moyen. L'homme habite lorsqu'il réussit à s'orienter dans un milieu et à s'identifier à lui, ou plus simplement, lorsqu'il expérimente la signification d'un milieu. Habitation veut donc dire quelque chose de plus qu'un «*refuge*» : l'habitation implique que les espaces où la vie se déroule soient des lieux au vrai sens du mot.

Dans notre culture Arabe, l'habiter renvoie à habitus, *as-sakan* veut dire calme, immobile et figé. De cette racine dérive aussi le terme sérénité, sakîna. En d'autres termes le calme est associé à l'immobilité. La principale fonction de l'habiter est de procurer le repos et la sérénité, de soustraire l'être à l'agitation et au vacarme environnant. (*Mémoire de magistère Omari assia, ontologie de l'habiter, université de Sétif*)¹⁰

Du point de vue de sa définition, le verbe habiter correspond au « fait de rester dans un lieu donné et d'occuper une demeure [...] il revêt ainsi deux dimensions, l'une temporelle et l'autre spatiale qui expriment que l'habiter s'inscrit à la fois dans l'espace et la durée ».

Habiter, c'est être quelque part, être quelque part, c'est être dans l'espace et le temps. Dans l'expérience concrète de l'habiter humain, ces temps et ces spatialités se

¹⁰ Mémoire de magistère Omari Assia, ontologie de l'habiter, université de Sétif

subsument : le présent des choses passées, présentes et à venir cohabitent avec l'ici des choses proches, lointaines et absentes¹¹.

3-5 Autour du lieu : milieu et non-lieu

Parallèlement à la notion de lieu, d'autres déterminations du territoire existent. Nous allons vérifier que les terminologies afférentes concernent également et sont liées à la subjectivité de la perception.

3-5-1 Le milieu :

Selon **Franck Guêné**¹², la notion de milieu comme pour celle de lieu, relève de deux dimensions: une dimension topologique et une dimension chorétique et le milieu est donc envisageable sous ces deux aspects. Dans une première acception topologique, le milieu est le lieu qui est également distant des extrémités. Par extension, il désigne tout endroit qui est éloigné de la circonférence, des extrémités. Cette intermédialité que porte ici la notion de milieu désigne déjà la dimension spatiale de cette notion. Ainsi, dans des approches plus chorétiques, donc plus subjectives, le milieu est l'espace matériel dans lequel un corps est placé, il est le fluide qui environne les corps.

Le milieu se caractérise par sa capacité d'englobement spatial et temporel : il est toujours déjà là avant dans notre propre espace-temps personnel, c'est-à-dire qu'il nous précède physiquement, mais aussi symboliquement. Son moteur central est la tradition (au sens de passer d'une génération à l'autre) : il procède par accumulation, par accrétions successives et non par substitution. En ce sens, il n'est jamais obsolète. Il est pure structure de recyclage.

¹¹ Traité d'architecture et d'urbanisme bioclimatique, Alain hiébard et andré de herde, édition le moniteur 2005)

¹² **Franck Guêné**, Thèse de doctorat en Architecture. De l'idée architecturale aux lieux de l'architecture. L'approche du lieu comme révélateur de la posture et du regard de l'architecte sur le monde. 2009.

3-5-2 Le *non-lieu*

Si le *lieu* peut se définir comme identitaire, relationnel et historique, un espace qui ne peut se définir ainsi devient alors un *non-lieu*. Dans son essai **Non-lieux**, introduction à une anthropologie de la surmodernité, l'anthropologue Marc Augé oppose le concept de « lieu » à celui de « non-lieu ». Dans le contexte de la sur-modernité –c'est-à-dire à l'heure de l'accélération des moyens de transport, de l'essor fulgurant des moyens de communication et du repli de l'individu sur lui-même –, les espaces impersonnels que sont les gares, les aéroports, les supermarchés, etc. accueillent une masse d'individus grandissante.

Dans ces espaces de transit ou d'occupation provisoire, promis à l'anonymat, les individus deviennent interchangeables. Les panneaux d'indication, les messages enregistrés, les annonces publicitaires et toute autre forme d'interpellation provenant de ces espaces s'adressent à n'importe lequel des êtres qui s'y trouvent : ils créent «*l'homme moyen*». De plus, les règles, les codes, les conventions qui régissent les actions au sein de ces non-lieux favorisent ce que Marc Augé appelle le conformisme comportemental, chacun se plie à des directives qui sont les mêmes pour tous. Pour cette raison, les non-lieux concourent à la passivité de leurs utilisateurs, en ce sens que ces derniers n'ont plus qu'à se conformer aux directives à mesure qu'on les leur dicte. Par ailleurs, les non-lieux sont dépouillés de la mémoire du passé. Il peut certes y avoir quelques lieux commémoratifs en leur sein, mais, répertoriés et assignés à une place circonscrite, ceux-ci font figure d'exception. Tout autour d'eux, c'est l'urgence du moment présent qui s'impose. Enfin, bien qu'ils rassemblent le plus souvent une masse énorme d'individus, les non-lieux sont des espaces de solitude. Au gré de leurs trajectoires individuelles, les utilisateurs s'y rencontrent en s'ignorant. Ainsi, comme l'indique Augé, les non-lieux ne créent «ni identité singulière ni relation, mais solitude et similitude » (Augé, 1992, p. 130). Sur les plans historiques, identitaire et relationnel, leur contenu est très pauvre.

Le non-lieu est donc tout le contraire d'une demeure, d'une résidence, d'un lieu au sens commun du terme. Et si nous pouvons parler d'habitants et de lieux, nous devons aussi reconnaître qu'il existe des non-habitants et des non-lieux. C'est-à-dire que nous partageons notre environnement avec des entités dont le mode d'installation spatiale ne vise pas l'habitation, mais l'exploitation des lieux.

3-6 Le lieu aujourd'hui :

Norberg-Schulz Christian qualifie la situation que vit les villes et de l'environnement urbain en général, aujourd'hui de crise. Cette dernière se manifeste par ce qu'il nomme de "perte du lieu" qui se ressent avant tout au niveau urbain et qui est reliée directement à la perte des structures spatiales qui assurent l'identité de l'implantation.

Jamais la production du bâti n'a été aussi, rapide et importante en volume que durant ces dernières années et, en même temps, il semble bien que nous ayons perdu le contrôle de nos moyens. Bien que la tâche de construction soit celle d'aménager une place pour l'événement, il s'est avéré que qu'on n'y jamais été aussi peu capables de bâtir des lieux dans la ville et dans la maison. Bien sûr, il y a des exceptions. Mais, en ligne générale, nous détruisons plus de lieux que nous n'en créons, qu'il s'agisse d'intérieurs ou d'extérieurs. (Von Miess P, de la forme au lieu. P151)

Les espaces modernes, en particulier, comme les cités d'habitation planifiées et les équipements de différentes fonctions avec leurs grandes surfaces libres ont beaucoup de difficultés à devenir des lieux. Et malgré le concours de nombreux spécialistes des sciences humaines, il s'est avéré difficile de construire un «chez soi» en l'absence d'une structure ordonnante et d'indices architecturaux stables.

Von Miess P ajoute que dans les espaces de la ville moderne, il n'y a pas d'hierarchie spatiale, pas plus que de points focaux et tout traitement qui favorise la distinction entre ici et là est absent ; d'où l'auteur s'interroge sur la destination des projets de construction et les occasions qu'ils offrent à la création de lieux s'impose.

3-7 De la perception du lieu

Le lieu est toujours référencé à une réalité physique ou intellectuelle. Du point de vue d'une stricte définition, il est une portion déterminée d'espace. Le lieu est d'abord l'espace qu'un corps occupe. Mais il est également dans une seconde acception un espace considéré sans aucun rapport avec les corps qui peuvent le remplir.

L'espace occupé par le corps peut être défini dans son rapport au corps sous deux aspects : une dimension topologique mesurable (je m'installe à une distance donnée et précise de ce tronc d'arbre), et/ou une dimension plus sensible (je suis sous le feuillage protecteur de cet arbre) ; dans les deux cas, "je" détermine un lieu. Le lieu comporte, donc, deux conceptions possibles :

Une conception abstraite : dans laquelle, le lieu est parfaitement définissable en lui-même, indépendamment des choses. C'est le lieu des coordonnées cartésiennes du cartographe, dont l'ordonnée (la longitude), l'abscisse (la latitude) et la cote (l'altitude) s'établissent dans l'espace absolu. Le lieu y est un point abstrait, totalement objectif. Il relève d'une géométrie qui permet de définir non moins strictement les objets qui peuvent ou non s'y trouver.

Une conception concrète : C'est la conception la plus problématique, car elle est essentiellement relationnelle. Le lieu y dépend des choses, les choses en dépendent, et ce rapport est en devenir : il échappe au principe d'identité. Un lieu ne semble donc être un lieu dans l'espace que par la volonté de l'esprit humain. Il est le fruit d'un processus intellectuel et non seulement visuel. Le lieu existe donc par l'humain. Il peut ainsi posséder une valeur individuelle ou collective. Le lieu est une projection réelle ou virtuelle du corps humain dans un espace concret, topologique et/ou intellectuel et sensible.

Parce qu'ils sont l'objet d'une lecture faite à partir de connaissances et de parcours individuels, ces lieux sont des lieux dont même la perception collective est soumise à une interprétation individuelle. (Thèse de doctorat en Architecture, Franck Guêné, *De l'idée architecturale aux lieux de l'architecture*).

Selon Von Miess P, le discours sur le site comme lieu pourrait se faire sur un mode phénoménologique ou poétique¹³. Nous exposons dans ce qui suit les deux modes pour en choisir le plus adéquat à la fin du présent chapitre.

3-7-1 L'approche phénoménologique poétique

3-7-1-1 Gaston Bachelard : Poétique de l'espace

Gaston Bachelard avait déjà abordé la phénoménologie de l'espace par le biais d'une *poétique* centrée sur la maison, de la dialectique du dedans et du dehors. Le « retour aux choses mêmes » passait alors par l'imagination dont la fonction donatrice de sens ramenait au sujet, indissociablement lié au monde. Ainsi se présentait l'espace, espace du sujet incarné, dont l'expérience corporelle témoignait d'une présence au monde

¹³ **Von Meiss, P., (1986).** De la forme au lieu, une introduction à l'étude de l'architecture. Presses polytechniques romandes. (p 155)

solidaire de son imaginaire : « *L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu.* » Bachelard, pratiquait ce qu'il appelait une *topo-analyse*, c'est-à-dire « l'étude psychologique systématique des sites de notre vie intime ». Or, « avec l'image de la maison, nous tenons un véritable principe d'intégration psychologique ». Il puisait allègrement dans les grands auteurs pour apporter la démonstration que cette image reflétait de fait la topographie des profondeurs de notre être.

3-7-1-2 Pierre Sansot : poétique de la ville

Si la phénoménologie telle qu'adoptée par Pierre Sansot, ou Merleau-Ponty, renvoie à la poétique (Pollien, A, 2007), la transition entre les deux est prise en charge par la sociologie phénoménologique voire une analyse anthropo-sociologique au truchement de la description détaillée des lieux et des hommes. Dans cette approche, l'on se doit pour dépeindre les objets, de faire appel à l'*imaginaire* du fait que l'on est sensé revenir aux souvenirs, mais pas seulement, l'on donne même son avis et ses impressions sur l'objet en question. C'est ce qui crée un rapprochement, voire une familiarisation entre l'homme et l'objet décrit qu'il dote d'ailleurs de sens.

- **La méthode de Pierre Sansot : de l'approche de la ville et de sa description**

L'écriture constitue un moyen de communication qui permet d'appuyer et d'être au centre d'un dispositif méthodologique assez complexe. Ainsi dans son entreprise de restituer le « génie des lieux », le social dans sa plus grande entièresité, de décrire la poétique des lieux et des hommes, l'écriture joue le rôle de lien, et assemble, combine la pensée de l'auteur.

Deux principaux procédés ont été mis en évidence chez Pierre Sansot dans sa restitution de l'urbanité sensible, du « génie social », de l'identité de la ville, la description et le récit, à travers une entrée privilégiée par le quotidien et une très grande attention accordée aux détails.

Pour articuler ces deux modalités, Pierre Sansot s'appuie sur l'interprétation. L'auteur ne perçoit pas le quotidien comme une simple répétition mais plutôt comme une réinvention et un ré-enchantement de tous les jours qui selon l'humeur d'un homme, l'ambiance, l'atmosphère d'un lieu ou d'un trajet interroge sans cesse notre rapport aux autres, à la ville et au monde. Nous avons vu que le courant philosophique dans lequel

Pierre Sansot inscrit sa démarche sociologique c'est la phénoménologie avec son intérêt pour « les modalités de l'apparaître ». En effet, dans son ambition de « restituer le génie social », Pierre Sansot, regroupe, à travers son « écriture sociologique », les trois modalités évoquées : une interprétation qui se décline par une description et une mise en récit de la ville.

Pour Pierre Sansot, il faut être attentif à ce que l'on perçoit, à ce que l'on perçoit même à la limite de l'imperceptible. Cela relève d'une discipline, c'est pas le simple sens passif, c'est un sens pour la perception, même l'écoute des gens, des pratiques les plus minuscules, les plus ordinaires, les plus apparemment insignifiantes. Il y a toute une discipline, une ascèse, un art, vraiment, comme un peintre, d'observation. Observer puis être habituer. C'est de l'hyper-sens on pourrait dire. Ce n'est pas le sens banal de tout un chacun, donc il y a là de la pratique de recherche déjà, qui se fonde sur l'expérience, la répétition de l'expérience, l'habitude, les leçons tirées des expériences précédentes, donc une véritable démarche importante sur la durée, sur la répétition de l'expérience, des terrains. Donc observation, perception, c'est le premier temps. Le deuxième temps c'est la description, une description très détaillée, minutieuse et Pierre Sansot c'est avant tout un observateur descripteur. Et cette observation, par les sens, permet d'en tirer le sens, la signification, voire l'essence même, c'est en ce sens qu'il est phénoménologique : partir de la perception pour arriver à l'essence, à ce qui est essentiel.

Yves Chalas¹⁴

- **La question de l'identité urbaine comme urbanité chez Pierre Sansot**

Selon **Jean Sirday**¹⁵, il faut d'emblée faire la distinction entre l'urbain de la ville et les villes. Pour lui l'urbain de la ville ou l'urbanité correspond à une certaine forme de vie sociale et à certains types de relations entre les citadins qui sont universels et donc présents dans toutes les villes du monde. De ce fait : « *Cette vie urbaine se rapproche, par-là, d'une urbanité que l'on pourrait qualifier de générale ou commune et qui reprend plus ou moins des formes de civilité, bien que variables, que l'homme se fait de l'idée de vivre en ville* » (Jean Sirday 2015). Pourtant cette urbanité est partagée par

¹⁴ Yves Chalas, entretien mars 2015. (Tiré du mémoire de Jean Sirday: l'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot)

¹⁵ Jean Sirday, mémoire de M2 : l'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot.

toutes les villes quelque soient leur situations ou leur contexte historiques. L'idée de l'identité de la ville comme urbanité est posée par Pierre Sansot qui se demande alors quelles seraient les « *frontières sociologiques, économiques et culturelles qui séparerait à coup sûr les urbains des non urbains* »¹⁶. En définitive et à propos de ce l'identité de la ville, Sansot P pense que la genèse d'une identité devrait reposer moins la logique de distinction des villes entre elles que sur la distinction entre la ville et la campagne ou bien entre la ville et le péri-urbain.

A propos de la relation entre l'identité l'individu et sa ville, Jean Sirday cite que Pierre Sansot mobilise la notion de « mode de vie » pour expliciter cette réciprocity. Pour se faire il s'interroge sur l'insertion de l'habitant de la ville parmi les autres et sur les formes d'organisation de l'environnement. Ainsi il avance l'hypothèse que la ville, très présente dans les discours et dans les pratiques de son habitant, et puisqu'elle est perçue comme une totalité à priori, il est difficile d'en faire une expérience sensible. Autrement dit, la ville est pour son habitant comme une seconde enveloppe qui le protège de l'extérieur, mais dont l'intérieur pourrait être moins personnel. Cette image distinctive de la ville influence bien évidemment l'identité de l'individu qu'il l'habite par le fait même de dire que l'on est de telle ou telle ville. Elle pourrait être aussi perçue en tant que « figure » que l'on reconnaît à chaque coin de rues etc. Ces nombreuses hypothèses sont basées sur la ville et son image, perçues comme un tout, font écho au « registre identitaire de l'action urbaine » (Lussault, 1997, p.522).

3-7-2 La phénoménologie du lieu de Christian Norberg-Schulz

3-7-2-1 Le phénomène du lieu

Norberg Schulz affirme que la qualité générale de leur nature complexe ne permet pas de décrire les lieux au moyen de concepts analytiques, «scientifiques» ; par principe, la science «extrait» des données pour arriver à une connaissance neutre, «objective». Et de ce fait, ce qu'on laisse de côté, c'est la dimension de la vie quotidienne, et qui doit au contraire constituer l'intérêt réel de l'homme en général et des architectes et des urbanistes en particulier.

En proposant la méthode phénoménologique à l'architecture, Christian Noerberg-Schulz mit en avant les soubassements d'une architecture en termes concrets et existentiels,

¹⁶ Sansot, P. « L'urbanité : un projet normatif, une notion anthropologique, un « index poétique », non daté, en annexe.

s'appropriant l'espace existentiel qui cerne les relations fondamentales qui existent entre l'homme et le milieu, fondé sur deux fonctions psychiques : l'orientation et l'identification. L'approche phénoménologique introduit une méthode d'analyse qualitative qui prend en charge la composition formelle des modes d'habiter.

3-7-2-2 La structure du lieu :

Habiter un lieu signifie pour Norberg-Schulz (1981), que l'homme est situé simultanément dans un espace et exposé à un certain milieu. Il y a deux fonctions psychologiques dans le fait d'habiter un lieu : l'orientation et l'identification. C'est donc de savoir où il se trouve et comment est ce lieu. Ainsi la structure d'un lieu devrait être analysée en termes d'*espace* et de *caractère* qui assurent respectivement l'orientation et l'identification. Alors que l'espace indique l'organisation tridimensionnelle des éléments composants le lieu, le caractère lui dénote "l'atmosphère" générale qui représente la propriété la plus compréhensive de n'importe quel lieu.

3-7-2-3 L'esprit du lieu

Selon l'auteur de la théorie du lieu, il est possible comprendre n'importe quel milieu sur la base des aspects structurels que sont la figure, la forme et l'espace. Un lieu qui, d'après l'interaction entre figures, formes et espaces, acquiert une identité particulière. Cette identité, ou «esprit» est appelée aussi *genius loci*. *Le genius-loci* est considéré comme cette réalité concrète que l'homme affronte dans la vie quotidienne. Dans son ouvrage *Genius loci*, paru en édition originale italienne en 1979, Christian Norberg-Schulz avançait que le lieu, quel qu'il soit, ne puisse être compris qu'à partir d'une description localisée (une description de ce qui se trouve dans le lieu) et non dans un cadre d'analyse exogène satisfait de plaquer n'importe où, ici une théorie, là des catégories stylistiques forgées ailleurs. En d'autres mots, l'approche de Norberg-Schulz visait à saisir le caractère inhérent de chaque lieu ; la phénoménologie du cadre bâti et, a fortiori, le concept de *genius loci* postulent en effet que chaque lieu soit absolument distinct des autres.

Ainsi, il est bien connu que les vieilles villes ont toutes une atmosphère caractéristique qui se manifeste en tant que cachet personnel ou génie du lieu. L'esprit du lieu n'est pas une somme de figures mais une véritable aura qui doit être comprise et avec laquelle on doit entrer en contact. On peut dire d'une manière générale que les significations rassemblées par le lieu constituent son *Genius loci*. En d'autres mots, le *Genius loci* peut

baliser une sorte de psychanalyse du lieu, qui nous permet comprendre et de déterminer les caractéristiques concrètes d'un lieu qui font de lui un lieu unique, autrement dit, ce qui constitue sa spécificité disant son identité. Le fait de pactiser avec le *Genius* de la localité dans laquelle vit l'homme ancien avait une importance vitale pour lui et la survie dépendait d'un « bon » rapport avec le lieu, au sens physique et psychique.

Cette atmosphère ou empreinte particulière, si difficile à représenter car elle n'est ni une substance que l'on pourrait nommer ni une qualité susceptible de servir comme adjectif, est à la fois le point de départ et le but duquel tend l'art du lieu. Ineffable et omniprésente, elle conditionne le lieu et ne peut être saisie qu'en tant que Genius loci, esprit échappant à toute caractérisation. (L'art du lieu. P198)

Conclusion :

Dans ce chapitre, nous avons exposé une série d'approches qui ont touché avec plus ou moins d'explicité notre concept clé qui est «l'identité de la ville». Nous avons commencé par la typologie qui est par essence une approche analytique et comparative et qui, tout en voulant arriver à une connaissance neutre et objective de la ville et l'environnement bâti en général, cherche à identifier des types représentatifs ou archétypes et des relations sous-jacentes, ce qui permet, selon les adeptes de la typologie, de comprendre et, par la suite, retrouver l'identité architecturale et urbaine d'une ville. Nous avons soulevé les critiques adressés à l'approche typologique surtout le risque qu'elle encourt de retomber dans les modèles traditionnels, chose qui ne s'accorde pas avec les principes de l'ouverture et de la réalisation qu'implique la notion d'identité. D'autre part, l'abstraction croissante et la perte de proximité inhérente à l'approche typologique, dégénèrent la ville en une combinatoire d'unités élémentaires.

Dans un second temps, nous avons évoqué l'approche perceptuelle qui s'appuie essentiellement sur le réel c'est-à-dire sur l'expérience telle qu'elle est vécue et perçue par les sens. Ainsi, nous avons examiné l'approche paysagiste de Kevin Lynch et son concept de l'imagibilité de la ville qui signifie «cette forme, couleur ou ordonnance qui rend plus facile la construction d'images mentales du milieu, au point d'être bien identifiées, fortement structurées et donc assez utiles ». Toutefois, si ce concept d'imagibilité est assimilable de notre concept clé d'identité, ce dernier ne peut se limiter au seul aspect formel des éléments qui définissent l'espace, mais il dénote aussi l'atmosphère générale qui comprend tout. L'identité présuppose l'identification de

caractères, elle est aussi bien locale que générale et le fait de détacher le paysage urbain de son contexte global ne répond pas à la définition de l'identité spatiale qui, nous l'avons vu, présuppose l'interaction entre différentes échelles spatiales. D'un autre côté, Lynch, en se contentant de montrer que les unités sont présentes même dans les milieux typiquement modernes, met ancien et nouveau sur le même plan d'analyse et ne tient donc pas compte du problème des constances et des changements ; ainsi il fait abstraction du temps qui représente un passage incontournable pour l'appréciation de l'identité.

Il en résulte que l'approche paysagiste, bien qu'elle présente une avancée considérable par rapport à l'approche typologique en ce qui concerne la lecture concrète de la ville, n'est pas aussi globale pour aborder le concept de l'identité qui révèle aussi bien du physique et du pratique que du psychique et du sensible au même titre que du nouveau et de l'ancien.

Si l'approche typologique est critiquée d'être trop historique et qu'elle encourt le risque de tomber dans les modèles obsolètes, l'approche paysagiste de Kevin Lynch au contraire, adhère à une acceptation aveugle des changements en ignorant les références historiques. Une autre vision qui valorise le passé et s'ouvre sur le future est alors nécessaire pour aborder notre sujet de l'identité.

Nous avons fait appel, enfin, à l'approche phénoménologique qui définit la ville en tant que lieux. Nous avons exposé ses deux modes : le mode phénoménologique poétique de Pierre Sansot et le mode phénoménologique de Christian Norberg-Schulz.

La limite de la démarche de Pierre Sansot réside dans cette césure temporelle qui opère un indéniable décalage entre la poétique, l'urbanité sensible d'une ville et son contexte socio-spatial. Selon Jean Sirdey¹⁷, dans *Poétique de la ville*, l'observation sensible de Pierre Sansot est portée par une attention majeure à l'imaginaire, c'est à dire que le sujet peut faire appel à ses souvenirs et ses impressions pour qualifier l'objet qu'il décrit. Ainsi cette description, bien qu'intimement liée au quotidien, se base sur les perceptions de l'environnement urbain mais ne s'insère donc pas forcément dans le moment présent, dans l'instantanéité de la quotidienneté.

17 Mémoire : l'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot, Jean Sirdey, 2015.

Dans le même sens et dans son entreprise de restituer le « génie des lieux », par le biais du "génie social" dans sa plus grande entèreté, il s'intéresse à des figures urbaines qui renvoient généralement à des images sociales (comme le bistrot, la prostituée et le clochard par exemple). Nous avons vu pourtant que les besoins et les pratiques d'une société sont soumis constamment à des changements profonds et parfois mêmes radicales. Nous pouvons dire donc que le "génie social" de P Sansot n'épuise pas le "génie du lieu" qui se réfère à des contextes spatio-temporels plus étendus.

Sur plus d'un titre, la théorie du lieu dont l'initiateur est le norvégien Christian Norberg-Schulz s'avère la plus adéquate pour aborder notre problématique. Tout d'abord, le concept d'identité, que l'on réfère souvent à la psychologie et à la psychosociologie, n'a pas de valeur absolue comme il n'est pas non plus une réalité objective à laquelle on peut parvenir par des procédés purement analytiques. Pour faire une projection correcte de ce concept d'identité à la ville et à l'espace, il est vraisemblable de les approcher en tant que lieux. Le lieu est, en fait, un espace doté d'un caractère qui le distingue.

Ensuite, l'identité d'une ville, nous l'avons vu, se réfère à une multiplicité d'échelles spatiales. Il n'est donc pas possible de parler de l'identité d'une ville sans prendre en considération une série de niveaux d'environnement partant de la situation et du contexte géographique jusqu'au site et ses aspects. Le concept du lieu, qui se révèle d'une conception concrète du milieu, correspond le mieux à nos objectifs car il permet décrire la ville et ses espaces comme interaction entre plusieurs échelles spatiales ou pour ainsi dire comme interaction entre environnement naturel et environnement urbain.

Enfin, le lieu n'est pas indifférent quant à la dimension temporelle de l'identité. Il présuppose l'enchevêtrement du passé et de l'avenir dans le laps de temps du présent, il prétend à une continuité historique et à une stabilité de développement. Pour la ville, le rapport temporel entre ancien et nouveau est primordial dans la mesure où il permet à l'unité de se constituer tout en soutenant la diversité et la richesse.

Après l'examen respectif des approches typologique, perceptuelle, poétique et phénoménologique, nous pouvons conclure que cette dernière est la plus adéquate pour saisir la complexité de notre concept clé dans toutes ses dimensions tout en gardant sa profondeur concrète et sa nature non quantifiable.

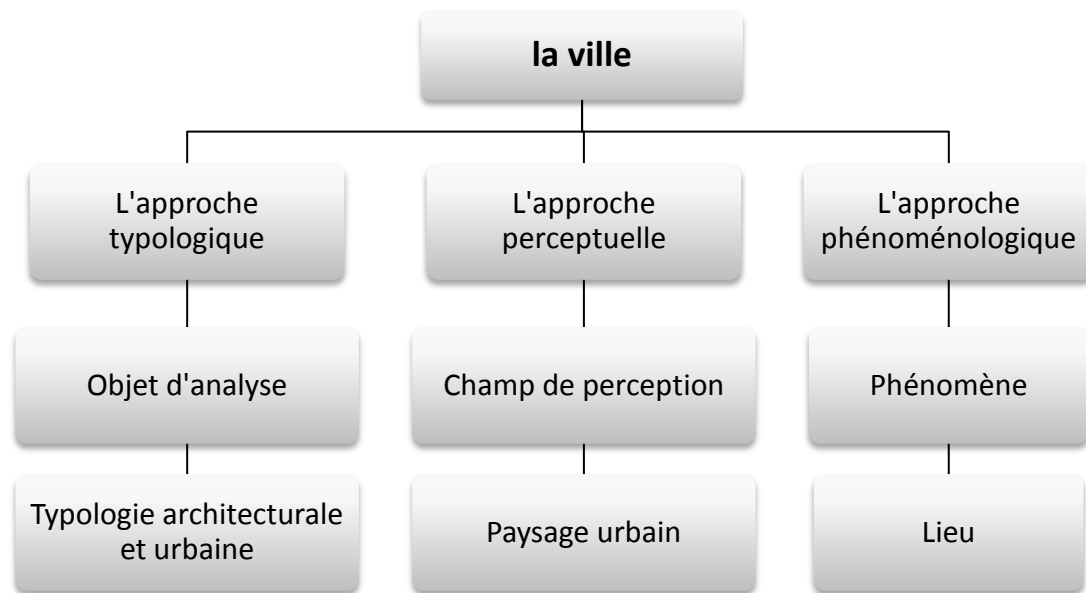


Figure N°01 : synthèse des différentes approches traitant la question de l'identité de la ville (source: auteur)

Troisième chapitre :

Processus méthodologique
(Recueil des données)

Introduction :

Les premières années du XXe siècle sont témoins de la naissance d'une philosophie nouvelle qui tente de mettre en œuvre un style de pensée différent de ceux qui avaient eu cours jusque-là. Comme philosophie authentique, elle se refuse à rendre son travail tributaire des sciences spéciales, de leurs méthodes et des modes de questionnement qui leur sont ordinaires¹. Dans le premier volet du présent chapitre nous allons faire un exposé sur l'approche phénoménologique en tant que philosophie ; ainsi, une présentation et de ses origines philosophique, de ces fondateurs et de principaux concepts est de prime abord nécessaire. Dans la deuxième partie, nous essayerons de décrire la technique phénoménologique de recueil des données que nous avons choisi et quelles prédispositions seront-elles requises pour bien mener cette investigation.

1-L'approche phénoménologique

Moult références² affirment que la phénoménologie émane d'une pensée philosophique et se veut de lever l'ambiguïté entre le pragmatisme³ et l'utopisme⁴. Pour se faire, elle « décrit les choses dans leur apparaître, affirme d'un côté le primat de l'intuition sur toute construction, et d'autre part, le triomphe de la constitution transcendante sur la naïveté de l'homme naturel ». ⁵

1-1 Qu'est-ce que la phénoménologie ?

La **phénoménologie** (du grec : *phainómenon*, « ce qui apparaît » ; et *lógos*, « étude ») est un courant philosophique qui se concentre sur l'étude des phénomènes, de l'*expérience vécue* et des contenus de conscience.

1 Livre : Qu'est-ce que la phénoménologie ? Jan Patocka, traduit de l'allemand et du tchèque par ERIKA ABRAMS-1988-Editions Jérôme Millon Grenoble.

2 Site internet .LACADEMOS.wordpress.com

3 Orientation vers la connaissance de l'expérience, de l'habitude

⁴ Propension philosophique qui n'exclue pas le réalisme

5 Site internet .LACADEMOS.wordpress.com

La phénoménologie est une approche philosophique, en exorde suggérée par Edmund Husserl (1859-1938), la concevant comme l'étude des phénomènes excluant tout éventuel postulat préalable. Elle « *consiste à décrire les phénomènes sans parti pris, en renonçant de façon méthodique à leur origine physiologico-psychologique ou à leur réduction à des principes préconçus* », résume Hans-Georg Gadamer⁶.

Martin Heidegger (1889-1976), et Maurice Merleau-Ponty (1908-1961), les successeurs de Edmund Husserl la formulent dans la même pensée comme représentation réelle des choses qui puisse conférer leur compréhension dans leur essence." *La phénoménologie se veut une méthode de retour aux choses elles-mêmes, dans des descriptions, en dehors de toutes conceptualisation, elle est à l'origine des diverses théories existentialistes qui reprennent l'idée de la supériorité du vécu sur les constructions conceptuelles*"⁷.

Du reste cette approche se veut d'après Christian Norberg-Schulz de « *rendre présent l'être de la chose donnée en tant que partie d'une totalité qualitative. Nous pouvons dire aussi que les sciences n'interrogent jamais le quoi mais uniquement le comment de l'objet, se spécialisant ainsi en disciplines particulières qui impliquent à leur tour la nécessité de combiner les différents champs du savoir* ». (⁸)

La phénoménologie étudie somme toutes les faits à partir de l'expérience vécue par l'individu. Le compte rendu de cette expérience de la réalité du sujet s'élabore par le truchement d'un entretien ou d'un rapport écrit étant une approche qualitative et interprétative.

⁶ Hans-George Gadamer, philosophe allemand, élève et disciple de Martin Heidegger.

⁷ Cours de méthodologie de recherche (2015) Professeur : Farhi Abdallah, université de Biskra.

⁸ Christian Norberg-Schulz, l'art du lieu architecture et paysage, permanence et mutations. p70

1-2 L'objet de la phénoménologie

Le phénomène comme notion est à la base de l'approche phénoménologique. Il cantonne des faits dans une réalité palpable. « *Comme signification de l'expression «phénomène», il faut donc retenir : ce-qui-se-montre-en-soi-même, le manifeste.* »⁹

L'ensemble des phénomènes à l'image d'un saucissonnage d'expériences qui ne sont pas censés être en rapport avec le tout, transparait au travers de la perception « des sens » la culture ou encore au travers des comportements. « *Les «phénomènes», sont dès lors la totalité de ce qui se trouve au grand jour ou peut être amené à la lumière, ce que les Grecs identifient parfois tout simplement avec (l'étant »).*¹⁰ Il a effectivement détenu une acception ambiguë chez les grecs par rapport à ce qui incombe à l'individu, à l'objet, ou à l'interprétation de l'individu.

1-3 Le sujet de la phénoménologie

Avoir présent à l'esprit que, l'approche phénoménologique, rend compte de la manière dont un sujet¹¹ se représente un phénomène. Elle est une approche expérimentale du fait qu'elle repose sur la faculté de discernement du phénomène et de sa subjectivité.

Le sujet que Husserl nous propose est un sujet en quelque sorte « surpris » si nous puissions dire dans la couche première et originaire de son expérience du monde et se différencie d'emblée d'un sujet thématisé. Cela signifie que le sujet de la phénoménologie n'est pas le sujet que pense et formule la science, mais celui qui vit le monde, qui en fait l'expérience dans sa quotidienneté, ce qui inclut toute la texture, l'épaisseur et la densité que cette expérience comporte.

Avant toute formalisation scientifique, voire pour pouvoir accéder à toute formalisation scientifique, il y a cette subjectivité toujours déjà active, toujours déjà située dans le monde, toujours déjà en relation avec le monde : c'est le sens du monde de la vie. L'expression « jeté-au-monde » que l'on rencontre dans les écrits phénoménologiques rend compte de la qualité de cette présence, comme le terme même de « monde » rend compte, dans la différence qu'il présente d'avec celui de « milieu » ou d'«environnement », de sa qualité spécifique de monde humain, du fait qu'il est bien

9 Martin Heidegger, Être et temps, traduction par Emmanuel Martineau. page 46

10 Idem.

11 Le sujet de la phénoménologie se positionne aussi comme tout objet dans le temps et dans l'espace.

davantage qu'un milieu simplement physique. Dans le premier cas, l'être humain *habite* le monde, dans le second, il s'y situe dans un rapport objectif (confrontation, opposition, exploitation). En somme, avec ce sujet à qui Husserl consent une reconnaissance de droit, on touche toute la différence entre le sujet pensé et formalisé par la science et le sujet en acte, dans la réalité et la concrétude de son expérience. On peut aussi saisir toute l'amplitude de sens qui émerge de cette différence entre le sujet thématé par la science et celui de l'expérience quotidienne.

1-4 Principaux concepts

1-4-1 L'intentionnalité

Le philosophe et psychologue *Franz Brentano*, professeur de *Sigmund Freud* et d'*Edmund Husserl* est considéré comme le précurseur de la phénoménologie, notamment dans son cours sur l'*intentionnalité*, que l'on retrouve ensuite chez Husserl :

« Un trait distinctif des vécus qu'on peut tenir véritablement pour le thème central de la phénoménologie orientée « objectivement » : l'intentionnalité. »¹² Avec le principe de l'intentionnalité, Husserl a montré qu'objet et sujet sont liés dans le même axe structurel : le fait que « la conscience est toujours conscience de quelque chose » propose une nouvelle perspective épistémologique qui ne dualise plus objet et sujet, mais fait de l'objet une visée de la conscience, cette dernière se qualifiant dès lors d'intentionnelle.

Il n'y a pas, dans la phénoménologie, de dualité entre objet et sujet, il y a le phénomène, comportant et l'« objet » et la visée intentionnelle de la conscience humaine, l'un recouvrant les opérations de l'autre. De cette subjectivité, Husserl constate la multiplicité, le « je » se manifestant sous de nombreuses facettes : pensée, perception, imagination, affectivité, volonté, rêve, etc., chacune d'elles présentant un mode intentionnel propre.

Le premier pas de la phénoménologie, c'est donc l'intention, ou la reprise détournée, du concept d'*intentionnalité*, que Husserl emprunte à son maître *Franz Brentano* : son principe en est simple, toute conscience doit être conçue comme *conscience de quelque chose*.

¹² *La phénoménologie, que-sais-je ?* Jean-francois lyotard, © Presses Universitaire de France, 1954

« On ne trouve dans la donnée immédiate [de la conscience] rien de ce qui, dans la psychologie traditionnelle, entre en jeu, comme si cela allait de soi, à savoir : des data-de-couleur, des data-de-son et autres data de sensation ; des data-de-sentiment, des data-de-volonté, etc. Mais on trouve ce que trouvait déjà **René Descartes**, le *cogito*, l'intentionnalité, dans les formes familières qui ont reçu, comme tout le réel du monde ambiant, l'empreinte de la langue : le « je vois un arbre, qui est vert ; j'entends le bruissement de ses feuilles, je sens le parfum de ses fleurs, etc. » ; ou bien « je me souviens de l'époque où j'allais à l'école », « je suis inquiet de la maladie de mon ami », etc. Nous ne trouvons là, en fait de conscience, qu'une *conscience de...* »¹³

1-4-2 Le monde de la vie

Edmund Husserl nomma le monde concret directement présent - «*monde de la vie* » ; il le définit en tant que - «*monde spatio-temporel des choses, telles que nous, les éprouvons dans notre vie pré- et extra-scientifique, et, au-delà de cette expérience, telles que nous savons qu'elles peuvent y être éprouvées*». Ce type d'expérience est selon Husserl, une expérience naturelle préscientifique, dans la mesure où elle concerne ce qu'il appelle «**les choses mêmes**». Du fait que nous cohabitons avec ces choses bien avant d'adopter envers elles une position analytique, l'expérience naturelle n'est ni objective ni subjective : elle ignore toute différenciation entre corps et conscience. En tant que cohabitants, nous sommes dans le monde de la vie, ce que Heidegger nomme l'« être-au-monde » ou Dasein. Et «*l'architecture fait donc partie intégrante du monde de la vie, et elle n'est compréhensible qu'à partir de ce monde*»¹⁴.

1-4-3 L'être au monde ou Dasein

Heidegger définissant l'homme en tant que Dasein, « être-là » et « être-au-monde », autrement dit en tant que présence. Ce concept, particulièrement radical et unitaire, mit fin à la relation sujet-objet qui avait dominé la vision du monde depuis Descartes et généré la fracture entre pensée et sentiment. Quand le sujet est assimilé au seul cogito, l'objet devient extérieur au sujet qui ne l'appréhende plus que par l'œil, en perspective. En d'autres termes, le moi ne participe plus, il observe, et la communauté se désagrège en une somme d'individus isolés. Pour Heidegger en revanche, l'être humain n'occupe

¹³ Source : Wikipédia

¹⁴ *Christian Norberg-Schulz*, l'art du lieu architecture et paysage, permanence et mutations.

pas une place privilégiée : il « coexiste », dans le sens de présence, parmi tout ce qui est. La vie est donc entendue comme un ensemble de relations, et exister signifie se manifester ouvertement en différentes manières d'être. Ainsi, d'observateur l'homme devient coparticipant et le monde se présente comme une totalité.

Martin Heidegger, dans son œuvre majeure *Être et Temps*, c'est au Dasein que revient le rôle de lier les étants - dont il fait naturellement partie - avec l'être qu'il a seul le privilège de comprendre.

1-5 Les fondateurs de la phénoménologie

1-5-1 Edmund Husserl

Edmund Husserl (8 avril 1859 - 26 avril 1938), est considéré comme le fondateur de ce courant, dans sa volonté de systématiser l'étude et l'analyse des structures des faits de conscience.

Husserl élabore une critique de la méthode scientifique dans *la crise des sciences européennes et phénoménologie transcendantale*. Il caractérise cette crise comme une perte de sens en relation à la vie, dans la mesure où la science n'est plus qu'« une simple science des faits », cette dégénérescence aurait pour cause « la mathématisation de la nature ». Avant même la première guerre mondiale, il avait tenté de contrer les théories du moment, et développé une phénoménologie transcendantale voulant explorer le monde de la vie par-delà la perception subjective. L'épithète transcendantale implique la « **mise entre parenthèses** » du monde subjectif comme du strictement scientifique, afin de parvenir à la compréhension de la conscience pure.

Husserl a eu l'énorme mérite de forger le concept de « **monde de la vie** », et de s'être battu contre l'interprétation atomiste de la conscience alors dominante. Pour lui, en effet, la perception ne consiste pas en une généralisation des données mais présuppose, au contraire, une connaissance à priori de ce qui est typique ou catégorielle. Husserl s'était donné pour devise "**allons aux choses mêmes**", et suggère que seulement par une compréhension phénoménologique que l'homme peut remédier à son éloignement des choses qui caractérise l'époque moderne. Car la phénoménologie s'approche des choses aussi naturellement que celles-ci se présentent, autrement dit, non en tant qu'unités séparées mais comme des manifestations d'une essentialité ou d'un mode d'être qui ne

peut être compris qu'en relation avec d'autres modes d'être et qui perdure au fil du temps sans perte d'identité.¹⁵

1-5-2 Martin Heidegger (1889-1976)

Le concept de la phénoménologie n'a cessé d'évoluer. Au départ science de ce qui apparaît, la phénoménologie a fini par devenir, chez Heidegger, la science de ce qui n'apparaît pas à la première vue. Le rédacteur de l'article phénoménologie dans le Dictionnaire apporte cette précision, avec une formule précise : « *dans une acception proprement phénoménologique, est phénomène ce qui ne se montrant jamais de lui-même et demande d'être mis à découvert* »¹⁶.

Selon Norberg Schulz Christian, le grand mérite de Heidegger est d'avoir conçu l'homme non plus en tant que sujet indépendant mais comme Dasein ou être-au-monde. La pré-connaissance est une des structures qui permettent l'être-au-monde. Il s'ensuit que toute personne possède un mode d'être qui décide et conditionne à priori les caractères de son monde. (L'art du lieu.P48)

1-5-2-1 La question préalable du comprendre :

La réponse à la question du « sens de l'être » implique que le Dasein, que nous sommes, puisse le comprendre. Pour Heidegger, en rupture avec la tradition, il n'y a de véritable « entente » que là où le Dasein établit avec la chose visée « un rapport où son être est proprement engagé » Être et Temps (SZ p. 172), et non dans la seule intelligibilité. Le « comprendre » ou « entente » n'est donc pas l'acte d'une intelligence, il n'est pas prise de conscience de soi d'un sujet séparé de l'objet, il est prise en charge de ses possibilités d'existence dans une situation donnée, à l'exacte mesure de son « pouvoir-être ».

L'entente intervient dans la constitution même du Dasein, elle n'est pas quelque chose qui tantôt nous échoirait, tantôt nous serait refusée, elle est une détermination constitutive de notre être. « En tant que compréhension le **Dasein** projette son être sur des possibilités, par où entente de soi et entente du monde sont liées dans un cercle

¹⁵ Christian Norberg-Schulz, l'art du lieu architecture et paysage, permanence et mutations.

¹⁶ Source : [www .Wikipédia .org](http://www.Wikipédia.org)

positif ». Or ce que nous comprenons en vérité, ce n'est jamais que ce que nous éprouvons et subissons, ce dont nous pâtissons dans notre être même.

1-5-2-2 La méthode phénoménologique philosophique de Martin Heidegger : Être de l'étant

- **Le choix du phénomène**

Si la phénoménologie en général promet de nous faire voir les phénomènes, Heidegger fait le constat paradoxal que « ce qui a besoin d'une lumière expresse, c'est très précisément ce qui ne se montre pas ». Il s'agit par conséquent de dire « quels sont les phénomènes qu'il y a lieu de privilégier et pourquoi ? ». S'agissant du sens d'« être » de l'étant, l'analyse phénoménologique va donc devoir toujours être précédée d'une tâche préliminaire, l'analytique de l'étant, qui dans son être le comprend, ou plutôt le pré-comprend, c'est-à-dire le Dasein particulier qui lui sert de point de départ.

Manifestement ce que la phénoménologie doit «faire voir» c'est ce qui, de prime abord et le plus souvent, *ne* se montre justement *pas*, ce qui, par rapport à ce qui se montre de prime abord et le plus souvent, est *en retrait*, mais qui en même temps appartient essentiellement, en lui procurant sens et fondement, à ce qui se montre de prime abord et le plus souvent.

Le concept phénoménologique de phénomène désigne, au titre de ce qui se montre, l'être de l'étant, son sens, ses modifications et dérivés. Et le se-montrer n'est pas quelconque, ni même quelque chose comme l'apparaître. L'être de l'étant peut moins que jamais être quelque chose « derrière quoi » se tiendrait encore quelque chose « qui n'apparaît pas ». « Derrière » les phénomènes de la phénoménologie il n'y a essentiellement rien d'autre, mais ce qui doit devenir phénomène peut très bien être en retrait. Et c'est précisément parce que les phénomènes, de prime abord et le plus souvent, *ne* sont *pas* donnés qu'ils ont besoin de phénoménologie. L'être-recouvert est le concept complémentaire du «phénomène » (Sein und Zeit. Martin Heidegger, traduit par Emmanuel Martineau, p. 35-36.)

- **Le travail sur le phénomène**

Pour Heidegger, l'impératif « retourner à la chose même », revient à se tourner vers la donation de l'étant, afin d'explicitier son mode d'être. L'ontologie, discipline formelle jusqu'à lui, va devoir emprunter le chemin de la phénoménologie. Il faut entendre l'ontologie à venir et non pas les ontologies existantes, qui n'ont jamais été ordonnées au mode de donation de l'étant pour énoncer l'être, mais qui toutes ont procédé en sens inverse : en ne se dirigeant sur l'étant que déjà munies d'une certaine compréhension de son être, et n'ont donc pas laissé parler les phénomènes ». Heidegger élargit la notion de phénomène au semblant, à l'apparence, qui sous forme d'indications, de représentations, de symptômes ou symboles, montrent tous quelque chose qui ne se montre pas directement, mais « s'annonce ».

- **Le travail sur le langage**

Ce dont Heidegger prend conscience c'est que le « phénomène » a besoin pour se montrer du « Logos », qu'il comprend moins comme un discours sur la chose, que d'un « faire voir ». Le langage est donc un instrument important du travail phénoménologique, et la phénoménologie n'est pas une philosophie courante mais bel et bien une méthode. En tant que telle, elle représente une mise en acte scientifique de l'expérience immédiate, autrement dit une science de l'expérience possible du monde. (Norberg-Schulz Christian, l'art du lieu)

La relation entre l'être et ses manifestations (que Heidegger nomme les *étants*) est définie comme «différence ontologique». Car si toute chose particulière reçoit son sens de l'être, celui-ci, ne se dévoilant jamais, n'est connaissable qu'à travers *l'étant*. En conséquence *la phénoménologie* ne peut procéder qu'à partir de *l'étant* : s'éloignant de l'individuel, elle opère une réduction qui permet la construction des structures de l'être, en un processus secondé par la dissolution des préconcepts liés à la causalité. Elle s'attache au "**comment**" de la confrontation directe avec les choses elles-mêmes et entre elles ; elle est un moyen d'investigation qui lie l'être-là aux choses mêmes.

Pour Heidegger, on ne peut aborder de façon satisfaisante la question du « sens de l'être » qu'à la condition de respecter les modes de donation de l'étant selon le principe phénoménologique du « *retour à la chose même* ». La phénoménologie heideggérienne est alors une méthode d'investigation dont l'objet thématique est l'être de l'étant. Il y a

donc nécessité d'un travail d'interprétation ou d'explicitation de ce qui se montre, afin de mettre en lumière ce qui ne se montre pas, de prime abord et le plus souvent.

En définitive pour Heidegger, la «phénoménologie» exprime une maxime qui peut se formuler : aux choses elles-mêmes. La maxime peut sembler banale et pleinement évidente, mais elle ne l'est pas. La maxime peut aussi se formuler : «droit aux choses mêmes ». Les choses sont ici reconnues comme ayant un droit à l'existence et l'étude de l'expression «phénoménologie» qui comprend deux éléments composants : phénomène et logos, doit mettre en lumière cette existence.

1-5-3 Merleau-Ponty (1908-1961)

Avec Maurice-Merleau-Ponty¹⁷ disciple français de Husserl, la phénoménologie connaît un développement capital. Partant de L'être-au-monde, Merleau-Ponty tente de comprendre la chose même, sur la base de la conviction qu'il existe des structures et des significations communes. Dans sa pensée, l'objet devient la réalité concrète qui précède l'analyse. Donc « voir, c'est entrer dans un univers d'être qui se montrent » et la perception est ainsi chaque fois une recreation du monde, et la forme des objets n'en est pas le contour géométrique : elle a un certain rapport avec leur nature propre et parle à tous nos sens en même temps qu'à la vue. Ces quelques citations suffisent à montrer que la Gestalt-théorie a été une source d'inspiration fondamentale pour Merleau-Ponty : elles expliquent aussi pourquoi la sensibilité corporelle fut considérée par celui-ci comme un facteur premier de l'accessibilité au monde. (L'art du lieu P 72)

Comme le dit Merleau-Ponty, « le réel est un tissu solide, il n'attend pas nos jugements pour s'annexer les phénomènes », et en conséquence, « la perception n'est pas une science du monde, ce n'est même pas un acte, une prise de position délibérée, elle est le fond sur lequel tous les actes se détachent et elle est présupposée par eux ».

La Phénoménologie de la Perception (1945) est l'œuvre majeure du philosophe Maurice Merleau-Ponty, l'un des fondateurs de la phénoménologie. Suivant explicitement le travail d'Edmund Husserl, le projet de Merleau-Ponty est de révéler la structure phénoménologique de la perception. Il critique aussi dans cet ouvrage une conception cartésienne et mentaliste du langage, qui ferait des mots les simples représentations de concepts mentaux ou d'objets extérieurs.

¹⁷ Philosophe français, professeur de philosophie à l'Université de Lyon

Pour Merleau-Ponty, la perception est le primat de la connaissance. Ni rationaliste, ni empiriste, le philosophe cherche à montrer que la perception est le sens premier de notre rapport au monde ("être, c'est être situé"). La vérité ne provient pas des objets et des sensations ni de l'esprit qui structure et ordonne les choses, mais dans le rapport perceptif lui-même, qui "présuppose" ce qui revient au sujet et ce qui revient à l'objet.

1-6 La description phénoménologique

La méthode phénoménologique est une méthode descriptive, motivée par la célèbre injonction du « retour aux choses mêmes ». Il s'agit là de décrire les modes de présence d'un phénomène, ces derniers nous permettant de saisir la subjectivité en acte. Or, cette description exige du chercheur une relation d'intimité vis-à-vis des données. En effet, puisqu'il est question de saisir et de décrire les modalités et les styles de présence d'un phénomène, la position du chercheur en est une de plongée, d'immersion prolongée dans les données. Il n'y a pas, en phénoménologie, de rapport de mise à distance entre le chercheur et les données mais, au contraire, à partir d'une impartialité voulue et adoptée consciemment, une prise à son compte — ou une reprise s'il s'agit de données issues d'un autre sujet que soi — de ce qui apparaît. La description est description de ce que le phénomène dévoile au chercheur, ni plus ni moins. Or, cette apparente simplicité cache sa complexité. Car ce qui se donne du phénomène est abondant, volubile, lié, et il apparaît sous des modalités multiples autant que subtilement différenciées : représentations, impressions, ressenti, densité, épaisseur, volume, etc. La phénoménologie est une science et si on la qualifie volontiers de science des phénomènes, il faudrait insister sur sa qualité de science des modalités accompagnant leur présence.

Accueillir le phénomène dans sa totalité, c'est donc aussi bien rendre compte du sens qui s'en dégage que des impressions, sentiments, mouvements, volumes, etc., qui modalisent nécessairement son apparaître. En arrivant au sujet par le retour aux choses mêmes, rendre compte des modes de donation du phénomène, décrire le phénomène tel que vécu par le sujet, fonder la subjectivité, tout cela témoigne d'un exercice entièrement orienté vers la saisie de la subjectivité en acte. Cela permet de déployer tout ce que l'ouverture au phénomène nous autorise à en saisir, en le décrivant et en le restituant cependant dans les modalités et les tonalités différenciées.

Le phénoménologue n'est plus cet observateur neutre du phénomène, mais le pôle subjectif lui-même à partir de qui et de quoi tout prend sens. L'immersion du phénoménologue dans l'expérience et la reprise à son propre compte des données de cette expérience sont des éléments d'importance de cette méthode, et sur la base d'un retournement, son accomplissement même : plus la description de l'expérience est fine et approfondie, plus on rejoint l'objectivité dans la méthode.

L'outil méthodologique censé assurer la neutralité de la recherche phénoménologique, a pour nom, chez Husserl « *épochè*¹⁸ », il consiste à mettre entre parenthèse toute opinion et toute position « a priori », méthode qui reçoit l'entier agrément de Heidegger. Nous désignons par « réduction phénoménologique » un ensemble de gestes épistémiques combinant deux types de postures : la suspension epochale, la conversion réflexive.

1-7 Postures phénoménologiques

1-7-1 La suspension du jugement

Préalable nécessaire à la rencontre du phénomène, elle matérialise le souci de probité scientifique et la volonté de laisser parler le phénomène. Elle consiste donc en une première vigilance exercée à l'égard de soi-même, de ses habitudes mentales, de ses idées préconçues et de ses représentations, dont il faut s'efforcer de suspendre les effets. Concrètement parlant, pratiquer cette suspension du jugement suppose l'adoption d'une attitude ouverte, laquelle n'est pas le retour vers une quelconque « naïveté » d'un esprit prétendant faire abstraction de son savoir et de son histoire pour regarder le monde avec un œil neuf. Il s'agit plutôt d'une disponibilité intellectuelle et psychique, d'une veille

¹⁸ **Epochè** qui, lui, s'oppose explicitement au scepticisme, et adopte cependant ce terme) et dans la **phénoménologie**, l'*epochè* désigne la mise en suspens de la thèse naturelle du monde, c'est-à-dire la croyance à la réalité extérieure du monde. Mais il ne s'agit pas du tout de douter de la réalité du monde. Cette mise entre parenthèses a pour but de ne laisser que le phénomène du monde, qui est une pure apparition, et qui n'affirme plus la réalité de la chose apparaissant.(wikipédia)

« L'**epochè** phénoménologique. À la place de la tentative cartésienne de doute universel, nous pourrions introduire l'universelle **epochè**, au sens nouveau et rigoureusement déterminé que nous lui avons donné. (...) Notre ambition est précisément de découvrir un nouveau domaine scientifique, dont l'accès nous soit acquis par la méthode même de mise entre parenthèses (...). Ce que nous mettons hors de jeu, c'est la thèse générale qui tient à l'essence de l'attitude naturelle (...). je ne nie donc pas ce monde comme si j'étais sophiste ; je ne mets pas son existence en doute comme si j'étais sceptique ; mais j'opère l'**epochè** phénoménologique qui m'interdit absolument tout jugement portant sur l'existence spatio-temporelle. Par conséquent, toutes les sciences qui se rapportent à ce monde naturel (...) je les mets hors circuit, je ne fais absolument aucun usage de leur validité ; je ne fais mienne aucune des propositions qui y ressortissent, fussent-elles d'une évidence parfaite » (Husserl, *Idées directrices pour une phénoménologie pure et une philosophie phénoménologique* (1913), Gallimard, coll. "Tel", p. 101-103).

patiente et attentive qui cherche à accueillir le donné phénoménal sans brusquer celui-ci par une interprétation trop rapide.

1-7-2 Conversion phénoménologique

L'on voit que la suspension du jugement est liée à un effort de conversion épistémologique, puisque le phénoménologue, pour revenir au phénomène, doit renoncer aux postures qui d'ordinaire le détournent de celui-ci. Nous avons donc là encore tout le contraire d'une « naïveté », d'une soumission aux formes et aux contenus pré-donnés, puisque justement l'expérience phénoménologique s'accompagne d'un décalage épistémologique : le sujet n'étudie pas vraiment le phénomène, il le vit autant que faire se peut; il ne se place pas à l'extérieur du phénomène, éloigné par la distance objectivante du rapport sujet/objet, il s'approche au contraire de l'intérieur de celui-ci, progressant vers ce lieu d'ordinaire peu exploré. En se convertissant ainsi au phénomène vécu, le sujet peut alors espérer obtenir une expérience et une connaissance d'une qualité différente.

Cette conversion phénoménologique suppose une réceptivité et une attention aiguë, une passivité apparente qui est en fait une réceptivité active ouvrant une voie d'accès au phénomène pour qu'il nous informe, non une voie par laquelle nous interviendrions sur la réalité pour la connaître.

In fine, la conversion détourne le regard des perspectives voire des objets habituels pour s'intéresser à la façon avec laquelle les objets se donnent à nous : le regard phénoménologique porte donc moins sur le phénomène que sur la phénoménalité, c'est-à-dire qu'il tente d'éviter de se poser sur une essence fixe du phénomène ; ce qui doit être observé, c'est la phénoménalité, c'est-à-dire le phénomène-se-montrant.

La phénoménologie est donc en quête de l'adhésion compréhensive à l'expérience vive. Une pratique phénoménologique est donc toujours de l'ordre de la rencontre ou de l'interaction.

1-7-3 Pratique phénoménologique ou méthode phénoménologique ?

*Selon Jean-François Dupeyron*¹⁹, il apparaît plus pertinent de parler de pratique phénoménologique que de méthode phénoménologique pour les raisons suivantes :

Premièrement, l'immersion nécessaire au plus près du phénomène crée une incertitude expérientielle qui fait que le phénoménologue pratique une adaptation au cas par cas, davantage qu'il ne déroule une méthode de façon régulière.

Deuxièmement, la variété des approches et des moments induit la mise en œuvre de gestes différents, qui semblent parfois empruntés à des approches très différentes voire dissonantes, ce qui ne correspond ni à l'unité paradigmatique ni à la monovalence disciplinaire que l'on attribue d'ordinaire à une méthode scientifique.

Troisièmement, du fait même de la définition du phénomène (un vécu qui apparaît), le phénoménologue ne peut pas être un théoricien extérieur appliquant une méthode et expérimentant des hypothèses ; il est plutôt placé au plus près du phénomène, enserré par celui-ci dans une interaction très concrète : il semble donc que son action relève d'une pratique, d'un vécu, d'une rencontre, et n'ait pas la froideur de l'application d'une méthode.

2-Technique de recherche

Cette deuxième partie du chapitre décrit le processus méthodologique proprement dit. Bien qu'il existe plusieurs techniques de recherche en phénoménologie comme l'analyse des œuvres d'art (tableau de peinture, poèmes, romans...etc.), nous avons opté (pour des raisons de disponibilités) pour une technique plus directe. Assumant ainsi la maxime du "retour aux choses mêmes" de la phénoménologie, nous allons présenter la technique de l'analyse phénoménologique interprétative (En anglais **IPA : Interpretative Phenomenological Analysis**) comme technique de recueil des données. Il s'agit d'une technique intégrative propre à la phénoménologie qui rassemble dans un seul procédé, l'échantillonnage, le recueil des données, l'analyse et l'interprétation des résultats. Enfin il faut noter aussi que cette technique a été favorisée pour son degré de systématisation ce qui constitue un moyen d'investigation relativement plus accessible.

¹⁹ Article intitulé : phénoménologie de l'expérience vive, Jean-François Dupeyron, Maître de conférences Université de Bordeaux

2-1 Présentation de la technique de recherche

L'analyse phénoménologique interprétative est une méthode qualitative relativement récente développée par *Jonathan A. Smith et Mike Osborn* à partir de 1997 au niveau du département de psychologie à l'université de Birkbeck à London²⁰.

L'analyse phénoménologique interprétative (IPA) reconnaît que les gens perçoivent le monde de différentes façons, en fonction de leurs personnalités, leurs expériences et leurs motivations. L'IPA est fortement influencé par la phénoménologie qui est utilisé pour une gamme d'approches psychologiques concernées par les expériences subjectives et qui, à son tour, s'est développée à partir de la philosophie phénoménologique de Husserl.

Pourtant prestataire de la conception du phénomène à partir de la vision des sujets, l'IPA ne peut être interprétée que par le chercheur. D'où la partie prenante de l'interprétation dans l'approche phénoménologique. Elle s'amorce par une exploration minutieuse du phénomène à l'étude. Et est menée avec un petit nombre de participants (de six à quinze) en guise de déceler une représentation profonde de l'expérience individuelle.

2-2 La différence entre IPA ou analyses de discours

Il existe maintenant un certain nombre d'approches qualitatives en sciences humaines. L'un qui acquiert une utilisation de plus en plus élevée est l'analyse du discours. L'IPA a des théories très différentes des engagements de l'analyse du discours. L'analyse du discours s'intéresse à la façon dont les comptes verbaux donnés dans les conversations, les entretiens et les documents écrits sont construits linguistiquement, et la tâche sociale que les gens essaient de présenter lorsqu'ils utilisent des expressions verbales particulières. Analyse du discours telle que comprise par la plupart des psychosociologues sont sceptiques quant à regarder au-delà de ce que les gens disent afin de se renseigner sur la façon dont ils pensent ou ressentent un sujet particulier.

²⁰ GLYNIS M. breakwell Doing Social PSYCHOLOGY Research, chapter Ten, P229.

L'IPA est en revanche très intéressé par les entités cognitives et émotionnelles et, lorsqu'un chercheur de l'IPA examine ce que dit ou écrit une personne, le chercheur tente de s'informer sur ce que la personne pense et se sent et de ce dont elle parle.

Jonathan A. Smith et **Mike Osborn** expliquent que deux chercheurs pourraient examiner la transcription d'une entrevue avec un patient hospitalisé d'une façon assez différente. L'un des chercheurs utilise IPA et veut savoir comment le patient répond à la situation particulière qu'il en souffre. Quelle sont les particularités de la situation qui affectent cette personne ? Quelles influences sur la biographie personnel qui affecte-t-elle ses réponses ? Comment cette situation affecte-elle le sentiment d'identité de la personne ? Comment la personne interprète-t-elle le diagnostic qui a été accordé à son état ? En revanche, le chercheur en analyse du discours serait intéressé par des questions telles que: quel est langage dont le participant utilise-t-il pour se montrer en tant que patient présentant une condition particulière? Quels sont modèles existants ou les discours de maladie et de santé qui sont disponibles dans la société et sur lesquels le patient s'appui pour se présenter de cette manière ? Quel est l'effet du contexte de l'interview et de la présence de l'intervieweur sur la façon dont les patients parlent d'eux-mêmes ? Comment pourraient-ils parler différemment à un autre intervieweur ?

Dans ce qui suit, nous allons décrire l'un de ces cadres méthodologiques, qui est devenu de plus en plus populaires en psychologie européenne et américaine²¹, à savoir l'analyse phénoménologique interprétative. Après un bref aperçu sur son orientation théorique, nous allons décrire les problèmes de recherche susceptibles d'être abordés avec l'IAP et enfin nous allons présenter des lignes directrices pour la conduite d'une étude de type IPA.

2-3 L'orientation théorique de l'IPA

L'objectif principal de chercheurs de l'IPA est d'étudier comment les individus, donner un sens à leurs expériences. On suppose que les gens sont des "auto-interprétants de leur existence" (Taylor, 1985), ce qui signifie qu'ils sont activement engagés dans l'interprétation des événements, des objets et des personnes dans leur vie. Selon

²¹ Pietkiewicz, I. & Smith, J.A.(2012), A practical guide to using Interpretative Phenomenological Analysis in qualitative research psychology

Pietkiewicz, I. et Smith, J.A.(2012)²², pour étudier ce processus, l'IAP s'appuie sur les principes fondamentaux de la phénoménologie, l'herméneutique, et l'idéographie.

- **Phénoménologie :**

La phénoménologie, développée par Edmund Husserl, comme une méthode eidétique, s'intéresse à assister à la façon dont les choses apparaissent aux personnes dans l'expérience. En d'autres termes, elle vise à identifier les composantes essentielles des phénomènes ou d'expériences qui les rendent uniques ou se distinguables des autres. Par l'utilisation de la réduction eidétique, les phénoménologues essaient de reconnaître les composants essentiels qui font d'un phénomène donné un phénomène spécial (ou unique). Études phénoménologiques vont donc se concentrer sur la façon dont les gens perçoivent et parlent d'objets et d'événements, plutôt que de décrire le phénomène selon un système prédéterminé catégoriel, conceptuel et de critères scientifiques. Il s'agit de la "suspension" de toute idée préconçue et pour permettre aux phénomènes de parler d'eux-mêmes.

- **Herméneutique :**

La pensée de Husserl a été développée par son disciple - Martin Heidegger (1962) dans la philosophie existentielle et herméneutique. Heidegger était préoccupé par la question ontologique de l'existence elle-même. Concernant l'herméneutique (du mot grec 'interpréter' ou 'rendre clair') on a besoin de comprendre la mentalité d'une personne et le langage qui intervient dans sa propre expérience du monde, afin de traduire son message (Freeman, 2008). Cela signifie, que l'étude de l'IPA est un processus dynamique avec un rôle actif du chercheur qui aura une influence sur la mesure dans laquelle ils ont accès à l'expérience du participant et comment, grâce à l'activité interprétative, ils vont donner un sens à son monde personnel. Le processus d'analyse dans l'IAP est souvent décrit en termes de "*double herméneutique*" ou double processus d'interprétation, parce que premièrement, les participants font sens de leur monde et d'autre part, le chercheur tente de décoder cette signification - donner du sens à l'activité de fabrication des signification par participants (Smith & Osborn, 2008). En d'autres termes, les chercheurs en IPA s'efforcent de comprendre ce que l'expérience d'un objet

²² Pietkiewicz, I. & Smith, J.A.(2012), A practical guide to using Interpretative Phenomenological Analysis in qualitative research psychology

(ou un événement) représente du point de vue du participant. Pourtant, en même temps, ils essaient de formuler des questions essentielles se rapportant à la matière, telles que : qu'est ce que la personne qui s'efforce d'atteindre ici ? Existe-t-il quoi que ce soit de significatif avoir été dit ici, qui n'était pas prévu ? Est-ce que j'ai un sentiment de quelque chose qui se passe ici que la personne elle-même est peut-être moins conscient ? Des études IPA peuvent donc contenir des éléments des deux types d'interprétation, ce qui rend l'analyse plus riche et plus complet.

En résumé, l'IAP synthétise les idées de la phénoménologie et l'herméneutique résultant en une méthode qui est descriptive parce qu'elle s'occupe de la façon dont les choses apparaissent et laisser les choses parlent d'eux-mêmes, et d'interprétative parce qu'elle reconnaît qu'il n'existe aucune chose qui n'est pas accessible à l'interprétation en tant que phénomène.

- **Idéographie :**

La troisième orientation théorique sur laquelle s'appuie l'IPA est l'idéographie. Elle se réfère à une analyse approfondie d'un cas singulier et d'examiner les attitudes des participants à l'étude, dans leurs contextes uniques. Le principe fondamental de l'approche idiographique est d'étudier chaque cas, avant de produire des déclarations générales. Cela contraste avec les principes nomothétiques qui sous-tendent la plupart des travaux empiriques en psychologie, au cours de laquelle les groupes et les populations sont étudiés afin d'établir la probabilité que certains phénomènes se produisent dans des conditions spécifiques. L'IPA s'appuie sur idéographie, ce qui signifie que les chercheurs se concentrent sur le particulier et non l'universel (Smith, Harré, & Van Langenhove, 1995). Le chercheur peut faire des énoncés précis sur les participants à l'étude parce que l'analyse est fondée sur une exploration de cas détaillée. Les recherches de type IPA sera donc commencée par l'examen d'une personne et la production d'une étude de cas et se déplace vers une aussi attentive exploration d'un deuxième cas, et ainsi de suite. Cet engagement idiographique est rare même parmi les méthodologies qualitatives. Dans le cas où le chercheur veut étudier un groupe de personnes, il se déplace entre les thèmes importants générés dans l'analyse et les illustrent avec des récits individuels (comment certaines personnes racontent leur histoire), en comparant et en contrastant entre eux (c.-à-d., montrant les ressemblances et les différences).

2-4 Pour quel genre de questions de recherche l'IPA est applicable ?

L'IPA convient à une très large gamme de questions de recherche où l'on s'intéresse à la connaissance du sens que les participants attribuent à leurs expériences. Ainsi, le sujet devrait être quelque chose qui compte pour les participants, qui sont le plus souvent intentionnellement choisis, précisément parce qu'ils peuvent offrir un point de vue précieux sur le sujet. Cela signifie que les échantillons dans l'IAP sont habituellement raisonnablement homogènes ; les participants ont tendance à avoir la compréhension du sujet en question. En général, cette compréhension est expérientiel et l'IPA n'est pas habituellement utilisée pour étudier l'attitude des gens à des questions qui n'ont pas d'intérêt direct pour leur vie.

L'IPA nécessite généralement la transcription d'un récit raconté à la première personne, qui a été généré par un participant à la recherche, habituellement en réponse à l'invitation d'un chercheur. Le plus souvent, c'est sous la forme d'un entretien semi-structurées (Smith et al., 2009). D'autres formes de données qui peuvent parfois être utilisées comme les comptes rendus écrits (Smith, 1999) et les groupes de discussion (Palmer et al., 2010). Dans les deux cas, le chercheur doit prendre un rôle qui est aussi neutre et de facilitation, et fournit aux participants l'occasion de raconter leur histoire. Il y a une reconnaissance que l'on ne peut pas être parfaitement neutre, et que la situation d'entrevue s'accompagne avec certaines attentes. Cependant, le chercheur vise à saisir un compte qui est riche, détaillé et réfléchi. Le but de l'entrevue en IPA n'est pas la collecte des faits, il s'agit plutôt d'explorer des significations.

Toutefois, la réflexion sur la profondeur ou la gamme peut être plus utile que la réflexion sur les nombres. Par exemple, il peut être utile de s'entretenir avec les participants deux fois, ou d'utiliser des journaux personnels ou d'autres outils supplémentaires pour faciliter la compréhension entre le chercheur et le participant. L'élargissement de la conception, à comprendre des entrevues avec les répondants peuvent également être utiles.

2-5 Comment procède-on à une analyse phénoménologique interprétative ?

Dans ce qui suit nous allons donner un bref aperçu sur les étapes de la conduite d'une étude de recherche en utilisant l'IPA.

2-5-1 L'échantillonnage

«Approfondir le particulier nous amène au plus près de l'universel».

Partant de ce principe, les études IPA nécessitent des échantillons de petite taille. C'est la qualité, plutôt que la quantité de données qui permet de développer des analyses éclairées. Un nombre approprié de participants varie selon les objectifs, le niveau et le contexte de la recherche, et le temps et les ressources dont disposent le chercheur (Smith et al., 2009; Thompson et al.).

Comme nous l'avons déjà vu, l'IPA est une approche idiographique. Elle commence par l'analyse détaillée de cas singuliers et ne passe à des déclarations plus générales à propos de groupes d'individus qu'ultérieurement et prudemment. Les études de l'IPA sont habituellement menées avec un petit nombre de participants (par exemple de six à quinze) parce que le but est de faire une représentation intime de l'expérience individuelle.²³ . En d'autres termes, le but n'est pas de viser la représentativité mais plutôt la significativité c'est à dire élargir suffisamment le champ d'investigation pour produire de nouveaux faits et un maximum d'informations. Cela consiste en la variation maximale de l'échantillon.

- L'échantillon est sélectionné intentionnellement (plutôt que par une méthode aléatoire) car il peut offrir au projet de recherche un aperçu d'une expérience particulière.
- Les participants sont choisis sur la base qu'ils peuvent nous fournir un accès à une perspective particulière sur le phénomène étudié. Ils « représentent » une perspective, plutôt qu'une population.
- Le chercheur tentera de trouver un échantillon homogène pour qui la question de recherche sera porteuse de sens.
- La taille de l'échantillon : selon Antoine, P et Smith, J.A²⁴, les effectifs recommandés sont très variables, mais généralement modestes, allant de l'étude de cas unique à une vingtaine de participants, très rarement au-delà et dans ce cas, l'ensemble des entretiens n'est pas totalement exploité. Ainsi Smith (2011), dans son évaluation des publications scientifiques utilisant l'approche IPA²⁵ classe l'ensemble des travaux dans trois

²³ **(Interpretative Phenomenological Analysis** Jonathan A.Smith & Mike Osborn- *Doing Social Psychology Research*)

²⁴ Antoine, P et Smith, J.A Saisir l'expérience : présentation de l'analyse phénoménologique interprétative comme méthodologie qualitative en psychologie. Psychol. fr. (2016),

²⁵ Jonathan A. Smith (2011) Evaluating the contribution of interpretative phenomenological analysis, *Health Psychology Review*, 5:1, 9-27, DOI: 10.1080/17437199.2010.510659

catégories à savoir : bon, acceptable et non acceptable. Son analyse a démontré que les quatorze bons travaux ont fait participer un nombre de personnes entre 06 et 14. Il remarque aussi qu'il sera de plus en plus difficile de maîtriser l'ensemble du corpus au fur et à mesure que le nombre des participants croît. Le psychologue anglais note en fin que plus l'échantillon est important, moins son homogénéité est assurée et les analyses risquent de rendre compte de ce qui fait la diversité de l'échantillon en plus de la diversité des expériences vécues.

En règle générale la taille de l'échantillon est généralement petite afin de favoriser l'analyse idiographique et aussi pour pouvoir établir des interprétations concluantes (nous avons opté pour 06 personnes).

2-5-2 La collecte de données

IPA nécessite d'ouvertes questions de recherche, mettant l'accent sur les expériences, et/ou la compréhension d'un groupe de personnes dans un contexte particulier. L'intention est exploratoire plutôt qu'explicative. Ce sont des questions de premier niveau que tous les projets IPA en auront besoin. Certains projets auront aussi des questions de deuxième niveau. Ceux-ci peuvent être utilisés pour s'engager avec la théorie²⁶. IPA ne teste pas des hypothèses, et n'est pas habituellement utilisée pour construire une nouvelle théorie - mais ses résultats d'analyse peuvent être utilisés pour ouvrir un dialogue avec une théorie existante. Il est utile d'avoir des questions un peu plus raffinées ou théoriquement fondées, mais de les traiter comme 'secondaires' - parce qu'elles ne peuvent être posées qu'à l'étape de la discussion.²⁷

Il est essentiel, que les chercheurs développent leurs habiletés en entrevue. En dehors de la maîtrise de l'écoute active ainsi que la capacité de poser des questions ouvertes et libres de toutes présomptions cachées ; l'intervieweur devrait savoir établir un rapport qui permet de gagner la confiance du participant. Une sorte de " discussion d'échauffement" peut être nécessaire pour réduire la tension et rendre le participant prêt à discuter des plus sensibles ou des plus personnels problèmes.

²⁶ Dans notre cas le but est de décrire le phénomène de la ville de Béni-Abbes...nous allons ensuite utiliser la théorie du lieu pour saisir l'identité de cette ville.

²⁷ (Interprétative phénoménologique analysis Larkin, Michael ; Thompson, Andrew-université de Birmingham 2012)

Pour IPA, on recherche une technique de collecte de données qui fournit la flexibilité pour permettre au participant de fournir un compte détaillé avec ses propres mots. Ainsi, on prétend que les questionnaires existants limiteraient trop le participant - ne permettant que des réponses courtes aux questions pré-spécifiées qui testent les hypothèses prédéfinies du chercheur. Cependant, les recherches utilisant l'IPA s'engagent généralement dans des entretiens semi-structurés avec des participants où le chercheur ait une série de questions à poser mais celles-ci sont utilisées dans l'entretien avec une très grande souplesse.

Avec des entrevues semi-structurées, l'enquêteur aura un ensemble de questions sur un programme d'entrevue, mais l'entretien sera guidé par le calendrier plutôt que d'être dicté par celui-ci. Ici donc, l'ordre des questions est moins important, l'intervieweur est plus libre à examiner les nouveaux domaines d'intérêt qui surviennent et l'entrevue peut suivre ce qui intéresse et préoccupe le répondant. Ainsi, l'intervieweur peut décider qu'il conviendrait de poser une question avant qu'elle apparaitrait sur le calendrier car elle découle de ce que l'intimé vient juste de dire. De même, comment une question est formulée, et comment elle est explicitée, dépendraient dès maintenant de la façon dont l'intervieweur apprécie les réponses du participant.

Il est tout à fait possible que l'interview puisse entrer dans une zone qui avait n'a pas été prédit par l'enquêteur mais qui est extrêmement pertinente à l'éclaircissement de la question globale de recherche. Effectivement ces nouvelles avenues sont souvent les plus précieuses, précisément parce que elles sont venues spontanément de l'intimé et, par conséquent, sont susceptible d'être d'une importance particulière pour lui.

Ces différences entre les entretiens structurés et semi-structurés découlent du fondement théorique sous-jacent à l'IPA. L'enquêteur a une idée du domaine d'intérêt et des questions à poursuivre. Dans le même temps, il est souhaitable d'essayer d'entrer, dans la mesure où est possible, dans le monde psychologique et social du répondant. Donc le répondant participe de plus près dans la direction que l'entrevue peut prendre et il peut révéler un problème que l'enquêteur n'avait plus en pensé.

D'autres formes de collecte de données sont possibles pour IPA, par exemple demander au participant d'écrire des comptes autobiographiques, mais la plupart des chercheurs qui travaillent avec l'IPA ont trouvé que l'entretien semi-structuré est le meilleur moyen de collecter les données. La durée de la plupart des entrevues de l'IPA est d'une heure ou

plus. Les entretiens sont enregistrés et transcrits textuellement, car il n'y a aucun autre moyen qui permet à l'intervieweur de documenter tout ce qui a été dit dans l'entretien avec **tous les détails nécessaires** pour permettre une analyse approfondie par la suite.

2-5-3 Analyse et rédaction

Analyser les données qualitatives collectées en IPA peut être une activité inspirante, bien que longue et complexe. Il est recommandé que les chercheurs s'immergent totalement dans les données ou en d'autres termes, essayer de suivre autant que possible la marche du participant. IPA vise à mettre en évidence la façon avec laquelle le participant fabrique le sens du phénomène à l'étude, et en même temps documente aussi la fabrication du sens chez le chercheur.

En général, l'IAP fournit un ensemble de lignes directrices souples qui peuvent être adaptés par chaque chercheur individuellement, en fonction de ses objectifs de recherche. Toutefois, ces lignes directrices ne sont qu'une illustration simple d'une possible façon d'analyser le matériel qualitatif. Ils ne doivent pas être traités comme une recette et le chercheur est invité de faire preuve de souplesse et de créativité dans sa pensée. L'analyse du transcrit s'appuie sur les étapes suivantes :

2-5-3-1 Plusieurs lectures et prises de notes

Il s'agit tout d'abord de devenir le plus familier possible avec les données à travers la lecture et la relecture des entretiens. Les points pertinents et/ou significatifs du discours sont annotés. Chaque lecture permet potentiellement l'accès à de nouveaux « insights ». Si un enregistrement audio est disponible, il est également recommandé de l'écouter quelques fois. Ceci aide le chercheur à s'immerger dans les données, rappeler l'atmosphère de l'interview, et le milieu dans lequel elle a été menée. Chaque lecture et l'écoute de l'enregistrement peut fournir quelques nouvelles idées. À ce stade, le chercheur peut prendre des notes sur ses observations et ses réflexions sur l'expérience d'entrevue.

Le chercheur doit bien s'approprier le texte afin d'avoir un regard global sur le transcrit. Il lit, relit, écoute, réécoute afin de pénétrer dans l'univers singulier du cas. Cette phase nécessite un réel engagement psychologique du chercheur.

2-5-3-2 : Commentaires initiaux

L'étape la plus détaillée de l'analyse et qui prend le plus de temps.

- Cette étape étudie le contenu sémantique et l'utilisation du langage à un niveau exploratoire.
- L'analyste garde un esprit ouvert et note tout ce qui peut être intéressant dans le transcript.
- Etape proche de l'analyse de texte libre. Il n'y a pas de règles sur ce qui est commenté et vous n'êtes pas obligé de diviser le texte en unité de signification et d'assigner un commentaire à chaque unité.

Type de commentaires :

- Commentaires descriptifs : accent phénoménologique clair et reste proche du sens explicite donné par le participant, décrit le contenu de ce que le participant a dit, le sujet du discours dans le transcript
- Commentaires linguistiques : explore l'utilisation spécifique du langage par le participant
- Commentaires conceptuels, interprétatifs : s'engage à un niveau plus interrogatif et conceptuel, ouvre l'étendue des significations provisoires.

2-5-3-3 Faire émerger les thèmes saillants

- En recherchant des thèmes émergents, la tâche de gestion des données change.
- L'analyste tente simultanément de réduire le volume de détail (du transcript et des commentaires initiaux) tout en maintenant la complexité. On travaille avec les notes initiales, plus avec le transcript.
- Cette étape « éloigne » un peu le chercheur du participant et nécessite une réorganisation et une interprétation dans l'analyse.
- Les thèmes sont généralement exprimés par des phrases qui parlent de l'essence psychologique des phénomènes en contenant suffisamment de particularité pour être proche du phénomène (le vécu du participant) et suffisamment d'abstraction pour être conceptuel.
- Alors que les notes initiales sont « en vrac » et ouvertes, les thèmes émergents doivent capturer et refléter une compréhension.

2-5-3-4. Etablir des connections entre les thèmes

- L'étape suivante implique le développement de schémas ou de diagrammes sur la manière dont l'analyste pense que les thèmes s'accordent les uns avec les autres.

- Organiser les thèmes peut être en soi très créatif et pousser l'analyse à un niveau plus élevé.
- L'analyste doit tenter de représenter graphiquement la structure des thèmes émergents.
- Ne pas oublier de lier chaque thème à des extraits pertinents du transcrit original.

2-5-3-5. Continuer l'analyse avec d'autres cas

Il est important de traiter le cas suivant indépendamment du précédent, pour rendre compte de sa propre individualité. Cela signifie, si possible, de mettre entre parenthèses les idées qui ont émergées de l'analyse du premier cas alors que vous travaillez sur le second. Quand tous les entretiens ont été analysés par un processus interprétatif, on construit le tableau final des thèmes principaux. Il s'agit de prioriser les données, les réduire, se focaliser sur les grands axes qui « font sens » et expliquent au mieux les comportements des participants.

2-5-3-6. Etablir un compte rendu

C'est la dernière étape, la transformation des thèmes pour le compte-rendu narratif de l'étude. L'analyse devient expansive, avec les thèmes qui expliquent, illustrent et nuancent. Le chercheur fait part de la compréhension acquise du phénomène en concevant un modèle. Il s'agit donc de :

- Traduction des résultats en un compte rendu narratif qui se base sur les thèmes
- Les choses essentielles à dire au lecteur
- Très flexible
- Distingue clairement les résultats de l'interprétation
- Les thèmes sont expliqués, illustrés et interprétés
- Le chercheur est plus impliqué

2-6 D'autres alternatives à l'entretien face à face

Lorsque l'entretien direct avec les participants n'est pas possible pour une raison ou une autre, il est possible de recourir à d'autres moyens tout aussi efficaces comme l'entretien téléphonique ou la production écrite. Selon P. Antoine et J.A. Smith²⁸ et même si l'entretien face à face reste le cadre privilégié pour le recueil de données en

²⁸ Antoine, P., et Smith, J.A. Saisir l'expérience : présentation de l'analyse phénoménologique interprétative comme méthodologie qualitative en psychologie. Psychol. fr. (2016), <http://dx.doi.org/10.1016/j.psfr.2016.04.001>

IPA, le chercheur peut stimuler la démarche réflexive du participant par un autre type d'interaction qui n'est pas directe ou : *« il peut arriver que le chercheur soit obligé de remplacer l'entretien par une telle alternative, par exemple dans le cas d'une condition médicale très rare avec des patients vivant sur l'ensemble d'un territoire, posant la question de l'adéquation de l'IPA à ce type de recueil »* (Antoine, P et Smith, J.A. 2016).

Une autre façon d'entretenir devenue de plus en plus pertinente nous est offerte par les échanges en ligne. Ainsi P. Antoine et J.A. Smith argumentent l'utilisation de l'internet par les nombreux avantages qu'elle offre (Antoine, P et Smith, J.A. 2016) ; tout d'abord ce moyen permet de s'affranchir de l'éloignement géographique, il offre une réactivité beaucoup plus importante. Les échanges en ligne promettent une meilleure qualité des données recueillies car ils impliquent une réflexion supplémentaire pour formaliser les propos avec la possibilité de relire et réformer une réponse avant envoi. Enfin, l'analyse des échanges sur des forums constituent une autre source d'information pour les chercheurs car une grande partie des conditions requises de l'IPA semble bien présente à savoir la réflexivité et démarche idiographique.

Conclusion

Le présent chapitre est consacré à la méthode recherche adoptée. La phénoménologie comme méthode d'investigation fait l'objet de la première partie de ce chapitre, ainsi sont exposés ses fondements, ses objets d'intérêt, ses concepts clés et les méthodes développées par les différents philosophes initiateurs de la phénoménologie. La deuxième partie du chapitre décrit la technique de recherche utilisée. Ainsi et tout en assumant la maxime du "retour aux choses mêmes" de la phénoménologie, nous avons fait une présentation générale de l'analyse phénoménologique interprétative (IPA) comme technique d'investigation. En outre, nous avons vu qu'il s'agit d'une technique intégrative propre à la phénoménologie qui rassemble dans un seul procédé, l'échantillonnage, le recueil des données, l'analyse et l'interprétation des résultats. Nous avons présenté enfin les postures requises pour une meilleure utilisation de cette technique et ses différentes techniques.

Quatrième chapitre :
Processus méthodologique
(L'analyse et l'interprétation)

Introduction

A travers le présent chapitre nous allons essayer de faire un petit passage sur la théorie du lieu. Dans son dernier ouvrage "*art du lieu : architecture et paysage, permanence et mutations*", Cristian Norberg-Schulz adopte la méthode phénoménologique philosophique de martin Heidegger pour comprendre ce que c'est l'architecture. Il prend le phénomène du lieu comme point de départ et définit l'usage du lieu comme l'expérience indispensable à la compréhension de ce lieu.

Dans la seconde partie du chapitre et en vue de saisir l'identité de la ville de Béni Abbès nous allons présenter, bien évidemment la méthode phénoménologique (phénoménologie du lieu) ; cette dernière associe l'identité du lieu à celle l'esprit du lieu qui se situe très précisément dans l'interaction entre "espace" et "caractère" tout en prenant en considération le facteur du développement historique. Toutefois, pour pouvoir interpréter les résultats, moi-même en tant que chercheur j'ai dû posséder une connaissance aussi profonde que possible de la ville comme j'ai dû procéder à l'expérience de l'usage du lieu telle qu'elle est prescrite par l'auteur de la théorie du lieu.

1-La phénoménologie de l'architecture (théorie du lieu)

En proposant la méthode phénoménologique à l'architecture, *Christian Norberg-Schulz* mit en avant les soubassements d'une architecture en termes concrets et existentiels, s'appropriant l'espace existentiel qui cerne les relations fondamentales qui existent entre l'homme et le milieu, fondé sur deux fonctions psychiques : l'orientation et l'identification.

Les travaux de Heidegger sur l'habiter ont été les précurseurs dans le développement d'un langage compréhensif sur la construction et l'entretien des lieux de vie significatifs. Ainsi, Norberg-Schulz partagea avec Heidegger la question de l'Etre qui a contribué à fonder une forme d'investigation existentielle sur la signification architecturale du problème de la perception. C'est en empruntant cet axe qu'il constitua une approche dont le but est d'aborder l' "*habiter*" et le "*Bâtir*" à titre de solutions au problème existentiel de l'Etre. Cet espace existentiel de Norberg-Schulz est aussi considéré comme le fondement de développement des idées fondamentales des réflexions que l'architecte américain Louis Isidore Kahn (1910-1974) avait

développées sur le champs philosophique de l'espace architectural. En effet en se posant la question générique "*What does the building want to be?*" il s'interroge sur la réalité de la volonté d'existence des espaces architecturaux et urbains. Ainsi l'espace existentiel est considéré comme étant au fondement de la relation qui existe entre l'homme et son milieu et l'architecture comme concrétisation de cet espace existentiel. « Prise existentielle et habiter sont synonymes, et dans un sens existentiel, l'habiter est le but de l'architecture ». (Genius loci P5)

L'approche phénoménologique porte sur l'analyse qualitative des formes bâties et des modes d'habiter.

Norberg-Schulz justifie l'adoption de la méthode phénoménologique en tant qu'instrument d'investigation pour la compréhension du lieu et dit que « *Pour comprendre un monde hétérogène, où tout paraît fluctuant, il faut débusquer le général sous le particulier, autrement dit observer les universaux dans le flux phénoménologique et analyser leurs relations. Comprendre signifie avant tout ordonner. Faute d'ordre, toute action et donc toute compréhension est impossible. Mais l'ordre général ne se manifeste jamais comme tel ; il apparaît au contraire toujours, indirectement, dans le particulier* ».

La qualité générale de leur nature complexe ne permet pas de décrire les lieux au moyen de concepts analytiques, «scientifiques» ; par principe, la science «extrait» des données pour arriver à une connaissance neutre, «objective». Et, de ce fait, ce qu'on laisse de côté, c'est la dimension de la vie quotidienne, et qui doit au contraire constituer l'intérêt réel de l'homme en général et des architectes et des urbanistes en particulier. Pour pouvoir dépasser cette difficulté, Norberg-Schulz revendique la phénoménologie qui a été conçue comme un «retour aux choses », par opposition à l'abstraction et aux constructions mentales, ainsi qu'il la définit comme étant un cheminement qui se donne pour but d'accéder aux structures et aux significations du monde de la vie.

1-1 le travail sur le phénomène : l'usage du lieu

Mais alors, quel type d'expérience faut-il mener pour comprendre un lieu ?

Pour comprendre un lieu et définir sa structure, Norberg-Schulz propose d'explorer ce que qu'il appelle l'«*usage du lieu*». Il entend par cette expression non seulement

l'utilisation des bâtiments ou des espaces dans lesquels on doit opérer, mais également celle du lieu en tant que totalité. *«Quand on utilise une rue, ce n'est pas forcément pour se rendre dans l'une de ses boutiques ou l'un de ses bureaux ; on peut aussi l'utiliser, elle, en tant que rue : on pénètre alors dans l'«avoir lieu» de la rue. La vie de la rue est rencontre de l'autre et des choses que l'on croise en chemin ; la vie de la rue se compose de surprises et de découvertes ; autrement dit, la rue est à elle seule «un milieu de approfondir le particulier nous amène au plus près de l'universels».* (L'art du lieu, architecture et paysage, permanence et mutations. P40)

L'expression "**usage du lieu**" va bien au-delà des notions d'«utilisation», de «besoin» et de «nécessité », elle implique tout ce que recouvre l'expression «avoir lieu », y compris les actes, les significations et les conditions psychiques. Autrement dit, l'usage du lieu est dirigé vers la totalité et nous n'utilisons pas uniquement les institutions sociales, édifices, écoles ou mosquée, mais faisons usage du lieu même, afin d'en tirer un appui existentiel.

Ayant défini la structure de l'usage du lieu comme étant jalonnée par des moments caractéristiques et conditionnée par des aspects existentiels, l'auteur de *L'Art du lieu* aspire arriver à une compréhension adéquate du lieu qui constitue précisément le fondement de l'acte de l'habiter qui signifie bien davantage que s'abriter sous un toit. Les moments et les aspects de l'usage du lieu sont donc la manifestation concrète de l'«avoir lieu» de la vie et expriment ce qui est spontanément présent dans le lieu.

1-1-1 Les moments de l'usage du lieu :

1- L'arrivée :

Le premier moment de l'usage d'un lieu est l'arrivée. Mais «arriver» n'a de sens que si le lieu possède une identité propre. Pour l'homme, il n'y a pas d'arrivée sans expectative. On vient d'ailleurs, un certain trajet a été accompli et l'on est prêt à la rencontre. Autrement dit, pour remplir sa fonction. Le lieu d'arrivée doit pouvoir être comparé au lieu de départ. En général, l'arrivée est précédée de la traversée d'un paysage qui manifeste l'action de l'homme sur la nature. Mais ce paysage comprend aussi des espaces naturels qui antérieurs à cette action, annoncent eux aussi l'expérience de l'arrivée.

Cette arrivée, qui comporte un déplacement d'une zone à une autre, survient par le franchissement d'un *seuil*. Tout d'abord lointain, étranger, le lieu s'est rapproché ; et voici que nous y pénétrons. La relation extérieur-intérieur est essentielle à l'identité du lieu. Autrefois, la porte de la ville était beaucoup plus qu'un ouvrage défensif ; représentation du lieu, elle confirmait l'attente.

2-La rencontre

Le deuxième moment de l'expérience de l'usage du lieu c'est la rencontre. La véritable rencontre avec le lieu se produit quand on y entre. Alors l'attente est satisfaite tant du point de vue de la découverte que de la reconnaissance. Car attendre signifie s'attendre à quelque chose que, bizarrement, on connaît déjà.

La rencontre n'implique pas un accord mais des possibilités qui s'ouvrent à *nos* choix et sont donc expressions de liberté. Le lieu, et surtout la multiplicité que représente la ville, offre plus de possibilités que le milieu environnant dans lequel ces possibilités demeurent en latente. Mais vivre signifiant choisir parmi des qualités, il faut aussi qu'il existe ***un point de rencontre*** libre de cette multiplicité. Ce rôle est tenu par la rue qui nous entraîne et dévoile toutes sortes de possibles. Néanmoins, la rencontre ne consiste pas uniquement en cette découverte multiple. Elle est aussi (et doit être) découverte d'une totalité unifiée un lieu qui lie serait qu'une somme de possibles ne serait pas un lieu. De fait, *l'identité est toujours unité*.

3-Séjour et réunion

Lors de la halte qui succède à l'arrivée, la rencontre devient séjour et réunion. Cela se produit sur la place ou au marché. « Place » est un autre terme pour lieu, un quelque chose qui indique que l'on a touché au but. Sur la place, la multiplicité se rassemble et s'offre en tant que proximité et perspective. Mais, pas plus que la rencontre, la réunion ne suppose d'emblée l'accord ; une réunion peut être faite de contemplations et de méditations qui instaurent une certaine distance. Disons, alors, que la rencontre est une réunion de diversité.

4-L'accord

L'accord a besoin d'un lieu où la rencontre devient communauté. Ce dernier terme signifie en effet que l'on a des choses en communs, autrement dit que le choix est

devenu accord. Les lieux qui expriment ces communs accords sont appelés *institutions*. Exprimant la raison d'être de la réunion, les institutions sont situées traditionnellement près de la place. Institutions et place forment le cœur de l'habitat. Car c'est à partir de ce cœur, dont la fonction est d'ordonner et de régler la multiplicité, que la vie «*qui prend lieu*» acquiert son sens.

5-La clarification

De toutes les institutions celle qui se réfère au sacré joue un rôle particulier. Elle ne représente pas seulement un accord mais une *clarification*, grâce à laquelle le lieu est relié à un contexte cosmique. Le terme «contexte» renvoie selon Norberg-Schulz à une croyance et à une vision du monde qui s'exprime en tant que « lieu par excellence». Grâce à la clarification l'usage du lieu acquiert un sens le plus profond.

6-Retrait et isolement

Arrivée, rencontre, réunion et clarification ne sont pas les seules modalités de l'usage du lieu ; celui-ci comprend en effet un cinquième aspect qui est retrait et isolement. Ce n'est que lorsqu'on se retrouve seule chez-soi, lorsqu'on a franchi un seuil privé que l'on est vraiment « à la maison», une maison dans laquelle l'identité individuelle trouve confirmation et sécurité. La maison réunit ce qui est personnel et privé par le pouvoir que lui confère son caractère introverti, ce qui ne doit pas cependant l'amener à s'extraire du milieu dont elle fait partie. Car la maison n'a pas à se singulariser, il lui suffit d'être une interprétation personnelle du contexte communautaire. Fatalement comparée à son environnement immédiat, elle entretient avec le lieu la relation la plus directe.

L'usage du lieu est donc un processus complexe qui ne saurait être réduit à un comportement physique ou à une impression sensorielle, à une expérience émotionnelle ou à une compréhension logique, sa structure comprenant toutes ces dimensions. Pour définir cette structure, il est nécessaire de se demander si les moments d'usage ont ou non une dimension commune. En répondant à cette question, Norberg-Schulz définira la structure fondamentale de la totalité unificatrice dans ses trois aspects existentiels : mémoire, orientation et identification.

1-1-2 Aspects existentiels : mémoire, Orientation et identification.

1-mémoire

La mémoire joue un rôle essentiel dans l'utilisation pleine et entière du lieu. Nous devons en effet être capables de connaître et de reconnaître les éléments premiers qui en sont les points de repères figurés et les «pierres milliaires ». Car se sont eux qui nous racontent ce qu'est le lieu. Un paysage s'inscrit dans le souvenir à cause d'éléments qui s'en détachent en tant qu'identités distinctes ; un coteau escarpé ou une configuration alpine particulière servent souvent de pierre milliaire, de même que les cours d'un fleuve ou la chute d'une cascade.

Dans un lieu fait par l'homme, le principal point de repère sera généralement l'édifice le plus élevé, bien que des réalisations plus petites puissent s'imposer par leur situation ou par leurs formes. Parfois nature et constructions constituent une totalité unitaire qui laisse dans la mémoire une image unique.

Il est intéressant de noter que cartes postales et brochures touristiques reprennent précisément ces motifs qui nourrissent la mémoire. Un lieu dénué figures servant de points de repère a une identité pauvre, et l'orientation comme l'identification y sont difficiles, voire impossibles. Ces points de repère ont donc une fonction de conclusion, même quand ils ne sont pas objets de voyage, preuve supplémentaire que l'usage du lieu ne peut être réduit à la somme de ses fonctions.(L'art du lieu, architecture et paysage, permanence et mutations. P47)

2-L'orientation

La mémoire en tant que connaissance ou reconnaissance, est le présupposé de l'orientation. En d'autres termes, il faut savoir vers quoi l'on se dirige pour y arriver. En plus de points de repère figurés et de pierres milliaires, le milieu doit posséder une organisation spatiale compréhensible. Le paysage naturel offre souvent des lieux donnés *a priori* qui sont autant de structures cohérentes. D'une manière analogue, le lieu qui est œuvre humaine doit présenter des routes et des destinations définies. Faute de quoi, le visiteur est désorienté et sa découverte du lieu, fragmentaire, se transforme en cette condition psychique particulière que l'on nomme aliénation.

3-L'identification

La mémoire joue également un rôle dans l'identification de n'importe quel milieu. L'atmosphère est enregistrée spontanément, bien avant les points de repère ou traits spécifiques qui confèrent au lieu une configuration précise. Quant au caractère, il est évidemment lié aux monuments qui concrétisent la présence du lieu, et dont celui-ci tire sa qualité singulière. Autrement dit, il faut connaître le comment d'un lieu si l'on veut en saisir l'identité. Lorsqu'un paysage est doté d'une qualité naturelle que l'on découvre durant le trajet et à laquelle correspond le lieu fait par l'homme, arrivée et séjour deviennent réalité.

1-1-3 Relation entre moments et aspects

Tandis *que l'arrivée, la rencontre, le séjour, la réunion, l'accord et la clarification* précisent le *comment* de l'avoir lieu de la vie, la mémoire, l'orientation et l'identification attestent que la *compréhension* est la condition nécessaire de ce *comment*. Sans orientation, on ne peut voyager ni atteindre une destination. Sans identification au Genius du lieu, on ne peut parvenir à un accord. Et sans le souvenir des éléments constitutifs du lieu, l'expérience de *l'appartenance* est impossible, Ces trois aspects sont donc déterminants dans l'usage du lieu. Or ils ne peuvent résulter de connaissances empiriques mais sont au contraire donnés *à priori*.

La présence de l'homme dans le monde (être au monde) est possible par le truchement de la mémoire, de l'orientation et de l'identification. Mémoire, orientation, identification, ces trois aspects concernent aussi bien les lieux naturels, donnés a priori, que les lieux artificiels. L'accord, est donc l'interaction, entre milieu naturel et milieu façonné par la main de l'homme, constitue précisément le fondement de la compréhension.

La relation entre les moments et les aspects consiste dans le fait que les seconds rendent possible l'usage du lieu. En d'autres termes, les aspects constituent la préconnaissance générale, fondement de la présence, tandis que les moments actualisent cette présence.

1-2 Le langage

Pour Norberg Shulz « *l'espace* », « *la forme* » et « *la figure* », éléments intimement liées composent en synergie ce qui est désigné de « structure-lieu ». Or l'analyse phénoménologique du lieu exige la séparation de ses éléments sans pour autant omettre leur interaction nécessaire.

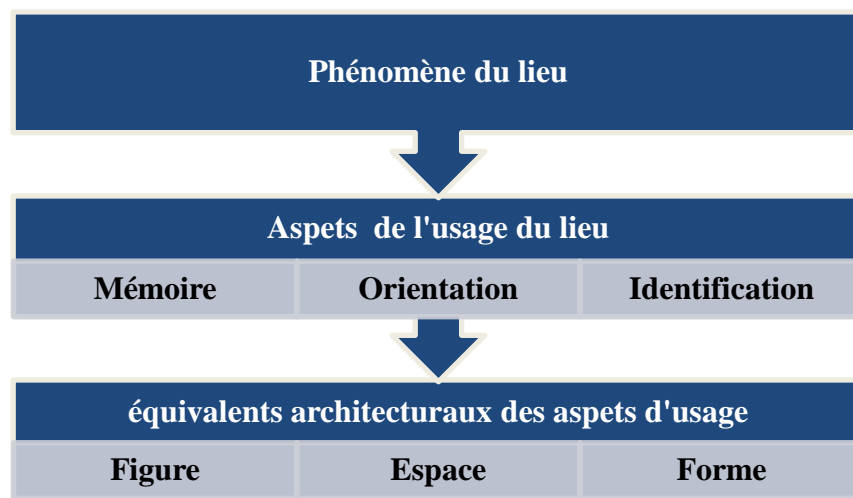


Figure N°01 : Les équivalents architecturaux des aspects de l'usage du lieu

1-2-1-1 La typologie des figures

Le terme « **figure** » se rapporte aux expressions géométriques qui composent le milieu. Tout objet concret dans la nature possède une figure. L'architecture n'en fait pas exception elle conjugue les figures d'objets avec une multiplicité de géométries aussi riche que variée : fronton, couloir ou niche, pour n'en citer que quelques-unes. Les choses nommées constituent *le* patrimoine de la préconnaissance, et la capacité de les distinguer dépend de la prédisposition spontanée à reconnaître chose *comme telle*. Les choses servent donc de signes de reconnaissance dans un contexte plus ou moins proche. Certains font office d'emblèmes du lieu d'autres de points de repère majeurs ; Ces dernières concernent surtout les *institutions représentants* la société locale. Toute figure implique une interprétation de la relation la terre et le ciel et se concrétise dans une *silhouette ou contour*.

- **Figures plastiques et figures spatiales :**

Tout milieu comprend des qualités de forme qui fixent son identité. Ces qualités se manifestent en figures plastiques ou spatiales d'ordres de grandeur différents. Le plastique et le spatial sont des aspects nécessaires de la totalité ; leur rôle est changeant. Les choses naturelles sont plastiques ou spatiales ; il est impossible, par exemple, de pénétrer dans une montagne ou de se tenir devant une vallée. Le bâtiment, en revanche, est à la fois plastiques et spatial, donc en mesure de remplir sa fonction d'image du monde.

La structure des figures d'une ville peut être interprétée comme une interaction complexe et hiérarchisée d'unités typologiques. Celles-ci sont des identités concrètes qui ne peuvent être réduites à éléments abstraits -points, lignes ou plans- mais doivent être au contraire comprises comme des modes d'être se manifestant en figures.

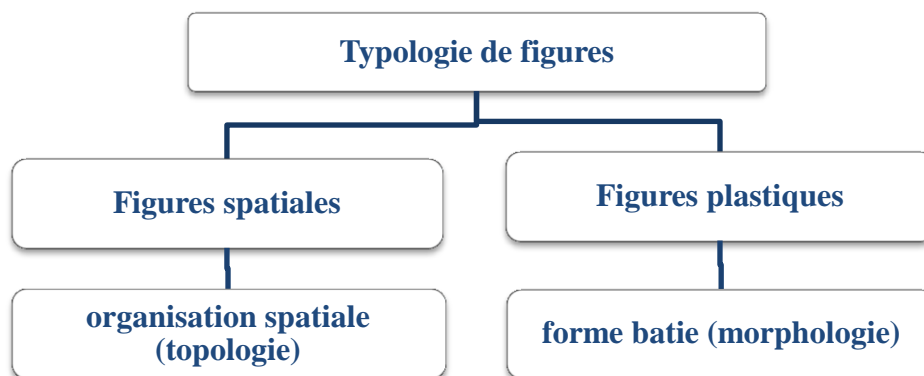


Figure n°02: Typologie des figures (source: auteur)

- **Le concept de type chez Norberg-Schulz**

Norberg-Schulz débute son interprétation du langage architectural par la typologie. Il justifie cela par le fait que chaque événement présuppose la possibilité de différencier des identités, autrement dit de considérer la chose particulière comme une manifestation d'un type universel. Le terme « type » n'est en rien synonyme ici à *idée* statique ; il indique au contraire un mode d'être « ouvert », que l'on peut principalement définir par sa forme première et qui se manifeste dans une figure concrète.

En se référant à Heidegger qui définit la différence entre l'être et l'étant comme différence ontologique. Norberg-Schulz transpose cette distinction à la forme première et à la figure, qui déterminent ensemble le typique. Ainsi il définit ce **typique** comme ce qui perdure dans le temps et dans l'espace ou, tout simplement, ce qui émane d'une

chose lorsque celle-ci est reconnue comme tell. Le typique n'a rien à voir avec le conventionnel puisqu'il manifeste une forme première spécifique qui appartient au milieu.

Ainsi, " le type comme une sorte de médiateur entre la figure et la forme première. Le type est plus concret que la forme première ; contrairement à la figure, il admet des variations. Il n'est ni réalisation ni origine : représentant un choix temporaire et local parmi des possibilités formelles fondamentales, on le définira comme un genre à l'intérieur d'une identité de l'être. Si les types n'existent pas, les réalisations seront toutes semblables et donc dénuées de sens, et les formes premières demeurent inconnues. Cela dit le typique se compose de principes plus que de formes toutes prêtes". (L'art du lieu, architecture et paysage, permanence et mutations. P143)

- **Typologie d'éléments constitutifs de la ville**

Norberg-Schulz reconnaît à Kevin Lynch d'être le premier à redécouvrir l'espace qualitatif en posant le problème en termes d'orientation. Il s'accord avec lui sur le fait que tout habitat est constitué de formes premières qu'il nomme «*points de repère*», «*nœuds*», «*voies*», «*quartiers*», «*limites*». Au plan figuratif, ces formes se manifestent en bâtiments caractéristique, places, rues, voisinages et frontières.

En s'appuyant sur les moments d'usage, Norberg-Schulz définit territoires, seuils, cheminements et buts comme typologie d'éléments constitutifs de la ville. Le territoire est ce que nous fréquentons, le cheminement est ce que nous suivons, le seuil est ce que nous traversons, le but ce que nous atteignons. La forme de base du territoire sera donc l'étendue univoque, celle du cheminement le passage continu, celle du seuil la transition séparatrice, et celle du but le centre de gravité qui rassemble - soit, d'une manière plus concrète ; le voisinage, la rue, la porte, l'intérieur ou la place (voire la façade).

Figure (étant)	Usage	Forme de base (être)
Territoire, quartier	Ce que l'on fréquente	l'étendue univoque
Cheminement, rue	Ce que l'on suit	Le passage continu
Seuil, porte	Ce que l'on traverse	la transition séparatrice
But, intérieur ou façade	Ce que l'on atteint	Le centre de gravité qui rassemble

Tableau N°01 : typologie d'éléments constitutifs de la ville

2-2-1-2 Topologie (l'organisation spatiale)

L'organisation spatiale se déploie horizontalement pour accueillir, ou admettre, l'usage que l'homme fait du lieu. Ce qui signifie que l'organisation spatiale «donne une place à une action». La forme concrète ouvre un espace dans lequel l'événement peut avoir lieu ; en d'autres termes, l'usage du lieu ne se produit pas dans le vide ou dans un espace mathématique abstrait.

L'organisation spatiale est soit topologique soit géométrique. Autrement dit, les rues, les destinations et les zones qui composent l'espace s'organisent avec plus ou moins de liberté ou de rigidité. L'ordre topologique, qui s'appuie sur la continuité des cheminements, la primauté des destinations et la limitation des territoires, est l'ordre premier. L'ordre géométrique suppose, quant à lui, la notion d'une continuité spatiale préordonnée dans laquelle sont situés rues et lieux. L'organisation spatiale doit nous informer sur la manière dont l'espace admet les événements. Elle est fondée sur les lois de la forme. Or la proximité, la clôture et la continuité gestaltistes ont pour contrepoints des agencements en grappe, en damier ou centrés, qui se prêtent à de multiples interprétations et se rencontrent sur toute la planète, dans les métropoles comme dans les hameaux.

D'ordinaire, l'organisation spatiale désigne l'extension horizontale, puisque la vie a lieu sur la terre et s'exprime rythmiquement en tant que *plan*.

L'analyse de l'organisation spatiale consiste à établir des schémas qui peuvent paraître quelque peu abstraits ; de fait, les plans des architectes semblent bien souvent schématiques et sans lien véritable avec la réalité. L'organisation spatiale n'est pas uniquement une partition territoriale en régions et secteurs donnant lieu à différentes activités ; elle est faite aussi de frontières et de liaisons. Correspondant d'une manière générale à la vie sur terre, elle réclame un rythme, autrement dit un mouvement ordonné. Cela implique que l'on remplace la conception traditionnelle, qui voit dans l'espace une res-extensa quantifiable, par une compréhension qualitative de l'existence.

2-2-1-3 Morphologie (forme bâtie)

Norberg-Schulz explique que le caractère dépend essentiellement de la tension puisqu'elle exprime la relation «terre-ciel». La tension indique clairement la base de la

chose, son élévation vers le ciel, son ouverture et sa fermeture. Le terme vaut autant pour la nature que pour l'œuvre façonnée par l'homme ; dans cette dernière, la tension doit nécessairement se poser en relation avec ce qui est donné. Cette relation présuppose donc que le donné se manifeste dans l'œuvre, bien que celle-ci puisse aussi pallier une lacune du milieu.

Dans l'œuvre façonnée par l'homme la tension se manifeste en tant que forme bâtie. Le terme « forme » se réfère principalement à ce qui s'élève dans l'espace, donnée naturelle ou artefact, et concerne donc le matériau, la couleur, la texture et la structure caractéristique des choses. En général, le terme se rapporte au comment de la présence, de l'élévation, de l'élargissement, de l'ouverture et de la fermeture. Il s'agit là encore de préconnaissance, laquelle concerne alors l'identification de la «corporéité» en la relation aux formes du milieu.

L'atmosphère ou le caractère d'une même organisation spatiale différera donc en fonction de son exécution. La distinction entre forme et figure tient au fait que des indices caractéristiques, telles les *tours* ou les coupoles, assument des aspects *très* différents selon la manière dont ils sont construits. La forme correspond le plus souvent à l'organisation de sa verticalité, laquelle exprime l'avoir lieu de la vie sous le ciel et se concrétise dans la tension de ce qui se *dresse*.

2-3 Signification du phénomène : Art du lieu

Dans son dernier ouvrage "*art du lieu : architecture et paysage, permanence et mutations*", Christian Norberg Schulz adopte la méthode phénoménologique philosophique de martin Heidegger pour comprendre ce que c'est l'architecture. Il prend le phénomène du lieu comme point de départ ; la figure, la forme et l'espace sont avancées comme le langage de l'architecture et il arrive à conclure que l'architecture ne présente que des variations sur l'art du lieu.

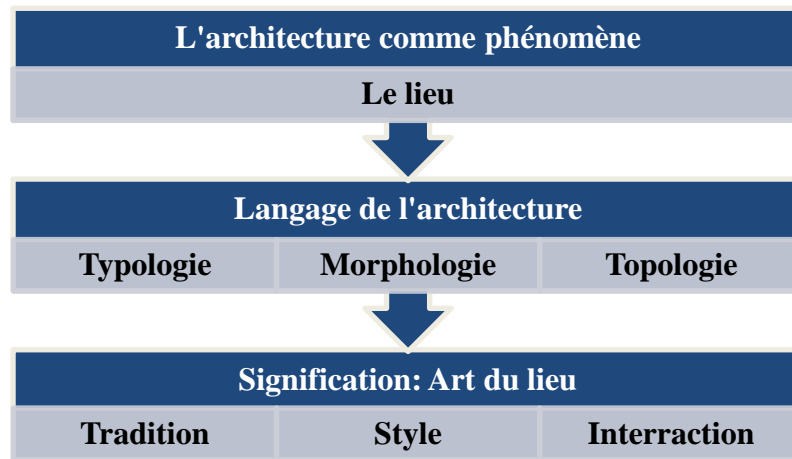


Figure N°03: phénoménologie de l'architecture (Source: auteur)

Norberg-Schulz fait la distinction entre "la tradition", "le style" et "l'interaction", qui représentent différentes interprétations du lieu. La tradition se réfère à l'architecture populaire ; elle reflète des dialectes locaux qui sont à l'origine de l'art du lieu. Le style, en revanche, traduit un langage qui cherche à saisir les formulations communes réapparaissant de pays en pays ; si les styles sont généralement adaptés aux traits distinctifs régionaux, ils conservent cependant une signification fondamentale et libèrent la tradition des limitations purement locales. Quant à l'interaction, il se réfère aux tentatives de l'architecture moderne ; visant à "*reconquérir les choses originelles*" et sans référence à la tradition et au style l'architecture moderne souligne, selon Norberg-Schulz une compréhension adéquate du lieu et du langage.

Pour l'auteur de la théorie du lieu, il est tout aussi important pour l'œuvre d'appartenir à la mémoire ; c'est en effet grâce à elle que l'art acquiert une signification collective. Cette observation nous ramène à l'empreinte qui unit dans le temps et l'espace les éléments constitutifs du lieu et, ce faisant, leur confère une atmosphère fondamentale. Mais aucun lieu n'étant semblable à un autre, les atmosphères seront innombrables, bien que possédant toutes un trait commun ; la tranquillité.

2-La phénoménologie du lieu

2-1 Le lieu

Selon la *Rousse*, le mot lieu est défini par : endroit, localité, édifice, local, etc., considérés du point de vue de leur affectation ou de ce qui s'y passe : vous n'étiez pas sur votre lieu de travail.

Le langage commun dit que les actes et les événements ont lieu ; en fait, il est impossible d'imaginer aucun événement sans le référer au lieu. Le lieu fait entièrement partie de l'existence. Mais alors qu'entendons-nous par lieu ? Certainement quelque chose de plus qu'une abstraite localisation. La notion du lieu implique donc de considérer en même temps la chose et notre relation (par l'habiter) la chose. C'est en effet l'habiter humain qui investit d'identité la matière. C'est ainsi que l'homme inscrit son histoire (personnelle ou collective) dans l'espace et dans le temps, par le mécanisme d'appartenance (identification et différenciation) à des collectifs (peuples, terres, lieux, etc.). Parler de lieux, c'est reconnaître l'environnement brut en tant qu'environnement vécu, c'est à dire en paysage. Ainsi, le lieu n'a pas de valeur absolue : ici n'est ici que par rapport à là-bas. L'expression française "*quelque part*" rend justice à cette qualité fragmentaire du lieu. Chaque lieu est une certaine proportion d'air et d'eau, de terre et de ciel qui résiste à toute logique : rien n'est plus particulier (moins universel) que chaque lieu. En même temps, chaque lieu est lié à d'autres lieux : aucun n'est réductible au statut d'objet ou de fétiche. En ce sens, le lieu ne sera jamais moderne. De la même manière qu'un texte ne se comprend que dans un contexte, tous les lieux sont liés les uns aux autres et forment, ensemble, un milieu.

Selon Norberg-Schulz le lieu définit un ensemble d'entités tangibles qui est matière, forme, texture et couleur. Cet ensemble ciblé dans un « espace » définit un « caractère d'ambiance » qui devient l'essence du lieu. En effet, l'auteur du *genius loci* (1981) définit un lieu par son caractère ou plus spécifiquement par son atmosphère qui est le résultat d'une multitude de phénomènes et d'ambiances. Le lieu est donc un phénomène total *qualitatif*, qui ne peut être réduit à aucune de ses propres caractéristiques sans perdre de vue sa nature concrète.

Le lieu représente cette part de vérité qui appartient à l'architecture : Il est la manifestation concrète du fait d'habiter propre à l'homme, et l'identité de l'homme

dépend de l'appartenance aux lieux. [...] La nature constitue en général une tonalité extensible complexe, un lieu qui, d'après les circonstances locales, acquiert une identité particulière.

2-2 La structure du lieu :

Habiter un lieu signifie pour Norberg-Schulz (1981), que l'homme est situé simultanément dans un espace et exposé à un certain milieu. Il y a deux fonctions psychologiques dans le fait d'habiter un lieu : l'orientation et l'identification. C'est donc de savoir où il se trouve et comment est ce lieu. Ainsi la structure d'un lieu devrait être analysée en termes d'*espace* et de *caractère* qui assurent respectivement l'orientation et l'identification. Alors que l'espace indique l'organisation tridimensionnelle des éléments composants le lieu, le caractère lui dénote "l'atmosphère" générale qui représente la propriété la plus compréhensive de n'importe qu'un lieu.

2-2-1 L'espace

L'espace n'est certainement pas un terme nouveau dans la théorie architecturale ; mais il peut avoir de nombreuses significations. La littérature courante distingue deux usages du terme : premièrement, l'espace comme géométrie tridimensionnelle. Deuxièmement, l'espace comme champ de perception. Mais, ni l'un, ni l'autre selon Norberg Schulz, ne sont satisfaisants, dans la mesure où ils sont abstraits de la totalité tridimensionnelle intuitive de l'expérience quotidienne, que nous pourrions appeler «l'espace concret». En fait, les actions humaines concrètes ne se déroulent pas dans un espace isotrope homogène, mais dans un espace saturé de différences qualitatives comme, par exemple, «en haut » et «en bas». Bien que les espaces puissent être décrits en termes mathématiques, le concept d'espace est toujours rattaché à des situations concrètes. Cette position correspond à l'affirmation de Heidegger d'après laquelle *«les espaces reçoivent leur être des lieux et non de l'espace»*.

L'analyse de l'organisation spatiale consiste à établir des schémas qui peuvent paraître quelque peu abstraits. L'organisation spatiale n'est pas uniquement une partition territoriale en régions et secteurs donnant lieu à différentes activités ; elle est faite aussi de frontières et de liaisons. Correspondant d'une manière générale à la vie sur terre, elle réclame un rythme, autrement dit un mouvement ordonné. Cela implique que l'on

remplace la conception traditionnelle, qui voit dans l'espace une res-extensa quantifiable, par une compréhension qualitative de l'existence.

D'ordinaire, l'organisation spatiale désigne l'extension horizontale, puisque la vie a lieu sur la terre et s'exprime rythmiquement en tant que *plan*.

L'organisation spatiale est soit topologique soit géométrique. Autrement dit, les rues, les destinations et les zones qui composent l'espace s'organisent avec plus ou moins de liberté ou de rigidité. L'ordre topologique, qui s'appuie sur la continuité des cheminements, la primauté des destinations et la limitation des territoires, est l'ordre premier. L'ordre géométrique suppose, quant à lui, la notion d'une continuité spatiale préordonnée dans laquelle sont situés rues et lieux. L'organisation spatiale doit nous informer sur la manière dont l'espace admet les événements. Elle est fondée sur les lois de la forme. Or la proximité, la clôture et la continuité gestaltistes ont pour contrepoints des agencements en grappe, en damier ou centrés, qui se prêtent à de multiples interprétations et se rencontrent sur toute la planète, dans les métropoles comme dans les hameaux.

Pour déterminer la structure de ce qu'il appelle l'espace concret, Norberg-shulz Christian prend les éléments suivants comme points de départ :

2-2-1-1 La distinction entre les lieux naturels (paysages) et les lieux artificiels (implantations) :

Les éléments naturels sont évidemment les composants premiers des données, et les lieux sont définis en termes géographiques. L'implantation et le paysage entretiennent un rapport figure-fond. N'importe quelle fermeture se manifeste comme « figure » par rapport au territoire étendu du paysage. En cas d'altération de ce dit rapport, l'«implantation» vient à perdre son identité ; il en va de même pour le paysage en tant qu'il représente une extension compréhensive. Dans un contexte plus vaste, n'importe quel paysage fermé devient un centre qui peut faire fonction de «pivot» par rapport au milieu environnant ; à partir du centre, l'espace s'étend en diverses directions avec une continuité variable (le rythme).

2-2-1-2 La catégorie terre-ciel (horizontale-verticale).

Il est bien évident que les directions principales sont l'horizontale et la verticale, qui correspondent à la terre et au ciel. Centralisation, direction et rythme sont donc les autres propriétés importantes de l'espace concret.

Les principaux éléments urbains sont les centres (les places) et les parcours (les rues). Dans les deux cas, il s'agit de lieux fermés, étant donné que leur identité spatiale dépend de la présence de limites latérales, relativement continues.

Aux centres et parcours, on peut ajouter aussi le concept de domaine (les quartiers) pour indiquer un type de clôture fondamentale ; un district urbain est un domaine et dans ce cas la présence de la limite a une importance décisive. En fait le district est délimité soit par un contour évident soit par un changement de tissu urbain, ce qui implique une limite. La combinaison des centres, des parcours et des domaines peut produire des totalités complexes qui correspondent à l'orientation qui est besoin humain. Le centre, le parcours et le domaine sont des concepts généraux abstraits qui traduisent en terme architecturaux les principes de gestalt.

L'importance des configurations archétypiques est confirmée par le fait que dans chaque partie du monde, les villes et les villages appartiennent toujours au type central ou longitudinal ou bien encore, au type agglomération. Les deux schémas spatiaux qui ont un intérêt particulier sont la grille et le labyrinthe. La grille est une infrastructure de parcours, ouverte et orthogonale, qui peut être remplie par des édifices de manière très variée. Le labyrinthe, au contraire, est caractérisé par l'absence de parcours droits et continus, sa densité est élevée : il constitue le schéma traditionnel de l'espace arabe.

2-2-1-3 La catégorie et extérieur-intérieur

Le rapport intérieur-extérieur, premier aspect de l'espace concret, sous-entend que l'espace possède une variété d'extensions et de fermetures. Alors que les paysages se distinguent à cause de leur extension peu variée mais substantiellement continue, les implantations, elles, sont des entités fermées.

La qualité évidente de tout lieu artificiel c'est la fermeture ; Le caractère et les propriétés spatiales d'un lieu sont donc déterminés par ses modalités de fermetures.

L'espace fermé signifie avant tout un lieu distinct et séparé du milieu contigu grâce à la construction d'une limite. Cette limite peut être présente de manière moins rigide comme, par exemple, un groupement dense d'éléments, avec une ligne de démarcation bien marquée. Une fermeture peut également résulter d'un changement de consistance du terrain.

Les modalités de clôture dépendent de la propriété concrète des lignes de démarcation, qui déterminent deux aspects du même phénomène : le degré de clôture ouverture et l'orientation spatiale.

2-2-2 Le caractère :

L'autre progrès fondamental de la théorie de Norberg Schulz est le concept de «caractère». Le caractère est déterminé par la manière dont les choses sont, et il offre à notre enquête une base pour l'étude des phénomènes concrets de notre vie quotidienne. C'est uniquement de cette manière que l'on peut saisir complètement le *genius-loci* «l'esprit du lieu» que les anciens reconnaissaient comme cet «opposé» avec lequel l'homme doit transiger pour acquérir la possibilité d'habiter.

Le concept de caractère est plus générique et plus concret que celui d'«espace». Il détermine la manière dont les choses sont et dénote aussi bien une atmosphère générale qui comprend tout, que la forme concrète et la substance des éléments qui définissent l'espace. Norberg Schulz dit que toute *présence* réelle est intimement liée à un "*caractère*". Une phénoménologie du caractère doit comprendre une somme de caractères connus et une enquête sur leurs déterminants concrets. C'est ainsi qu'aux actions différentes correspondent des lieux de caractères différents : l'habitation doit être «protectrice», le lieu de travail «efficace», la salle de bal «festoyante», l'église «solennelle». D'habitude, lorsque l'on visite une ville étrangère on est surpris par son caractère singulier, et cette différence devient importante pour notre expérience. Les paysages eux aussi possèdent parfois un style «naturel» particulier : on parle de paysages «stériles», «fertiles», «accueillants», «menaçants». Il faut bien reconnaître qu'en général *tous les lieux ont un caractère* et que le caractère est la modalité principale de la «destination» a priori au monde. Le caractère d'un lieu a aussi une fonction temporelle ; il change avec les saisons, le cours du jour et la situation météorologique : tous ces facteurs déterminent, avant tout, des conditions de *lumière*

différentes. Quand il s'agit du milieu fabriqué par la main d'homme, le caractère dépend donc de comment les choses sont faites et, ainsi, il est déterminé par la réalisation technique (la «construction»).

Norberg-Schulz explique que le caractère dépend essentiellement de la tension puisqu'elle exprime la relation «terre-ciel». La tension indique clairement la base de la chose, son élévation vers le ciel, son ouverture et sa fermeture. Le terme vaut autant pour la nature que pour l'œuvre façonnée par l'homme ; dans cette dernière, la tension doit nécessairement se poser en relation avec ce qui est donné. Cette relation présuppose donc que le donné se manifeste dans l'œuvre, bien que celle-ci puisse aussi pallier une lacune du milieu.

2-2-2-1 La forme

Dans l'œuvre façonnée par l'homme la tension se manifeste en tant que forme bâtie. Le terme « forme » se réfère principalement à ce qui s'élève dans l'espace, donnée naturelle ou artefact, et concerne donc le matériau, la couleur, la texture et la structure caractéristique des choses. En général, le terme se rapporte au comment de la présence, de l'élévation, de l'élargissement, de l'ouverture et de la fermeture.

Le caractère d'un « lieu artificiel » est caractérisé avant tout par ses possibilités «d'ouverture». La compacité ou la transparence des limites influencent l'espace qui peut apparaître soit isolé, comme dans le premier cas, ou alors comme faisant partie d'une totalité plus importante, comme dans le second. C'est dans ce contexte qu'il faudra souligner que le sens d'un édifice est lié en tout premier lieu à sa structure ou à ce que Norberg-Schulz appelle la corporéité du bâtiment.

2-2-2-2 Interprétation de la corporéité de la forme bâtie

La forme bâtie correspond dans un certain sens à la corporéité de l'homme et c'est à travers l'identification que l'on connaît le comment de l'être in situ. Le rôle de la forme est justement d'incarner un lieu dans lequel s'ouvre un espace pouvant admettre la vie qui y aura lieu. Quand il s'agit du milieu fabriqué par la main d'homme, le caractère dépend donc de comment les choses sont faites et, ainsi, il est déterminé par la réalisation technique (la «construction»).

L'interprétation de la corporéité d'un bâtiment en forme unitaire est l'un des aspects architecturaux les plus courants. Cette corporéité peut être osseuse, massive, légère ou lourde, statique ou dynamique. Ce caractère ou aspect fondamental est mise en évidence principalement par le mur : son traitement formel, la dimension et la position des fenêtres. Cette dernière se rapporte aussi à la profondeur de l'ouverture : fenêtre faisant saillie ou dans un renforcement-critère déterminant puisqu'il souligne le relief. Il arrive fréquemment qu'un bâtiment censé donner l'impression d'une enveloppe légère, ou appartenant à une tradition soulignant ce caractère, soit en contradiction avec ses fenêtres qui prennent l'aspect de profondes niches. La division de la fenêtre est tout aussi importante l'emploi de croisillons renforce le plan du mur, tandis qu'une surface de verre ininterrompue peut donner l'impression d'un trou et accentuer la masse du mur. Les détails qui singularisent le mur et ses extrémités - soubassement, angles, corniche - doivent être traités avec la plus grande attention. La qualité d'un mur dépend de l'effet produit par sa couleur et par les matériaux qui apparaissent à sa surface. L'atmosphère du lieu est intimement liée à ces caractéristiques générales représentent une réponse au milieu, celle-ci même que Khan attend lorsqu'il se demande : «Que veut être le bâtiment» ? Mais la forme bâtie illustrant la relation terre-ciel par l'intermédiaire du mur, celui-ci réclame une analyse plus approfondie, En d'autres termes, il faut se demander comment le mur repose sur le sol, s'élève dans l'espace et se termine sous le ciel.

2-2-2-3 Caractéristiques de l'articulation

L'articulation détermine donc comment un édifice repose, s'élève et reçoit la lumière. Le terme repose indique le rapport de l'édifice avec la terre, alors que s'élève se situe dans le rapport avec le ciel.

La base : Le fait de reposer est concrétisé par le traitement de la base et du mur. Ainsi, une base massive et concave, avec des horizontales accentuées *ancrer* l'édifice au terrain, alors que l'accentuation des verticales a tendances à le *libérer*.

Le mur : le ciel et la terre se rencontrent ainsi dans le mur et la manière d'être de l'homme est concrétisée par la solution apportée dans cette rencontre.

Le toit : La forme du toit est elle aussi, déterminante pour l'instauration d'un rapport significatif entre les verticales et les horizontales : les toits plats ou pentus, les

tympan, les coupes et les flèches pointues ont des rapports différents avec le ciel et la terre, ils définissent le caractère général de l'édifice.

Les ouvertures : les ouvertures sont généralement utilisées pour concrétiser différents rapports intérieur-extérieur. Les trous pratiqués dans les murs massifs accentuent la clôture et l'intériorité, alors que le remplissage d'un mur d'ossature avec de grandes surfaces vitrées immatériatise l'édifice et crée une interaction entre extérieur et intérieur. Les ouvertures reçoivent et transmettent la lumière, elles déterminent donc fondamentalement le caractère architectonique.

Des lieux aux grandes dimensions sont souvent caractérisées par des typologies particulières de fenêtres et de portes qui deviennent ainsi des motifs ou le caractère local se concentre et se représente.

Les matériaux et les couleurs : les matériaux et les couleurs peuvent contribuer de façon décisive au caractère : la pierre, la brique et le bois sont des présences différentes qui expriment de quelle manière les édifices sont sur la terre. Le choix de matériaux ou de la couleur n'est pas intimement liés à la mise en œuvre en général, car l'indépendance peut également être significative comme lorsque des murs construits sont peints dans le seul but d'avoir une fonction concrète. Ce type de liberté se révèle surtout dans les espaces fermés ou le contact direct avec le milieu extérieur est moins sensible, le caractère implique alors le **rassemblement** de significations éloignées.

Les lieux artificiels constituent une hiérarchie de niveaux d'environnement. A l'extérieur, l'implantation se lie dans sa totalité avec le paysage naturel ou culturel où elle se trouve. A l'intérieur, l'insertion possède des lieux subordonnés comme les places, les rues et les districts (les quartiers). Ces lieux subordonnés intègrent eux aussi des édifices qui les définissent, et qui ont des buts différents. A l'intérieur des édifices il y a des espaces internes au vrai sens du mot : ils contiennent des choses faites par l'homme qui précisent la destination la plus intime. Les propriétés structurelles des différents niveaux et leurs relations formelles concrétisent la «forme de vie» dans son ensemble, et ceci au sens individuel et au sens social.

2-3 L'esprit du lieu

Nous pouvons dire qu'il est possible comprendre n'importe quel milieu sur la base des aspects structurels que sont la figure, la forme et l'espace. Un lieu qui, d'après l'interaction entre figures, formes et espaces, acquiert une identité particulière. Cette identité, ou «esprit» est appelée aussi *genius loci*. *Le genius-loci* est considéré comme cette réalité concrète que l'homme affronte dans la vie quotidienne. Dans son ouvrage *Genius loci*, paru en édition originale italienne en 1979, Christian Norberg-Schulz avançait que le lieu, quel qu'il soit, ne puisse être compris qu'à partir d'une description localisée (une description de ce qui se trouve dans le lieu) et non dans un cadre d'analyse exogène satisfait de plaquer n'importe où, ici une théorie, là des catégories stylistiques forgées ailleurs. En d'autres mots, l'approche de Norberg-Schulz visait à saisir le caractère inhérent de chaque lieu ; la phénoménologie du cadre bâti et, a fortiori, le concept de *genius loci* postulent en effet que chaque lieu soit absolument distinct des autres.

Un lieu se distingue donc par son atmosphère : d'un milieu à l'autre, celle-ci varie par toutes sortes de nuances tributaires des conditions météorologiques, de la position du soleil et des saisons. Ainsi, il est bien connu que les vieilles villes ont toutes une atmosphère caractéristique qui se manifeste en tant que cachet personnel ou génie du lieu. L'esprit du lieu n'est pas une somme de figures mais une véritable aura qui doit être comprise et avec laquelle on doit entrer en contact. On peut dire d'une manière générale que les significations rassemblées par le lieu constituent son *genius loci*.

En d'autres mots, le *genius loci* peut baliser une sorte de psychanalyse du lieu, qui nous permet comprendre et de déterminer les caractéristiques concrètes d'un qui font de lui un lieu unique, autrement dit, ce qui constitue sa spécificité disant son identité.

Une qualité effective d'un lieu dépend de son l'atmosphère. De fait, toute image locale s'accompagne d'une empreinte particulière qui en est la synthèse par excellence. Dire qu'un lieu est dépourvu de caractère signifie par conséquent que son atmosphère n'est plus reconnaissable. La perte de lieu typique de notre époque est surtout une disparition de cette atmosphère locale ou, mieux encore, de l'empreinte unificatrice. Or ce n'est pas la force expressive des choses mais leur nature même, autrement dit le mode d'être des qualités de forme, qui met en évidence l'atmosphère du lieu.

Cette atmosphère ou empreinte particulière, si difficile à représenter car elle n'est ni une substance que l'on pourrait nommer ni une qualité susceptible de servir comme adjectif, est à la fois le point de départ et le but duquel tend l'art du lieu. Ineffable et omniprésente, elle conditionne le lieu et ne peut être saisie qu'en tant que genius loci, esprit échappant à toute caractérisation. ". (L'art du lieu, architecture et paysage, permanence et mutations. P198)

2-4 Le temps

L'identité du lieu nous ramène aussi à l'empreinte qui unit éléments constitutifs du lieu dans le temps. De fait, espace, forme et figure coopèrent également dans le développement de l'identité du lieu dans sa dimension temporelle. L'avoir lieu de la vie est temps, de sorte que le lieu possède une permanence plus grande que les autres manifestations de la vie. La *stabilitas-loci* est effectivement un présupposé existentiel premier.

La plupart des habitats ont une *histoire* qui au fil du temps, a été soumise à une série d'interprétations de l'esprit du lieu. Le nouveau qui vient s'ajouter doit s'intégrer dans cet ensemble sans le figer ; en réalité, s'il a quelque authenticité, ils apportent même un nouvel éclairage sur ce qui est déjà, puisque l'originel est toujours fécond en possibilités qui ne se dévoilent que dans l'usage de ce qui est présent. Ce n'est que de cette manière que l'architecture contribuera à l'autoréalisation du lieu : le génie du lieu n'est pas un concept statique mais un mode d'être vivant. Ce processus d'autoréalisation requérant moins la répétition que la composition. Il ne sera plus une liste de termes beaux et prêts à l'usage mais une interaction élaborée dans laquelle les lois de gestalt jouent un rôle important.

Le terme autoréalisation souligne que l'on ne peut arrêter le processus d'interaction qui manifeste la vie du lieu. Mais il signifie aussi que le lieu doit conserver son identité au cours des changements autrement dit demeurer le même sans être jamais pareil.

Conclusion :

Le présent chapitre est consacré à l'explicitation de la méthode d'analyse et d'interprétation du phénomène. Ainsi et tout en s'appuyant sur la théorie du lieu, nous avons exposé les grandes lignes pour définir la structure du phénomène (lieu) c'est-à-dire l'organisation spatiale, la forme bâtie et leur interaction. Nous avons défini la notion l'identité du lieu par celle de l'esprit du lieu qui se situe très précisément dans l'interaction entre espace et caractère. Enfin et tout en prenant en considération le facteur du développement historique, il serait alors possible de comprendre l'identité locale et de saisir dans quelle mesure le lieu s'est réalisé au cours de l'histoire.

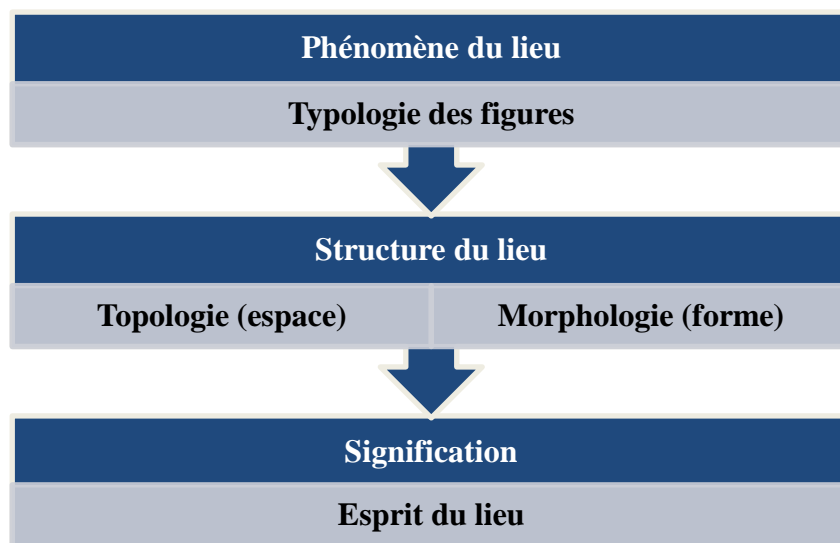


Figure N°04 : phénoménologie du lieu selon Norberg Schulz (Source: auteur)

Cinquième chapitre :
Présentation du cas d'étude

Introduction

Le volet pratique de cette recherche commence incontestablement à partir de ce cinquième chapitre. Ainsi en se référant à la dimension spatiale et à la dimension temporelle de l'identité, nous avons fait une présentation de notre cas d'étude à travers une description de tous ce qui se trouve à Béni-Abbes. Spatialement, il s'agit de descendre une série d'échelles spatiales qui s'emboîtent l'une dans l'autre partant de la situation géographique et des éléments du site naturel et arrivant jusqu'aux éléments construits. Temporellement, il s'agit de rappeler l'histoire de la ville depuis les premières installations à Béni-Abbes jusqu'à nos jours. Pour se faire nous avons utilisé des documents d'archives, principalement des notices historiques qui ont été faite dans des époques différentes.

1- Situation

1-1 Béni-Abbès, c'est où ?

Béni Abbès est une commune de la wilaya de Béchar, situé 250 km au Sud-Ouest de Béchar et à 1 200 km au sud-ouest d'Alger, depuis 2015 elle est le chef-lieu de la Wilaya déléguée de Béni-Abbès. Pôle touristique aux portes du Grand Erg Occidental, la ville est également surnommée la *Perle de la Saoura* ou l'*Oasis blanche*.



Figure N°01 : Situation de Béni-Abbès (source : direction du tourisme wilaya de Béchar)

Sur la longue piste transsaharienne qui relie, à travers le Grand Désert, l'Afrique du Nord à l'Afrique noire, Béni-Abbès est la première Étape. C'est le centre administratif d'un vaste

territoire axé par l'oued Saoura. Cette région a une individualité bien marquée, au point que l'Erg de la Saoura fut appelé le Grand Erg occidental

. Béni-Abbès appartient au territoire de la wilaya de Béchar et est situé donc au centre de la ce territoire. Sa distance d'Igli est de 45 kilomètres. Le territoire de Béni-Abbès s'étend au sud jusqu'à Kerzaz, dont il est distant de 110 kilomètres. A 75 kilomètres plus au sud se trouve Ksabi qui appartient à la wilaya d'Adrar relève du commandant des oasis du Touat. De ce point partent les routes de Timmimoun et d'Adrar. À 110 kilomètres au S.-S.-O. de Béni-Abbès se trouvent le ksar et l'oasis de Tabelbala. Mais avant d'atteindre tabelbala il faut passer par deux localités : Zeghamra située à 40 km environ à l'ouest de Béni-Abbès et El-Ougarta à 50 kilomètres environ au sud-ouest.

L'accès à la ville de Béni-Abbes à partir de la route nationale n°06 se fait à travers le chemin de wilaya n°01 sur une distance de 15 km de route, qui devient pratiquement une impasse en arrivant à cette ville.

1-1-2-Limites administratives

La capitale de la Saoura, Béni-Abbes est en même temps un chef-lieu de commune et un chef-lieu de Daïra qui regroupe deux communes qui sont Béni-Abbes et Tamtert. Par rapport à la ville de Bechar, il faut parcourir 230 km sur la nationale 6 (RN6) et une quinzaine de KM sur le chemin de wilaya 1 (CW1). Cependant, on peut y accéder par la route de Taghit et Igli, qui représente l'ancienne piste qui suivait les cours de la Zousfana et de la Saoura.

La limite administrative communale de BENI ABBES est définie par cinq communes limitrophes qui sont :

- Au Nord-Est....la commune de Taghit.
- Au Nord.....la commune d'Igli .
- À l'Ouest.....la commune de Tabelbala.
- Au Sud.....la commune de Kerzaz.
- À l'Est.....la commune de Tamtert.

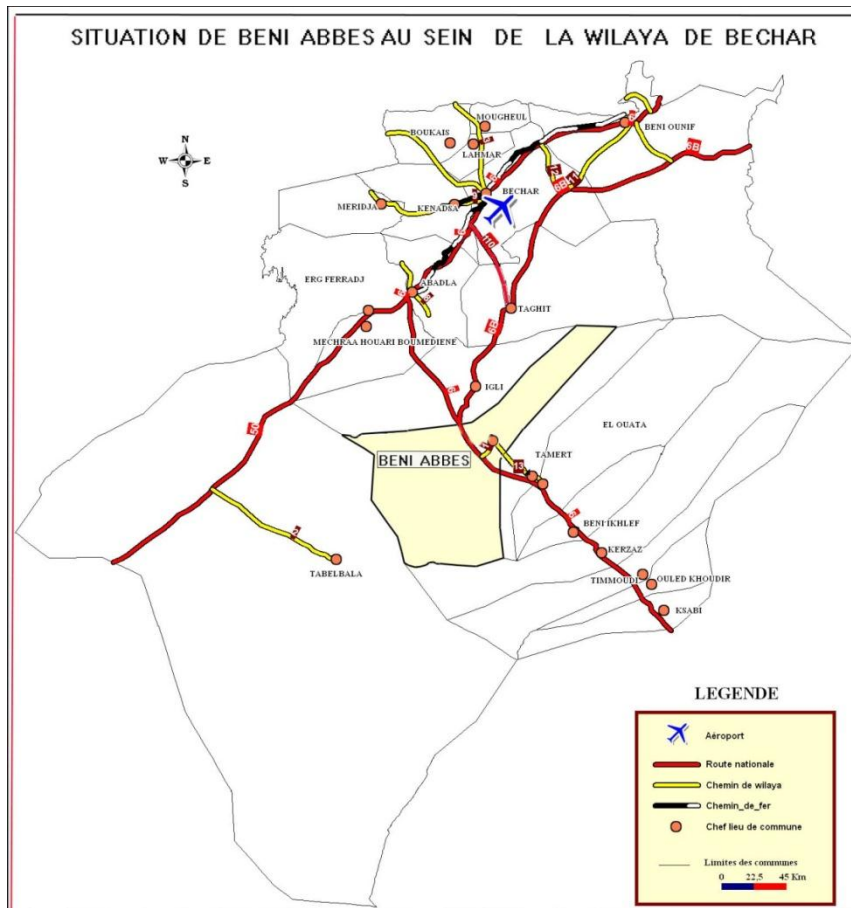


Figure N°02 : Situation de Béni-Abbes par rapport à Béchar (source : direction de transport wilaya de Béchar)

1-3 Population

La population de Béni Abbès a été formée, au cours de l'histoire, d'un métissage de différentes tribus de provenance diverses. Cette particularité persiste de nos jours où la population, constituée de différentes ethnies, vit en harmonie. On distingue quatre ethnies principales :

-Arabe : elle constitue la majeure partie de la population et en proviennent les tribus fondatrices (Oulade Mehdi, Ouled Rahhou ...), Châamba et Ghenanma et d'autres moins importantes.

-Arabophone : elle représente une partie importante de la population, c'est un groupe d'origine africaine autochtone islamo-arabisé ;

-Berbère : une minorité constituée d'immigrants des petites villes avoisinantes, Igli et Mazzer.

-Touareg : une minorité qui vient de l'extrême-sud algérien, qui a des caractères spécifiques et dont les hommes occupent les emplois de bouchers et de forgerons.

Au début du xxe siècle, la population de Béni Abbès n'atteint pas mille habitants mais juste après l'indépendance, elle s'accroît considérablement.

Année	1866	1906	1998	2001	2005	2009
Population	600	620	10 152	12 000	11 450	11 416

Tableau N°01 : Nombre de population (source : étude PDAU Béni-Abbes, direction d'architecture et d'urbanisme de la wilaya de Béchar)

1-4 Le climat.

Climat est essentiellement saharien, caractérisé par la sécheresse de l'atmosphère et les grands écarts de température, des étés très chauds, des hivers tempérés avec nuits froides, des vents violents.

Le climat saharien ne comprend guère que deux saisons, une tempérée et une chaude. La, saison, tempérée, ou d'hiver, commence dans le courant d'octobre. Pendant cette saison, les journées sont tièdes et les nuits fraîches, mais jamais très froides, bien que le soir on allume le feu. Le thermomètre descend rarement à zéro. La saison estivale ou chaude dure d'avril à octobre. La chaleur est très forte pendant cette saison ; elle devient pénible *et* partir du mois de juin et se maintient chaude jusqu'à la fin de septembre, avec des variations brusques, mais de très courte durée. Le climat est sain ; aussi l'état sanitaire est il toujours aussi satisfaisant que possible.

Le siroco s'allie souvent à la chaleur pour augmenter la fatigue. Le vent soulève une poussière atroce, aveuglante, qui dessèche les fosses nasales et le gosier. Lorsqu'il souffle, au désespoir de tout le monde, on doit se blottir pour ne pas être aveuglé, car il arrive que la poussière forme un brouillard de sables si épais qu'il voile le soleil.

Ces nuages de poussière forment parfois de véritables trombes de sables, qui paralysent l'exécution de tous les travaux. A ce phénomène s'en ajoute encore un autre très énervant. Ce sont les orages sans pluie, assez fréquents pendant la période estivale ; ils déterminent souvent une tension électrique qui impressionne désagréablement tout le monde, bêtes et gens.

Dans les appartements, la température varie suivant leur exposition, mais dépasse rarement 35 degrés. La température extérieure est beaucoup plus élevée ; aussi, dans la journée, est-on saisi d'une sensation de fraîcheur en entrant dans les appartements dont on a eu soin de fermer

toutes les ouvertures. La nuit, au contraire, il semble que l'on pénètre dans une fournaise, tellement l'on est saisi par la chaleur suffocante qui se dégage des murs surchauffés. C'est pourquoi, dès la chute du jour, on ouvre les portes et les fenêtres pour laisser entrer l'air frais de la nuit.

Vents

L'air est très fréquemment agité, mais il s'agit le plus souvent de vents faibles à modérés. Les huit vents soufflent ici et les trois directions dominantes sont dans l'ordre et suivant l'époque de l'année : NE, E et SW.

Malgré la grande fréquence du vent au Sahara, malgré la violence des tempêtes qui semblent vouloir constamment et rapidement changer la physionomie de la dune, « l'erg est immuable dans les limites de la vie et de la mémoire humaines »¹.

Cependant « il n'en est plus de même si nous envisageons le Grand Erg du point de vue d'où les géologues mesurent le temps. Nous voyons alors l'erg se déplacer dans toute sa masse sous la poussée des vents dominant. Depuis la fin du quaternaire, c'est-à-dire depuis la fin d'une période géologique toute proche du nous, il est évident que l'erg du Gourara a notablement bougé ; tout entier, en bloc, il tend à remonter les pentes de sa cuvette vers l'Ouest, refoulant la Saoura »².

La nébulosité : elle est extrêmement faible. Exprimée en dixièmes de la surface couverte du ciel, de 0 à 10, 0 s'appliquant au ciel pur et 10 au ciel entièrement couvert.

Humidité atmosphérique : Très faible, Les moyennes générales annuelles de l'humidité relative (de 0 à 100). Cette siccité de l'air entraîne, en été une évaporation intense.

2-Le site

2-1 Relief du sol

Toutes les régions sahariennes n'ont pas la diversité de structure de celle-ci. Trop longtemps abusé par le roman et le cinéma, on ne conçoit pas le désert sans sable. Le mot «Sahara» évoque en lui l'image classique du méhari et du palmier se profilant sur une dune, et cependant il n'est que de jeter un regard sur une carte pour constater combien le sable tient

¹ Etude historique, géographique et médicale, C. rames p 95

² Ibid. p 95

une place relativement faible dans l'immensité de la Saoura. Le voyage à Béni Abbés, est rempli de découvertes et assujettit le voyageur à une amalgame d'impressions, il satisfera sa curiosité. Durant le parcours il verra des chaînes montagneuses avec leur noire patine, il traversera une hamada aride et, au terminus du long ruban de piste, arrivera dans une oasis verdoyante en bordure de ce Grand Erg occidental aux sables merveilleux. Béni Abbés se situe sur la rive gauche de l'oued Saoura, sur la bordure ouest du grand erg occidental.

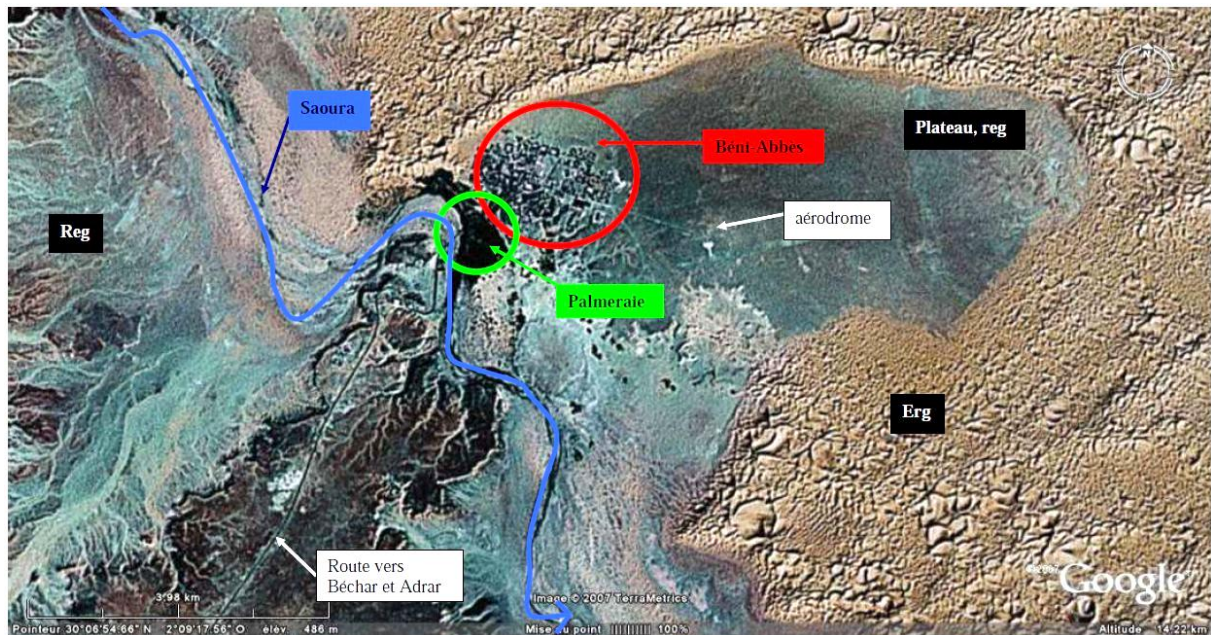


Figure N°03 : Béni-Abbes vue de l'espace (source : Rapport de stage établi par 2007 par Camille CLEMENT)

Les derniers rameaux du djebel Bechar finissent dans la région d'Igli et peu après, vers le sud, commence la Hamada du Guir. C'est un reg caillouteux, presque plat, avec végétation d'une extrême rareté. En poursuivant vers le sud, on laisse sur sa droite le djebel Zeghamra, premier chaînon du massif noir de l'Ougherta, la Hamada cesse brusquement en arrivant à la vallée de la Saoura qui, partout, la sépare du grand Erg. Cette vallée présente ainsi deux rives complètement dissemblables.

Nous présentons dans ce qui suit des descriptions détaillées des différents éléments (choses) qui composent le paysage dans lequel se trouve la ville de Béni-Abbes ; ces descriptions sont recueillies des divers documents notamment des archives, des guides touristiques ainsi que des études faites sur la région.

2-2 L'Erg

Les sables du Grand Erg occidental sont accumulés sur un socle de reg prolongement de celui de la hamada du Guir dont il a l'altitude et la constitution. Ses imposantes dunes dominent l'oued sur sa rive gauche, mais parfois s'en éloignent, laissant à nu de vastes golfes de reg pierreux. C'est à hauteur de l'un d'eux que se trouve Béni-Abbès.

Les dunes qui constituent la bordure ouest de l'Erg ont une altitude moyenne de 50 mètres environ. L'une d'elles, un peu plus haute se situe à l'extrême Nord de la ville et descend jusqu'au lit de l'oued, permet de dominer et de contempler l'immense houle pétrifiée, spectacle d'une inoubliable majesté.

Les dunes du grand Erg, que l'on aperçoit d'une façon confuse en quittant El-Morra se dessinent nettement après El-Moungar et se rapprochent de la Zousfana, dont elles atteignent la rive gauche à Taghit. Elles forment ensuite la limite Est de cet oued et suivent à une distance assez rapprochée le cours sinueux de ce fleuve en dessinant une série de saillants et de rentrants.

A quelques kilomètres au nord de Mazzer, l'Erg s'éloigne vers l'Est et forme un plateau semi-circulaire, large de 8 kilomètres environ et profond de 6 kilomètres. Sur un éperon de ce plateau, et à peu près à son centre, a été bâti le ksar de Mazzer, qui était autrefois une dépendance d'Igli.

A hauteur de Béni-Abbès, l'Erg s'éloigne de nouveau vers l'Est et forme un autre plateau analogue à celui de Mazzer. La chaîne de dunes qui marque la lisière de l'Erg est d'une élévation moyenne de 50 mètres. Derrière cette chaîne s'étend cette immense plaine de sables offrant l'aspect d'un océan démonté par une tempête, dont les flots formant d'énormes vague sauraient été subitement pétrifiés.

Des cols, d'un accès facile, permettent de franchir cette chaîne pour pénétrer dans cette vaste plaine ondulée. L'ascension d'une dune n'est pas chose facile, en raison du sable qui glisse sous les pieds ; mais le merveilleux spectacle qui s'offre aux yeux, en arrivant au sommet, fait oublier les fatigues endurées pour l'atteindre.

Du point culminant, il est facile de voir dans l'Erg les longs sillons qui forment des chaînes allongées, rectilignes ou courbes, entre lesquelles apparaît parfois le sous-jacent ; ces sillons entourent souvent des cuvettes où l'on trouve de la végétation et quelquefois de l'eau.

Cet erg, malgré son aspect effrayant, est habité. Les dunes s'espacent parfois, ménageant entre elles des bandes de terrain où réapparaît le reg ; ce sont les *Fedj* ou *Gassi*. Si la dune est aride, les *gassi* présentent des pâturages parfois abondants et quelques puits.

Ce sont les *fedj* que le voyageur qui navigue dans l'erg empruntera de préférence, même si cela l'oblige à faire de grands détours. Le chameau, en effet, répugner à marcher dans le sable, pas plus qu'il n'est taillé pour la course. Le chameau est le «vaisseau du désert » en raison de sa sobriété, mais il ne fera, sans risques pour lui, de longues étapes, que s'il va au pas - le trot même le fatigue très vile — et s'il avance sur un terrain plat et résistant. Dans l'erg, dès qu'on abandonne le fedj, il faut aller à pied, et je n'en veux pour preuve que le slogan devenu classique, du méhariste civil ou militaire : « le méhariste est un monsieur qui va à pied en tirant son chameau par la corde».

On a cru longtemps que les dunes, sous l'action des vents, se déplaçaient : ce n'est qu'une illusion. Le vent le plus violent ne fait qu'enlever un peu de sable en tourbillons sur une faible épaisseur, et lorsque le calme renaît, rien ne semble changé.

Le grand Erg est loin d'être inaccessible dans les conditions où l'on voyage dans les régions sahariennes. La nature a heureusement laissé, entre ces énormes amoncellements de sables, des espaces découverts permettant aux caravanes de les traverser, quoique la marche soit pénible en raison du peu de résistance du sable sous le pied de l'homme. La meilleure manière de voyager dans ces régions, c'est d'effectuer le voyage sur un méhari, qui a le pied fait pour les sols mous. En outre il est nécessaire d'avoir des guides connaissant les points d'eau, peu nombreux dans l'Erg, et aussi d'avoir une provision d'eau suffisante pour les étapes où les puits seraient encombrés par les éboulements de sable, ce qui arrive fréquemment.

2-3 La hamada

Les derniers rameaux du Djebel Béchar finissent dans la région d'Igli et peu après, vers le Sud commence la hamada du Guir. *C'est le reg caillouteux, presque Absolument plat, avec une végétation d'une extrême rareté, sans autre point de repère que la piste jalonnée par des redjem de pierres ou de «champignons de Bou Amama »*. En poursuivant vers le Sud, on laisse sur sa droite le Djebel Zeghamra, premier chaînon du noir massif d'Orgarta que la piste pénétrera au niveau de la Zaouïa du Guerzim.

La Hamada, très déchiquetée, offre l'aspect d'une côte maritime à quelques kilomètres au sud d'Igli, la falaise s'éloigne du lit de la rivière et forme vers l'Ouest un vaste cirque d'une largeur de 6 kilomètres et d'une profondeur à peu près égale. Entre Ouarourout et Béni-Abbès, la falaise s'éloigne de nouveau de l'oued Saoura et ouvre sur la rive droite un cirque de même dimension que le précédent.

A Béni-Abbès, la hamada s'avance comme un cap sur le fleuve et enserme, avec la crête rocheuse de la rive opposée, un chenal d'un kilomètre environ de large, au fond duquel se développe la palmeraie. A quelques kilomètres plus au Sud se trouve un autre cirque, parsemé de gours. Le cours de la Saoura, très sinueux, est encombré de tamarix, de roseaux et de joncs et renferme de nombreuses excavations pleines d'eau.

Le caractère montagneux de ce soulèvement disparaît ensuite et ce n'est plus qu'un vaste plateau rocheux, sans terre végétale, s'étendant vers l'ouest. Il semble horizontal à l'oeil, mais présente une série d'ondulations de faible altitude.

De Béni-Abbès on aperçoit dans le lointain une longue ligne noire, orientée à peu près 0.-N,-0.-ES.E. Cette ligne limite le grand plateau, appelé Hamada en arabe, qui s'étend, sans incident notable de terrain, jusqu'à Zeghamra. Dans la Hamada, le sol est, plat, favorable à la marche, en un mot que c'était un terrain de reg ordinaire et qu'aucune plante n'égayait la fatigante horizontalité pendant 25 kilomètres environ. A partir de là, le sol continue à être plat ; mais des strates parallèles de natures schisteuses, noires et brillantes au soleil, forment à elles seules la surface du sol, tantôt elles sont arasées et tantôt affleurent le sol en formant des saillies de 10 à 50 centimètres si bien que le pied des chameaux se déchire aux menues arêtes de ces tables de roches.

La Hamada se continue à l'ouest de Zeghamra mais elle est coupée par plusieurs lignes de collines, auxquelles les indigènes donnent pompeusement le nom de Djebel, bien que leur hauteur ne dépasse pas 100 mètres au-dessus de la plaine.

Entre ces collines existe un long couloir, servant de lien de passage aux caravanes allant au Touat et au Gourara, leur permettant ainsi de passer loin du poste de Béni-Abbès.

Dans la direction d'El-Ougarta. La piste qui conduit à ce ksar monte sur le plateau au sud de l'oasis de Béni-Abbès, court sur le dit plateau, qui est plat pendant 15 kilomètres, puis

coupe une série de petits lits d'oueds, dont deux sont très profonds. Ces petits oueds s'entrecroisent et forment un réseau enchevêtré.

A Merhouma, un rameau de la chaîne venant d'El Ougarta se dirige vers l'est et la Saoura s'écoule par une coupure pratiquée dans cette chaîne,

A Guerzim, une ligne de collines, venant de la direction d'El Ougarta, atteint la rivière et forme une sorte d'avant-chaîne ; elle s'infléchit ensuite vers le sud et accompagne la Saoura jusqu'au-delà de Kerzaz, en diminuant graduellement d'altitude, pour disparaître au sud de Kerzaz; son élévation au-dessus de la plaine, à Guerzim, est de 150 mètres environ.

2-4 Oued Saoura

Le territoire de Béni-Abbès est traversé du Nord au Sud par la Saoura, qui continue sa course vers le Sahara central. Dans cette partie de son cours aucun affluent digne de remarque n'apporte sa contribution à ce fleuve, qui a son lit presque toujours à sec.

L'oued Saoura est formé par la jonction à Taouerta, à 7 km, au Nord d'Igli, de l'oued Guir, au des sommets souvent enneigés du Haut Atlas marocain, et de l'oued Zousfana, qui descend des pics moins élevés de l'Atlas saharien d'Algérie. D'Igli, bordant constamment le Grand Erg, il se dirige vers sa zone d'épandage, le Touat, à 5 ou 600 kilomètres des montagnes qui l'alimentent.

Alimentée par les eaux abondantes de l'Atlas saharien et surtout par celles du Haut Atlas marocain, la Saoura va présenter des crues qui feront dire d'elle : « *A une échelle très humble, la Saoura est un petit Nil : de tous les oueds périphériques au Sahara, c'est certainement le seul qui puisse lui être comparé, de très loin naturellement, pour la puissance de pénétration de ses crues nu cœur du désert* »³.

Au niveau de Béni-Abbès la Saoura fait une immense boucle. En temps normal, elle ne présente qu'un long chapelet de mares laissées par les crues ou créées par les résurgences du cours souterrain, celles-ci constituant les *Redir* et les *Guelta*. Les crues du Guir ne parviennent pas toujours jusqu'ici. Elles sont d'autres fois très puissantes et causent alors des débats à la palmeraie dont la lisière occidentale est séparée.

³ Gautier E.-F., Larnaude Marcel. L'oued Saoura. In: Annales de Géographie, t. 30, n°163, 1921. pp. 50-59

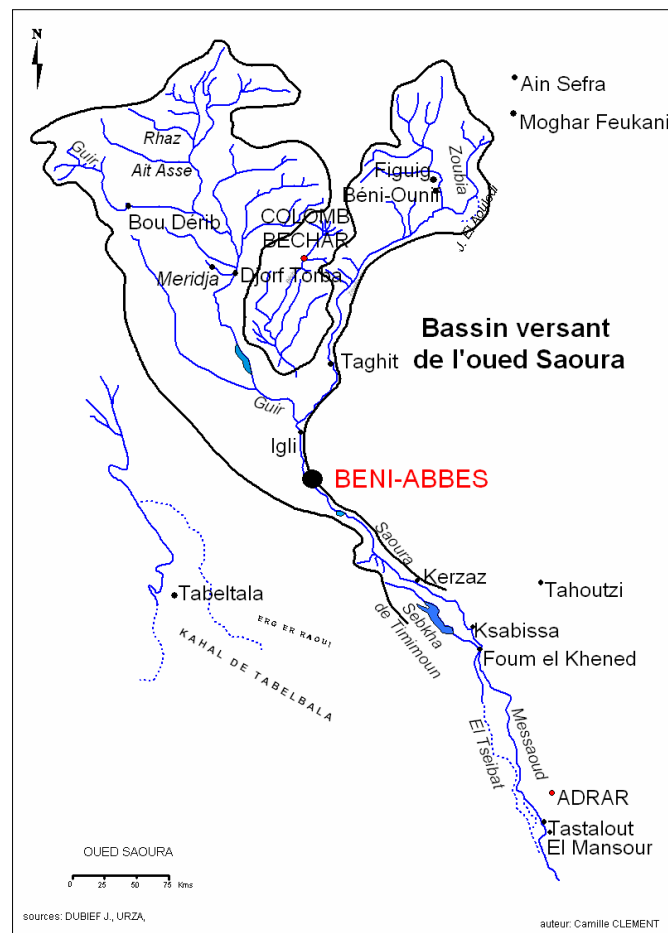


Figure N°04 : Bassin versant de Oued Saoura (source: Camille CLEMENT,2007; rapport de stage Master 1spécialité Master professionnel : « Gestion des espaces ruraux, aménagement, développement local », univesité de Paul-Valléry, 2007)

2-5 L'eau à Béni-Abbes

Au Sahara, l'eau, c'est la vie des oasis ; aussi joue-t-elle un grand rôle. Combinée avec le soleil, elle donne une végétation luxuriante, même sur un sol d'apparence stérile. La Saoura est l'unique artère qui traverse la région de Béni-Abbès.

L'eau qui tombe du ciel lave rarement la Hamada et n'alimente pas la nappe souterraine, mais des pluies fréquentes tombent dans la haute vallée du **Guir** et cet oued collecteur qui se déverse dans la Saoura, lui apporte ce que les pluies locales ne lui procurent pas. Un courant superficiel se produit suivant l'intensité de la crue ; le fleuve coule pendant quelque temps sur une partie de son cours et va en diminuant à mesure que les eaux s'infiltrent.

Les eaux à Béni Abbès comme dans toute la vallée de l'oued Saoura, ont deux origines : la nappe de l'oued Saoura et celle de l'Erg.

2-5 -1 La nappe de l'Oued : les puits.

Lorsque la crue retire, poursuivant son chemin qui la mène jusqu'à la sebkha de Timimounet parfois même, à travers le foug Kheneg jusqu'au Touat, les Saouriens sement dans le lit humide et couvert de limon.

La Saoura qui, durant presque toute l'année paraît à sec, ne l'est en réalité jamais ; elle a un cours souterrain, il n'est pour s'en convaincre que de voir, après une crue du Haut-Guir, monter le niveau des mares qui avait fortement baissé au cours de l'été. C'est à la nappe de la Saoura que s'alimentent les puits de la palmeraie. Par eux vivront les jardins que la source n'irrigue pas. Les eaux descendent de l'est à l'ouest proviennent certainement du réseau souterrain tracé sous les dunes.

La Hamada, au sud d'Igli a un faible relief qui influe peu sur le régime des eaux. Les pluies sont rares au Sahara. De violents orages éclatent parfois au printemps et à l'automne, mais ne sont pas de longue durée, ils occasionnent des dégâts sérieux aux habitations, mais produisent rarement une crue.

Les pluies peu abondantes se volatilisent presque immédiatement, ne pénètrent pas le sous-sol ; et par suite profitent peu à la végétation. Une pluie prolongée, malgré la siccité de l'atmosphère qui a surchauffé le sol, s'infiltré, et il ne s'en perd pas une goutte par ruissellement. Cela n'est vrai que si le terrain est perméable et si les pluies sont peu abondantes ; mais il n'en est pas de même si le terrain est imperméable ; les eaux alors ruissellent et font vite gonfler les petits oueds qui s'écoulent torrentiellement jusqu'à l'oued collecteur. Celui-ci ne tarde pas à se répandre dans la vallée et à rouler impétueusement ses eaux limoneuses, ne s'arrêtant que lorsque la crue est à bout de force et laissant pendant un certain temps des traces de son passage. Longtemps après la crue, on trouve des redirs pleins d'eau.

Le limon argileux abandonné par les crues forme parfois une couche d'argile assez épaisse ; en se desséchant, cette glaise se fragmente en petits polygones irréguliers, craquant sous le pied des hommes et des chevaux.

Le courant superficiel que montre la Saoura sur divers points de son cours est dû à l'affleurement de la nappe souterraine. Celle-ci, dans cette partie du Sahara, n'est pas

alimentée par les eaux de pluies locales, dont la moitié s'évapore en tombant et l'autre moitié est absorbée par un terrain rendu poreux par la sécheresse extrême du climat ; c'est donc l'apport de l'oued Guir qui forme l'alimentation de cette nappe. La Saoura doit ainsi en grande partie sa richesse aquifère à l'oued Guir, qui lui apporte par relations souterraines les eaux provenant de la fonte des neiges et des pluies abondantes qui tombent pendant la saison d'hiver sur les pentes montagneuses qui forment son bassin.

2-5 -2 La nappe de l'Erg, les feggaguir, la source

Le Grand Erg occidental dissimule la partie inférieure de tous les oueds issus de l'Atlas et qui s'acheminaient vers le Gourara : oued Namous, Oued Gharbi, Oued Seggueur. Un seul a triomphé: l'oued Saoura.

L'eau potable est fournie, à Béni Abbès comme dans toute la vallée de la Saoura, par la nappe aquifère du -Grand Erg. L'eau de la Saoura elle-même est saumâtre et les puits de la palmeraie qui sont alimentés par elle ne servent qu'à l'irrigation des jardins.

On a pu dire de l'Erg qu'il «suinte par ses bords». Il constitue un merveilleux et inépuisable réservoir d'eau. Encore peu étudiée, l'origine de cette nappe est assez mal connue. Le Professeur Gautier pense qu'elle provient des oueds Namous et Zousfana dont les anciennes vallées, recouvertes par les sables, sont toujours suivies par les eaux qui descendent de l'Atlas saharien. Un fait demeure : cette eau est abondante et excellente.

Un appoint moins considérable lui est aussi fourni par les nappes dissimulées sous la couche sableuse du grand Erg.

Les grandes dunes jouent au Sahara le rôle de réservoirs d'eau. Ces massifs, étant perméables, absorbent les pluies qui tombent et celles que leur apportent certains oueds. Toutes ces eaux se tamisent sous les sables et s'écoulent un peu dans toutes les directions, alimentant les nombreux puits creusés dans les dépressions. Ces puits sont très connus des caravanes, qui ne s'en éloignent pas dans leur traversée du Sahara.

Dans l'oasis de Béni-Abbès, la nappe est abondante et à une faible profondeur. La Foggara (feggaguir au pluriel) est un travail plus sérieux que celui de creuser un puits. Trop souvent il faut aller chercher au loin la nappe souterraine et ramener par une canalisation très longue à construire. Ces aqueducs-souterrains sont une merveille d'art et comportent pour la plupart, outre le canal central, une petite banquette à droite et à gauche.

1-5-Palmeraie

La palmeraie se développe sur la rive gauche de l'oued Saoura et occupa le fond d'une entaille de la Hamada par où coule le fleuve saharien.

L'accès de l'oasis est assez difficile. En venant du nord, la piste traverse une série de petites dunes qui vont mourir sur la rivière en formant une croupe allongée. Elle débouche dans le lit de l'oued, juste à la rentrée de la forêt de palmiers. Du point culminant de cette croupe de sables, on commence seulement à apercevoir la palmeraie, tache de verdure qui contraste avec l'aridité et la couleur du reste du paysage.

Riche d'environ 10.000,00 palmiers, elle apparaît sous la forme, d'une tache verte très compacte, toute entière sur la rive gauche de l'oued, et d'autant plus accueillante qu'on découvre d'un seul coup du haut de la sévère hamada qu'on vient de traverser.

On a coutume d'assimiler sa forme générale à celle d'un hôte habituel du Sahara, le scorpion. De fait, un corps renflé dissimulant le ksar et s'étendant entre l'oued et la gara Sidi Mohamed ben Abbou, émet trois prolongements. L'un vers le Nord, c'est la queue du scorpion qui épouse la grande boucle de l'oued ; deux vers le Sud, les pinces, l'un d'eux suivant la vallée, tandis que l'autre s'en éloigne pour aller passer sous le Ksar de Ksiba.

Une promenade dans la palmeraie ne présente, pour le passant, que l'attrait de l'ombre des grands arbres. Les jardins, en effet, sont d'un accès difficile, car ils sont entourés de murs de toub qui s'unissent en formant de nombreuses venelles. Une telle promenade ne frappera donc sans doute pas l'esprit du voyageur et n'y laissera qu'un souvenir fugace. Mais quelle impression différente si, forçant une des petites portes basses, on pénètre dans ces jardins ! à l'abri des palmiers, de grands carrés de légumes, de luzerne ou de céréales suivant la saison, sont piqués d'arbres fruitiers variés et feuillus à souhait ; de belles treilles qui s'accrochent aux tuteurs et aux branches basses et de verts rosiers ont profité avec exubérance des rares recoins délaissés. Ici, une khottara élève vers le ciel ses immenses bras maigres et noueux, tandis que là, la séguia bienfaisante glisse sans bruit dans son lit étroit bordé d'une herbe drue, portant la vie de jardin en jardin.

"Quelles heures délicieuses ménagent ces nids de verdure et de fraîcheur ! Nous sommes au pays des contrastes violents. Eau riante, verte prairie, pommiers chargés de fruits, roucoulement des tourterelles et des ramiers, N'est-ce point là un coin de France ? Et

cependant, tout près d'ici, le jardin cesse brusquement. Derrière son mur, le sable ; un peu plus loin la hamada, l'erg, et tout n'est désormais qu'aridité, sécheresse, silence impressionnant. Par la densité de ses palmiers, par son eau, par la fraîche beauté de ses jardins, la palmeraie de Béni-Abbés est l'une des plus séduisantes que nous connaissions".

La palmeraie de Béni-abbés, dont le cœur est le Ksar, apparaît sous la forme d'une tache verte compacte, toute entière sur la rive gauche de l'oued. Riche d'environ dix mille palmiers, elle est d'autant plus accueillante qu'on la découvre d'un seul coup du haut de la sévère Hamada qu'on vient de traverser. On a coutume d'assimiler sa forme générale à celle du scorpion. De fait, un corps renflé dissimulant le Ksar et s'étendant entre l'oued et la gara Sidi Mohamed Ben-Abbou émet trois prolongements. L'un vers le nord, c'est la queue du scorpion qui épouse la grande boucle de l'oued ; deux vers le sud, les pinces, l'une d'elle suivant la vallée, tandis que l'autre s'en éloigne pour aller passer sous la Ksar de Ksiba. Une promenade dans la palmeraie ne présente pour le passant que l'attrait de l'ombre des grands arbres. Les jardins, en effet, sont d'un accès difficile, car il est entouré de murs de toub qui s'unissent en formant des venelles. Ailleurs une Khotara, (puit à balancier), élève sa silhouette vers le ciel, tandis que là une Saguia bienfaisante glisse sans bruit, bordée d'une herbe drue, portant la vie de jardin en jardin.

Par la densité de ses palmiers, par son eau, par la fraîche beauté de ses jardins, la palmeraie de Béni-Abbes est l'une des plus séduisantes des oasis de la vallée de la Saoura. Il existe encore un vieux Ksar habité, celui de Ouarourout, ainsi appelé parce qu'il fut construit par des harratines qui cultivaient une petite oasis de ce nom(Ouarourout) à 7 km au nord de Béni-Abbes. Ruinés par les pillards, ils s'étaient réfugiés peu avant l'arrivée des Français dans les grottes de la falaise. De ce Ksar partait la seule rue commerçante de Béni-Abbes, exploitée par les juifs de la région. Quant au Ksar des Nègres, sa construction est postérieure à l'occupation française (1901).

3- Aperçu historique sur la région de Béni-Abbes :

Le territoire de Béni-Abbes était habité durant la préhistoire comme l'attestent les gravures rupestres de la région qui remontent aux époques Paléolithique et néolithique, et bien qu'elles sont moins célèbres que celles du Tassili, elles ont fait cependant l'objet d'études dès 1863 qui ont mis en évidence certains éléments archéologiques, toponymiques et paléographiques des

gravures de la région notamment celles existantes à l'entrée de Ghar Diba «grotte de la louve».



Photos N°1 : gravure rupestre, région de Béni-Abbes (source : fondation de l'espace ksourien, Mme Maïza Myriam, Mr Maïza Younes, Mr Benmohamed Tarek)

La création des oasis au sein du Sahara et plus particulièrement en Algérie a très bien été expliquée dans la thèse de Dubost, 1992. Selon lui ces implantations ont deux causes principales : la découverte d'une ressource en eau accessible avec les moyens de l'époque et la situation du lieu sur les routes transsahariennes. Béni-Abbès n'échappe pas à cette règle.

La création de Béni-Abbès a donc deux origines : la découverte de la source Sidi Othmane et sa situation au cœur de la vallée de la Saoura, à la frontière entre l'Hamada du Guir et le grand erg occidental. Cette dernière situation a fait de Béni-Abbès

Dans le parcours de ces expéditions commerciales vers le Soudan, on trouve Béni-Abbes dont la création a donc deux origines : la découverte de la source Sidi Othmane et sa situation au cœur de la vallée de la Saoura, à la frontière entre la Hamada du Guir et le grand erg occidental. Cette dernière situation a fait de Béni-Abbes une étape au sein des pistes transsahariennes du Moyen-âge comme le montre la carte ci-dessus. Mais la véritable originalité, et la force de Béni-Abbes est donc sa source, issue de la nappe fossile du complexe terminal, qui offre donc une eau d'une excellente qualité, non chaude et non salée ce qui est relativement exceptionnel.

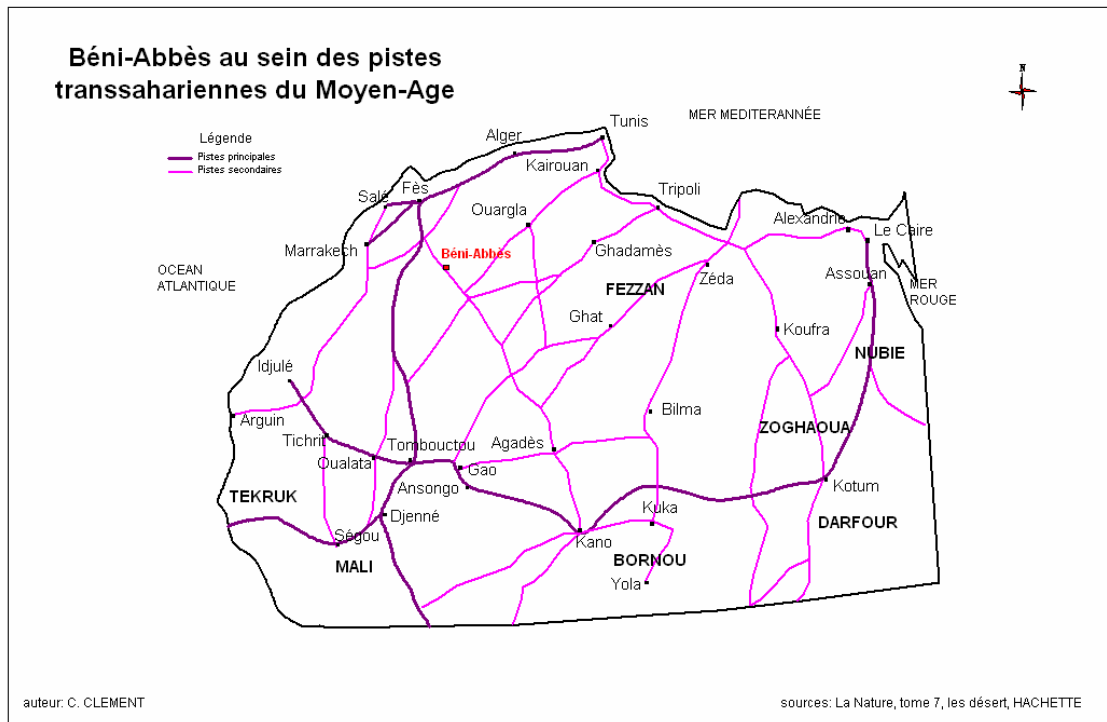


Figure N°05 : pistes transsahariennes au Moyen-âge (source : Camille Clément, rapport de stage, université de Paul Valéry, Montpellier)

Les premiers habitants de la région auraient appartenu à une tribu nommée *Béni Hassan*. On ne sait rien d'eux, sinon qu'ils occupaient deux ksour perchés sur la Hamada et dominant la rive droite de la vallée. Les ruines de ces deux ksour subsistent encore, les unes sur la Gara ghar Dhiba et les autres plus au Sud, au lieu dit Herz et lil (le gardien de la nuit). La disparition des Béni Hassan est aussi ténébreuse que leur arrivée et leur séjour dans le pays.

La conquête musulmane apporte une nouvelle dimension avec la création de la ville de Sidjilmassa et les expéditions commerciales vers le Soudan qui passent par la Saoura, Zouzfana, et M'guiden. Ainsi s'élevaient des ksours fortifiés dans toute la région, et les tribus nomades se sédentarisèrent partiellement.

L'histoire de la fondation de l'actuel Béni-Abbes débute, selon la description de C Rames au 5^e ou aux 6^e siècles de l'hégire et est attribuée à la source dont la naissance rappelle l'histoire légendaire de l'homme saint Sidi Othmane dit El-Ghrib, mythique personnage venant de l'Egypte avec son compagnon. La source comme le cimetière dans laquelle est enterré Sidi Othmane ont pris son nom.

Quarante ans après la mort de Sidi Othmane, dans la lointaine Seguiet el Hamra (⁴), un certain El-Mahdi Ben Youssef, de la tribu de Béni- Abbés (⁵) est expulsé à la suite d'un crime. Il part à l'aventure avec sa famille, ses esclaves et ses troupeaux, et arrive un jour près de la source qui avait jailli sous le bâton de Sidi Othmane. Le pays n'est plus un désert car, sous l'action bienfaisante de l'eau, la végétation, elle aussi a jailli et la vallée est envahie par des roseaux, des pâturages et des arbres. Aucune trace d'humains. Alors l'exilé s'installe ; il travaille durant une année, puis, laissant là sa famille, il part avec l'un de ses esclaves vers l'Oued Draa pour en ramener des plantes de palmiers. Il revient accompagné d'un nommé Ali ben Moumen de la tribu des Arib (nomades du Draa). Ils plantent les premiers palmiers de la région ; Ali Ben Moumen épouse la fille d'El Mehdi ; une aire de prospérité s'ouvre, dont les échos parviendront jusqu'à Figuig.

C'est de Figuig, et plus particulièrement du ksar d'El *Maiz*, que part **Sidi Ali Ben Yahia**, avec sa famille et ses esclaves, dont l'un se nomme Khalfi. La place ne manque pas à Béni Abbés ; aussi sont-ils reçus par les premiers habitants et se mettent-ils au travail avec eux. Ali Ben Yahia est réputé homme de bon conseil et expert dans les choses de la culture. La palmeraie gagne du terrain grâce à de nouveaux *djebbar* ⁶ que l'on va chercher dans la région de l'Oued Draa et à Figuig.

Jusqu'à cette époque, ces gens ont habité des *Zeribas* (⁷) **Ali Ben Yahia**, hanté par les convoitises que va faire naître ce nid de verdure, a tôt fait de convaincre ses compagnons de la nécessité de construire un ksar. Les Oulad Mahdi préférant, vivre à l'écart, on bâtit deux ksour. Tous deux sont édifiés sur la gara dite actuellement dite Sidi Mohamed ben Abbou, gara qui domine la vallée sur sa rive gauche ; celui des Oulad Mahdi à l'extrémité nord du plateau, l'autre à 500 mètres environ plus au Sud.

Béni Abbés compte alors cinq familles dont les chefs sont : Si moulay Ahmed Ben Ali et Raho Ben Ali, fils de Sidi Ali Ben Yahia, Youssef et Said fils d'El Mahdi Ben Youssef et Mohamed fils de Ali Ben Moumen.

⁴ **Saguiat el Hamra** (le ruisseau rouge) : nom d'un oued du Rio de Oro qui se jette dans l'océan Atlantique, au Sud de Cup Juby. C'est dans cette vallée que c'est bâtie la mystérieuse Smara.

⁵ L'origine de l'appellation de Béni-Abbes c'est donc la tribu de Béni-Abbes de Sahara occidental.

⁶ **Djebbar** : rejeton de palmier utilisé pour la reproduction.

⁷ Zeriba: haie ou cabane en feuilles de palmier.

4-Les implications matérielles de la sédentarisation à Béni-Abbes

Les groupes sociaux qui se sont sédentarisés à Béni-Abbes revendiquent les origines suivantes :

1-Les Oulad El-Mahdi se disent proprement autochtones, peut être descendants des Béni-Hassen, premiers occupants du pays ; ils se disent d'autre part un rameau de la vaste tribu des Idarsa, de la fraction Oulad Nsir.

2-Les Oulad Rahho, originaires de Figuig (Ksar el-Maiz) se seraient installés dans la région sous la conduite d'un nommé Ali Ben Yahia au XVI^{ème} siècle.

3-Oulad Hamed viendraient de Gourara (Ksar Tamentit); on les dit volontiers juifs islamisés.

4-Les Oulad men-la-ikhaf, m-à-m "les enfants de sans peur" sont les Mrabtins: les pays d'origine serait le Tafilalet; ils seraient venus au début du XIX sous la conduite d'un marabout, Sidi-Mohamed Ben-Abdesalemn.

5-Les Oulad Ali ben Moussa seraient originaires du Touat ; ils descendraient d'un notable Moussa ben Ali qui serait fixé dans le pays et y aurait souche en s'alliant aux Oulad El-Mahdi.

La présence des différentes tribus se fut matérialisée par la construction des plusieurs ksours. Ces ksours sont actuellement abandonnés et se trouvent en état de détérioration avancée ; si la connaissance de ces ksours est incontournable pour la compréhension du développement historique de la ville, leur description en tel état ne présente aucun intérêt. Pour remédier à ce problème, nous avons recouru à des descriptions antérieures qui ont été faite à l'ère de la colonisation. Il s'agit essentiellement de deux descriptions faites par deux officiers de l'armée française et d'une troisième faite dans le cadre d'une étude initiée par l'institut de recherche saharienne :

1- La description du capitaine Béranger publiée par la société de géographie et d'archéologie d'Oran en 1906.

2- La description du capitaine Rames dans une étude de la région de Béni-Abbès initiée par l'institut pasteur d'Alger et publiée en 1941.

3- La description de Philippe Marçais publiée dans " Note de sociologie et du linguistique su Béni-abbès" par l'institut de recherche saharienne en 1955.

4-1 Ksar Oulad Mahdi et ksar Oulad Ali Ben Yahia

Avant la construction du ksar principal, les divers groupements qui formaient la population de Béni-Abbès étaient répartis dans les deux ksours situés sur la bordure occidentale de la Gada du Sidi Mohommed Ben Abbou, où on a construit la redoute. à l'extrémité Nord du plateau il y avait Ksar Oulad Mahdi, à 500 environ au Sud celui des Ouled Ali Ben Yahia. Ces deux ksours n'existent plus aujourd'hui ; celui du sud, c'est-à-dire le plus voisin du ksar des Ghenanema, n'est plus qu'un amoncellement de pierres en partie recouvertes par le sable. De celui du nord, il ne reste plus qu'une tour délabrée et menaçant de tomber en ruines. Elle servait de réduit aux assiégés qui y emmagasinaient sans nul doute leurs provisions. Elle domine le ksar des Ouarourout et semble avoir été construite pour le flanquer.

Avec la survenue des premières troupes françaises à Béni-Abbès, on comptait trois ksours qui se sont implantés à des emplacements différents sur la vallée et qui ont été construits à des époques différentes et pour satisfaire aux exigences de leur situation respective.

4-2 Ksar de la palmeraie

Le vieux ksar de Béni-Abbes est situé au milieu de la palmeraie qui s'étire le long de la vallée de la Saoura. Vu d'avion ou de la falaise proche " la gaada", le ksar semble un îlot dans la mer des palmiers qui l'entoure. Les terrasses des maisons y forment un damier confus d'ombres et de lumières. De rues, points. De places centrales pas davantage. Le ksar paraît ce qu'il est : un quadrilatère fortifié construit en pisé, ceint de remparts et flanqué de tours d'angle ; la circulation interne y est invisible parce qu'elle n'est pas à ciel ouvert. L'ensemble a une forme approximative d'un rectangle de 140m de longueur sur 70 m de large. Un de ces grands côtés, orienté Sud-Est, est à peu près rectiligne. Celui qui lui fait face est nettement incurvé. Sur tout le pourtour, sauf sur la largeur Nord-Est, où s'ouvre l'entrée principale, le fossé défensif, *ahfir*, est marqué par une dépression de 4 à 5 m de large creusé parfois à plus de 2m au-dessous du niveau de la palmeraie, est partiellement inondé en hiver.

L'enceinte est percée de trois ouvertures : deux à l'angle Nord-Est, donnant sur la place d'entrée du ksar, la troisième à l'angle Sud-Ouest. On accède à la première par un chemin, Zugas el-bath, qui descend de la falaise, longe l'angle oriental de l'enceinte et franchit le rempart par une porte, Fummel-Ksar, qui surmontée d'une arcature grossière. Lui faisant face s'ouvre une porte secondaire, sans doute assez récente, qui mène à la palmeraie dans sa partie

septentrionale, par zugag el-fattos, elle flanque la tour d'angle bordj Oulad Rahho. La troisième, bab el-hubka, se trouve au débouché de la rue principale à l'angle Sud-Ouest: elle franchit une porte très basse; contourne à la manière d'un chemin de ronde la tour de garde sous l'angle de laquelle elle passe: elle donne sur la partie occidentale de la palmeraie. La place d'entrée, lieu des réunions des ksouriens, est un large espace de 18m sur 10m : elle est ouverte dans la partie que l'on trouve à gauche, en rentrant par la fumme el-gsar. La couverture de pisé, grossièrement charpenté, repose sur d'énormes piliers ; au pied de l'un d'eux se trouve la massive pierre à poudre ; à la surface du bloc est formé un creuset, en forme de mortier, où l'on pile et mélange charbon de bois de figuier, salpêtre et soufre. La hajret el-baroud constitue un organe essentiel dans les ksours du Sud oranais. Jadis indispensable pour la défense de l'agglomération fortifiée, il ne sert maintenant qu'à fabriquer la poudre pour les jours de fêtes. L'instrument de guerre n'est plus qu'un outil folklorique.

Une fois franchi cet espace ouvert, on pénètre dans le ksar. Il n'y a qu'une rue : Zunka kbira, qui le traverse de bout en bout, pénétrant au milieu du côté Nord-Est, et sortant par Bab el-hubka. Elle est complètement en tunnel ainsi que les impasses, druba (sg: derb) qu'elle dessert, en tunnel, en ce qu'elle est recouverte par le premier étage des maisons sous lesquelles elle chemine. Des Ouvertures pratiquées dans le plafond diffusent rarement de minces rais de lumières. Mais l'obscurité y est si profonde que les ksouriens qui circulent doivent signaler leur présence pour éviter des collisions, ils marchent en disant à haute voix "bismillah": au nom du dieu. La largeur des voies varie de 1m à 1,5m. La rue principale garde des dimensions à peu près constantes et, depuis l'entrée du ksar jusqu'à la mosquée, dans une parties rectiligne de plus de 20m, pourvue de banquettes de terre sur les côtés. La largeur des impasses est très inégales, elle est parfois si réduite que deux personnes ne sauraient s'y croiser. La hauteur des voies est celle des plafonds des rez-de-chaussée, 2m à 2m 50, mais parfois, surtout dans les impasses une poutre ou une traverse de soutènement force le passant à baisser la tête. Epousant la forme rectangulaire des maisons qu'il contourne, le tracé de la rue dans ces méandres, et les carrefours des impasses dans leurs ramifications tournent presque toujours à angle droit. Quant aux portes des demeures elles sont extrêmement basses, excédant rarement 1m60 de hauteur. Elles sont closes par de grosses serrures en bois, swarit (sg:sarut), que les propriétaires ouvre avec sa clé, meftah, en passant son bras à l'intérieur par un trou qui est pratiqué dans le mur.

S'il est un centre lumineux dans cette agglomération aux venelles obscures, c'est la mosquée, et ses abords. Poursuivant la zunqa kbira, dans sa longue portion droite, on tourne à droite, et

la rue brusquement s'élargit et s'éclaire ; des arcades soutiennent le plafond plus élevé, à gauche se trouve un puits ; à droite le coin des ablutions. La lumière coule à flot par la porte toujours ouverte qui donne accès vers le Sud-Est à la cour de la mosquée, et, vers le Nord-Ouest, par l'escalier qui conduit à la terrasse publique dépendant de la mosquée.

La mosquée comprend la cour à ciel ouvert, puis la salle couverte de prière qui lui fait suite. Le long de mur de droite de la cour s'engage l'escalier de quelques marches qui mène à la terrasse d'où se font les appels à la prière. La salle de prière avec des lourds piliers sans style, est d'une grande sobriété. Un mihrab très simple marque la direction de la Qibla. Le sol est couvert de natte. Au fond à gauche une porte donnant sur l'impasse du quartier Oulad Rahho. Débordant la mosquée sur la gauche, la zunka kbira plonge à nouveau dans les ténèbres, piquant vers le Nord-Ouest, se rabattant ensuite vers le Sud-Ouest elle dessert chemin faisant une pièce publique de mouture ouverte sur une impasse et un puits. Dans ses derniers détours, elle est souvent étroite, tortueuse et basse de plafond, elle est même à une sortie sans doute à l'origine sortie de cours, d'accès malaisé, et pouvant être jalonné d'obstacle et de clôtures. L'issue en est protégée par une tour d'angle, bordj bab el-hubka. On emploie aujourd'hui autant de bab El-habka que fumme el-gsar.

Le ksar est rigoureusement divisé en quartiers. On distingue quatre quartiers correspondants aux quatre groupes sociaux qui forment la population de Béni-Abbes : Mrabtin, Oulad el-Mahdi, Oulad rahho, Oulad Hamed. Il est possible d'en reconnaître un cinquième, sans personnalité ethnique : le quartier religieux, qui comprend la mosquée et ses dépendances. Il occupe toute la partie Nord-Est du Ksar. Les limites en sont : le mur occidental, de fumm el-ksar, Zunka Kbira jusqu'au puits, le contour extérieure de la mosquée et de sa cour ; et, partant de l'emplacement de la tighira, une ligne qui se prolonge jusqu'au rempart Nord. Le paté de maisons ainsi délimité contient une école coranique, msid, dont la porte est sur la place, un édifice religieux, zauya, une cour, huch, plusieurs écuries. Cet ensemble est propriété commune des ksouriens, qui ont libre accès. En fait les fonctions religieuses et l'enseignement étant dévolus traditionnellement aux Mrabtin, on peut considérer ce quartier comme annexe au leur, et ils en sont les principaux usagers.

L'examen de la répartition des demeures dans les quartiers révèle la densité de groupement de celles qui abritent des familles proches parentes : le cul de sac de quelques mètres sur lequel s'ouvrent deux ou trois portes, ou le faisceau de cul de sac s'amorçant sur des venelles sans issue représentent la disposition typique d'un habitat familial qui s'est développé au gré de

l'accroissement de ses membres: en s'élargissant quand la place le permettait, ou en se polysegmentant quand l'espace était restreint.

L'unité familiale de l'habitat du ksar c'est donc le cul-de-sac, *driyyeb*. Ce n'est pas l'impasse *darb*. Car le cul-de-sac mène à des maisons, tandis que l'impasse dessert les **culs-de-sac**. Parfois, lorsque les possibilités réduites d'issue sur l'extérieur l'exigent, il est des portes qui donnent sur des impasses et même la rue passante. Mais l'impasse n'en demeure pas moins, avant tout, la voie d'accès aux habitations.

L'aspect des terrasses, dans la mesure où on a pu les examiner, confirme l'impression précédente. Les habitats familiaux, comportant une ou plusieurs maisons, possèdent des terrasses dont les limites individuelles sont marquées par un mur d'un mètre à 1m50 de haut, donc franchissable, et les limites collectives par un mur sensiblement plus élevé, interdisant le passage et le regard. Elles concorderaient en somme à peu près avec les limites du quartier marquées au sol par les parois des impasses.

Peut-être plus encore que les artères en tunnel où l'on ne fait que passer, les terrasses, où l'on vit, révèlent à l'observateur admis en permanence, l'opposition qui règne entre les activités familiales et tribales communautaires, et le cloisonnement qui semble assez rigoureux entre les quartiers.

Le mode de construction des maisons paraît à peu près uniforme dans toutes les parties du Ksar. Compte tenu des réfections partielles, des séparations des travaux d'entretiens ou peut-être de modifications internes, l'ensemble paraît remonter à la même époque, celle qui est donnée par la tradition, fin du XVIII^e siècle. Il est vraisemblable que tout est édifié dans le même temps : tracé des rues et construction des demeures. Excepté dans les fondations de l'enceinte, on n'a pas remarqué que la pierre entre dans le matériel des maisons. Elles sont d'argile, Tin. La charpente rudimentaire est faite de tronc de palmiers sciés en deux ou en trois dans la longueur, en poutres qui soutiennent des stipes et des feuilles entrelacées. Il est divers types d'habitations. Certains sont très modestes : une à deux pièces, l'une commandant l'autre. D'autres les plus courantes, occupent une surface totale à peu près carrée et ont rez-de-chaussée, byût, et étage, stâh.

Dans leur totalité, les maisons étaient formées par un rez-de-chaussée, composé par plusieurs pièces, selon la dimension de la maison, et par un étage dont une ou plusieurs pièces étaient disposées autour d'un espace ouvert. Une toiture plate couvrait ces pièces.

Toutes les pièces du rez-de-chaussée étaient très obscures, puisqu'il n'existait aucune ouverture permettant l'entrée de la lumière. L'étage est constitué en grande partie par la terrasse ou la plupart des activités de la maison se déroulaient lorsque la saison le permettait, comprenait aussi une ou plusieurs pièces, parfois aucune.

Ces maisons étaient toutes étroitement imbriquées les unes dans les autres, cependant l'une des règles de base de ce type de construction veut que, jamais, l'étage de l'une ne surmonte le rez-de-chaussée de l'autre. Il n'en découle pas pour autant une adéquation entre les surfaces du rez-de-chaussée et de l'étage d'une même maison : en effet, dans la plupart de cas ; la surface de l'étage est supérieure à celle de la maison au sol ; c'est ainsi que l'étage déborde sur les ruelles et s'appuie sur le mur d'en face.

L'enquête sur l'habitat rural en Algérie de 1921, décrit ainsi le ksar de béni-abbès: "*toutes les maisons sans exception sont couvertes en terrasses: le plus souvent, une pièce, servait de magasin, affectée au logement des hôtes ou à l'usage des chambres à coucher pour le chef de famille, est édifiée dans un angle de la terrasse*".

La place publique de fumm el-Ksar est un lieu de réunion, de dimensions assez vastes, avec des bancs disposés sous l'auvent au milieu duquel siège hajret el-barûd. Il semble que cette place ait eu dans le passé une fonction économique, servant de Souq restreint. Le capitaine Béranger signale qu'en 1905 des bijoutiers juifs y étaient installés de chaque côté de la porte du ksar. Aucun vestige d'activité artisanale ou commerciale n'y subsiste actuellement.

La population réduite du ksar ne fréquente la place qu'à l'époque des fêtes ; et, en particulier, à l'occasion du mulud. C'est qu'on fabrique la poudre, que après la prière du soir, se réunit la population male, qu'elle tire des coups de feu, joue de musique, et organise le cortège qui va monter la gaada, où se déroulaient jeux et danses. Pendant ce temps, la place appartient aux femmes. C'est la seule circonstance de l'année où les femmes sortent visage découvert et parées de leurs plus beaux atours.

4-3 Ksar Ksiba

Nous nous souvenons que Ghenanema et Ababsa avaient fini par s'entendre, les premiers ayant des jardins ; mais aucune ne demeure dans ce Béni Abbas qu'ils s'étaient engagés à défendre contre toutes attaques. Or, il advenait trop souvent que ces défenseurs fuyaient à l'approche des assaillants. Pour obvier à cette carence, les Ababsa les mirent en demeure

d'habiter Béni Abbés, faute de quoi ils demanderaient aide et protection aux Doui Menia. Pour éviter toute contestation ultérieure les Ababsa eux-mêmes construiraient le nouveau ksar qui lui appartiendrait. Le caïd Alla, des Ghenanema, fut obligé d'accepter et c'est ainsi que fut bâti, en 1302 de l'hégire, à l'extrémité Sud de la gara de Sidi Mohamed ben Abbou, le petit ksar qui domine la séguia.

Les Ghenenma dont le passé de la Saoura est plein, ils avaient et ont encore un Ksar, Gsiba, la petite Kasba, appellation qu'on donne à l'agglomération d'El-Ouata, un des fiefs des Ghenenema, à 50m au Sud de Béni-Abbes. Gsiba à l'origine colonie d'El-Kasba, est édifiée à l'extrémité de l'éperon qui termine la falaise au Sud : la construction remonterait à 13è de l'hégire (1880-1881) de ère chrétienne. Ce ksar qui a encore de loin la fière allure d'une forteresse, est un triangle approximatif de 35m de base ; s'allongeant le long de l'éperon, en pointe, sur une longueur de près de 60m. Fumm el-ksar s'ouvre au milieu de la base, qui après une quinzaine de mètres, se divise en deux impasses l'une qui s'infléchit à l'Est, l'autre à l'Ouest, en somme quatre voies desservant quatre quartiers, chacun pourvu d'une tour défensive, darb Oulad Mansour avec son Bordj et la mosquée, darb Krama, avec bordj ben Karrum Grawi, darb Mkhazniyya (anciennement garnison de u makhzan sultanien) avec bordj queddell-Abdallah; darb Oulad b-el-Mahdi avec son bordj tout à fait l'extrémité de l'éperon.



Photos N°2: Vestiges de la Ksiba (Etude historique, géographique et médicale, C. rames, Institut Pasteur, 1941)

4-4 Ksar Ouarourout

Vers la fin du 13^e siècle de l'hégire, les habitants de la petite palmeraie d'Ouarourout (7 km. Nord de Béni-Abbés), ruinés par les nombreux rezzous, se réfugient à Béni Abbés ou ils fondent, au pied de l'ancien ksar des Oulad Mahdi.

Le Ksar "de Ouarourout" ou des harratines, situé au pied de l'extrémité nord de la gara de sidi mohammed ben abbou, constitué principalement par des maisons à un seul niveau disposée sur la pente de la gara même. Il s'étend en forme de "L", en côtoyant d'un côté la route d'accès principal à la ville et de l'autre la route transversale qui mène à la piscine. Certaines maisons ont été abandonnée, mais la plus grande parties est encore habitée, on note aussi dans cette zone des maisons qui ont été récemment restaurées qui ont subi des travaux d'améliorations. À l'intérieur de ce ksar se trouve le tombeau du wali Sidi Sahid.

La création du dernier ksar de béni Abbés, ou ksar des Nègres, est postérieure à l'occupation française.



Photos N°3 : Ksar Ouarourout (Source : étude historique, géographique et médicale, C. rames, Institut Pasteur, 1941)

4-5 Les marabouts

Comme partout dans le Maghreb, des santons locaux forment la pieuse galerie des ancêtres, fictifs ou réels qui protègent le stribus; Sidi Mohamed Ben Abbou sur le plateau, Sidi-Hadj Mhamed Ben Ahmed sur l'autre rive de la Saoura, face au ksar des Oulad El-Mahdi.

Sidi Ali Ben Yahia, sur l'éperon de Gsiba, pour les Oulad Hamed, Sidi Mhammed ben Abdessalem, fondateur du ksar de la palmeraie et enterré dans la mosquée, pour les Mrabtins.

Sidi Othman el-Gherib, le mythique personnage venu d'Egypte, inventeur de la source à laquelle Béni-Abbes doit sa palmeraie et enterré près de du point d'eau qu'il fut jaillir et préside le champ commun des morts des Béni-Abbes ; il peut être considéré comme le patron des ksouriens.

On signalera encore une quoubba de Sidi Redwan, Ouali étranger qui se trouve sur la rive Ouest de la vallée, non loin de sidi Mohamed Ben'Abbou et une quoubba dédiée à Sidi Abdelkader el-Djilali, construite il ya une cinquantaine d'année au pied de la falaise.

4-6 Le nouveau habitat : quartier Tlayet et quartier Safad

En octobre 1957, les habitants du ksar de la palmeraie ainsi que ceux du Ksar de Ksiba sont expulsés par les troupes françaises à cause des activités des moudjahidines et doivent construire un nouveau ksar, et ils furent ainsi regroupés à partir de 1957 au pied du fort militaire, constituant ainsi le nouveau centre de l'agglomération, à partir duquel la ville a vu son urbanisation s'étendre le long de la palmeraie au pied de l'Erg.

Après avoir abandonné le Ksar de la palmeraie, les habitants construisirent leurs nouvelles maisons dans les alentours.

Quelques-uns allèrent s'installer sur les pentes de la gaada de Sidi Mohamed Ben Abou, à proximité ou à l'intérieur du quartier de Ouarourout, mais la plus part d'entre eux bâtirent leurs maisons dans une zone nouvelle située en amont de l'ancien Ksar et de la palmeraie de Béni-Abbès, sur une bande de terrain comprise entre la grande dune et l'Oued Saoura.

Ce quartier délimité au nord et à l'est par le sable du grand Erg, est séparé du grand espace que l'oued Saoura inonde pendant les périodes des crues, à l'ouest par des jardins cultivés de petites dimensions et par une suite de palmiers épars qui suivent la large courbe décrite par l'Oued à cette hauteur.

Du coté Sud, le quartier est limité par la rue, qui venant de route nationale qui mène à Béchar et à Adrar monte de l'Oued vers les nouvelles extensions de la ville sur le plateau.

Avant l'implantation des anciens habitants du Ksar, cette zone était occupée uniquement par quelques maisons éparses disposées le long des jardins dont nous voulons de parler : ces jardins qui devaient auparavant être mieux denses et mieux cultivées, étaient irriguées par l'eau des puits et de plusieurs lignes de "Foggara" qui descendaient des abords de la grande dune vers l'oued. Les palmeraies aussi devaient être plus denses, prolongeant ainsi la palmeraie de Béni-Abbès le long de la rive gauche de l'oued.

Quelques autres constructions existaient vers les limites ouest du quartier, et notamment quelques édifices qui font parties actuellement du centre national de recherche sur les zones arides, et de l'hôpital. Trois facteurs donnaient à cette zone un caractère privilégié, pour l'implantation du nouveau quartier : la facilité de l'approvisionnement en eau et en matériaux de construction et la proximité de la palmeraie.

A ce qu'il semble⁸, ce fut le caïd de l'époque qui s'occupe de tracer la rue principale qui traverse le quartier du Sud au Nord, ainsi que les ruelles transversales qui desservent les maisons. Il interdit aussi à la construction une bande de terrain, large d'une vingtaine de mètres et longue de plus de cent, située au Nord du quartier, entre la rue principale et l'Oued, sur cette bande de terrain s'ouvraient les puits de regard d'une foggara, et on pensait que probablement, il faut en creuser d'autres plus tard.

Mis à part les terrains réservés à la voirie et l'espace réservé à la foggara les maisons ont occupé de façon continue toute extension du terrain que nous venons de décrire, du moins là où les conditions géomorphologiques le permettent. C'est ainsi que le quartier a assumé son aspect allongé entre l'Oued et la grande dune, ses limites étant constituées par deux zones où il n'était pas possible de bâtir : d'un côté la zone inondable par les crues de la Saoura, de l'autre celle occupée par les sables de l'Erg.

Le réseau des rues ne suit pas un tracé strictement régulier : la rue principale, assez droite, n'est cependant pas tirée au cordeau. Quant aux ruelles qui débouchent sur cet axe principal ; elles ne sont pas parfaitement perpendiculairement ni disposées de façon régulière par rapport à celui-ci

⁸ Béni-Abbes, habitat traditionnel et habitat nouveau, étude sur l'évolution des formes architecturales traditionnelles, AMADEO Gianfranco et CRESTI Federico

4-7 Une expansion accélérée

La promotion administrative de Béni-Abbès au rang de chef-lieu de Daïra en 1984 va se traduire par la réalisation de nombreux programmes de logements et d'équipements destinés à répondre aussi bien besoins aux nouveaux besoins des habitants qu'aux besoins des nouveaux habitants. L'essor urbain qu'a connu la ville à partir de cette période a été tellement frappant qu'il dépasse largement, en matière de quantités, tout ce qui a été réalisé auparavant.

La plupart de ces programmes vont se réalisés, successivement, sur le plateau et plus précisément sur le côté gauche de la route qui mène à l'aérodrome. La zone considérée est occupée par les lotissements d'habitat individuel et les logements, mais aussi par les équipements qui ont été construits ici pour accompagner le développement socio-économiques et les promotions administratives de la ville.

Conclusion

Dans ce chapitre nous avons fait une présentation générale de la ville de Béni-Abbes. Ainsi et tout en se référant à l'analyse conceptuelle de l'identité, notre présentation est faite selon les deux dimensions : la dimension spatiale et à la dimension temporelle. Spatialement, il s'agit de descendre une série d'échelles spatiales partant de la situation géographique jusqu'aux éléments construits. Temporellement, il s'agit de rappeler l'histoire de la ville depuis la première installation à Béni-Abbes jusqu'à nos jours. Pour se faire nous avons utilisé des documents d'archives, principalement des notices qui ont été faite par des militaires français : la première est faite par le capitaine Béranger en 1906, la deuxième par le capitaine Rames en 1941 et une troisième faite par Philippe Marçais en 1955.

Sixième chapitre :
Recueil des données

Introduction

Dans le chapitre suivant nous allons entreprendre notre investigation en utilisant la technique de l'analyse phénoménologique interprétative (IPA). Après la justification de l'échantillonnage que nous en avons fait, nous présenterons le schéma d'entrevue pour commencer ensuite l'analyse des six entrevues menées. Chaque entrevue est analysée indépendamment de l'autre. Une structure commune entre les différentes entrevues sera dégagée et rédigée sous forme de compte rendu narratif à la fin du chapitre.

1- L'échantillonnage

1-1 Critères de l'échantillonnage

L'échantillon est sélectionné intentionnellement c'est à dire que les participants sont choisis en fonction qu'ils peuvent nous fournir un accès à une perspective particulière sur le phénomène étudié. A cet effet, nous avons choisi de faire mener notre entrevue, en fonction de leur disponibilité, avec des architectes, des urbanistes, des personnes travaillant dans le domaine du tourisme, des membres d'une association culturelle et de conservation de patrimoine...etc. En d'autres termes, nous nous sommes intéressés aux personnes pour lesquels notre question de recherche sera porteuse de sens.

Cependant la seule variation de l'échantillon que nous avons effectué c'est bien celle de faire participer aussi bien les habitants que les visiteurs de la ville de Béni-Abbes. Ce choix est justifié par le fait que le visiteur ou le touriste est, selon l'auteur de la théorie du lieu, plus prédisposé à saisir le caractère ou l'atmosphère général du lieu ; *"Les obligations quotidiennes feront surtout appel à l'orientation et dont à une structure spatiale simplifiée, alors que l'atmosphère ou le caractère d'un lieu nouveau primeront lors d'un voyage"*¹. Autrement dit le visiteur d'une ville étrangère est toujours plus ouvert au phénomène du lieu parce qu'il est libre de toute obligation et de toute dépendance à la ville. *"Pour comprendre le rôle que joue le lieu dans le monde de la vie, nous choisissons une circonstance qui confère au milieu signification majeure : la visite d'une ville inconnue, par exemple...; néanmoins, ce type de séjour se faisant en principe*

1 Art du lieu, p 53

" yeux ouverts", il nous transmettra peut-être quelque chose qui au quotidien, est accepté aveuglément".²

1-2 Détermination de la taille de l'échantillon

Comme nous l'avons déjà vu, l'IPA est une approche idiographique. Elle commence par l'analyse détaillée de cas singuliers et ne passe à des déclarations plus générales à propos de groupes d'individus qu'ultérieurement et prudemment. Les études de l'IPA sont habituellement menées avec un petit nombre de participants (par exemple de six à quinze) parce que le but est de faire une représentation intime de l'expérience individuelle.³ . En d'autres termes, le but n'est pas de viser la représentativité mais plutôt la significativité c'est à dire élargir suffisamment le champ d'investigation pour produire de nouveaux faits et un maximum d'informations.

Bien que nous avons mené un nombre important d'entrevues, celles qui ont fait l'objet d'analyse sont limitées au nombre de Six (06) respectant ainsi le nombre minimum recommandé par les initiateurs de l'IPA⁴. Toutefois, notre choix était guidé par la richesse et la significativité des entrevues c'est à dire que les six entrevues choisies pour l'analyse représentent les participants avec lesquels nous avons pu aller plus loin dans l'entretien et qui ont montré un intérêt particulier pour notre sujet de recherche.

2-Présentation du schéma d'entrevue

Comme il a été déjà souligné, les entrevues seront menées avec un calendrier moins contraignant. C'est à dire que l'ordre des questions est moins important, nous sommes plus libres à examiner les nouveaux domaines d'intérêt qui surviennent et l'entrevue peut suivre ce qui intéresse et préoccupe le répondant. Il arrive même que les questions posées peuvent être sensiblement différentes d'une entrevue à l'autre et cela est en fonction de l'intérêt que montre chacun des interviewés. Nous présentons dans ce qui suit le schéma d'entrevue sous forme de questions encadrées par les deux dimensions de l'identité (spatiale et temporelle).

² Art du lieu P41

³ Jonathan A. Smith & Mike Osborn- Interpretative Phenomenological Analysis- doing socio-psychological research, chapter ten

⁴ Jonathan A. Smith, A practical guide to using Interpretative Phenomenological Analysis in qualitative research psychology. Birkbeck University of London, Department of Psychological Sciences

Je vous remercie de bien vouloir me consacrer de votre temps. Je vous rappelle mon nom : Miloudi Mohammed. Je suis architecte et je fais une recherche sur la ville de béni-abbès dans le cadre d'accomplissement d'une étude de post-graduation. Mon objectif est de recueillir des descriptions concrètes et personnelles de la ville de Béni-Abbès telle qu'elle est vécue et expérimentée habituellement par l'utilisateur (qu'il soit habitants ou visiteurs). Si vous n'avez pas d'objection je vais enregistrer vos propos pour mieux les retenir.

- 1- Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "béni-abbès".
- 2- Pourriez-vous me décrire la ville de béni-Abbès en indiquant ces particularités ?
- 3- Ressentez-vous d'émotions particulières envers certaines parties, de certains lieux ou bâtiments dans cette ville ?
- 4-Qu'est ce que vous éprouvez envers chacun de ces lieux ? Quel est le lieu qui vous attire beaucoup ? Pourquoi ?
- 5- Pourriez-vous me parler des autres parties de ville ? Même celles qui n'attirent pas votre attention ou celle qui ne vous plaisent pas du tout ?
- 6- Comment voyez- vous le développement de cette ville ? y a-t-il quelque chose(s) qui a changé ? Laquelle (lesquelles) ? Dans quel sens ?

Finalisation de l'entretien

Y-a-t-il d'autres choses que vous aimeriez ajouter ?

Auriez-vous des contacts ou des sources d'information que vous jugez pertinentes par rapport au sujet ?

Je vous remercie d'avoir accepté de répondre à mes questions et de participer à cette étude.

Fin de l'entretien.

3-Recueil et analyses des données :

3-1-Entrevue N°01 : cette entrevue a été faite avec un membre d'une association de conservation de patrimoine et habitant de Béni-Abbes

3-1-1 Commentaires initiaux

Transcrit original

Intervieweur : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "Béni-Abbès"?

Commentaires initiaux

*Exprimer l'appartenance à

<p>Interviewé : Oui, Béni-Abbès c'est ma ville...c'est ma maison, ma famille, mon travail etc.</p> <p>Intervieweur : Oui..... Quoi encore ?</p> <p>Interviewé : C'est la ville où je suis né et grandi, où j'ai étudié elle m'évoque les souvenirs d'enfance et de jeunesse....</p> <p>Intervieweur : Qu'est ce que cette ville a de particulier ? ...pouvez-vous me décrire la ville de Béni-Abbès en indiquant ces particularités ?</p> <p>Interviewé : Alors, Béni-Abbès ce n'est pas comme les autres villes...elle est petite et calme ou tous les gens se connaissent les uns des autres... Notre ville se distingue aussi par ses paysages naturels ravissants comme les l'Erg, la palmeraie, l'oued; .etc...Tous les paysages sont bons...Tous les endroits qui entourent béni-Abbes sont charmants. Ah oui, sans oublier El-Mouloud... c'est la festivité que tout le monde connaisse...les gens viennent d'un peu partout de toute l'Algérie pour assister à cet événement...ils viennent aussi de l'étranger aussi...oui.</p> <p>Intervieweur : Bon, vous m'avez parlé du paysage naturel et du Mouloud, s'intéressant maintenant à la ville de béni-abbès, pourriez-vous me parlé de l'intérieur de Béni-Abbès ? C'est à dire à ces quartiers, ces constructions, son patrimoine ?</p> <p>Interviewé: Oui, Béni-Abbès est connu par son caractère de traditionnel...c'est une ville ancienne...il y a des constructions très anciennes comme ksar Ksiba et Ksar sidi M'hammed ben Abdel-Salem...vous avez aussi ksar Ouarourout dans lequel nous nous sommes maintenant, Tlayet, Souguiat, chaaba etc ...c'est à dire Béni-Abbès se compose de deux parties....nous avons l'ancienne ville: celle qui se situe en bas et s'ouvre sur l'oued et la nouvelle ville, c'est à dire les nouvelles constructions qui se trouvent sur la hamada.</p> <p>Intervieweur : Ressentez-vous d'impressions ou d'émotions particulières à propos de certaines parties dans cette ville ? quels sont les lieux qui vous attirent le plus ?</p> <p>Interviewé : Moi personnellement je me suis toujours été plu par l'ancienne ville...j'arrive de temps en temps avec mes amis ici à Ouarourout...nous discutons, nous s'amusons...nous préparons du thé...oui... parce que ça nous rappelle nos ancêtres....dans les chambres troglodytique on jouit d'un paysage agréable et il fait frais même pendant les jours de l'été...</p> <p>Intervieweur : Est- ce vous pouvez me parler de votre association?</p> <p>Interviewé : La création de notre association avait pour but la conservation du patrimoine de Béni-Abbes en général parce que notre ville dispose d'une grandes richesses en matière de patrimoine, elle est riche par son histoire et ses monuments ... bien sur, en tant que membre de cette association , je suis très</p>	<p>la ville : <i>ma</i> ville, <i>ma</i> maison, <i>mon</i> travail</p> <p>* Exprimer l'appartenance à la ville (dans le temps) : naissance, enfance, jeunesse, études....</p> <p>*Enoncer le caractère unique de la ville</p> <p>*Comparer avec d'autres villes</p> <p>*Exprimer son attachement</p> <p>*Caractériser la ville : Calme, intime, paysages naturels charmants, événement du Mouloud</p> <p>*Décrire la ville comme traditionnelle et ancienne</p> <p>* Définir ce qui ancien dans la ville : ksiba, ksar de la palmeraie, ksar Ouarourout, tlayet, souguiat, chaaba</p> <p>* Distinguer entre la partie ancienne et la partie nouvelle</p> <p>*Exprimer son attachement à l'ancienne ville : <i>je me suis toujours été plu</i></p> <p>*Définir Ouarourout comme un lieu de repos</p> <p>*Justifier son attachement : souvenirs, paysages agréables et fraîcheur</p> <p>* Reconnaître la richesse du patrimoine de la ville et la nécessité de se mobiliser</p>
---	--

<p>inquiet à l'avenir de notre ville.....à chaque fois que parcourir les anciens quartiers je me trouve affligé par ce que s'est devenue l'ancienne ville...que des détériorations et des vétustés ...tous les quartiers anciens en souffrent...oui le malheur c'est que ce n'est pas seulement les anciens ksours qui tombent en ruine mais aussi d'autres quartiers plus récents comme Tlayet et Chaaba...les dégâts sont tellement rapides qu'ils ne laissent plus le temps pour réfléchir...</p> <p>Les habitants participent bien entendu à cet état de fait, ils déménagent les anciens quartiers au profit des nouvelles constructions...oui c'est à cause de la vétusté de leurs anciennes maisons surtout...moi même j'ai du faire ça...mais bon, heureusement que ça n'a pas duré longtemps... j'avait acquis une habitation "un Haouche" dans le lotissement des 300 lots mais ça n'a pas marché...j'y habitais pendant 08 mois et quant j'ai trouvé l'occasion j'ai déménagé à nouveau et sans hésitation...j'habite maintenant le quartier "Chaaba"...Je trouve que c'est mieux et c'est plus familier pour moi.</p> <p>Intervieweur : Mais pourquoi ça vous n'a pas plu votre premier déménagement ? C'était pourtant un "Houache", non ?</p> <p>Interviewé : Oui c'était un "Haouche" et je l'avais bien aménagé... les réseaux, oui, ils y'en avaient tous les réseaux sauf la voirie...bon, franchement dès le début si j'avais trouvé une maison ici je n'aurais pas partir là-haut...mais je crois qu'il était un peu difficile pour moi de rester définitivement là-bas...Oui, parce que je me suis habitué à l'ancienne béni-Abbes et puis j'ai voulu rester plus proche de la maison familiale et les parents...etc.</p> <p>Intervieweur : Comment voyez- vous le développement de cette ville ? y a-t-il quelque chose(s) qui a changé ? Laquelle (lesquelles) ? Dans quel sens ?</p> <p>Interviewé : Oui, béni-abbés s'est agrandi beaucoup ces dernières années...elle s'est agrandi beaucoup oui...jadis nous étions tous une même famille...nous connaissons tous les habitants et le propriétaire de chaque maisons...maintenant cela n'est plus possible...dans les nouvelles constructions il arrive même qu'on ne sent pas à béni-Abbes...oui si je n'aurais pas un but bien défini, je ne partirai jamais là-haut. Il y a beaucoup de constructions...chaque année il y de nouvelles constructions...le caractère d'originalité de la ville ancienne est totalement absent dans ces parties (nouvelles) de la ville.</p>	<p>pour le conserver</p> <p>* Exprimer son inquiétude quant à la détérioration de ce patrimoine</p> <p>* Exprimer le regret : <i>je me trouve affligé par ce que s'est devenue notre ville</i></p> <p>* Avoir conscience de la gravité de la situation</p> <p>*Définir la vétusté du bâti</p> <p>Comme étant à l'origine de l'abandon des quartiers anciens</p> <p>*Exprimer un profond attachement aux anciens quartiers</p> <p>*Exprimer la difficulté de se familiariser avec les nouvelles constructions</p> <p>*Exprimer son malaise de quitter son ancien quartier</p> <p>*Exprimer un profond attachement aux anciens quartiers</p> <p>*Définir les changements que la ville a subi</p> <p>*Comparer l'état actuel de la ville avec le passé</p> <p>*Exprimer difficulté de s'identifier dans les extensions nouvelles de la ville</p> <p>*Déclarer la disparition de caractères de l'ancienne ville</p>
---	---

3-1-2 Thèmes émergents

Transcrit original	Thèmes émergents
<p>Intervieweur : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "Béni-Abbès"?</p> <p>Interviewé : Oui, Béni-Abbès c'est ma ville...c'est ma maison, ma famille, mon travail etc.</p> <p>Intervieweur : Quoi encore ?</p> <p>Interviewé : C'est la ville où je suis né et grandi, où j'ai étudié elle m'évoque les souvenirs d'enfance et de jeunesse....</p> <p>Intervieweur : Qu'est ce que cette ville a de particulier ? Qu'est ce qui est particuliers?...pouvez-vous me décrire la ville de Béni-Abbès en indiquant ces particularités ?</p> <p>Interviewé : Alors, Béni-Abbès ce n'est pas comme les autres villes, ...elle est petite et calme ou tous les gens se connaissent les uns des autres... Notre ville se distingue aussi par ses paysages naturels ravissants comme les l'Erg, la palmeraie, l'oued; .etc...Tous les paysages sont bons...Tous les endroits qui entourent béni-Abbes sont charmants.</p> <p>Ah oui, sans oublier El-Mouloud... c'est la festivité que tout le monde connaisse...les gens viennent d'un peu partout de toute l'Algérie pour assister à cet événement...ils viennent aussi de l'étranger aussi...oui.</p> <p>Intervieweur : Bon, vous m'avez parlé du paysage naturel et du Mouloud, s'intéressant maintenant à la ville de béni-abbès, pourriez-vous me parlé désormais de l'intérieur de Béni-Abbès ? C'est à dire à ces quartiers, ces constructions, son patrimoine ?</p> <p>Interviewé: Oui, Béni-Abbès est connu par son caractère de ville traditionnelle...c'est une ville ancienne...il y a des constructions très anciennes comme ksar Ksiba et Ksar sidi M'hammed ben Abdel-Salem...vous avez aussi ksar Ouarourout dans lequel nous nous sommes maintenant, Tlayet, Souiguiat, chaaba etc ...c'est à dire Béni-Abbès se compose de deux parties....nous avons l'ancienne ville: celle qui celle qui se situe en bas et s'ouvre sur l'oued et la nouvelle ville, c'est à dire les nouvelles constructions qui se trouvent sur la hamada.</p> <p>Intervieweur : Ressentez-vous d'impressions ou d'émotions particulières à propos de certaines parties dans cette ville ? quels sont les lieux qui vous attirent le plus ?</p> <p>Interviewé : Moi personnellement je me suis toujours été plu à l'ancienne ville...j'arrive de temps en temps avec mes amis ici à Ouarourout...nous discutons, nous s'amusons...nous préparons du thé...oui.... parce que ça nous rappelle nos ancêtres....dans les chambres troglodytique on jouit d'un paysage agréable et il fait frais même pendant les jours de l'été...</p>	<p>Thèmes émergents</p> <p>*Exprimer son appartenance à la ville</p> <p>*Enoncer le caractère unique de la ville</p> <p>*Exprimer son attachement</p> <p>*Caractériser la ville : Calme, intime, paysages naturels charmants, événement du Mouloud</p> <p>*Caractériser la ville : une ville ancienne</p> <p>* Définir les parties anciennes : ksiba, ksar de la palmeraie, ksar Ouarourout, tlayet, souiguiat, chaaba</p> <p>* Différencier entre les parties anciennes et les parties nouvelles</p> <p>*Exprimer son profond attachement à l'ancienne ville</p>

<p>Intervieweur : Est- ce vous pouvez me parler de votre association?</p> <p>Interviewé : La création de notre association avait pour but la conservation du patrimoine de Béni-Abbes en général parce que notre ville dispose d'une grandes richesses en matière de patrimoine, elle est riche par son histoire et ses monuments ... bien sur, en tant que membre de cette association , je suis très inquiet à l'avenir de notre ville.....à chaque fois que parcourir les anciens quartiers je me trouve affligé par ce que s'est devenue l'ancienne ville...que des détériorations et des vétustés ...tous les quartiers anciens en souffrent...oui le malheur c'est que ce n'est pas seulement les anciens ksours qui tombent en ruine mais aussi d'autres quartiers plus récents comme Tlayet et Chaaba...les dégâts sont tellement rapides qu'ils ne laissent plus le temps pour réfléchir...</p> <p>Les habitants participent bien entendu à cet état de fait, ils déménagent les anciens quartiers au profit des nouvelles constructions...oui c'est à cause de la vétusté de leurs anciennes maisons surtout...moi même j'ai du faire ça...mais bon, heureusement que ça n'a pas duré longtemps... j'avait acquis une habitation "un Haouche" dans le lotissement des 300 lots mais ça n'a pas marché...j'y habitais pendant 08 mois et quant j'ai trouvé l'occasion j'ai déménagé à nouveau et sans hésitation...j'habite maintenant le quartier "Chaaba"...Je trouve que c'est mieux et c'est plus familier pour moi.</p> <p>Intervieweur : Mais pourquoi ça vous n'a pas plu votre premier déménagement ? C'était pourtant un "Houache", non ?</p> <p>Interviewé: Oui c'était un "Haouche" et je l'avais bien aménagé... les réseaux, oui, ils y'en avaient tous les réseaux sauf la voirie...bon, franchement dès le début si j'avais trouvé une maison ici je n'aurais pas partir là-haut...mais je crois qu'il était un peu difficile pour moi de rester définitivement là-bas...Oui, parce que je me suis habitué à l'ancienne béni-Abbes et puis j'ai voulu rester plus proche de la maison familiale et les parents...etc.</p> <p>Intervieweur : Comment voyez- vous le développement de cette ville ? y a-t-il quelque chose(s) qui a changé ? Laquelle (lesquelles) ? Dans quel sens ?</p> <p>Interviewé : Oui, béni-abbés s'est agrandi beaucoup ces dernières années...elle s'est agrandi beaucoup oui...jadis nous étions tous une même famille...nous connaissons tous les habitants et le propriétaire de chaque maisons...maintenant cela n'est plus possible...dans les nouvelles constructions il arrive même qu'on ne sent pas à béni-Abbes...oui si je n'aurais pas un but bien défini, je ne partirai jamais là-haut. Il y a beaucoup de constructions...chaque année il y de nouvelles constructions...le caractère d'originalité de la ville ancienne est</p>	<p>* Exprimer son inquiétude et son regret quant à l'état actuel du patrimoine</p> <p>*Exprimer la difficulté de se familiariser avec la zone des nouvelles constructions</p> <p>*Exprimer un profond attachement aux anciens quartiers</p> <p>*Comparer l'état actuel de la ville avec le passé</p> <p>*Déclarer la disparition de caractères de l'ancienne ville</p>
--	--

totallement absent dans ces parties (nouvelles) de la ville.	
--	--

3-1-3 Connections entre thèmes :

la ville de Béni-Abbes:

- *Exprimer son appartenance et son attachement à la ville en général
- *Enoncer le caractère unique de la ville
- *Caractériser la ville : -Paysages naturels charmants : dunes, hamada, palmeraie, l'oued Saoura, chaaba
-Ville calme, ville intime, ville ancienne, événement du Mouloud
- * Différencier entre les parties anciennes et les parties nouvelles

Ancienne ville :

- * Définir les parties anciennes : ksiba, ksar de la palmeraie, ksar Ouarourout, tlayet, souguiat, chaaba
- *Exprimer son profond attachement à l'ancienne ville
- * Exprimer son inquiétude et son regret quant à l'état actuel du patrimoine

Nouvelles constructions :

- *Exprimer la difficulté de se familiariser avec la zone des nouvelles constructions
- *Exprimer un profond attachement aux anciens quartiers

Interprétation du développement de la ville

- *Comparer l'état actuel de la ville avec le passé
- *Déclarer la disparition de caractères de l'ancienne ville

3-2-Entrevue N°02 : cette entrevue a été menée avec un jeune travaillant dans le domaine de tourisme et habitant la ville de Béni-Abbes

3-2-1 Commentaires initiaux

Transcrit original	Commentaires initiaux
<p>Interviewer : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "Béni-Abbès" ? Qu'est ce qu'elle représente pour vous ?</p> <p>Interviewé : Oui, Béni-Abbes c'est ma ville, c'est la ville où j'habite et la terre de mes ancêtres.</p> <p>Intervieweur : Qu'est ce que cette ville a de particulier ? pouvez-vous me décrire la ville de Béni-Abbès en indiquant ces particularités ? Qu'elle est votre relation personnelle avec cette ville ?</p> <p>Interviewé : Alors, Béni-Abbès c'est une ville saharienne...c'est la perle de la Saoura...il s'agit d'une ville touristique par excellence... c'est morceau de la nature on jouit partout de paysage naturels formidables...dès l'entrée vous</p>	<p>*Exprimer son appartenance à la ville : <i>la ville où j'habite</i></p> <p>* Exprimer l'appartenance à la ville (dans le temps) : <i>mes ancêtres</i></p> <p>*Référer la ville à son contexte (la Sahara, la Saoura)</p> <p>*Qualifier Béni-Abbes de ville touristique</p>

<p>pouvez remarquer qu'elle est indissociable de la nature...oui, les éléments naturels l'entourent de tout cotés...vous avons Oued Saoura et la palmeraie à l'ouest, les dunes de sable au Nord et le talus à l'Est.</p> <p>En plus de ça elle est riche par son histoire...oui c'est une ville ancienne et c'est une ville vénéré...on l'appelle aussi "<i>El-Mahroussa</i>" parce qu'elle elle a toujours été invincible face aux razzieurs... il y a des constructions qui atteste de son histoire comme par exemple le ksar de sidi <i>M'hammed Ben-Abdelsalem</i> qui se situe au milieu de la palmeraie...Nous avons aussi le ksar de la Ksiba mais qui n'est aujourd'hui que des ruines.</p> <p>Vous avez aussi un nombre important de constructions anciennes parmi lesquelles : les arcades, le musée, la piscine, le siège de la daïra (construit par les français, c'était une construction militaire), les hôtels : hôtel Rym et hôtel Erg ...</p> <p>Mais pour mieux connaitre Béni-Abbès, il faut sortir de la ville et découvrir les paysages qui l'entourent.</p> <p>Intervieweur : Et à propos des quartiers ?</p> <p>Interviewé : Dans la ville de Béni-Abbès il y a les quartiers anciens qui forment l'ancienne ville et les quartiers nouveaux qui se situent sur la hamada. Les quartiers anciens se situent tous sur les terrains en pentes ; il y a d'abord <i>Ouarourout</i> et <i>souiguiat</i> à droite de l'entrée de la ville et Tlayet et sfad à gauche ; puis il y a le quartier chaaba.</p> <p>Intervieweur : Pouvez-vous me parler de votre quartier ?</p> <p>Interviewé : Le quartier où j'habite aujourd'hui est relativement nouveau par rapport aux quartiers anciens...il a été construite pendant les années soixante dix...il contient des établissements réalisée pendant les premières années de l'indépendance comme les écoles, CEM, une salle de soin, une poste, le marché (la galerie), la mosquée, la mairie...etc...Oui elle contient aussi des cités d'habitations relaissées par l'état et des lotissements... mon père m'a raconté qu'au début, il a refusé d'acquérir le logement qu'on lui a été attribué au niveau de la cité des enseignants (celui que nous habitons aujourd'hui),...oui, il a refusé en justifiant qu'il ne pouvait pas habiter une Hamada...oui, il n'y avait plus rien sur la hamada...mais avec le temps, on peut dire qu'on est au centre ville maintenant...</p> <p>Intervieweur : Et les autres quartiers ?</p> <p>Interviewé : Pratiquement, jusqu'aux années quatre vingt Béni-Abbes n'avait pas encore commencé à s'étendre sur le coté droit de la route de l'Aérodrome, d'ailleurs cette route n'était qu'une piste qui délimite la ville de ce coté...il y avait seulement quelques constructions éparpillées tels que l'usine et la station météo...ces dernières années surtout après qu'elle est</p>	<p>*Décrire la ville par ses paysages naturels : oued Saoura, la palmeraie, les dunes, le talus</p> <p>*Caractériser la ville par son histoire : ancienne, invincible, vénérée</p> <p>*Caractériser la ville par son patrimoine : ksar de sidi <i>M'hammed Ben-Abdelsalem</i>, Ksiba, les arcades, le musée, la piscine, le siège de la daïra, les hôtels</p> <p>*Faire la distinction entre quartiers anciens et quartiers nouveaux</p> <p>* Définir les quartiers anciens : <i>Ouarourout, souiguiat, Tlayet, sfad, chaaba</i></p> <p>* Distinguer entre la partie ancienne et la partie nouvelle</p> <p>*Définir son quartier par rapport aux anciens quartiers</p> <p>*Décrire son quartier</p> <p>*Evoquer les souvenirs relatifs aux débuts du peuplement du quartier</p> <p>*Définir le quartier par sa situation actuelle dans l'ensemble</p> <p>* Décrire le développement récent de la ville</p> <p>*Evoquer la promotion administrative de Béni-Abbes</p>
---	--

<p>devenue chef lieu de wilaya déléguée, la ville s'est agrandie beaucoup. Ils ont construit beaucoup de sièges administratifs et de logements...chaque année il y a de nouveaux programmes de logements OPGI et de l'habitat rural...actuellement la ville s'étend sur le coté gauche de la route et les nouvelles constructions s'approchent de plus en plus des dunes.</p> <p>Intervieweur : Et pour les anciens quartiers de la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui, ce sont généralement les habitants des quartiers anciens de ville qui ont acquis des lots de terrain et qui construisent dans la périphérie de la ville...tu sais : l'état de ces habitations (anciennes) est très mauvais, elles ont été construites en <i>toub</i> et avec le temps ils sont devenus très fragiles ; elles tombent en ruines... Il y a certes des habitants qui préfèrent vivre encore dans ces habitations traditionnelles mais la plupart préfèrent construire de nouvelles habitations ici (dans les nouvelles extensions)...il y a aussi certains qui ont démolit et reconstruit leur maisons avec le béton comme par exemple dans les quartiers de <i>Chaaba</i> et de <i>Souiguiat</i>...</p> <p>Mais bon, franchement si j'étais à leur place j'aurais peut être fait la même chose...oui, parce tout le monde parle du patrimoine, de l'histoire et tous ça mais dans la réalité aucun ne peut vivre dans de telles conditions...oui aujourd'hui aucun ne peut vivre dans une maison construite en Toub ou dans les ruelles étroites où il est impossible d'y accéder avec une voiture.</p> <p>Intervieweur : Pour toi... à ton avis personnel où-est-elle la Béni-Abbes ? autrement dit si je vous demande par exemple de m'accompagner pour faire une promenade dans la ville en vue de la reconnaître, où allez-vous m'emmener ?</p> <p>Interviewé : Bien sur, ce sont les quartiers anciens qui reflètent mieux le vrai visage le Béni-Abbès. Moi même, je suis jeune et je n'ai jamais vécu dans ces quartiers anciens... mais lorsque je pars à Tlayet ou d'autres quartiers anciens je sens cette simplicité et cette authenticité de Béni-Abbes. Mais malheureusement, la plupart de ces quartiers se trouve aujourd'hui en mauvais état...la ville ancienne est entrain de s'évider...dans la rue des arcades il y avait des boutiques de commerces et d'artisanat mais aujourd'hui ils sont tous fermés...les habitants de ces quartiers sont obligés de se rendre aux nouveaux quartiers pour faire leur achats et se vaquer à leur activités quotidiennes...Oui, toutes les administrations et les services publics se trouvent dans les nouveaux quartiers.</p>	<p>*Evaluer le développement actuel de la ville : <i>beaucoup</i></p> <p>*Situer les extensions de la ville par rapport aux éléments naturels et artificiels</p> <p>*Déterminer la provenance des habitants et les propriétaires des nouvelles constructions</p> <p>*Définir l'état des anciennes habitations</p> <p>*Noter la préférence pour certains de réhabiliter leur anciennes habitations</p> <p>*Essayer de justifier le déménagement des anciens quartiers vers les nouvelles extensions</p> <p>*Définir les quartiers anciens comme identitaires</p> <p>*Evoquer son expérience personnelle</p> <p>*Exprimer son regret quant à l'état actuel de l'ancienne ville : <i>malheureusement</i></p> <p>*Comparer entre l'état actuel et l'état antérieur des arcades</p> <p>*Définir le recours aux nouveaux quartiers comme <i>obligation</i></p>
---	--

3-2-2 Thèmes émergents

Transcrit original	Thèmes émergents
<p>Interviewer : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "Béni-Abbès" ? Qu'est ce qu'elle représente pour vous ?</p> <p>Interviewé : Oui, Béni-Abbes c'est ma ville, c'est la ville où j'habite et la terre de mes ancêtres.</p> <p>Interviewer : Qu'est ce que cette ville a de particulier ? pouvez-vous me décrire la ville de Béni-Abbès en indiquant ces particularités ? Qu'elle est votre relation personnelle avec cette ville ?</p> <p>Interviewé : Alors, Béni-Abbès c'est une ville saharienne...c'est la perle de la Saoura...il s'agit d'une ville touristique par excellence... c'est morceau de la nature on jouit partout de paysage naturels formidables...dès l'entrée vous pouvez remarquer qu'elle est indissociable de la nature...oui, les éléments naturels l'entourent de tout cotés...vous avons Oued Saoura et la palmeraie à l'ouest, les dunes de sable au Nord et le talus à l'Est.</p> <p>En plus de ça elle est riche par son histoire...oui c'est une ville ancienne et c'est une ville vénéré...on l'appelle aussi El-Mahroussa parce qu'elle elle a toujours été invincible face aux razzieurs... il y a des constructions qui atteste de son histoire comme par exemple le ksar de sidi M'hammed Ben-Abdelsalem qui se situe au milieu de la palmeraie...Nous avons aussi le ksar de la Ksiba mais qui n'est aujourd'hui que des ruines.</p> <p>Vous avez aussi un nombre important de constructions anciennes parmi lesquelles : les arcades, le musée, la piscine, le siège de la daïra (construit par les français, c'était une construction militaire), les hôtels : hôtel Rym et hôtel Erg ... Mais pour mieux connaître Béni-Abbès, il faut sortir de la ville et découvrir les paysages qui l'entourent.</p> <p>Intervieweur : Et à propos des quartiers ?</p> <p>Interviewé : Dans la ville de Béni-Abbès il y a les quartiers anciens qui forment l'ancienne ville et les quartiers nouveaux qui se situent sur la hamada. Les quartiers anciens se situent tous sur les terrains en pentes ; il y a d'abord Ouarourout et souiguiat à droite de l'entrée de la ville et Tlayet et sfad à gauche ; puis il y a le quartier chaaba qui remonte les pentes jusqu'à la hamada.</p> <p>Intervieweur : Pouvez-vous me parler de votre quartier ?</p> <p>Interviewé : Le quartier où j'habite aujourd'hui est relativement nouveau par rapport aux quartiers anciens...il a été construite pendant les années soixante dix...il contient des</p>	<p>Thèmes émergents</p> <p>*Exprimer son appartenance à la ville</p> <p>*Décrire la ville à travers son contexte géographique et son site : sahara, oued Saoura, la palmeraie, les dunes, le talus</p> <p>*Caractériser la ville par son histoire : ancienne, invincible, vénérée</p> <p>*Caractériser la ville par son patrimoine : ksar de sidi M'hammed Ben-Abdelsalem, Ksiba, les arcades, le musée, la piscine, le siège de la daïra, les hôtels</p> <p>*Faire la distinction entre quartiers anciens et quartiers nouveaux</p> <p>* Définir les quartiers anciens : Ouarourout, souiguiat, Tlayet, sfad, chaaba</p> <p>*Déterminer son quartier par la période de sa</p>

<p>établissements réalisés pendant les premières années de l'indépendance comme les écoles, CEM, une salle de soin, une poste, le marché (la galerie), la mosquée, la mairie...etc...Oui elle contient aussi des cités d'habitations relaissées par l'état et des lotissements... mon père m'a raconté qu'au début, il a refusé d'acquérir le logement qu'on lui a été attribué au niveau de la cité des enseignants (celui que nous habitons aujourd'hui),...oui, il a refusé en justifiant qu'il ne pouvait pas habiter une Hamada...oui, il n'y avait plus rien sur la hamada...mais avec le temps, on peut dire qu'on est au centre ville maintenant...</p> <p>Interviewer : Et les autres quartiers ?</p> <p>Interviewé : Pratiquement, jusqu'aux années quatre vingt Béni-Abbes n'avait pas encore commencé à s'étendre sur le coté droit de la route de l'Aérodrome, d'ailleurs cette route n'était qu'une piste qui délimite la ville de ce coté...il y avait seulement quelques constructions éparpillées tels que l'usine et la station météo...ces dernières années surtout après qu'elle est devenue chef lieu de wilaya déléguée, la ville s'est agrandie beaucoup. Ils ont construit beaucoup de sièges administratifs et de logements...chaque année il y a de nouveaux programmes de logements OPGI et de l'habitat rural...actuellement la ville s'étend sur le coté gauche de la route et les nouvelles constructions s'approchent de plus en plus des dunes.</p> <p>Intervieweur : Et pour les anciens quartiers de la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui, ce sont généralement les habitants des quartiers anciens de ville qui ont acquis des lots de terrain et qui construisent dans la périphérie de la ville...tu sais : l'état de ces habitations (anciennes) est très mauvais, elles ont été construites en toub et avec le temps ils sont devenus très fragiles ; elles tombent en ruines... Il y a certes des habitants qui préfèrent vivre encore dans ces habitations traditionnelles mais la plupart préférèrent construire de nouvelles habitations ici (dans les nouvelles extensions)...il y a aussi certains qui ont démolit et reconstruit leur maisons avec le béton comme par exemple dans les quartiers de Chaaba et de Souiguiat... Mais bon, franchement si j'étais à leur place j'aurais peut être fait la même chose...oui, parce tout le monde parle du patrimoine, de l'histoire et tous ça mais dans la réalité aucun ne peut vivre dans de telles conditions...oui aujourd'hui aucun ne peut vivre dans une maison construite en Toub ou dans les ruelles étroites où il est impossible d'y accéder avec une voiture.</p> <p>Intervieweur : Pour toi, à votre avis personnel où-est-elle la vraie Béni-Abbes? autrement dit si je vous demande par exemple de m'accompagner pour faire une promenade dans la</p>	<p>construction</p> <p>*Définir le quartier par sa situation actuelle dans l'ensemble</p> <p>*Décrire et évaluer le développement actuel de la ville : <i>beaucoup</i></p> <p>*Situer les extensions de la ville par rapport aux éléments naturels et artificiels</p> <p>*Décrire l'état des anciennes habitations</p> <p>*Expliquer les causes l'abandon des anciens quartiers au profit des nouvelles extensions</p>
---	--

<p>ville en vue de la reconnaître, où allez-vous m'emmener ?</p> <p>Interviewé : Bien sur, ce sont les quartiers anciens qui reflètent mieux le vrai visage le Béni-Abbès. Moi même, je suis jeune et je n'ai jamais vécu dans ces quartiers anciens... mais lorsque je pars à tlayet ou d'autres quartiers anciens je sens cette simplicité et cette authenticité de Béni-Abbes. Mais malheureusement, la plupart de ces quartiers se trouve aujourd'hui en mauvais état...la ville ancienne est entrain de s'évider...dans la rue des arcades il y avait des boutiques de commerces et d'artisanat mais aujourd'hui ils sont tous fermés...les habitants de ces quartiers sont obligés de se rendre aux nouveaux quartiers pour faire leur achats et se vaquer à leur activités quotidiennes...Oui, toutes les administrations et les services publics se trouvent dans les nouveaux quartiers.</p>	<p>*Définir les quartiers anciens comme identitaires</p> <p>*Exprimer son regret quant à l'état actuel de l'ancienne ville : <i>malheureusement</i></p> <p>*Définir les rapports entre anciens et nouveaux quartiers</p>
--	--

3-2-3 Connexions entre thèmes :

Caractériser la ville de béni-Abbes par :

- *Le sentiment d'appartenance à la ville
- *Son contexte géographique et son site : sahara, oued Saoura, la palmeraie, les dunes, le talus
- *Son histoire : ancienne, invincible, vénérée
- *Son patrimoine bâti : ksar de sidi *M'hammed Ben-Abdelsalem*, Ksiba, les arcades, le musée, la piscine, le siège de la daïra, les hôtels
- *La disparité entre quartiers anciens et quartiers nouveaux
- *Les rapports entre anciens et nouveaux quartiers

Ancienne ville :

- * Définir les quartiers anciens : *Ouarourout, souiguiat, Tlayet, sfad, chaaba*
- * Définir les quartiers anciens comme identitaires
- * Exprimer son regret quant à l'état actuel de l'ancienne ville : *malheureusement*

Nouvelles constructions :

- *Définir les extensions de la ville par leur situation par rapport aux éléments naturels et artificiels
- *Evaluer le développement actuel de la ville : *beaucoup*

3-3-Entrevue N°03(menée avec un habitant de Béni-Abbes)

3-3-1 Commentaires initiaux

<p>Transcrit original</p> <p>Interviewer : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve "béni-abbès" ? Qu'est ce qu'elle représente pour vous ?</p>	<p>Commentaires initiaux</p>
---	-------------------------------------

<p>Interviewé : Alors, moi je suis originaire de Béni-Abbès, mais je suis né et grandi à Béchar. J'ai étudié à Béchar et j'ai ma maison et ma famille la bas...j'avais travaillé aussi pendant quelques années à Béchar...mais je suis revenu à Béni-Abbès pour travailler ici...oui, ça fait 11 ans que je suis ici à Béni-Abbès.</p> <p>Interviewer : oui quoi encore ?</p> <p>Interviewé : Béni-Abbès me rappelle aussi mes souvenirs d'enfance. Depuis mon enfance j'ai adoré cette ville...quant j'étais élève je passais presque toutes les vacances ici...ma grande mère et mes oncles habitaient ici à Tlayet, alors je restais chez eux pendant les vacances...je rappelle même que mon père m'avait toujours proposé d'aller avec les colonies solaires mais je refuse d'y aller...j'ais toujours préféré Béni-Abbès.</p> <p>Intervieweur : Qu'est ce que cette ville a de particulier ?</p> <p>Interviewé : Béni-Abbès se caractérise par ses paysages naturels...ici vous n'avez pas besoin de prendre une voiture et s'éloigner de la ville pour faire une sortie...non...tous est là...tous les paysages qui entourent la ville sont merveilleux, il suffit de choisir un bon moment et s'en sortir.</p> <p>Interviewer : et dans la ville ? C'est à dire à l'intérieur de la ville ? Ressentez-vous d'impressions ou d'émotions particulières à propos de certaines parties dans cette ville ?</p> <p>Interviewé : Je ne sais pas exactement...mais je pense que sa particularité se situe dans sa simplicité, dans son calme et sa quiétude...peut être aussi dans sa propreté et dans son caractère naturel... moi j'aime le quartier de Chaaba... réellement je ne sais pas pourquoi j'aime ces rues: les rues étroites et sinueuses de la <i>Chaaba</i>, surtout avec les rampes et les maisons en terrasses...et puis ce quartier offre un extraordinaire paysage pendant la fête du mouloud...pendant le passage des baroudeurs une ambiance chaleureuse règne dans ces rues...ainsi, tout le monde est invité à participer et à prendre part de cette joie collective...</p> <p>Intervieweur : et quoi encore ?</p> <p>Interviewé : Oui, je rappelle aussi Tlayet: c'est le quartier où ma grande mère avait habité. Il y avait une place dans laquelle nous avons beaucoup joué ensemble avec les enfants des voisins...elle était entourée de maisons ... cette place était comme une grande cour (<i>un haouche</i>) où toutes les portes étaient ouvertes et nous pouvons entrer à n'importe qu'elle maison pour boire, manger ou faire une sieste...nous passions tout l'été ici, entre la piscine et la palmeraie (djenanat). Alors jusqu'aujourd'hui je me rends de temps à l'autre à ces endroits pour rappeler mes souvenirs d'enfance...j'aime surtout parcourir la rue de Tlayet et en fin de journée j'aime prendre la</p>	<p>*Exprimer son appartenance à Béni-Abbes</p> <p>*Déterminer la raison d'être à Béni-Abbes : le travail</p> <p>*Evoquer ses souvenirs</p> <p>*Exprimer un profond attachement à la ville dans le passé</p> <p>*Caractériser la vile par ses paysages naturels</p> <p>*Caractériser la ville par sa proximité à la nature</p> <p>*Caractériser la ville : simplicité, calme, quiétude, propreté</p> <p>*Exprimer un profond attachement au quartier de Chaaba</p> <p>*Décrire la particularité du quartier</p> <p>*Associer le quartier à la fête du mouloud</p> <p>*Faire appel aux souvenirs pour décrire le quartier Tlayet</p> <p>*Exprimer son attachement au quartier</p> <p>* Exprimer son attachement à la rue de la corniche (rue de la piscine)</p> <p>*Décrire la corniche par son paysage</p>
---	---

<p>corniche qui mène à la piscine...je m'arrête de temps à l'autre sur toute la longueur de la piste pour contempler le paysage surtout avec le couché de soleil...c'est un moment extraordinaire...</p> <p>Intervieweur : vous m'avez parlé jusqu'à maintenant de l'ancienne ville de Béni-Abbes, mais qu'en est-il des autres quartiers de la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui...la grande partie de la ville est constituée maintenant par ces quartiers nouveaux. Dans ces dernières années on a beaucoup construit sur cette zone: des logement, des lotissements, des administrations...etc, mais ces quartiers n'ont aucune relation avec l'ancienne ville...c'est à dire ce qu'il leur manque c'est le charme et l'intimité des anciens quartiers...oui si l'on veut connaître Béni-Abbes, il faut parcourir les anciens quartiers...les nouvelles extensions...non... parce qu'il n'y a rien à découvrir là-haut...oui il n'y a rien...il n'y a que des cités d'habitations éparpillées et des chantiers...il n'y a aucune raison de partir là-haut.</p> <p>Intervieweur : alors comment voyez- vous les extensions de la ville sur la hamada ?</p> <p>Interviewé : Sincèrement, le développement récent de la ville sur la hamada n'a pas ramené de bonnes choses, moi-même, au contraire je considère ces nouvelles extensions comme des extensions cancéreuses...parce qu'elles n'ont aucun rapport avec la ville de Béni-Abbes : celle que nous connaissons et dans laquelle nous avons vécu et grandi...je ne cesse de discuter de cela avec mes amis, c'est un sujet qui nous intéressent particulièrement parce que la ville a tellement changé que nous nous sommes plus en mesure de la reconnaître...oui dans cette zone des nouvelles constructions on ne dit qu'on est à Béni-Abbes... Avant de commencer la construction des 1262 lots sociaux en 2012, nous leur avons proposé de déplacer ce programme au niveau de l'embranchement sur la route nationale...comme ça nous aurions pu créer une nouvelle ville sur la route nationale avec toute les services et administrations du nouveau statut administratif de chef lieu de wilaya déléguée et en même temps préserver le caractère original de la ville de béni-abbes en tant que ville touristique, mais malheureusement personne n'a pris notre avis en considération...</p>	<p>*Faire la distinction entre anciens et nouveaux quartiers.</p> <p>*Opposer les nouveaux quartiers aux anciens quartiers</p> <p>*Décrire les nouvelles extensions : <i>il n'y a rien</i></p> <p>*Exprimer sa désapprobation envers les nouvelles extensions de la ville</p> <p>*Se rapporter à l'ancienne ville : <i>aucun rapport avec la ville de Béni-Abbes</i></p> <p>*Exprimer sa préoccupation pour l'avenir de la ville</p> <p>*Exprimer la volonté de s'impliquer dans les projets qui concerne la ville</p> <p>*Exprimer son regret pour l'état actuel de la ville : <i>malheureusement</i></p>
---	---

3-3-2 Thèmes émergents

<p>Transcrit original</p> <p>Interviewer : Que suggère immédiatement à votre esprit,</p>	<p>Thèmes émergents</p>
--	--------------------------------

<p>qu'éprouve "béni-abbès" ? Qu'est ce qu'elle représente pour vous ?</p> <p>Interviewé : Alors, moi je suis originaire de Béni-Abbès, mais je suis né et grandi à Béchar. J'ai étudié à Béchar et j'ai ma maison et ma famille la bas...j'avais travaillé aussi pendant quelques années à Béchar...mais je suis revenu à Béni-Abbès pour travailler ici...oui, ça fait 11 ans que je suis ici à Béni-Abbès.</p> <p>Interviewer : oui quoi encore ?</p> <p>Interviewé : Béni-Abbès me rappelle aussi mes souvenirs d'enfance. Depuis mon enfance j'ai adoré cette ville...quant j'étais élève je passais presque toutes les vacances ici...ma grande mère et mes oncles habitaient ici à Tlayet, alors je restais chez eux pendant les vacances...je rappelle même que mon père m'avait toujours proposé d'aller avec les colonies solaires mais je refuse d'y aller...j'ais toujours préféré Béni-Abbès.</p> <p>Intervieweur : Qu'est ce que cette ville a de particulier ?</p> <p>Interviewé : Béni-Abbès se caractérise par ses paysages naturels...ici vous n'avez pas besoin de prendre une voiture et s'éloigner de la ville pour faire une sortie...non...tout est là...tous les paysages qui entourent la ville sont merveilleux, il suffit de choisir un bon moment et s'en sortir.</p> <p>Interviewer : et dans la ville ? C'est à dire à l'intérieur de la ville ? Ressentez-vous d'impressions ou d'émotions particulières à propos de certaines parties dans cette ville ?</p> <p>Interviewé : Je ne sais pas exactement...mais je pense que sa particularité se situe dans sa simplicité, dans son calme et sa quiétude...peut être aussi dans sa propreté et dans son caractère naturel... moi j'aime le quartier de Chaaba... réellement je ne sais pas pourquoi j'aime ces rues: les rues étroites et sinueuses de la <i>Chaaba</i>, surtout avec les rampes et les maisons en terrasses...et puis ce quartier offre un extraordinaire paysage pendant la fête du mouloud...pendant le passage des baroudeurs une ambiance chaleureuse règne dans ces rues...ainsi, tout le monde est invité à participer et à prendre part de cette joie collective...</p> <p>Intervieweur : et quoi encore ?</p> <p>Interviewé : Oui, je rappelle aussi Tlayet: c'est le quartier où ma grande mère avait habité. Il y avait une place dans laquelle nous avons beaucoup joué ensemble avec les enfants des voisins...elle était entourée de maisons ... cette place était comme une grande cour (<i>un haouche</i>) où toutes les portes étaient ouvertes et nous pouvons entrer à n'importe quelle maison pour boire, manger ou faire une sieste...nous passions tout l'été ici, entre la piscine et la palmeraie (djenanat). Alors jusqu'aujourd'hui je me rends de temps à l'autre à ces</p>	<p>*Exprimer son appartenance à Béni-Abbes</p> <p>*Evoquer ses souvenirs Pour exprimer un profond attachement à la ville</p> <p>*Caractériser la ville par ses paysages naturels environnant</p> <p>*Caractériser la ville : simplicité, calme, quiétude, propreté</p> <p>*Exprimer un profond attachement au quartier de Chaaba</p> <p>*Associer le quartier à la fête du mouloud</p> <p>*Exprimer son attachement au quartier Tlayat</p> <p>* Exprimer son attachement à la rue de la corniche (rue de la piscine)</p>
--	--

<p>endroits pour rappeler mes souvenirs d'enfance...j'aime surtout parcourir la rue de Tlayet et en fin de journée j'aime prendre la corniche qui mène à la piscine...je m'arrête de temps à l'autre sur toute la longueur de la piste pour contempler le paysage surtout avec le couché de soleil...c'est un moment extraordinaire...</p> <p>Intervieweur : vous m'avez parlé jusqu'à maintenant de l'ancienne ville de Béni-Abbes, mais qu'en est-il des autres quartiers de la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui...la grande partie de la ville est constituée maintenant par ces quartiers nouveaux. Dans ces dernières années on a beaucoup construit sur cette zone: des logement, des lotissements, des administrations...etc, mais ces quartiers n'ont aucune relation avec l'ancienne ville...c'est à dire ce qu'il leur manque c'est le charme et l'intimité des anciens quartiers...oui si l'on veut connaître Béni-Abbes, il faut parcourir les anciens quartiers...les nouvelles extensions...non... parce qu'il n'y a rien à découvrir là-haut...oui il n'y a rien...il n'y a que des cités d'habitations éparpillées et des chantiers...il n'y a aucune raison de partir là-haut.</p> <p>Intervieweur : alors comment voyez- vous les extensions de la ville sur la hamada ?</p> <p>Interviewé: Sincèrement, le développement récent de la ville sur la hamada n'a pas ramené de bonnes choses, moi-même, au contraire je considère ces nouvelles extensions comme des extensions cancéreuses...parce qu'elles n'ont aucun rapport avec la ville de Béni-Abbes : celle que nous connaissons et dans laquelle nous avons vécu et grandi...je ne cesse de discuter de cela avec mes amis, c'est un sujet qui nous intéressent particulièrement parce que la ville a tellement changé que nous nous sommes plus en mesure de la reconnaître...oui dans cette zone des nouvelles constructions on ne dit qu'on est à Béni-Abbes... Avant de commencer la construction des 1262 lots sociaux en 2012, nous leur avons proposé de déplacer ce programme au niveau de l'embranchement sur la route nationale...comme ça nous aurions pu créer une nouvelle ville sur la route nationale avec toute les services et administrations du nouveau statut administratif de chef lieu de wilaya déléguée et en même temps préserver le caractère original de la ville de béni-abbes en tant que ville touristique, mais malheureusement personne n'a pris notre avis en considération...</p>	<p>*Faire la distinction entre anciens et nouveaux quartiers.</p> <p>*Décrire les nouvelles extensions : <i>il n'y a rien</i></p> <p>*Exprimer sa désapprobation envers les nouvelles extensions de la ville</p> <p>*Exprimer sa préoccupation pour l'avenir de la ville</p>
--	--

3-3-3 Connexions entre thèmes :

La ville de Béni-Abbes dans son ensemble :

- *Le sentiment d'appartenance de ces habitants
- *Un profond attachement des habitants à leur ville
- *Son site : les paysages naturels environnants
- *Caractères de la ville : simplicité, calme, quiétude, propreté
- *Distinction entre anciens et nouveaux quartiers.

Ancienne ville :

- *Quartier de Chaaba
- * Quartier de Tlayet
- * La rue de la corniche (rue de la piscine)
- *La fête du mouloud

Les nouvelles extensions de la ville :

- *Exprimer sa désapprobation envers les nouvelles extensions de la ville: *il n'y a rien*

3-4 Entrevue N°04 : cette entrevue est faite avec un jeune architecte résidant à Béni-Abbes

3-4-1 Commentaires initiaux

Transcrit original	Commentaires initiaux
<p>Interviewer : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "béni-abbès" ? Qu'est ce qu'elle représente pour vous ?</p> <p>Interviewé : Bon, avant tout je suis Abassi, c'est à dire que suis né, grandi, étudié et j'habite aujourd'hui à béni-abbès...la spécificité de notre ville c'est ces paysages naturels extraordinaires et la fête du mouloud... La fête du mouloud c'est événement très important qui reflète les traditions et us de la ville...c'est une fête à laquelle tous les habitants participent...oui c'est ça la spécificité de cette fête : c'est le fait d'être célébrée par les habitants eux-mêmes tout les habitants doivent participer...elle était toujours comme ça</p> <p>Interviewer : Ressentez-vous d'impressions ou d'émotions particulières à propos de la ville ou de certaines parties dans cette ville ?</p> <p>Interviewé : Bon, moi j'habite la cité des 48 logements, c'est une cité réalisée dans les années 80, ces logements ont été attribué aux fonctionnaires de l'état... je trouve que c'est l'une des meilleure cités de béni-abbès...il s'agit d'habitations individuelles...tous les habitants se connaissent et participent aux événements de leurs voisins...au milieu des logements se trouve un terrain de sport que tous les habitants de la cité utilisent mais il accueil aussi des compétitions auxquelles participent d'autres quartiers...</p>	<p>*Exprimer son appartenance à Béni-Abbes</p> <p>*Caractériser la vile par ses paysages naturels</p> <p>*Identifier la ville la fête du mouloud</p> <p>*Exprimer son appartenance à son quartier</p> <p>*Identifier le quartier par sa période de construction</p> <p>*Exprimer un profond attachement au quartier</p>

<p>Juste derrière notre quartier se trouve Chaaba...c'est un petit Oued qui contient d'anciennes habitations en pierres et de petit jardins de palmiers...je me rappelle qu'à la fin de chaque après midi, nous nous retrouvions ici avec mes amis de l'école pour jouer, nous n'avons pas ni de manèges ni de jeux électroniques...oui c'était notre lieu préférable pour jouer...</p> <p>Mais jusqu'au aujourd'hui les habitants du quartier descendent la Chaaba pour y reposer...Oui c'est tranquille et calme... dans les jours de l'hiver, on se profite de soleil du matin parce que la Chaaba est exposée au soleil et est protégée des brises de vent froid et dans les jours d'été on se profite de l'ombre... Oui, on peut dire que la Chaaba offre une sorte d'abri naturel...elle est toute proche de la ville et permet de se retirer aussi rapidement que l'on veut.</p> <p>Intervieweur : pourriez-vous me parler de votre travail en tant que guide touristique ?</p> <p>Interviewé : Oui, alors notre objectif est de faire connaître aux touristes les différents endroits touristiques de Béni-Abbes...à cet effet notre association organise des sorties pour les visiteurs et les touristes...nous utilisons différents moyens : pour les endroits proches nous utilisons les chameaux et pour les ksours et les endroits plus éloignées nous utilisons les véhicules 4x4...</p> <p>Intervieweur : alors quelles sont les impressions que les touristes prennent généralement sur Béni-Abbes ?</p> <p>Interviewé : Les visiteurs sont émerveillés par le désert...le Sahara représente pour eux un monde tout à fait différent de leurs pays...ils poursuivent les visites des différents sites touristiques avec enthousiasme...ils sont frappé surtout par la majesté du paysage des dunes de sable du grand Erg occidental...il s'agit d'une expérience étrange pour la plupart des touristes...</p> <p>Intervieweur : et quant est-il de la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui, dans la ville nous les accompagnons pour la visite du musée, de la palmeraie, du Ksar, du ksar de la Ksiba et de l'Ermitage du père de Foucauld...en passant bien sur de la piscine de sidi Ottmane...tout ces lieux sont des lieux touristiques</p> <p>Intervieweur : oui et à l'intérieur de la ville ?</p> <p>Interviewé : à l'intérieur de la ville...oui Béni-Abbes c'est une petite ville, c'est à dire à l'intérieur de la ville, il n'y a pas grandes choses à découvrir...Il y a la rue des arcades et le jardin en face...il y a aussi les cafétérias, les restaurants et quelques boutiques d'artisanat...c'est tout... les touristes généralement la parcourt en fin de journée c'est à dire lorsqu'ils retournent des leur excursions.</p> <p>Intervieweur : Alors comment voyez- vous le développement</p>	<p>*Identifier le quartier par rapport aux éléments naturels</p> <p>*Evoquer ses souvenirs</p> <p>Pour exprimer un profond attachement à son quartier</p> <p>*Caractériser la cité par son site naturel</p> <p>*Relier la cité à son contexte naturel</p> <p>*Décrire l'objectif de l'association touristique</p> <p>*Présenter les lieux et les moyens de l'association</p> <p>*Emerveillement par le contexte Saharien</p> <p>*Emerveillement par les dunes du grand Erg occidental</p> <p>*Définir les lieux touristiques : le musée, la palmeraie, le Ksar, Ksiba, l'Ermitage du père de Foucauld, piscine de sidi Ottmane</p> <p>*Caractériser la ville : "c'est une petite ville", "à l'intérieur de la ville, il n'y a pas grandes choses à découvrir"</p> <p>*Caractériser la ville : la</p>
--	---

<p>de Béni-Abbes ? Y a-t-il quelque chose(s) qui a changé ? Laquelle (lesquelles) ? Dans quel sens ?</p> <p>Interviewé : Oui, je pense que la ville a beaucoup changé ces dernières années...il y beaucoup de constructions sur la hamada...le caractère d'intimité de béni-abbès est totalement absent...dans ces nouvelles constructions on dirait qu'on n'est pas à béni-abbès...à chaque fois que je reviens à ces endroits je perçois de nouvelles constructions. ...Oui, tu sais les gens construisent des logements mais ils ne les habitent pas, ils préfèrent les louer ou les laisser fermés et ils restent dans leur maisons familiales...ils veulent juste accéder à leur droits au logement...l'état aussi a construit beaucoup de logements OPGI sur cette zone...chaque année il y a de nouveaux programmes à réaliser. ...mais bon je vous dis la vérité...moi, je ne peux pas habiter dans un logement de ce type...oui je suis habitué à la cour (<i>haouche</i>) et à la terrasse...dans les logements collectifs je me sens enfermé et je me sens pressé de sortir aussi rapidement que possible.</p> <p>Maintenant je ne part plus là-bas...je ne veux plus savoir ce qui se passe là-bas...et je veux aussi que les autres (les visiteurs de béni-Abbes) ne voient pas ces zones-là par ce qu'elles ne donnent la vraie image de Béni-Abbes.</p>	<p>rue des arcades, le jardin public</p> <p>*Déterminer les changements : extension de la ville</p> <p>*Comparer les extensions par rapport à l'ancienne ville</p> <p>*Exprimer la disparité : <i>on dirait quant on n'est pas à béni-abbès</i></p> <p>*Expliquer les extensions de la ville</p> <p>*Donner son point de vue personnel concernant les logements collectifs</p> <p>*Exprimer sa désapprobation concernant les extensions récentes de la ville</p>
---	--

3-4-2 Thèmes émergents

Transcrit original	Thèmes émergents
<p>Interviewer : Que suggère immédiatement à votre esprit, qu'éprouve pour vous le mot "béni-abbès" ? Qu'est ce qu'elle représente pour vous ?</p> <p>Interviewé : Bon, avant tout je suis Abassi, c'est à dire que suis né, grandi, étudié et j'habite aujourd'hui à béni-abbès...la spécificité de notre ville c'est ces paysages naturels extraordinaires et la fête du mouloud...</p> <p>La fête du mouloud c'est événement très important qui reflète les traditions et us de la ville...c'est une fête à laquelle tous les habitants participent...oui c'est ça la spécificité de cette fête : c'est le fait d'être célébrée par les habitants eux-mêmes tout les habitants doivent participer...elle était toujours comme ça</p> <p>Interviewer : Ressentez-vous d'impressions ou d'émotions particulières à propos de la ville ou de certaines parties dans cette ville ?</p> <p>Interviewé : Bon, moi j'habite la cité des 48 logements, c'est une cité réalisée dans les années 80, ces logements ont été attribué aux fonctionnaires de l'état... je trouve que c'est l'une des meilleure cités de béni-abbès...il s'agit d'habitations</p>	<p>*Exprimer son appartenance à Béni-Abbes</p> <p>*Caractériser la vile par : ses paysages naturels et la fête du mouloud</p> <p>*Exprimer un profond attachement au quartier</p> <p>*Identifier le quartier par sa période de construction</p>

<p>individuelles...tous les habitants se connaissent et participent aux événements de leurs voisins...au milieu des logements se trouve un terrain de sport que tous les habitants de la cité utilisent mais il accueille aussi des compétitions auxquelles participent d'autres quartiers...</p> <p>Juste derrière notre quartier se trouve <i>Chaaba</i>...c'est un petit Oued qui contient d'anciennes habitations en pierres et de petit jardins de palmiers...je me rappelle qu'à la fin de chaque après midi, nous nous retrouvions ici avec mes amis de l'école pour jouer, nous n'avons pas ni de manèges ni de jeux électroniques...oui c'était notre lieu préférable pour jouer...</p> <p>Mais jusqu'au aujourd'hui les habitants du quartier descendent la <i>Chaaba</i> pour y reposer...Oui c'est tranquille et calme... dans les jours de l'hiver, on se profite de soleil du matin parce que la Chaaba est exposée au soleil et est protégée des brises de vent froid et dans les jours d'été on se profite de l'ombre... Oui, on peut dire que la Chaaba offre une sorte d'abri naturel...elle est toute proche de la ville et permet de se retirer aussi rapidement que l'on veut.</p> <p>Intervieweur : pourriez-vous me parler de votre travail en tant que guide touristique ?</p> <p>Interviewé : Oui, alors notre objectif est de faire connaître aux touristes les différents endroits touristiques de Béni-Abbes...à cet effet notre association organise des sorties pour les visiteurs et les touristes...nous utilisons différents moyens : pour les endroits proches nous utilisons les chameaux et pour les ksours et les endroits plus éloignées nous utilisons les véhicules 4x4...</p> <p>Intervieweur : alors quelles sont les impressions que les touristes prennent généralement sur Béni-Abbes ?</p> <p>Interviewé : Les visiteurs sont émerveillés par le désert...le Sahara représente pour eux un monde tout à fait différent de leurs pays...ils poursuivent les visites des différents sites touristiques avec enthousiasme...ils sont frappé surtout par la majesté du paysage des dunes de sable du grand Erg occidental...il s'agit d'une expérience étrange pour la plupart des touristes...</p> <p>Intervieweur : et quant est-il de la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui, dans la ville nous les accompagnons pour la visite du musée, de la palmeraie, du Ksar, du ksar de la Ksiba et de l'Ermitage du père de Foucauld...en passant bien sûr de la piscine de sidi Ottmane...tout ces lieux sont des lieux touristiques</p> <p>Intervieweur : oui et à l'intérieur de la ville ?</p> <p>Interviewé : à l'intérieur de la ville...oui Béni-Abbes c'est une petite ville, c'est à dire à l'intérieur de la ville, il n'y a pas grandes choses à découvrir...Il y a la rue des arcades et le</p>	<p>*Identifier le quartier par rapport aux éléments naturels</p> <p>*Définir Béni-Abbes comme ville touristique</p> <p>*Emerveillement des touristes par le contexte Saharien</p> <p>*Définir les lieux touristiques : le musée, la palmeraie, le Ksar, Ksiba, l'Ermitage du père de Foucauld, piscine de sidi Ottmane, la rue des arcades, le jardin public</p>
---	--

<p>jardin en face...il y a aussi les cafétérias, les restaurants et quelques boutiques d'artisanat...c'est tout... les touristes généralement la parcourent en fin de journée c'est à dire lorsqu'ils retournent de leurs excursions.</p> <p>Interviewer : Alors comment voyez-vous le développement de Béni-Abbes ? Y a-t-il quelque chose(s) qui a changé ? Laquelle (lesquelles) ? Dans quel sens ?</p> <p>Interviewé : Oui, je pense que la ville a beaucoup changé ces dernières années...il y a beaucoup de constructions sur la hamada...le caractère d'intimité de Béni-Abbès est totalement absent...dans ces nouvelles constructions on dirait qu'on n'est pas à Béni-Abbès...à chaque fois que je reviens à ces endroits je perçois de nouvelles constructions. ...Oui, tu sais les gens construisent des logements mais ils ne les habitent pas, ils préfèrent les louer ou les laisser fermés et ils restent dans leurs maisons familiales...ils veulent juste accéder à leur droits au logement...l'état aussi a construit beaucoup de logements OPGI sur cette zone...chaque année il y a de nouveaux programmes à réaliser. ...mais bon je vous dis la vérité...moi, je ne peux pas habiter dans un logement de ce type...oui je suis habitué à la cour (<i>haouche</i>) et à la terrasse...dans les logements collectifs je me sens enfermé et je me sens pressé de sortir aussi rapidement que possible.</p> <p>Maintenant je ne part plus là-bas...je ne veux plus savoir ce qui se passe là-bas...et je veux aussi que les autres (les visiteurs de Béni-Abbes) ne voient pas ces zones-là par ce qu'elles ne donnent la vraie image de Béni-Abbes.</p>	<p>*Caractériser la ville : <i>"c'est une petite ville"</i></p> <p>*Déterminer les changements : extension de la ville</p> <p>*Exprimer la disparité : <i>on dirait qu'on n'est pas à Béni-Abbès</i></p> <p>*Exprimer sa désapprobation concernant les extensions récentes de la ville</p>
---	--

3-4-3 Connections entre thèmes :

La ville de Béni-Abbes dans son ensemble :

Le sentiment d'appartenance à la ville

*Caractériser la ville par : ses paysages naturels et la fête du mouloud

*Caractériser la ville par sa taille : *"c'est une petite ville"*

*Définir Béni-Abbes comme ville touristique

*Définir les lieux touristiques : le musée, la palmeraie, le Ksar, Ksiba, l'Ermitage du père de Foucauld, piscine de Sidi Ottmane, la rue des arcades, le jardin public

Ancienne ville :

*Exprimer un profond attachement à son quartier

*Identifier le quartier par sa période de construction

*Identifier le quartier par rapport aux éléments naturels

Les nouvelles extensions de la ville :

*Déterminer les changements : extension de la ville

*Exprimer la disparité : *on dirait qu'on n'est pas à Béni-Abbès*

*Exprimer sa désapprobation concernant les extensions récentes de la ville

3-5 Entrevue N° 05 : la présente entrevue a été faite avec un visiteur de la Béni-Abbes venu du Nord de l'Algérie

3-5-1 Commentaires initiaux

Transcrit original	Commentaires initiaux
<p>Intervieweur : Alors, c'est votre première visite à Béni-Abbes ?</p>	
<p>Interviewé : Non, c'est plutôt la deuxième</p>	
<p>Intervieweur : Comment aviez-vous trouvé cette ville ? Qu'elles impressions aviez-vous lors de ces visites ?</p>	
<p>Interviewé : Ma première visite à Béni-Abbes c'était en 2005, j'avais assisté à la fête du mouloud de cette année, c'était une découverte exceptionnelle pour moi...j'ai assisté à d'autres fêtes par exemple à Timimoune et à Adrar mais celle de Béni-Abbes était particulière...oui je trouve qu'elle est particulière parce qu'elle est spontanée et parce que tout le monde peut y participer...les gens aussi sont accueillants et généreux...</p>	<p>*Rappeler sa première visite à Béni-Abbes *Comparer la fête du mouloud de Béni-Abbes avec d'autres fêtes *Déclarer la particularité de Béni-Abbes</p>
<p>Intervieweur : et à propos de la ville ?</p>	<p>*Caractériser Béni-Abbes par ses habitants</p>
<p>Interviewé : Ce qui m'a impressionné à Béni-Abbes se sont ses paysages naturels...dans ma première visite j'étais totalement émerveillé par ces paysages...je me rappelle encore que la première chose que j'avais faite c'est bien monter la dune qui se situe près de l'hôtel (hôtel Rym)...oui, avant de penser à faire autre chose, ...c'était un peu pénible mais lorsqu'on arrive au sommet on oublie rapidement tout cela...à partir de ce sommet on peut jouir d'une vue générale et agréable sur toute la ville et ses paysages, oui cela permet de faire une sorte de relecture de tout les trajets que l'on a fait et de saisir la ville par une vue en générale...on se tournant en l'arrière on peut jouir d'un autre paysage majestueux c'est celui de l'étendue infinie des dunes de sable qui fait sentir la force et la frayeur du désert.</p>	<p>*Caractériser Béni-Abbes par paysages naturels *Evoquer ses souvenirs pour décrire le paysage naturel *Faire la liaison entre la ville et le paysage *Décrire le paysage naturel</p>
<p>Après avoir saisi l'ensemble de ces paysage et lorsque je me suis familiarisé avec ces paysage, j'aime surtout prendre un peu de repos sous l'ombre des dune en descendant un peu la face ombragée et en s'allongeant complètement sur le sable frais...tout en regardant le ciel...oui cela m'offre une extraordinaire sensation de sérénité, de tranquillité et de bien être...</p>	<p>*Décrire sa propre expérience</p>
<p>Intervieweur : Oui et quoi d'autres ?</p>	
<p>Interviewé : Oui à Béni-Abbes il n'y a pas que les dunes...il y a aussi la palmeraie, la piscine, le ksar...tout ces endroits sont merveilleux...j'aime prendre la rue qui descende depuis la</p>	<p>*Identifier des lieux : la palmeraie, la piscine et le</p>

<p>dune, traverse l'ancien quartier...en passant dans cette rue je ressens la simplicité et la tranquillité vie de Béni-Abbes : oui il n'y a pas trop de voitures et de circulation tu pourras marcher sur la chaussée sans problème,...les enfants jouent en petits groupes devant les portes...mais, même lorsqu'une voiture passe, elle passe tranquillement et lentement, tu rencontreras des vieux hommes qui utilisent de simples vélos, tu remarqueras que hommes et femmes se saluent...oui, on a l'impression que tout les habitants du quartier font une seule famille... tu peux peut remarquer aussi que certaines portes sont ouvertes...Il s'agit d'une rue pleine de découvertes...Ce quartier révèle la simplicité des habitants et de leur mode de vie.</p> <p>Intervieweur : Oui ?</p> <p>Interviewé : On peut continuer directement vers la piscine et le ksar la corniche ; cette piste offre elle aussi une vue spectaculaire...elle surplombe la palmeraie et est surplombée par l'escarpement...elle conduit jusqu'à la piscine et permet de retourner à la ville en contournant le plateau...Mais quant il fait chaud, je préfère prendre les venelles à l'intérieur même de la palmeraie parce qu'elles sont ombragées et il y fait frais.</p>	<p>ksar</p> <p>*Décrire le quartier <i>Tlayet</i></p> <p>*Décrire la rue de <i>Tlayet</i></p> <p>*Décrire le quartier par les pratiques de ses habitants</p> <p>*Décrire la rue de la piscine</p> <p>*Caractériser la palmeraie: l'ombre et la fraîcheur</p>
---	--

3-5-2 Thèmes émergents

Transcrit original	Thèmes émergents
<p>Intervieweur : Alors, c'est votre première visite à Béni-Abbes ?</p> <p>Interviewé : Non, c'est plutôt la deuxième</p> <p>Intervieweur : Comment aviez-vous trouvé cette ville ? Qu'elles impressions aviez-vous lors de ces visites ?</p> <p>Interviewé : Ma première visite à Béni-Abbes c'était en 2005, j'avais assisté à la fête du mouloud de cette année, c'était une découverte exceptionnelle pour moi...j'ai assisté à d'autres fêtes par exemple à Timimoune et à Adrar mais celle de Béni-Abbes était particulière...oui je trouve qu'elle est particulière parce qu'elle est spontanée et parce que tout le monde peut y participer...les gens aussi sont accueillants et généreux...</p> <p>Intervieweur : et à propos de la ville ?</p> <p>Interviewé : Ce qui m'a impressionné à Béni-Abbes se sont ses paysages naturels...dans ma première visite j'étais totalement émerveillé par ces paysages...je me rappelle encore que la première chose que j'avais faite c'est bien monter la dune qui se situe près de l'hôtel (hôtel Rym)...oui, avant de penser à faire autre chose, ...c'était un peu pénible mais lorsqu'on arrive au sommet on oublie rapidement tout cela...à</p>	<p>*Déclarer la particularité de Béni-Abbes</p> <p>*Identifier la veille par fête du mouloud</p> <p>*Caractériser Béni-Abbes par paysages naturels</p>

<p>partir de ce sommet on peut jouir d'une vue générale et agréable sur toute la ville et ses paysages, oui cela permet de faire une sorte de relecture de tout les trajets que l'on a fait et de saisir la ville par une vue en générale...on se tournant en l'arrière on peut jouir d'un autre paysage majestueux c'est celui de l'étendue infinie des dunes de sable qui fait sentir la force et la frayeur du désert.</p> <p>Après avoir saisi l'ensemble de ces paysage et lorsque je me suis familiarisé avec ces paysage, j'aime surtout prendre un peu de repos sous l'ombre des dune en descendant un peu la face ombragée et en s'allongeant complètement sur le sable frais...tout en regardant le ciel...oui cela m'offre une extraordinaire sensation de sérénité, de tranquillité et de bien être...</p> <p>Intervieweur : Oui et quoi d'autres ?</p> <p>Interviewé : Oui à Béni- Abbes il n'y a pas que les dunes...il y a aussi la palmeraie, la piscine, le ksar...tout ces endroits sont merveilleux...j'aime prendre la rue qui descende depuis la dune, traverse l'ancien quartier...en passant dans cette rue je ressens la simplicité et la tranquillité vie de Béni-Abbes : oui il n'y a pas trop de voitures et de circulation tu pourras marcher sur la chaussée sans problème,...les enfants jouent en petits groupes devant les portes...mais, même lorsqu'une voiture passe, elle passe tranquillement et lentement, tu rencontreras des vieux hommes qui utilisent de simples vélos, tu remarqueras que hommes et femmes se saluent ...oui, on a l'impression que tout les habitants du quartier font une seule famille... tu peux peut remarquer aussi que certaines portes sont ouvertes...Il s'agit d'une rue pleine de découvertes ...Ce quartier révèle la simplicité des habitants et de leur mode de vie.</p> <p>Intervieweur : Oui ?</p> <p>Interviewé : On peut continuer directement vers la piscine et le ksar la corniche ; cette piste offre elle aussi une vue spectaculaire...elle surplombe la palmeraie et est surplombée par l'escarpement...elle conduit jusqu'à la piscine et permet de retourner à la ville en contournant le plateau...Mais quant il fait chaud, je préfère prendre les venelles à l'intérieur même de la palmeraie parce qu'elles sont ombragées et il y fait frais.</p>	<p>*Faire la liaison entre la ville et le paysage</p> <p>*Identifier des lieux : la palmeraie, la piscine et le ksar</p> <p>*Exprimer son attachement au quartier <i>Tlayet</i></p> <p>*Décrire la rue de la piscine</p> <p>*Caractériser la palmeraie : l'ombre et la fraîcheur</p>
--	--

3-5-3 Connections entre thèmes :

- *Déclarer la particularité de Béni-Abbes
- *Identifier la veille par la fête du mouloud
- *Caractériser Béni-Abbes par paysages naturels

*Identifier des lieux : la palmeraie, la piscine et le ksar,

*Caractériser la ville par ses quartiers anciens : Quartier tlayet, la rue de la piscine

3-6 Entrevue N° 06 : entrevue menée avec un visiteur de Béni-Abbes venu du Nord du pays

3-6-1 Commentaires initiaux

Transcrit original	Commentaires initiaux
<p>Intervieweur : Comment aviez-vous trouvé cette ville ?</p>	<p>*Déclarer la particularité de Béni-Abbes</p>
<p>Interviewé : Bon, j'ai visité plusieurs villes du Sud-ouest Algérien et je trouve que les habitants de Béni-Abbes sont ouverts et accueillants...Oui, alors la particularité de Béni-Abbes se trouve dans son paysage naturel...oui, ce qui frappe l'attention à Béni-Abbes ce sont surtout ses paysages naturels...pour moi, je peux dire que Béni-Abbes est une ville romantique...c'est à dire que même lorsqu'on est dans la ville on a l'impression d'être dans la nature: les dunes de sable, la palmeraie et l'oued avec deux rives...moi personnellement j'aime la rue de la piscine: dans la matinée, cette rue est totalement ombragée par le talus qui la surplombe...il ne s'agit pas d'une rue de circulation mais plutôt d'une vraie piste touristique où il est possible de s'arrêter à n'importe quel point soit remontant l'escarpement à quelques mètres soit en s'appuyant simplement sur le garde corps...cela permet contempler le paysage féérique constitué par l'oued, la palmeraie le pont et l'entrée de la ville.</p>	<p>*Caractériser la ville par ses habitants</p> <p>*Caractériser la ville par ses éléments naturels : les dunes, la palmeraie, l'Oued</p>
<p>Intervieweur : Oui, et concernant la ville ?</p>	<p>*Caractériser la ville : <i>une ville romantique</i></p>
<p>Interviewé : Oui, dans la ville on peut distinguer la ville basse c'est à dire la ville ancienne et la ville haute c'est à dire les nouvelles extensions... la partie ancienne de la ville est définie par sa proximité à la palmeraie et l'oued et la partie nouvelle est en relation avec des dunes de sable</p>	<p>*Exprimer son attachement à la rue de la piscine</p>
<p>Intervieweur : Et à propos de la ville ? C'est à dire à l'intérieur de la ville qu'est-ce qui vous a attiré de plus ?</p>	<p>*Décrire la rue de la piscine</p>
<p>Interviewé : La ville de Béni-Abbes se distingue par son ouverture : la ville aussi est vaste et éclaircie...oui Béni-Abbes a cette particularité d'être simple et facilement compréhensible, c'est à dire qu'on n'est pas besoin de d'une connaissance préétablie ou de guide...mais avec une simple tournée, on peut saisir l'essentiel de son caractère...Dès que l'on traverse le pont, on est dans la ville...on passe par le théâtre et les arcades et on continue à monter la pente jusqu'on atteint le plateau...mais à mon sens, pour découvrir Béni-Abbes, il faut prendre d'autres chemins autres que la rue</p>	<p>*Faire la distinction entre ville haute et ville basse</p> <p>*Caractériser la ville ancienne par sa proximité à l'oued et la palmeraie</p> <p>*Définir la ville nouvelle par sa proximité aux dunes</p> <p>*Caractériser la ville par son ouverture</p> <p>*Caractériser la ville : simple, facilement compréhensible</p> <p>*Essayer de délimiter la ville : dès que l'on traverse le pont</p>

<p>principale...par exemple, la rue de Tayet ou la rue de la piscine...en effet, il y a une multitude de choix qui s'offrent aux visiteurs et qui permettent de découvrir la ville de l'intérieur.</p> <p>Intervieweur : et quoi encore ?</p> <p>Interviewé : Je pense aussi qu'il s'agit d'une ville ancienne qui possède sa propre histoire et ses propres traditions culturelles. Ses anciens ksours attestent de la richesse de son histoire...il y a aussi les anciens quartiers qui sont caractérisés par ruelles étroites et sinueuses et par leur architecture traditionnelle et simple...Les constructions qui remontent à l'époque coloniale attestent elles aussi de cette époque et il y a aussi l'ermitage du Père de Foucauld...c'est à dire qu'il existe un nombre important de monuments et de constructions qui attestent sur l'ancienneté et l'histoire de cette ville.</p>	<p>*Caractériser la ville par ses rues "<i>autres que la rue principale</i>"</p> <p>*Caractériser la ville : une ville ancienne</p> <p>*Caractériser la ville par : ses ksours, ses quartiers anciens, du Père de Foucauld</p>
---	--

3-6-2 Thèmes émergents

Transcrit original	Thèmes émergents
<p>Intervieweur : Comment aviez-vous trouvé cette ville ?</p> <p>Interviewé : Bon, j'ai visité plusieurs villes du Sud-ouest Algérien et je trouve que les habitants de Béni-Abbes sont ouverts et accueillants...Oui, alors la particularité de Béni-Abbes se trouve dans son paysage naturel...oui, ce qui frappe l'attention à Béni-Abbes ce sont surtout ses paysages naturels...pour moi, je peux dire que Béni-Abbes est une ville romantique...c'est à dire que même lorsqu'on est dans la ville on a l'impression d'être dans la nature: les dunes de sable, la palmeraie et l'oued avec deux rives...moi personnellement j'aime la rue de la piscine: dans la matinée, cette rue est totalement ombragée par le talus qui la surplombe...il ne s'agit pas d'une rue de circulation mais plutôt d'une vraie piste touristique où il est possible de s'arrêter à n'importe quel point soit remontant l'escarpement à quelques mètres soit en s'appuyant simplement sur le garde-corps...cela permet contempler le paysage féérique constitué par l'oued, la palmeraie le pont et l'entrée de la ville.</p> <p>Intervieweur : Oui, et concernant la ville ?</p> <p>Interviewé : Oui, dans la ville on peut distinguer la ville basse c'est à dire la ville ancienne et la ville haute c'est à dire les nouvelles extensions... la partie ancienne de la ville est définie par sa proximité à la palmeraie et l'oued et la partie nouvelle</p>	<p>*Déclarer la particularité de Béni-Abbes</p> <p>*Caractériser la ville par ses éléments naturels : les dunes, la palmeraie, l'Oued</p> <p>*Caractériser la ville : <i>une ville romantique</i></p> <p>*Exprimer son attachement à la rue de la piscine</p> <p>*Faire la distinction entre ville haute et ville basse</p> <p>*Caractériser la ville : ville</p>

<p>est en relation avec des dunes de sable</p> <p>Intervieweur : Et à propos de la ville ? C'est à dire à l'intérieur de la ville qu'est ce qui vous attire de plus ?</p> <p>Interviewé : La ville de Béni-Abbes se distingue par son ouverture : la ville aussi est vaste et éclaircie...oui Béni-Abbes a cette particularité d'être simple et facilement compréhensible, c'est à dire qu'on n'est pas besoin de d'une connaissance préétablie ou de guide...mais avec une simple tournée, on peut saisir l'essentiel de son caractère...Dès que l'on traverse le pont, on est dans la ville...on passe par le théâtre et les arcades et on continue à monter la pente jusqu'on atteint le plateau...mais à mon sens, pour découvrir Béni-Abbes, il faut prendre d'autres chemins autres que la rue principale...par exemple, la rue de Tayet ou la rue de la piscine...en effet, il y a une multitude de choix qui s'offrent aux visiteurs et qui permettent de découvrir la ville de l'intérieur...en effet, il y a une multitude de choix qui s'offrent aux visiteurs et qui permettent de découvrir la ville de l'intérieur.</p> <p>Intervieweur : et quoi encore ?</p> <p>Interviewé : Je pense aussi qu'il s'agit d'une ville ancienne qui possède sa propre histoire et ses propres traditions culturelles. Ses anciens ksours attestent de la richesse de son histoire...il y a aussi les anciens quartiers qui sont caractérisés par ruelles étroites et sinueuses et par leur architecture traditionnelle et simple...Les constructions qui remontent à l'époque coloniale attestent elles aussi de cette époque et il y a aussi l'ermitage du Père de Foucauld...c'est à dire qu'il existe un nombre important de monuments et de constructions qui attestent sur l'ancienneté et l'histoire de cette ville.</p>	<p>ouverte, simple, facilement compréhensible</p> <p>*Caractériser la ville par ses rues "<i>autres que la rue principale</i>"</p> <p>*Caractériser la ville : une ville ancienne</p> <p>*Caractériser la ville par : ses ksours, ses quartiers anciens, du Père de Foucauld</p>
--	--

3-6-3 Connexions entre thèmes

*Déclarer la particularité de Béni-Abbes

*Caractériser la ville par ses éléments naturels : les dunes, la palmeraie, l'Oued

*Caractériser la ville : *une ville romantique*, une ville ancienne, ville ouverte, simple, facilement compréhensible

*Faire la distinction entre ville haute et ville basse,

*Caractériser la ville par : ses ksours, ses quartiers anciens, du Père de Foucauld, la rue de la piscine, rues "*autres que la rue principale*"

4-Construction d'un schéma caractéristique à travers les six (06) cas

La ville de béni-Abbes :

*Exprimer son appartenance et son attachement à la ville en général

*Enoncer le caractère unique de la ville

*Caractériser la ville :

-Son contexte géographique et son site : Sahara, oued Saoura, la palmeraie, les dunes, le talus

-Ville calme, ville intime, ville ancienne, événement du Mouloud, simplicité, calme, quiétude, propreté, "*c'est une petite ville*", *une ville romantique*, ville ouverte, simple, facilement compréhensible

-Son histoire : ancienne, invincible, vénérée

Ancienne ville :

*Exprimer son profond attachement à l'ancienne ville

*Identifier béni-abbes par :

-son patrimoine : ksiba, ksar de la palmeraie, ksar Ouarourout,

-Ses quartiers anciens : tlayet, souguiat, chaaba, les arcades, Ermitage du Père de Foucauld

-Ses anciennes constructions : le musée, la piscine, la rue de la corniche, le siège de la daïra, les hôtels

* Les habitants expriment leur inquiétude et leur regret quant à l'état actuel de l'ancienne ville

Nouvelles constructions :

*Déterminer les changements : extension de la ville

*Exprimer la difficulté de se familiariser avec la zone des nouvelles constructions

*Déclarer la disparition de caractères de l'ancienne ville

*Exprimer sa désapprobation envers les nouvelles extensions de la ville : *il n'y a rien*

*Exprimer la disparité : *on dirait qu'on n'est pas à béni-abbès*

*Comparer l'état actuel de la ville avec le passé

5-Production du compte rendu : la ville de Béni-Abbes en tant que phénomène

Les habitants de au même titre que ceux qui ont visité ou séjourné à *Béni-Abbès* n'hésitent pas à exprimer un profond attachement à cette ville, "*c'est une belle ville*". Ils la désignent par "*perle de la Saoura*" ou "*capitale de la Saoura*" pour souligner son caractère unique. La ville se distingue donc avant tout par une position particulière dans un contexte géographique singulier.

Oued Saoura qui est assimilable au fleuve du Nil : l'un et autre font bénéficier le désert de pluies lointaines tombées hors du domaine désertique, est le seul élément qui structure la région en déterminant une orientation et en définissant un espace intérieur qui se contraste avec cet environnement grandiose dont l'étendue infinie du désert est conjuguée à l'immensité du ciel sans nuages. En effet, Tout en articulant entre deux rives désertiques complètement dissemblables : le reg caillouteux qui se déploie à l'horizontal sur la rive droite et les hautes dunes de sable qui s'élèvent à même le bord sur la rive gauche, l'Oued anime ce milieu stérile par des éléments qui lui en insufflent la vie ; les oasis, l'eau, l'ombre et la capacité de se diriger et se sentir protégé. Il n'est pas donc surprenant de voir se développer une multitude de villages le long de cours ce cours d'eau.

Différents endroits qui se situent le long de la vallée possèdent sans doute les mêmes qualités, Mais à Béni-Abbès le paysage qui s'exprime tout au long du cours avec plus ou moins de clarté, se contracte ; ici ses éléments composants s'approchent l'un de l'autre, ils se rassemblent et s'interpénètrent produisant un lieu d'une vigueur singulière. Oued Saoura s'infléchi brusquement vers le Nord juste avant d'arriver à Béni-Abbès, prenant une direction tout à fait perpendiculaire à son sens d'écoulement principal. La hamada s'avance comme un cap sur l'oued et enserme, avec la crête rocheuse de la rive opposée, le chenal de l'Oued rendant plus lisible l'étendue du reg sous l'erg sur la rive opposée. L'oued, tout en élargissant son lit, entaille la hamada formant la gara *Ghar Diba* qui se détache comme une île au sein du fleuve. Mais il est envahi sur la rive gauche par la grande dune du grand erg occidental qui descend jusqu'à atteindre son lit inférieur. Le grand erg occidental avec ses imposantes dunes s'en éloigne du bord de l'oued, laissant à nu un vaste golfe de regs pierreux. Le site est alors clos sur ses trois cotés par les dunes et il s'ouvre d'un seul côté sur l'Oued et la palmeraie : les seuls éléments prometteurs de vie dans ce contexte désertique menaçant.

Certainement, **Béni-Abbès** est la plus ancienne parmi toutes les installations qui longent Oued Saoura comme l'atteste les gravures à l'entrée du Ghar Dhiba. Depuis le 11^e siècle, les qualités de sa situation et de son site ont suscité l'intérêt des caravaniers, qui prirent régulièrement la piste transsaharienne, pour s'installer dans ce lieu. Ainsi, différentes tribus de diverses provenances se sont rassemblées ici, successivement, en édifiant des petits **Ksours** parsemés sur le même site : ksar Ouled Mahdi, ksar Ouled Rahou, Ksiba

De l'espace, il ne manque pas à **Béni-Abbès** et d'habitude on la désigne par "ville ouverte", de même que la force et la singularité du lieu transcende la diversité des origines des groupes humains qui se sont sédentarisés ici. L'unité de la collectivité fut matérialisée, ensuite, par la construction d'un Ksar au cœur de la palmeraie au profit duquel tous les petit **ksours** ont été abandonné. Jusqu'au débarquement des colons français en 1901 et hormis le Ksar de **Ouarourout**, construit par les réfugiés de la palmeraie **Ouarourout** après l'effondrement de leur Ksar, rien n'a été édifiée en dehors de l'enceinte du ksar principal. L'occupation française, pour manifester sa domination sur le territoire, a construit un nombre d'édifices sur le bord du plateau dominant l'oued, la palmeraie et le ksar.

En octobre 1957, les habitants du ksar de la palmeraie ainsi que ceux du Ksar de **Ksiba** sont expulsés par les troupes. Ils furent ainsi regroupés au pied du fort militaire, constituant ainsi le nouveau centre de l'agglomération, à partir duquel la ville a vu son urbanisation s'étendre le long de la palmeraie et au pied de l'Erg.

La ville dans son ensemble

La fascination qu'exerce Béni-Abbes dépend, en une large mesure, d'une correspondance significative entre la ville et le milieu naturel dans lequel elle se trouve. Réciproquement, la ville n'acquiert son sens de lieu intime et accueillant que par rapport à son environnement angoissant et incertain et le paysage, à son tour, ne devient saisissable et amical qu'en s'appuyant sur un lieu reconnaissable et rassurant. En conséquence, sont utilisés fréquemment, les qualificatifs comme "**ville accueillante**" ou de "**ville intime**" dans la description personnelle de Béni-Abbès. Naturellement, quand on y arrive, tout ce que l'on peut avoir comme impressions et sensations durant un voyage dans le Sahara s'aboli et s'alterne par son opposé. L'angoisse de se perdre par manque de repères se substitue par une foule de repères qui jalonnent la ville ; le soleil

cuisant et la lumière éblouissante cèdent la place à la fraîcheur et à l'ombre de la palmeraie et à l'étendue infinie du sable et du reg se succède un lieu intime et intérieur riche de sens. Aussitôt, le lieu ne nous semble jamais étranger, "*tu te sens jamais étranger à Béni-Abbès*" ; nous saisissons facilement la ville et nous avons l'impression d'être concerné immédiatement par ses espaces et ses édifices.

Lorsqu'on se dirige vers *Béni-Abbès* en emportant la route de l'embranchement à R.N°06 et avant même de descendre la vallée de Oued Saoura, un ruban de constructions, nous hêlent et nous invitent à débarquer sur la ville de *Béni-abbès*. Cette façade frontale est soulignée sur toute sa longueur par un escarpement bastionné et est bornée latéralement par la grande dune au Nord et par un colossal château en pierres à l'extrémité Sud du plateau. L'ensemble est composé d'un nombre de constructions qui se dressent dans l'horizontalité du plateau et s'ouvrent sur l'oued et la palmeraie par le biais de portiques en arcades. Menées de tours de guet et de belvédères bastionnés, ces constructions permettent un contrôle parfait de l'unique accès principal de la ville. Du coup, il est possible d'expérimenter concrètement le sens de la ville fortifiée ou *El-mahroussa* que les gens attribuent à *Béni-Abbès* et qui dépasse donc les simples connotations historiques ou religieuses.

La qualité du lieu est déterminée aussi par une curieuse hiérarchie d'effets qu'offre son site ; la ville qui s'annonce de loin, d'en haut à partir de la rive opposée, à travers ces constructions qui se dressent sur le plateau horizontal, se voile et se dévoile, alternativement dans des détours en descendant la vallée puis se réaffirme subitement en face dans une vue spectaculaire soulignée par le lit de l'Oued.

La ville appartient à la rive gauche, voici la première lecture que l'on peut faire à partir de la rive droite ; en effet, elle se détache sur cette rive à l'aboutissement d'un pont qui s'étire légèrement au dessus de son lit. Curieusement, le pont qui présente le seul accès de la ville à partir de la hamada, sépare et relie à la fois les deux rives ; c'est ainsi que l'horizontalité et la droiture du pont se contrastent avec les rampes courbées qui montent les deux rives. Lorsqu'on passer sur le pont, on n'est pas sur un point quelconque mais au milieu d'un espace neutre qui n'appartient ni à l'une ni à l'autre rive ; enfin le pont évoque également la portée que les crues de Oued Saoura peuvent atteindre à l'emplacement de Béni-Abbès. Si le pont n'existe pas, l'ensemble que forme la ville avec les éléments du paysage sera diffus ou tout au moins incompréhensible avec autant de

clarté. Enfin, le passage sur le pont est toujours accompagné d'une grâce expectative qui prépare la rencontre avec la ville.

Pour acquérir une parfaite connaissance de la ville Béni-Abbès, il est indispensable de se faufiler profondément dans les quartiers et les rues de chacune des parties déjà décrites. A Béni-Abbes l'expérience de découverte n'est jamais totalement dépourvue d'événements imprévus ou de dispositions originales. C'est ainsi que les visiteurs, emploient usuellement l'expression de "*ville envoûtante*" pour exprimer leur attachement à ce lieu qui s'accroît progressivement au cours de leur séjour.

Béni-Abbès est envoûtante aussi parce qu'elle offre quelques effets théâtraux. Le soleil ardent et la lumière intense de la voute céleste qui constituent les forces destructrices du désert, acquièrent une valeur tout à fait différente à la fin de la journée. On attend avec patience le coucher de soleil qui rassemble la terre et le ciel dans une vue spectaculaire. Autrement dit, ce moment confère au ciel, qui monotone et éclatant durant toute la journée, acquiert une valeur singulière au déclin. Un autre moment tout aussi envoûtant et romantique : les soirées d'été ; là aussi on renoue avec le ciel qui devient plus clément ; sous ses étoiles et sa lune le temps passe vite, le ciel n'est plus cette force destructrice et menaçante du Sahara mais plutôt un toit qui invite à s'installer en toute quiétude. Les terrasses des maisons tout comme la pleine hamada acquièrent en toute évidence le statut de lieux privilégiés.

Les habitants de Béni-Abbes déplorent l'ancienne ville et désapprouvent les nouvelles extensions en exprimant : "*qu'ils prennent leur département administratif et laissent notre petite ville*". Ils évoquent leurs souvenirs d'enfance pour exprimer leur attachement à l'ancienne ville mais en même temps ils la décrivent comme n'étant plus susceptible d'être habitée aujourd'hui à cause de sa vétusté ; aussi, ceux qui se sont déménagés vers les nouvelles extensions de la ville se sont trouvés obligés de le faire. La zone des "*nouvelles constructions*" en n'arrivant pas à produire des lieux urbains significatifs, rend la visite des anciennes parties, même dans leur état actuel, si fascinante et si indispensable pour connaître la vieille de Béni-Abbes.

L'ancienne ville

Tout d'abord, le visiteur est frappé par cette image synthétique de la ville qui s'élève sur le flanc de la rive gauche de l'oued. Maisons en cascades, pistes fuyantes et étroites,

édifices en arcades surmonté de bossage, minarets et tours, arbres et palmiers, talus abrupts, parapets...etc. l'ensemble est finement composé d'objets naturels et artificiels ou les éléments naturels jouent le rôle de support ou d'arrière-plan par rapport au tableau. Ainsi, le visiteur s'amuse à découvrir progressivement ce qu'il a "*déjà vu*" depuis l'entrée de la ville. Toutefois cette découverte s'anéanti, hâtivement, en arrivant sur le plateau.

A l'aboutissement du pont et après un léger infléchissement du chemin principal la ville commence à s'affirmer tranquillement. La véritable rencontre avec la ville se produit, bientôt sur la place du théâtre ; la dernière présente une spacieuse scène autour de laquelle s'élèvent les gradins d'un hémicycle qui accueille ouvertement tous ceux qui gagnant le lieu. Sur la place du théâtre se rassemble annuellement toute la population de Béni-Abbès, mais aussi les visiteurs et les invités pour célébrer la fête du Mouloud. Le théâtre offre ainsi d'extraordinaires possibilités d'appartenir et de participer à la vie communautaire locale.

La fête du Mouloud à Béni-Abbès représente un événement d'importance capitale pour la cité et acquiert une réputation sans cesse croissante. La veille du Mouloud et d'un peu partout, les baroudeurs s'attroupèrent dans de petits groupes, avant de descendre la place du théâtre où tout le monde les attend. Un grand spectacle animé, tour à tour par des groupes venus de différents quartiers qui chantent et dansent au rythme du baroud et sous les youyous stridents et incessants des femmes. Le lendemain, les caravanes de baroudeurs accompagnées des foules en liesse parcourent les principaux lieux de la ville dans lesquels le théâtre présente, à la fois, le point de départ et d'arrivée et dont le Ksar fait le passage incontournable.

Les visiteurs et les invités au même titre que les habitants participent à la fête qui durera habituellement deux demi-journée et qui brisera diamétralement, par la détonation du baroud, le silence ahurissant qui y règne durant toute l'année.

Accolé au coteau, le théâtre est dominé par une autre place sur laquelle s'ouvrent un nombre d'édifices publics parmi lesquels la mosquée *Abd Alhamid Ibn Badis* est le plus frappant. Un dense jardin de palmiers encadré par un mur bas longe la rue principale sur son coté gauche, séparant entre celle-ci et la mosquée ; ainsi le minaret qui transcende tous les palmiers est le seul élément qui se montre depuis la rue. La rue est bordée de

l'autre coté par de lourds portiques en arcades qui tout en épousant la pente du terrain, s'enchainent dans des portions graduées. Les arcades comme elles sont appelées usuellement, abritent de petites boutiques et aménagent la seule rue commerçante de l'ancienne béni-abbès.

Le lieu rassemble également les principaux éléments du paysage ; il s'adosse à la falaise et s'ouvre sur la vallée rendant manifeste la principale qualité de l'ancienne Béni-Abbès. Historiquement et tout en remontant jusqu'à l'habitat troglodytique creusé dans l'escarpement, en passant par les petits ksours parsemés édifiés sur le flanc de l'Oued puis le ksar principal au sein même de la palmeraie et enfin l'habitat qui longe l'oued et remonte la pente menant sur le plateau, l'ancienne ville n'a jamais osé se libérer de sa dépendance à la vallée. En effet, la hamada a toujours été jugée comme inhabitable à cause de l'agitation qu'y provoque l'immensité de l'espace tout autour et l'absence de repères concrets. Dès lors, il est possible de comprendre la méfiance des habitants à l'égard des premiers emménagements sur le plateau ; "***je ne peux pas habiter une hamada***" rapporte un habitant refusant, à l'époque, d'acquérir un logement qu'on lui a été attribué.

De même, les édifices réalisés pendant la période de colonisation adhèrent aux mêmes principes dans la mesure où ils tournent les dos à la hamada et s'ouvrent sur la vallée. Ces édifices, avec leur tours et leur arcades, et même s'ils sont imprenables d'en bas, leur appartenance comme leur contribution à la ville ancienne sont indéniables.

Toutefois, le centre civique formé par les arcades, le jardin public, le bain, l'infirmerie, le théâtre et la mosquée, hôtel transsaharien n'est pas défini uniquement par les édifices qui l'entourent. Sa situation au croisement de la rue principale avec l'ancienne piste transsaharienne, lui donne la qualité d'un vrai carrefour qui rassemble et articule entre les différents habitats de l'ancienne ville : ***Chaaba, Ouarourout, Souiguiat, Safad et Tlayet.***

En se promenant dans l'ancienne ville, nous avons l'impression d'un extraordinaire enracinement dans lieu. Les rues et les ruelles, quoique chacune possède sa propre figure et son propre horizon, se subordonnent judicieusement pour manifester l'appartenance à un tout unifié. C'est cette hiérarchie qui donne l'impression d'être protégé dans un intérieur intime tout en restant conscient de son appartenance à un

environnement de plus en plus immense. Dès lors "*je ne sais pas pourquoi j'aime ces rues.*"

La ville de Béni-Abbès est qualifiée souvent de "*ville idyllique*" ou de "*ville romantique*". Cela est dû incontestablement aux rapports insondables que la ville entretient avec son site et qui rendent vaine toute caractérisation de l'œuvre humaine en dehors de son arrière-plan naturel. A Béni-Abbès les éléments naturels sont omniprésents mais leurs rapports de composition avec les éléments artificiels se diffèrent d'une zone à une autre.

Le ksar

Complètement immergé dans la palmeraie qui elle-même circonscrite par les dunes au sud et au Nord, la falaise à l'Est et le lit de l'oued à *l'Ouest*. Pour gagner le ksar il faut se prémunir de la vue générale perceptible à partir des hauteurs environnantes. Ensuite, descendre et s'enfouir paisiblement, dans une rameuse forêt de palmiers ; les bas murs construits en brique de terre délimitent les sentiers étroits et sinueux nous mènent jusqu'à la porte du Ksar. La porte du ksar débouche sur une petite place découverte et bien démarquée. Le ciel qui demeure invisible tout le long du parcours dans la palmeraie se révèle soudainement. Ici, comme après avoir atteint un but et redécouvrir une vérité rassurante, on éprouve une sensation d'apaisement et on a envie d'y rester quelques instants ; cela est peut-être du aussi parce qu'il est bon de s'imprégner de la lumière régnante du ciel avant de redescendre les espaces sombres et incertains du Ksar.

Pour accéder au Ksar proprement dit il faut, à partir de la place, franchir une autre porte située sous un immense auvent soutenu par de lourds piliers. Dans le ksar, il n'y a qu'une rue principale, *zunka kbira*, qui le traverse de bout en bout. Les impasses ou "*drubas*" qu'elle dessert sont plus étroites et s'en embranchent plus ou moins perpendiculairement, dans la *zunka kbira*. Dans le calme ahurissant, des ouvertures pratiquées dans les plafonds diffusent de minces rais de lumière qui tout en s'alternant avec les zones obscures guident et rassurent le passant.

En effet, abandonné et majoritairement ruiné le ksar ne participe plus à la vie quotidienne de la ville ; seule la partie Nord du Ksar, qui contient les équipements typiques de tous les Ksours, est restaurée ; Il s'agit d'une médersa, d'une zaouïa, d'une mosquée et de quelques salles d'ablutions (*midha*). À cet ensemble d'équipements

publics s'ajoute la petite place d'entrée, équipée d'un portique où se réunissait le conseil des anciens de village (Djemaa). Le ksar avec ses ruelles obscures et tortueuses, ses plafonds bas, ses murs épais construit en briques de terre, donne l'impression d'être protégé dans un monde intérieur riche et significatif. Malgré son état de détérioration, les habitants de Béni-Abbès vénèrent le ksar de la palmeraie ; ils le considèrent comme le symbole de leur unité et le véritable témoin de leur histoire.

Les nouvelles constructions

Sur le plateau, la ville nouvelle s'ordonne par une large voie doublée, grossièrement rectiligne et sans but visible et sur laquelle viennent se brancher, perpendiculairement, une multitude de voies moins larges irriguant des bâtiments clairsemés et constitués majoritairement par des habitations individuelles mais il existe aussi des cités collectives. Rue de l'hôpital comme il est coutumier de l'appeler est, en fait le prolongement sur le reg, de la rue principale de la ville basse. De fait, les deux s'interconnectent dans un angle mort de manière à ne pas pouvoir s'entretenir de relation visuelle. Après une dernière courbure menant l'horizontalité du plateau, cette route et mise à part l'effet de scinder la ville en coté droit et côté gauche, ne témoigne d'aucune caractéristique capable d'évoquer son affinité avec la rue des arcades.

Si la nouvelle Béni-Abbès apparaît formellement compréhensible surtout lorsqu'elle est vue d'en haut, elle n'en est pas ainsi dans la réalité ; en la parcourant au sol, elle donne l'impression d'un véritable chaos. Cette zone s'étend sur des surfaces de plus en plus vastes ; mais ce qui lui donne cet aspect d'un grand secteur désordonné ce sont surtout l'absence de structure interne unificatrice et de limites claires entre ses différents quartiers ; aussi larges et importants qu'ils soient, les parcours sont souvent barrés soudainement par des constructions rendant impossible la construction d'une image unifiée.

Conséquemment, il devient de plus en plus incertain d'identifier est ce qu'on est à l'intérieur ou à l'extérieur de la ville au fur et à mesure qu'on s'avance sur le plateau. Cela est très éprouvé surtout dans les zones périphériques de la ville comme par exemple dans le lotissement de 300 lots, celui des 500 lots et encore plus dans les 1262 lots qui est en cours de réalisation. Dans les cités des logements collectifs qui

s'implantent à l'extrême Est de la ville, on éprouve également cette étrange impression d'être seul en face des forces du désert : le reg et l'erg.

Poursuivre l'exploration de la ville sur cette partie du reg est une expérience ennuyeuse pour la plupart des gens. Les habitants eux-mêmes traversent hâtivement ces espaces pour se rendre à leurs maisons. Là on éprouve une impression d'incomplétude et de déception et on se sent empressé d'affranchir cette fâcheuse situation soit en entrant quelque part soit en retournant sur ses pas. Des expressions comme "*il n'y a rien*", "*il n'y aucune raison pour partir là-haut*" qui sont récurrentes dans la description ce canton peuvent paraître douteuses; formellement, il y a des habitations individuelles et même collectives qui dépassent, en nombre, celle des anciens quartiers ; mais aussi des équipements modernes destinés à différents usages tels que la salle de sport, la maison des jeunes, des pistes goudronnées et suffisamment larges pour être parcouru par les autobus de transport en commun. Malgré cela, les expressions précédentes demeurent significatives dans la mesure où il n'y a plus rien de quoi adoucir les forces écrasantes du désert tel que l'étendue de l'espace tout autour et l'envahissement de la lumière naturelle éblouissante.

Entre ancien et nouveau

L'arrivée sur le plateau est souvent accompagnée par une sorte d'ennui provoquée par l'immensité de l'espace et le manque de stimulus. Le visiteur, pour s'échapper de cette situation tâtonne entre les rues qui partent de part et d'autre de la route principale. Dès lors, la rue El-Amir aek qui s'en branche perpendiculairement, invite à poursuivre la découverte de la ville sur la droite ; son léger infléchissement suscite l'intérêt du passant et promet atteindre un lieu différent. Il s'agit donc d'une partie mitoyenne entre la ville ancienne et la ville nouvelle dont les propriétés sont assimilables tantôt à l'une tantôt à l'autre mais qui possède malgré cela son propre caractère. Cela devient d'autant plus compréhensible si nous sachions que la majeure partie de ses bâtiments et équipements ont été construit dans la période de la colonisation et durant les premières années de l'indépendance, ce qui veut dire qu'elle constitue la première extension de la ville sur le plateau.

La parenté entre la présente zone et l'ancienne Béni-Abbès est d'autant plus réelle dans la mesure où les deux répondent, chacune à sa manière, au défi d'habiter le Sahara par la

création d'un intérieur urbain riche et signifiant. De fait, les attentes que l'on peut avoir en remontant les rues étroites et sinueuses du quartier Chaaba se parachèvent sur le plateau avec l'accession d'un espace ouvert et ordonné qui représente donc un contrepoint significatif par rapport aux espaces de la ville basse.

La rue principale de Béni-Abbes

Lorsqu'on parcourt la route principale qui traverse la ville, la disparité entre ancien et nouveau devient particulièrement évidente. Le pont représente une limite avant laquelle la ville n'est plus qu'un tableau qui se détache devant celui qui gagne le lieu. Mais à la différence des autres limites qu'on peut traverser instantanément, le pont traîne cette expérience de l'arrivée aussi longuement que possible ce qui lui permet d'être en correspondance avec l'échelle des deux paysages : le reg et l'erg. Le pont renferme alors le moment de l'arrivée et prépare la rencontre avec la ville.

La véritable rencontre se produit lorsqu'on traverse complètement le pont ; après un léger infléchissement, on accède à la ville. D'abord, les jardins de palmiers avec leurs murs de clôtures bordent la rue d'une part et de l'autre puis des constructions qui elles aussi sont précédées par des petites cours ; et voici qu'on atteint le centre. La place du théâtre est à la fois le lieu de la réunion et de l'accord ; la réunion est la fonction de la place qui s'ouvre sur le carrefour produit par l'intersection des chemins principaux : le premier traverse la vallée et le deuxième la longe ; l'hémicycle quant à lui représente l'accord et l'unité de la communauté. Durant la fête du mouloud, le théâtre atteint sa parfaite signification ; trois chemins drainent les habitations des différents quartiers, le quatrième ramène les visiteurs et les invités ; le tout se rassemble ici pour célébrer l'événement. Il est significatif de noter que le théâtre s'ouvre aussi sur l'ensemble qui forment la ville et son milieu environnant. La mosquée, surplombant le théâtre, traduit en plus de la réunion et l'accord, un autre moment de l'usage du lieu qui est la clarification. Cette dernière met en évidence la raison d'être de l'homme sur la terre qui est le culte.

Les choix qui s'offrent à nous à partir de la place du théâtre sont au nombre de trois ; ainsi, il est possible de changer la direction en empruntant la rue de la piscine à droite ou la rue de Tlayet à gauche ou encore continuer en remontant la rue des arcades qui mène au

plateau. Ce dernier choix traîne l'expérience de la rencontre ; les arcades accompagne et rassure le passant en lui promettant atteindre d'autres lieux.

Lorsqu'on arrive au premier nœud, une autre bifurcation se présente devant nous. Tandis que la continuité des arcades qui invite à poursuivre l'ascension de la falaise présente le choix qui s'impose en premier, la rue qui s'embranché à droite représente une option secondaire et donc plus discrète. Mais quel que soit le choix adopté, la but reste le même : atteindre le plateau et découvrir ce qui se trouve là-haut.

La rue des arcades a pour première destination Hôtel-Rym; ainsi elle mène jusqu'à son entrée. A partir de là pour elle se tourne brusquement vers la droite continuant vers le plateau. Cependant, un changement fondamental s'opère à ce point ; la rue s'élargie et se dédouble et la continuité des parois latéraux constituée par les arcades se transforme en une suite de segments de longueur variable. Malgré cela, la curiosité du passant est encore entretenue par la dernière courbure de la rue et la pente qui n'est pas encore entièrement consommée.

L'arrivée sur le plateau est accompagnée par une impression d'ouverture. Cela est dû certainement à la vue totalement dégagée produite par le terrain plat ainsi que par la route large et parfaitement rectiligne. Toutefois, cette expérience s'atténue au fur et mesure que l'on avance sur la route qui tout en donnant primat au flux mécanique incite le mouvement et le déplacement. De fait, la seule rencontre est produite aux alentours de la gare routière ; mais cette dernière suggère elle aussi le départ plutôt que l'arrivée.

Conclusion

Dans ce chapitre nous avons entrepris notre investigation en utilisant la technique de l'analyse phénoménologique interprétative (IPA). Après la justification de l'échantillonnage, nous avons présenté le schéma d'entrevue pour commencer ensuite l'analyse des six entrevues menées. Chaque entrevue est analysée indépendamment de l'autre. Une structure commune entre les différentes entrevues est dégagée et à la fin la production d'un compte rendu narratif à la base des entrevues et de l'interprétation du chercheur qui est elle-même basée sur l'expérience de l'usage du lieu.

Septième chapitre :
Analyse et interprétation

Introduction

Après avoir décrit la ville de Béni-Abbes en tant que phénomène constitué par une multitude de lieux individuels et tout en se retournant à la théorie du lieu de Christian Norberg-Schulz, la définition de la structure et la signification du phénomène fait l'objet de ce dernier chapitre. Ainsi, nous allons analyser les différents lieux que nous avons pu identifier à travers les deux catégories de l'espace et de caractère. Il s'agit en effet de s'interroger sur les significations des schémas d'organisation spatiale et des articulations de la forme bâtie pour chacune des distinctions identifiées. Nous allons regrouper les significations rassemblées par chaque lieu et ensuite déterminer les permanences et les changements. De la sorte, il serait possible de saisir l'identité de Béni-Abbes et de décider dans quelle mesure la ville s'est réalisée au cours du temps.

1-L'analyse du phénomène

1-1 L'espace

La région de la Saoura est définie essentiellement par Oued Saoura qui coule du Nord au Sud entre deux aires désertiques très étendues : la hamada de Guir et le grand erg occidental. Ainsi, entre les imposantes dunes qui s'étendent comme un océan de sable sur sa rive droite et la pleine illimitée sur sa rive gauche, Oued Saoura présente un événement unique qui se contraste par ses dimensions mais aussi par la présence de l'eau et de la verdure avec l'immensité et la stérilité des deux paysages. Les deux rives, tout en s'éloignant l'une de l'autre définissent la vallée de la Saoura qui atteint parfois quelques Kilomètres de largeur. Sur toute sa longueur, la vallée donne lieu à la naissance et au développement des ksours qui constituaient des points de passage incontournables au sein de la piste transsaharienne qui relie entre les régions du Sud avec celles du Nord du pays.

Toutefois, l'oued, étant formé par l'adjonction d'Oued Guir et d'Oued Zouzfana qui descendent respectivement des montagnes du Haut atlas marocain et celles du Haut atlas algérien, n'est pas seulement un garant de fertilité en apportant à la Saoura les eaux tombées ailleurs du domaine désertique ; mais, il est aussi le seul élément qui structure l'ensemble de ce territoire en lui conférant une direction autre que celle définie par la course du soleil.

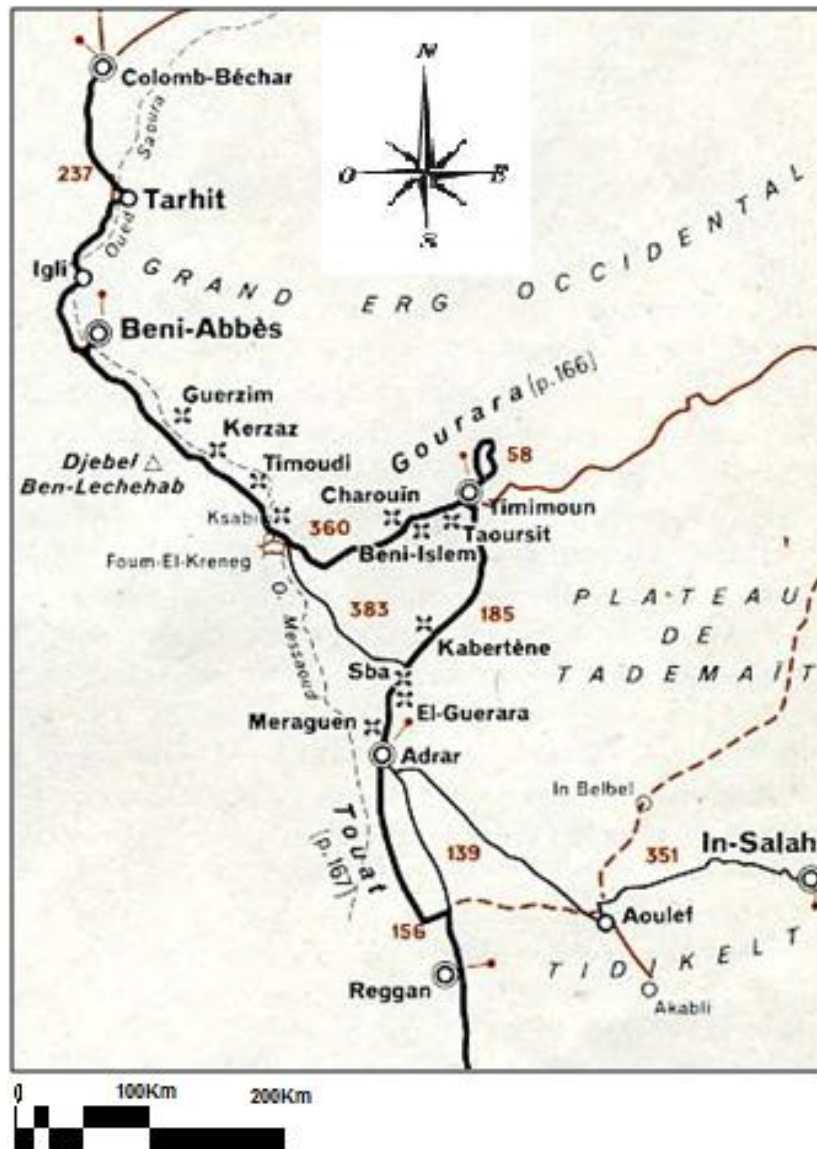


Figure N°1 : Carte établie par Michelin (manufacture française du pneumatique en 1956)

A Béni-Abbès la structure du paysage devient très évidente où il possible de comprendre facilement les rapports qui existent entre ses différents éléments. L'Oued qui s'est rétrécit à l'emplacement considéré met les deux rives en une resplendissante position de vis-à-vis. Le vaste golf laissé par les dunes tout autour de la ville montre que la rive gauche n'est qu'un prolongement de la hamada qui s'enfoui sous les dunes de sable. Enfin la palmeraie, bien enserrée entre le lit de l'Oued, le couteau escarpé, les dunes de sable doré au Nord et celle du sable blanc à l'extrême Sud, représente le seul élément capable d'affronter les forces menaçantes du désert.

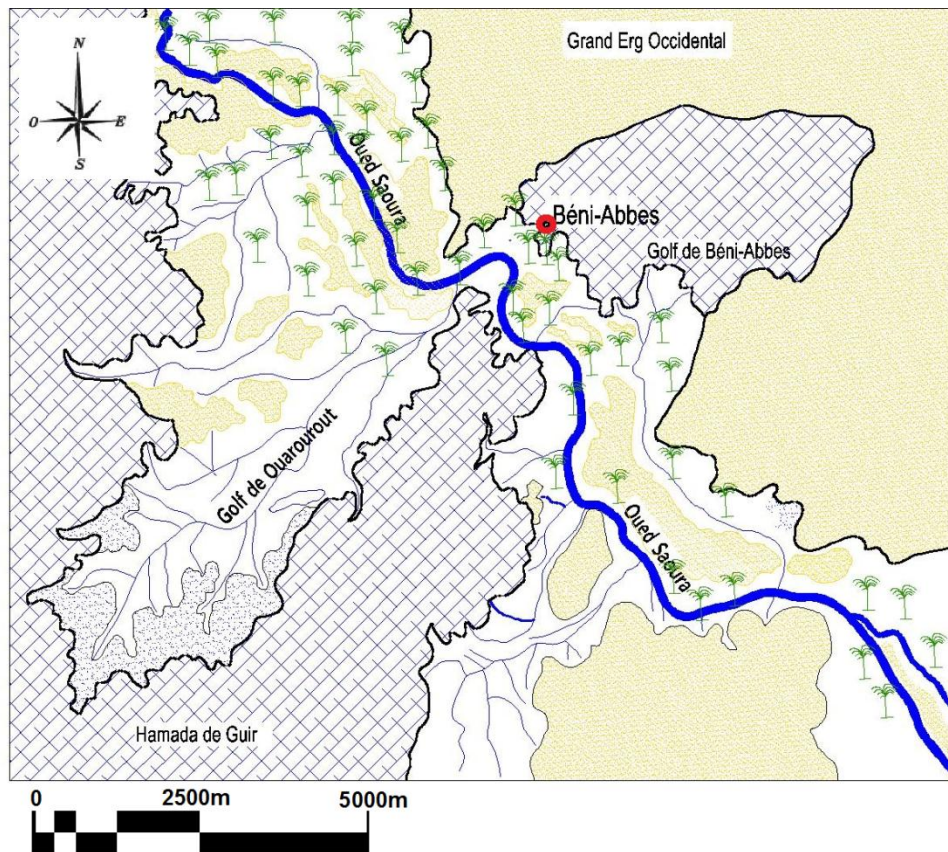


Figure N°2 : Carte illustrant le site de Béni-Abbes
(source : DUAC Béchar, étude de PDAU 2012)

Avec l'avènement de la palmeraie, Béni-Abbès cesse d'être une simple zone de transit entre le Nord et le Sud et acquiert plutôt la qualité d'un lieu où il est possible de s'établir et de développer ensemble les valeurs d'une communauté unifiée et ceci malgré la diversité des origines des groupes sociaux qui se sont installés ici. Originaires de Touat, de Gourara, de Tafilelt, de Figuig et d'autres tribus nomades, les habitants de Béni-Abbès forment une société homogène mais qui ne cesse d'accueillir jusqu'au aujourd'hui de nouveaux habitants venus d'un peu partout du pays et pour des raisons diverses. Béni-Abbès assume donc pleinement son rôle de capitale de la Saoura tant de point de vue géographique que de point de vue socioculturel.

Aujourd'hui, étant donné que l'ancienne piste transsaharienne qui longe le bord de l'Oued n'est plus praticable, la liaison Nord-Sud est léguée à un important axe routier (R.N°06) qui traverse la Hamada loin de l'Oued et de la ville. Ce changement n'a pas eu un grand effet sur la ville dans la mesure où celle-ci a resté attachée à son emplacement d'origine. Evidemment, ce site possède des qualités particulières qui se manifestent

surtout dans ses limites bien définies ; ainsi le fait d'être circonscrite par les dunes, l'Oued et la palmeraie donne à la ville une grande potentialité d'être identifiée comme un intérieur qui compense l'ouverture du paysage et l'immensité de l'espace saharien. À cet effet, le vieux Ksar de Béni-Abbes répond pleinement à la nécessité de créer cet intérieur tout en exploitant les éléments naturels.

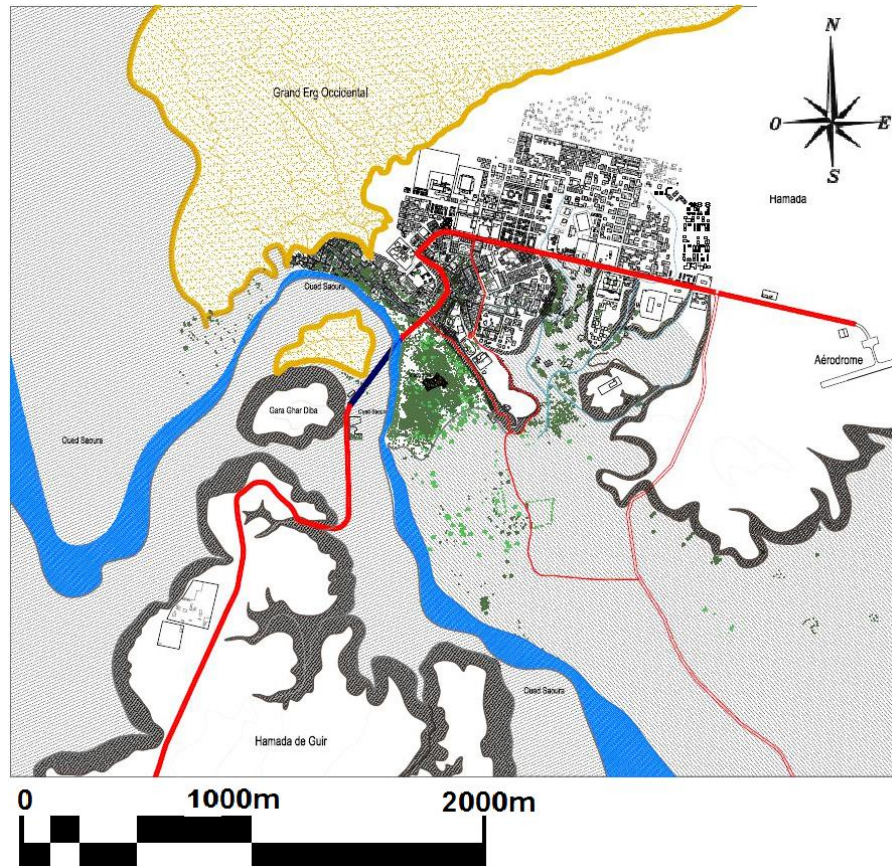


Figure N°03 : Le site de Béni-Abbes (source : Auteur)

1-1-1 Le vieux Ksar

La situation du Ksar au cœur de la palmeraie, la situation de la palmeraie enfermée entre la falaise, le lit de l'Oued et la et les dunes da sable, la situation de l'Oued entre deux contextes désertiques insaisissables ; tout cela contribue à donner au Ksar la qualité d'un vrai noyau constitué par l'emboîtement d'une série d'intérieurs. La configuration même du ksar avec sa muraille grandiose, ses ruelles obscures et tortueuses qui se rétrécissent progressivement en s'éloignant de la rue principale, ses plafonds bas, ses murs massifs construit en briques de terre, donne l'impression d'être en train de s'enterrer dans un intérieur de plus en plus profond.



Figure N°04: Situation du vieux Ksar de Béni-Abbes (source : Auteur)

Le ksar est majoritairement ruiné aujourd'hui. La description de Phillipe Marçais¹ nous a servi pour approfondir notre connaissance : *"Le ksar parait bien ce qu'il est : un quadrilatère fortifié, construit en pisé, ceint de remparts et flanqué de tours d'angle ; la circulation interne y est invisible parce qu'elle n'est pas à ciel ouvert. L'ensemble a la forme approximative d'un rectangle d'environ 140m de long sur 70m de large. Un de ses plus grands côtés, orienté sud-est, est à peu près rectiligne. Celui qui lui fait face est nettement incurvé"*.

La forme et la disposition du Ksar justifient que celui-ci n'était qu'une parcelle de jardin au milieu de la palmeraie et qui a été cédé après que la décision d'édifier le nouveau Ksar fut prise². En effet, la répartition des parcelles agricoles est faite selon un schéma plus ou moins régulier dont la première direction traverse longitudinalement la palmeraie et est dictée par la falaise et l'Oued, tandis que la deuxième direction qui est perpendiculaire à la première, épouse la pente qui descend de la falaise vers le lit inférieur de l'Oued.

¹ Phillipe Marçais, Note de sociologie et de linguistique sur Béni-Abbes, 1955.

² (C rames page 85)

L'organisation interne du Ksar témoigne de la même compréhension de situation locale ; ainsi, à partir des portes du Ksar, un réseau plus ou moins réguliers de ruelles mettait en communication les différents quartiers. Ce réseau était formé par une rue principale (zanka kbira) qui traversait le ksar selon la direction du plus long côté de la muraille, et les ruelles (drubas) en gros parallèles entre elles et perpendiculaire à la zanka kbira; enfin, chaque Derb dessert, perpendiculairement, un nombre de cul-de-sac (*driyyeb*) sur lequel s'ouvrent deux ou trois portes de maisons. Toutefois, lorsque les possibilités l'exigent, il existe des maisons qui s'ouvrent sur des ruelles ou même la rue principale.

La largeur des voies varie de 1m à 1,50m. La rue principale garde des dimensions à peu près constantes et, depuis l'entrée de ksar jusqu'à la mosquée, dans une partie rectiligne de plus de 20m, pourvue de banquettes de terre sur les côtés. La largeur des impasses est très inégales, elle est parfois si réduites que deux personnes ne sauraient s'y croiser.

L'enceinte est percée par trois ouvertures : deux à l'angle Nord-Est, donnant sur la place de l'entrée du ksar, la troisième à l'angle Sud-Ouest. La place d'entrée, lieu de réunion des ksouriens, est un large espace de 18m sur 10m : elle est ouverte dans la partie que l'on trouve à gauche, en entrant par la fumme el-ksar. Juste à côté de ces deux portes et de la petite place d'entrée se trouvait un ensemble d'édifices qu'on pourrait définir en quelque sorte comme des édifices publics, et qui constituaient aussi le noyau des services commune de la population du Ksar. Il s'agit d'une médersa, d'une zaouïa, d'une mosquée et de quelques salles d'ablutions (midha).

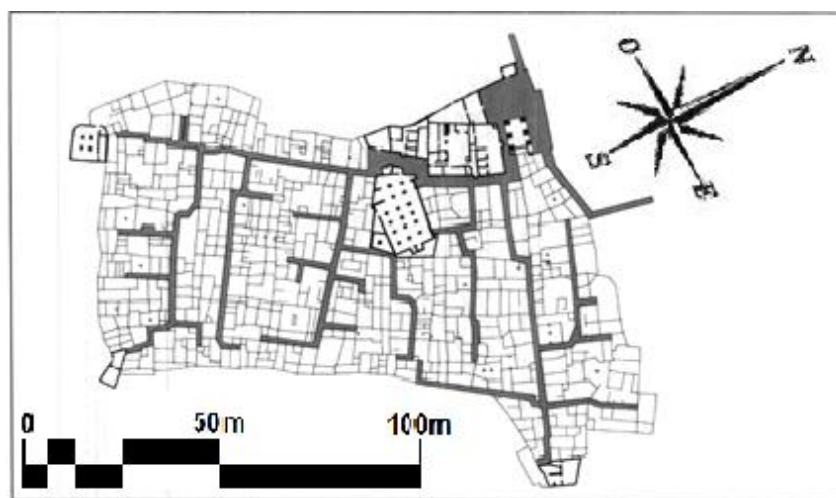


Figure N° 05 : Réseau des rues (source : habitat traditionnel et habitat nouveau à Béni-Abbes, Amadeo Gianfranco, Cresti Federico)

Si l'on observe la disposition générale et l'orientation de la mosquée par rapport aux autres édifices du Ksar, on s'aperçoit immédiatement que la salle de prière est disposée de façon complètement autonome à l'intérieur du ksar. C'est-à-dire que son orientation, dictée par la qibla, ne correspond pas à l'orientation générale des remparts du ksar. Ainsi la qui présage que c'est la mosquée qui du point de vue urbain commande la disposition intérieure du Ksar³, n'est plus valable dans le cas de BéniAbbès; il s'agit d'un caractère original du présent ksar par rapport à la généralité des ksours qu'on rencontre dans une très vaste zone qui va du versant méridional de l'Atlas marocain jusqu'à Touat.

1-1-2 L'ancienne ville

Le ksar ayant été abandonné définitivement en 1957, les habitants quittèrent la palmeraie et s'installèrent dans des quartiers qui se situent sous le bord gauche de l'Oued, c'est à dire en longeant les flancs des deux gaadas entre lesquelles passe la rue principale qui mène sur le plateau.

Ici tout comme le Ksar, le besoin de créer un intérieur demeure vif, sauf qu'il ne s'agit pas ici de délimiter le territoire destiné à la construction de la cité par un mur d'enceinte tout autour. En effet, les éléments naturels eux-mêmes sont exploités d'une façon active pour la délimitation. La ville se déploie donc sur les terrains en pente et se trouve insérée entre le lit de l'Oued d'en haut et le bord de la hamada d'en haut. C'est à dire que la Hamada tout comme les dunes de sables et les terrains inondables proches du lit de l'Oued était définie comme étant une zone inaccessible à la construction.

La palmeraie comme élément indispensable qui permet de contrebalancer les forces menaçantes du Sahara est toujours présente, mais le rapport entre habitat et palmiers est réinterprété d'une façon toute à fait différente. En réalité, le Ksar, entièrement immergé dans la palmeraie ne contient aucun palmier à l'intérieur de sa muraille, il joue ainsi le rôle de figure qui se détache nettement de son fond. Alors que dans les quartiers de l'ancienne ville, les jardins de palmiers de tailles variables poussent de l'intérieur des

³ Habitat traditionnel et habitat nouveau à Béni-Abbes, Amadeo Gianfranco, Cresti Federico.

habitations et sont bien contenus dans leurs clôtures. A une certaine mesure, le rapport figure/fond a été inversé mais la présence du palmier demeure fondamentale.

Le plus important quartier est sans doute celui dit "*Tlayet*" et qui se situe au pied du Bordj militaire. Il a la forme d'une grappe tenue par un seul axe qui s'étire entre le bord l'Oued et son lit inférieur. Cet axe se branche à la rue principale près de la place du théâtre, il traverse le quartier longitudinalement en lui divisant en deux parties et se termine sur l'autre côté par la grande dune. De part et de l'autre et sur toute la longueur de cet axe, se branchent des ruelles plus ou moins profondes pour desservir les habitations.

Si on ne tient pas compte de la différence de taille, il est possible d'assimiler "*Tlayet*" à un des quartiers du Ksar ; tandis que sa rue principale joue le rôle d'un Derb qui tout en n'étant accessible que d'un seul côté structure et articule l'ensemble du quartier ; les ruelles quant à elles assument le rôle des impasses qui, chacune desserve un nombre restreint d'habitations. Même si le mur d'enceinte disparaît et les ruelles et les rues s'élargissent comparativement à celles du Ksar, l'impression d'être dans un l'intérieur demeure solide. L'affinité avec le Ksar est, ensuite renforcée par l'exiguïté de l'espace et la continuité des murs le long des voies. Mise à part quelques petits espaces ouverts jouent le rôle de points nodaux, les maisons et leurs murs de clôtures occupent de façon continue tout le terrain.

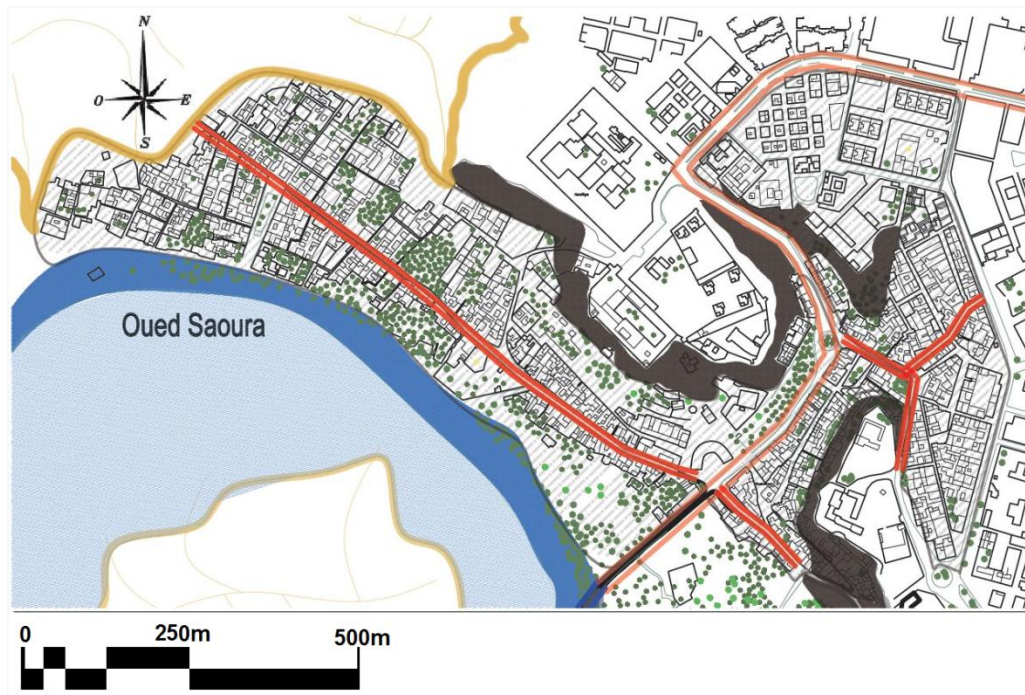


Figure N° 06 : L'ancienne ville de Béni-Abbes (source : Auteur)

Toutefois, les autres quartiers formant la première extension de la ville après l'abandon du Ksar possèdent le même principe d'organisation spatiale ; un réseau de rues et de ruelles bien hiérarchisé s'articule autour d'une seule et unique rue qui tout en commandant l'organisation de l'ensemble assure la relation entre les différentes parties de la ville mais aussi la relation de cette dernière avec le contexte géographique auquel elle appartient. Le tracé des rues et ruelles épousé la topographie du terrain et s'assimile aux éléments majeurs du site : l'oued et ses affluents. Alors que le quartier *Ouarourout* longe l'ancienne piste transsaharienne, Souguiat longe la rue des arcades et le quartier *Chaaba* joint cette dernière et remonte les pentes jusqu'à atteindre le plateau.

Si on porte plus d'attention à l'organisation spatiale du quartier *Souguiat*, nous remarquons que ce dernier est structuré non pas par la rue des arcades mais plutôt par une autre rue parallèle à la première. Cette rue est appelée "*Derb E-Nsa*" elle est plus étroite et plus ombragée ce qui lui offre un caractère intime et donc plus approprié à son usage. Il est possible de dire aussi que la rue des arcades tout en appartenant à la ville assume le rôle de délimitation entre les différents quartiers toute entière.

Ouarourout, le plus ancien quartier est aujourd'hui majoritairement détruit est structuré lui aussi par une seule rue parallèle à la rue de la corniche ; elle est en forme de cul de sac. Un arc brisé appelée **Bordja** soutenue par les deux parois de la rue joue le rôle d'entrée ou de limite au-delà duquel le quartier inaugure sa présence.



Photo N°01 : El-Bordja : Entrée de Ouarourout(source : www.tripmondo.com/algeria)

Le quartier **Chaaba** quant à lui, est connecté à la rue principale au niveau du rond-point : un nœud qui offre une autre possibilité pour découvrir la ville. Ensuite, un petit tronçon débouche sur un espace dégagé formant un centre vers sur lequel convergent les multiples rues et ruelles du quartier. Le tracé des rues et ruelles est hiérarchisé pour épouser parfaitement le relief de la Chaaba. Par définition, la Chaaba est une ramification ; dans le cas présent, les rameaux se prolifèrent profondément dans tout le quartier et se terminent sur le plateau. Enfin le quartier tout entier est bien délimité par des éléments aussi bien naturels (les talus) qu'artificiels (la rue El-Amir Abdel-Kdaer).

Cette piste et tout surplombant sur toute sa longueur l'oued et la palmeraie mène de la rue principale de Béni-Abbès, traverse le quartier **Ouarourout** et contourne toute la **gaada**⁴ en passant bien entendu par la piscine et les vestiges de la Ksiba à l'extrême Sud.

En somme, le Ksar et l'ancienne ville entretiennent tous les deux des rapports spatiaux signifiants avec les éléments naturels. La nette distinction entre figure (Ksar) et fond

⁴ Gaada: mot signifiant hamada ou plateau

(Palmeraie) s'est transformé en un rapport moins rigide où les éléments naturels sont investis activement aussi bien pour délimiter que pour caractériser l'habitat.

1-1-3 Les premières extensions de la ville sur le plateau

L'extension de la ville sur le plateau a débuté dès les premières années de l'indépendance où on a construit de petites cités d'habitations et un nombre réduit de bâtiments publics. Cependant le franchissement des règles traditionnelles qui ont régi, jusqu'au là, le développement de la ville et qui définissent la hamada comme zone inhabitable, n'a pas été fait d'une façon brutale. Autrement dit le terrain choisi pour accueillir ces extensions et même s'il est plat, il ne possède pas encore les caractéristiques spatiales de la pleine Hamada du fait qu'il est enserré entre deux Chaabas. La première nous en avons déjà parlé, elle appartient à l'ancienne ville. La deuxième borne la présente zone du côté Est et représente un affluent dont l'amont se ramifie profondément dans les nouvelles extensions de la ville.

L'organisation spatiale de ce district est commandée par une large rue dite l'avenue "El-Amir AEK" vers laquelle convergent toutes les autres rues qui desservent les cités d'habitations. Cette rue se compose de trois segments tout à fait droits dont le tracé épouse le bord du plateau. L'importance de cet axe est confirmée par les bâtiments publics qui s'ouvrent sur lui : la mairie, la mosquée, la poste et l'école sont agencés de manière à former un centre qui rassemble autour de lui la totalité de la zone. L'effet de centralité dépend bien évidemment de la continuité du bâti, de l'ouverture de l'espace qui résulte de la voie large et des places devant chacun des bâtiments publics.

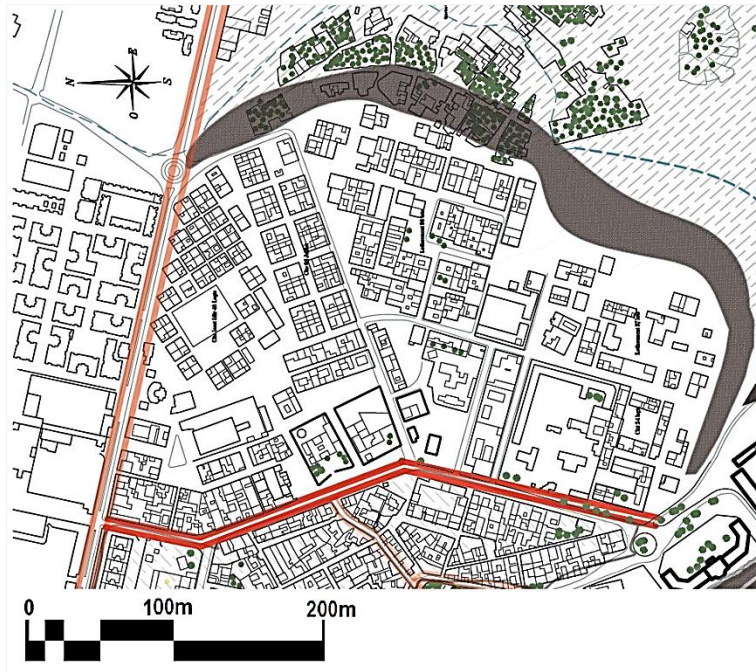


Figure N° 07 : Premières extensions de la ville après l'indépendance (source : auteur)

Le tracé de la rue El-amîr Abdel-Kader dépend de la topographie, elle délimite le petit plateau et couronne les pentes douces de l'ancienne ville. Il est donc tout à fait clair que cette rue assume le rôle d'articulation entre les deux différents types de tissus urbains. Pour se faire elle doit rassembler les propriétés des deux types ; elle possède l'intimité et l'intériorité qui caractérisent les ruelles des anciens quartiers et en même temps l'ouverture et la rectitude de la nouvelle implantation.

Parmi les schémas d'organisation spatiale des cités d'habitations nous pouvons distinguer celui de la cité *Issat-Idir*; il s'agit d'une petite cité d'habitat individuel réalisée par l'état entre 1980 à 1982. La cité et bien qu'elle est délimité par la route de l'Aérodrome refuse de s'assimiler à cette dernière. Tout en enfreignant brutalement l'orientation dictée par cet axe, les 48 logements que compte la cité s'organisent dans des rangés parallèles au sens de la vallée de la Saoura. Son appartenance à un environnement signifiant mais non immédiat est contrebalancée par l'effet d'autonomie produit par un grand espace intérieur qui abrite aujourd'hui un terrain de sport et qui rassemble autour de lui habitations et habitants. Il faut noter enfin que les autres cités avoisinantes sont aussi insérées dans le schéma global.

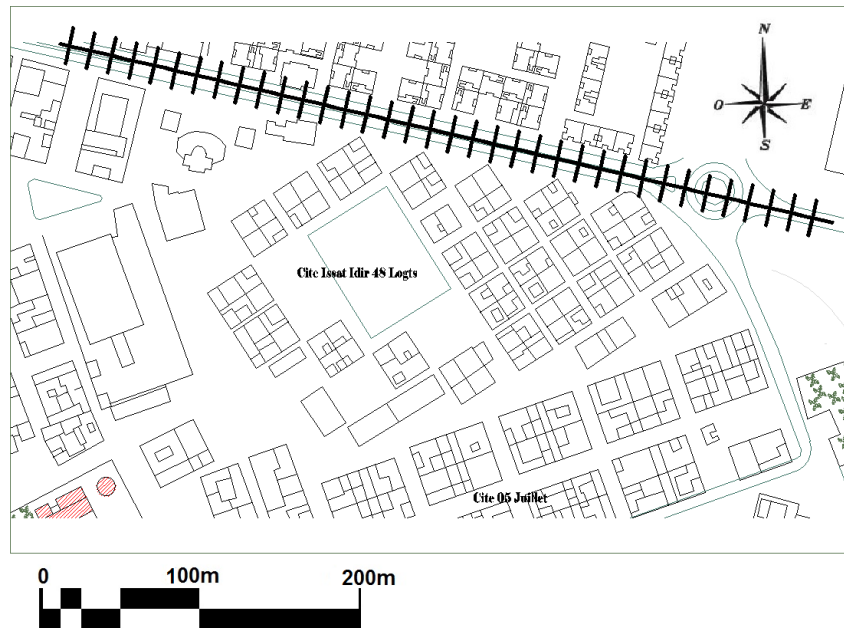


Figure N° 08 : Cité *Issat-Idir* (source : auteur)

1-1-4 Les nouvelles extensions de la ville

La promotion administrative de Béni-Abbès au rang de chef-lieu de Daïra en 1984 va se traduire par la réalisation de nombreux programmes de logements et d'équipements destinés à répondre aussi bien aux nouveaux besoins des habitants qu'aux besoins des nouveaux habitants. L'essor urbain qu'a connu la ville à partir de cette période a été tellement frappant qu'il dépasse largement, en matière de quantité, tout ce qui a été réalisé auparavant.

La plupart de ces programmes vont se réalisés, successivement, sur le plateau et plus précisément sur le coté gauche de la route qui mène à l'aérodrome. En fait et même s'il semble horizontal à l'œil, le terrain présente quelques échancrures qui alimentent l'Oued par les eaux de pluie qui tombent sur la Hamada. Les dunes du grand erg occidental qui entourent tout le site sont ici plus présentes du fait qu'il n'existe rien qui les sépare des constructions périphériques. Ces dernières, parfois avancent jusqu'aux pieds de ces dunes et parfois reculent laissant de larges espaces indéfinis. En général, la ville semble si indifférente à l'égard des forces écrasantes de l'Erg qu'elle en tourne complètement le dos et se comporte comme s'il n'existe pas. Evidemment, le seul élément qui structure toute cette zone c'est bien la route de l'aérodrome, appelée aussi route de l'hôpital ; il s'agit d'une partie de l'artère qui traverse toute la ville et qui rejoint, dans un angle mort,

la rue des arcades de l'ancienne ville. Cette route commence par une légère courbe et devient vite parfaitement rectiligne. Cependant le caractère principal de cette route n'est pas défini par son tracé régulier ; le fait qu'aucune correction topographique n'a été apportée au terrain contraint la route à prendre un aspect ondulatoire. L'aspect régulier du tracé et l'aspect irrégulier de la topographie s'annulent et la route n'est donc pas reconnaissable par aucun aspect.

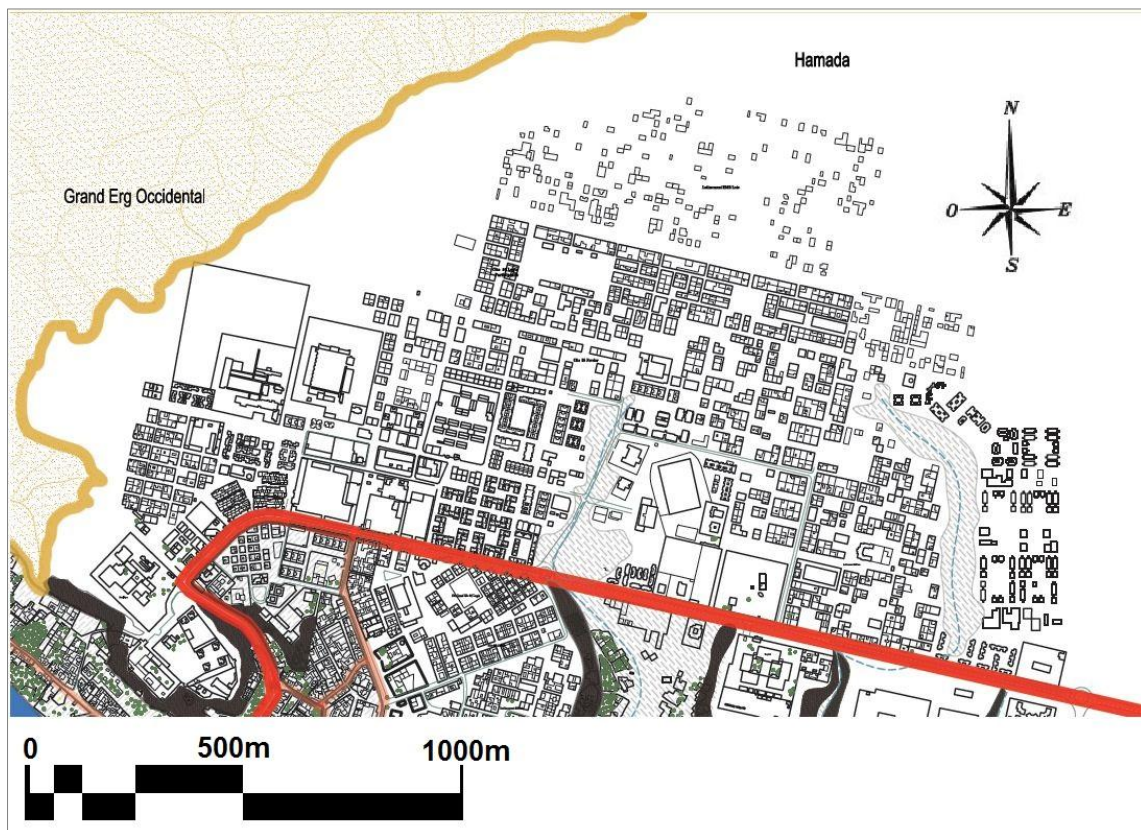


Figure N°09 : Les nouvelles extensions de la ville (source : auteur)

Globalement et même si l'orientation des constructions et des voies est très évidente du fait qu'elle ne présente que deux possibilités : elles sont soit parallèles soit perpendiculaires à la route principale, la discontinuité et la fragmentation dominent l'organisation spatiale de cette zone. C'est pour cette raison que la zone considérée ne permet d'en faire aucune représentation unifiée et elle n'a pu être identifiée en tant que partie d'un ensemble plus grand qui est la ville de Béni-Abbès.

L'organisation du tissu est donc dictée par la route de l'Aérodrome dont la direction dépend uniquement de sa destination invisible ; elle ne tient compte ni de l'un ni de l'autre des éléments majeurs du site ; en outre elle ne correspond pas à l'orientation des

point cardinaux et non plus à celle de la Kibla. La route de l'aérodrome n'est définie que par ses deux chaussées bitumées et séparées par de hauts lampadaires métalliques ; mêmes les constructions qu'elle desserve et qui présentent d'importantes structures administratives et socio-économiques ne participent à sa définition parce qu'elles se retirent démesurément laissant de larges espaces mal définis. Grossièrement alignée, la route de l'aérodrome ou de l'hôpital est donc un non-lieu au sens plein du mot et la création de lieux à partir de cette route devient de plus en plus problématique.

Perpendiculairement à la route et à intervalles variables, une multitude de parcours moins larges desservent les zones les plus profondes de ce tissu. La liaison entre ces rues et la route est faite sans articulation aucune. Aussi larges et importants qu'ils soient, les parcours sont souvent barrés par des constructions entravant toute relation avec le paysage environnant et renforçant la dépendance à la route qui en demeure la référence inéluctable même pour les zones les plus reculées.

L'absence de rapports signifiants entre la ville et l'environnement naturel n'est pas compensée par la création d'une structure interne signifiante. De fait, l'ensemble apparaît comme une étendue de la Hamada sur laquelle se disperse un grand nombre de constructions de différents types et de différentes fonctions. La circulation y est assurée par de larges chaussées tantôt asphaltées tantôt laissées à l'état de pistes. L'immense vide laissé entre les constructions contribue à évoquer le contexte désertique global. De même et si nous portons plus d'attention à l'organisation spatiale de cette zone, nous remarquons qu'elle se compose de plusieurs sous-zones qui correspondent aux différents programmes implantés successivement depuis 1983 : date qui marque le début de l'expansion accélérée de la ville.



Figure° 10 : Les nouvelles extensions de la ville (les équipements publics) source : auteur

Il en résulte de tout ce que vient d'être dit à propos de l'organisation spatiale des différentes zones constituant la nouvelle Béni-Abbès qu'elle se caractérise par une désarticulation totale de son tissu et par une désagrégation de ces unités. La structure externe ne possède aucun rapport significatif avec le milieu naturel qui est pourtant fort et omniprésent. La structure interne bien qu'elle s'étend sur des surfaces importantes ne contient ni centre ni parcours qui permettent de créer une réalité intérieure et de pouvoir se libérer de la dépendance excessive à la route de l'Aérodrome.

1-2 Le caractère

Le caractère de Béni-Abbès est défini avant tout par l'aspect de son site. Les dunes du sable du grand Erg occidental, la Hamada de Guir et Oued Saoura sont indubitablement les éléments prédominants. Les deux premiers éléments représentent les forces absolues du désert, l'oued quant à lui intervient comme événement unique et apporte à la région ce qui lui fait défaut : l'eau mais aussi l'intelligibilité du paysage. De fait, on ne peut pas imaginer que les deux mondes avec leurs forces destructrices vont se cohabiter l'un à

côté de l'autre sans l'existence de l'Oued. De toute façon, à Béni-Abbes, il ne s'agit pas simplement de l'existence, en plein désert, de l'eau et de la palmeraie comme les seules promesses de vie ; la nature elle-même offre quelque chose de plus. Nous avons déjà vu comment les dunes du sable, la hamada et l'oued s'interpénètrent et se rassemblent à cet emplacement pour former une sorte d'intérieur naturel.

Quand l'eau des crues coule jusqu'ici, le paysage tout entier devient compréhensible et atteint sa pleine signification ; en effet, seule l'existence de l'eau fait ressortir les rives en tant que rives et en même temps fait ressurgir la possibilité de vivre entre ces deux mondes désertiques. Mais à la différence de l'Oued qui est mis à sec durant de longues périodes de l'année, les oasis de palmiers pourvoient la région d'appuis permanents et permettent de s'établir en toute sécurité et en plein désert.

Le caractère principal de béni abbès témoigne d'une étroite dépendance de son site ; ce dernier lui donne l'opportunité de créer "*un intérieur*" dans lequel la vie est protégée de l'extérieur menaçant et hostile. La création un intérieur protégeant était le but ultime et ce dès les premières installations à Béni-Abbès comme l'attestent les grottes creusées au niveau du talus tendre et malléable à Ouarourout.

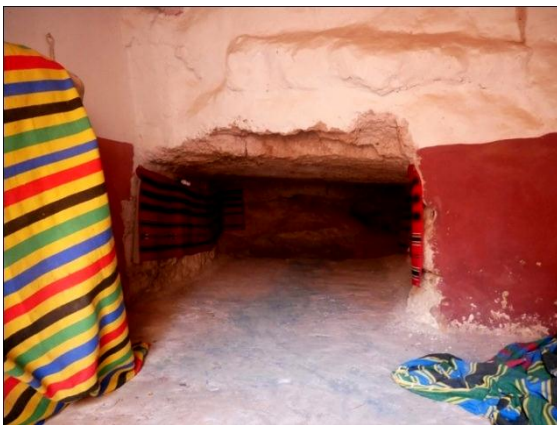


Photo N° 02 : Chambre troglodytique
(Ksar Ouarourout, 2016, source : auteur)



Photo N°03 : Oued Saoura (crues 2008)
(Source : <http://algerieterredafrique.blogspot.com>)

1-2-1 Le ksar

L'enfouissement du Ksar au cœur de la palmeraie n'a pas été suffisant pour créer cet intérieur ; encore il fallait renforcer la protection par un mur d'enceinte. A l'intérieur, les

habitations sont contiguës avec la muraille ; elles en forment un agglomérat compact où tout règne dans l'obscurité ; la rue principale comme les impasses qu'elle dessert sont complètement en tunnel. De petites ouvertures pratiquées dans les plafonds diffusent de minces rayons de lumière. Ainsi la relation avec l'extérieur est contrôlée et est réduite au strict minimum. Les murs bien que construits en brique de terre sont revêtus en argile ce qui leur permet d'avoir un aspect continu et régulier ; ils semblent être modelés plutôt que construits. Les plafonds sont bas où parfois même il faut baisser la tête les pour pouvoir passer. Epousant la forme générale de la muraille, les ruelles et les impasses constituent de véritables méandres qui donnent par leurs étroitesse et leur ramification l'impression d'être en train de s'enfouir dans des parcours souterrains. Quant aux portes, elles sont basses et sans formes définie ce qui leurs donne l'aspect de trous exécutés dans la masse de mur.

Les angles du Ksar étaient renforcés par des tours crénelées. Parfois la tour était indépendante, telle celle disposée à côté de la porte qui donne accès à la placette "djema" ; une petite porte donnant sur la place même permet d'y accéder, et une échelle en bois donne accès à son étage supérieur. Ces tours ont une configuration massive et leur forme de pyramide tronquée est n'altère pas le caractère horizontal du Ksar.

La mosquée qui se compose d'une vaste salle couverte en terrasse et qui est actuellement le seul bâtiment en état avec ses salles aux ablutions, est aussi sans minaret. On y arrive en parcourant, à partir de l'entrée principale, la *zanka kbira*, sur laquelle s'ouvrent trois portes qui y donnent accès.

À Béni abbès l'affinité qui existe entre le ksar et l'habitat troglodytique est réelle. Nous pouvons dire enfin que le Ksar dans sa totalité refuge auprès de la terre pour se protéger des rigueurs du désert : il s'émerge légèrement au-dessus du niveau de la terre, il est entouré par une muraille dont la forme dépend de la terre, il a été façonné avec de la terre et quand il s'effondre ses briques se dissolvent tranquillement dans la terre.

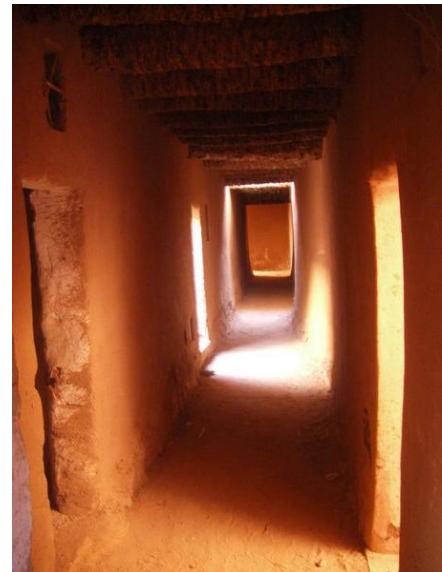


Photo N°04 : Ksar de la palmeraie avant les inondations de 2008 (Source : <http://photos.geo.fr/Béni-Abbes>)

Photo N°05 : Ksar de la palmeraie (Source : <http://rnalger.over-blog.com>)

1-2-2 L'ancienne ville

Après avoir abandonné le Ksar de la palmeraie, les habitants construisirent leurs nouvelles maisons dans les alentours. Quelques-uns allèrent s'installer sur les pentes de la gada de Sidi Mohamed Ben Abou, à proximité ou à l'intérieur du quartier de Ouarourout, mais la plus part d'entre eux bâtirent leurs maisons dans une zone nouvelle située au pied du Bordj militaire.

Le quartier *Tlayet* qui a été construit par les habitants eux-mêmes juste après leur expulsion du Ksar constitue le plus important quartier dans toute l'ancienne ville. Nous avons déjà vu que ce quartier a la forme d'une grappe et il est structuré par une seule rue ; nous pouvons ajouter que le caractère du quartier est défini dans une large mesure par le caractère de cette rue. Cette dernière rassemble autour d'elle les éléments du paysage naturel et ceux du paysage urbain. Les murs sont continus tout le long de la rue principale et des ruelles et lorsque le regard peut y échapper, il va obligatoirement être bloqué à nouveau par les parois de l'oued et la grande dune. En effet, le quartier et les éléments naturels qui l'entourent forment un tout indissociable, ils s'entraident pour créer une intériorité intime et idyllique. La palmeraie qui joue le rôle de fond sur lequel se détache nettement le Ksar comme figure, se décompose ici en petits jardins qui sont contenues à l'intérieur des murs d'habitations.

La volonté de dominer ou tout au moins de maîtriser les forces de la nature est confirmée aussi par les murs qui, bien que toujours construits en brique de terre, leur aspect est complètement différent de celui du Ksar. Le traitement uniforme des ses parois : arêtes vives, enduit lisse et couleur jaunâtre avec le revêtement de la chaussée libèrent l'ensemble de sa dépendance excessive à la terre et l'animent par une sorte de vie urbaine. Mais, dès que l'on quitte la rue principale en prenant les ruelles qui s'en embranchent perpendiculairement, on rencontre à nouveau les murs en terre dans leur aspect original. Le quartier tout entier reste ouvert au sable blanc de l'oued et sable doré de la dune.



Photo N°06 :
Quartier Tlayet
(ancienne photos,
Source :
www.sciencephoto.com/)

Mais l'ancienne ville est formée aussi par le quartier dit Ouarourout⁵, le quartier Souiguiat et celui de la Chaaba ; tous les trois sont édifiés sur le côté droit de la rue principale c'est à dire au pied de la gara Sidi M'hammed Ben Abbou et tout en longeant le couteau escarpé. Ouarourout est le plus ancien quartier ; il est formé par des constructions qui longent l'ancienne piste transsaharienne ; Souiguiat⁶ quant à lui succède au premier et se développe entre la rue des arcades et le bord Nord de la Gara et enfin le quartier chaaba⁷, le plus récent, épouse les pentes moins raides qui mènent sur le plateau. Les ruelles étroites et sans revêtement de Ouarourout cèdent la place à des

⁵ **Ouarourout** : appellation berbère qui signifie *oasis verte*

⁶ **Souiguiat** : ensemble de petites seguias qui descendent du bord du plateau

⁷ **Chaaba** : ramification débouchant sur l'Oued

rues bitumées et munie de trottoirs dans la Chaaba. Les murs massifs et amorphe construits en brique de terre et dont la base est en pierres disparaissent au profit des murs rectilignes avec une surface lisse ou crépie avec le mortier de ciment. Enfin, dans les murs extérieurs des habitations qui n'avaient comporté aucune ouverture (sauf les portes d'entrée), sont pratiquées quelques petites fenêtres et parfois mêmes des portails métalliques.



Photos N°07 :
Quartier Chaaba,
2018
(Source : auteur)

Tous ces changements ne gâchent en rien le caractère principal de la ville ancienne qui garde malgré tout l'aspect d'un intérieur intime et idyllique. L'harmonie entre les différents quartiers de l'ancienne ville est d'autant plus réelle qu'il n'en est plus possible de percevoir le passage d'un quartier à un autre. Du coup, le site naturel est investi activement aussi bien pour délimiter que pour caractériser l'habitat ; il joue le rôle de support sur lequel toutes les parties s'harmonisent et se mettent en correspondance.

Mais l'ancienne ville est reconnue avant tout par son centre où sont rassemblés différents "**édifices**" publics : le théâtre, la mosquée Abdel-hamid Ibno-badis appelé aussi djamaa El-Wostani, la polyclinique, le jardin public et les arcades.

Dans le **théâtre** s'incarnent les propriétés fondamentales du site de Béni-Abbès; il est constitué de gradins en forme d'hémicycle découvert qui s'adosse à la falaise et s'ouvre sur l'ensemble de la vallée; il s'ouvre en outre sur la croisée des deux rues principales: la rue qui longe la vallée et celle qui enjambe les deux rives et traverse la ville de bout en bout. Cette ouverture est manifestement la caractéristique principale du théâtre ; ouverture qui rend l'appartenance et la participation de tous les habitants et les visiteurs

plus que possible. Le théâtre accueille annuellement les différentes manifestations culturelles parmi lesquelles la fête du Mouloud est la plus représentative. Comme il a été construit dans les premières années de l'indépendance, sa taille ne répondait plus à l'importance sans cesse croissante du principal événement qu'il accueille ; il a été soumis en 2013 à une grande opération de réhabilitation après laquelle il a pris la configuration que nous voyons aujourd'hui. Ses gradins fins sont revêtus en béton granitoïde, elles sont séparées par des marches qui permettent de descendre la scène et entourés de tout coté par des gardes corps métallique. La scène quant à elle est complètement envahie par le béton bitumineux. En effet dans la nouvelle conception du théâtre, seule une utilisation maximale et efficace de l'espace est prise en considération. Le théâtre est transformé pour ainsi dire à de simples tribunes. Quoiqu'il en soit, l'orientation et l'insertion dans l'ensemble n'ont pas été altérées et le théâtre continu à assumer l'essentiel de sa fonction qui fait que sa scène et la vue théâtrale du paysage environnant sont de toute évidence indissociables.

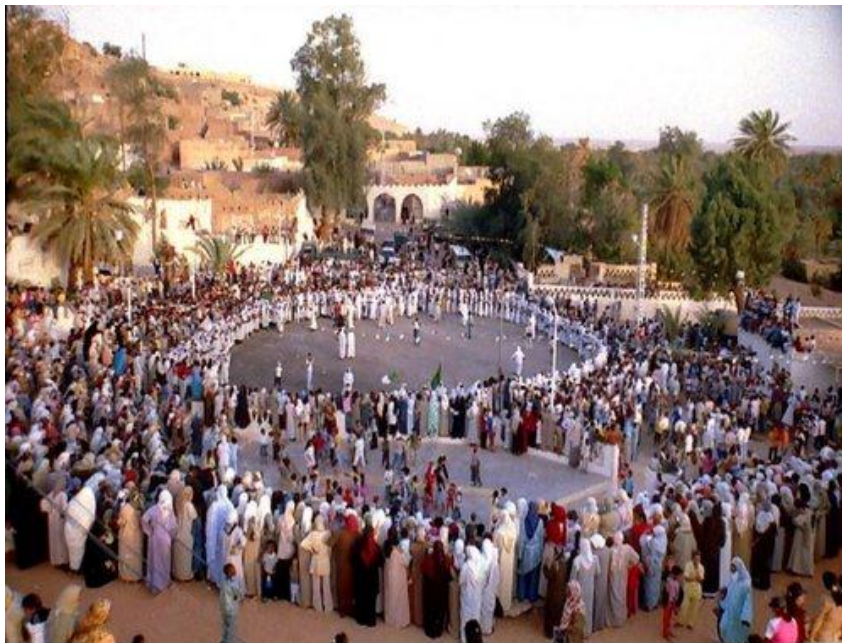


Photo N°09 :

Le théâtre pendant
fête

(source://www.ranah
na.dz/ouledelwaha)

Sur la place qui surplombe le théâtre, s'ouvre Djamaa El-Wostani. Bien qu'elle ne se donne pas directement sur la place, la présence de la **mosquée** est inébranlable. Sa forme fine et sa conformation épurée lui donne l'apparence d'être fabriquée plutôt que construite. Exclusivement, la mosquée articule entre plusieurs échelles spatiales ; elle manifeste l'appartenance à son environnement immédiat via sa clôture qui épouse le

terrain et contribue à la définition de la place surplombant le théâtre. Pour se libérer de la situation immédiate, la mosquée proprement dite se retire et émerge au-dessus du niveau de la cour qui la précède communiquant avec une aire plus étendue. Quant au minaret qui la joute, il se dresse, avec la même finesse, transcendant toutes les constructions de l'ancienne ville mais aussi les arbres et les palmiers. Ainsi le minaret dote l'ancienne ville de ce qui lui manque à savoir la dimension de la verticalité.



Photo N°08 :

Djamaa El-

Wostani

(source :

www.tripmondo.com/algeria)

Le caractère de l'ancienne ville est fortement déterminé par la rue des arcades. Il s'agit de lourds portiques en arcades qui s'enchainent sur le côté droit de la rue. Les arcades comme elles sont appelées usuellement, abritent de petites boutiques et aménagent la seule rue commerçante de l'ancienne Beni-Abbès. Depuis le carrefour formé à la scène du théâtre jusqu'au deuxième nœud formé par l'infléchissement de la rue principale, les arcades et tout remontant la pente du terrain sont assemblés dans quatre fragments de longueur fort différente. A un autre niveau, chaque fragment est rythmé par des portions graduées qui comporte chacune trois à quatre éléments. Le type d'arcs utilisé est bien évidemment le plein ceinte, mais leur caractère amorphe fait que chaque élément se distingue par sa propre forme ; ils découlent du même type mais ils ne sont pas identiques. Autrement dit, ce qui anime cette composition c'est le fait d'être unique sans jamais être faite d'éléments identiques. Du reste, l'acrotère est couronné de bossage en forme de dents de scie qui elles aussi sont polies par l'effet de pluie et du vent ; le toit continu à être caché derrière l'acrotère mais les gouttières indique sa présence.

La rue des arcades est bordée sur l'autre côté par le jardin public qui épouse lui aussi la pente du terrain et le tracé courbé de la rue. Sa clôture est composée de panneaux enchainés graduellement ce qui permet de répartir la pente régulièrement. Chacun des panneaux est composé de base, de corps et de corniche. Alors que la base pleine absorbe les irrégularités du terrain, le corps est constitué de balustrades le plus souvent utilisés dans la ville, la corniche quant à elle est parfaitement horizontale exprimant une relation typique avec le ciel. La clôture du jardin public révèle également un autre aspect de la volonté de maîtriser la nature ; ainsi, le forêt de palmier qui a étouffé le ksar est désormais bien contenu à l'intérieur d'une œuvre faite de main d'homme. Le minaret du Djamaa El-Wostani qui transcende tous les palmiers du jardin et qui présente le seul élément qui se montre depuis la rue apporte incontestablement une clarification à ce qui a été déjà entrepris.



Photo N°10 : Jardin public, 2016
(Source : auteur)

Photo N°11 : La rue des arcades,
2016 (Source : auteur)



Nous avons vu qu'avant même d'entreprendre la rue des arcades, l'ancienne ville offre au promeneur un autre choix. La rue de la piscine ou la corniche qui se branche en lacet dans la rue principale invite de franchir un seuil formé par un portique composé de quatre arcs de taille relativement plus importante. En arrivant à la ville cette, le présent portique joue le rôle d'entrée. Bien sûr, la piste transsaharienne, la corniche ou la rue de la piscine sont autant d'appellations attribuées à la même "**chose**". A vrai dire il s'agit d'une piste pittoresque dont le caractère dépend essentiellement de son tracé sinueux et ses multiples ondulations qui permettent de s'enrichir l'expérience de découverte ; il dépend ensuite du parapet qui prend la forme d'une murette perforée ; ce type de est fréquemment utilisé au niveau des terrasses des maisons mais nous le rencontrons aussi au niveau de la clôture de l'Hôtel Rym.

A l'extrémité Sud-est de la palmeraie et au pied de la source Sidi Ottmane se situe la piscine de Béni-Abbès qui date de l'époque coloniale. Grâce à l'ambiance qui règne dans et tout autour d'elle, la piscine offre une réponse synthétique et idéale de ce que devrait être un habiter dans le Sahara. L'eau jaillissante, la verdure abondante, les couleurs et les sons, l'odeur et la fraîcheur, la lumière et l'ombre présentent tous des antipodes aux forces du désert. Ceci n'a pas été possible sans une association réussie entre éléments naturels et éléments construits. Avant même de descendre les escaliers tournoyé qui mène devant sa porte, on peut, depuis la terrasse qui la domine percevoir tout ce qui se trouve à son l'intérieur et jouir d'une vue sur l'ensemble du paysage extérieur. Le mur de clôture est enseveli de tout côté dans le sable blanc, il est revêtu par un enduit grenu à base de ciment et est surmonté par le type le plus usuel de claustrât. Dès que l'on affranchit sa porte basse, on découvre un monde intérieur riche et protégé dont le caractère est défini en une large mesure par le bassin d'eau entouré par les bougainvillées, les portiques en arcades basses et ombragées et les balustrades fréquemment utilisées. Ce thème nous rappelle en toute évidence les motifs caractéristiques que l'on a trouvé dans toute la ville et surtout au niveau de la rue des arcades de l'ancienne ville. La piscine municipale apporte une réponse significative au défi d'habiter le Sahara mais tout en affirmant de son appartenance à Béni-Abbes.



Photo N°12 : Le chemin
de la piscine
(<http://photos.linternaute.com/photo>)



Photo N°13 : Piscine
municipale de Béni-
Abbes
<https://piednoirs.skyrock.com>

1-2-3 Les édifices.

Il n'est pas possible d'analyser le bâti de la ville ancienne sans parler des édifices qui la surplombent. Le dénominateur commun à toutes ces constructions c'est le fait s'ouvrir sur la vallée (et l'ancienne ville) et de tourner le dos à l'arrière-pays constituée par la hamada et le reg. Le premier pas qui doit être établi pour analyser ces constructions c'est bien de les situer par rapport à l'entrée de la ville. De la sorte, Hôtel Rym et Bordj Lapeyre dominant l'ancien quartier *Tlayet* sur la gauche c'est à dire en se dirigeant vers

la grande dune ; le centre de recherche, Bordj Citroën et le château quant à eux dominant l'ancien Ksar sur le côté opposé.

Remarquablement placé au bord du plateau, l'ancien Bordj militaire appelé aussi **Bordj Lapeyre** a été construit par les français pour contrôler le mouvement des indigènes. Tandis que sa fortification crénelée et ondulée construite en pierres s'appuie sur les rochers de la falaise, le bâtiment proprement dit s'élève avec une rigueur géométrique et constructive proclamée ; entre ses deux consistantes tours légèrement pyramidales s'ordonne une longue série d'arcades identiques surmontée du même type de bossage. Enfin, un jardin de palmiers poussé de l'intérieur de la bâtisse adoucit son caractère austère.

Par la décrite configuration, le fort militaire qui abrite actuellement le siège de la Daira fait clairement allusion au Ksar de Béni-Abbès. Evidemment la correspondance entre les deux dépasse la simple connotation d'ouvrage militaire. La forme et l'emplacement des tours, la forme et la décoration des murailles, les arcades et la composition avec le végétal notamment le palmier sont autant d'éléments qui suggèrent que le Bordj n'est qu'une réinterprétation du Ksar.

Sur l'autre côté de la gada, **Bordj Citroën** surplombe le ksar et la palmeraie et s'élève avec la même justesse géométrique que celle du poste militaire. En se déployant horizontalement dans deux ailes tout à fait symétriques, le bâtiment se retire de la bordure du plancher laissant nue une terrasse qui débouche ouvertement sur l'Oued par le biais de bas et amorphes parapets. La façade principale du bâtiment sans soubassement et sans décor gratifie le bâtiment d'une certaine sobriété ; ainsi il apparaît comme étant ancrée dans le sol à travers son portique en arcades lourdes qui s'enchaînent avec un rythme régulier. La massivité de la construction lui donne l'aspect d'être protectrice tant que la sobriété du style lui permet d'être en rapport avec un environnement désertique grandiose.

Juste à côté du Bordj Citroën, et à l'extrémité Nord du la Gara Sidi M'hammed Ben Abbou se dresse l'ancien **centre de recherches sahariennes**. Le bâtiment surmonte les rochers de la falaise et est muni d'un haut bastion en maçonnerie soutenu par de lourds contreforts ; ses deux façades sont pourvues d'arcades et permettent de dominer la vallée d'amont en aval en occupant la situation d'une troisième forteresse. Mais ce qui renforce

davantage cet aspect se sont surtout ses deux tours jumelées par un arc majeur à la fin d'une galerie en arcades uniformes. Cette dernière comme celle qui surplombe la rue principale sont couronnées avec le type de bossage que l'on peut trouver un peu partout dans la ville.

Les trois constructions : Bordj Citroën, Bordj Lapeyre et l'ancien centre de recherche ont tous l'aspect d'ouvrages militaires du fait qu'elles surplombent la ville sans être accessibles d'en bas ; elles sont munies de fortifications, de tours et de belvédère pour permettre un meilleur contrôle de tout ce qui se passe dans la ville basse. Aujourd'hui, malgré la disparition de leur fonction initiale, ces constructions gardent encore leurs aspects d'ouvrages de surveillance ; l'appellation de "*El-Mahroussa*" qui demeure encore utilisée doit sa signification à ses bâtisses. Toutefois, ce qui renforce davantage cet aspect de "*ville fortifiée*" c'est surtout la continuité des fortifications tout au long du plateau rocheux qui domine la vallée. Il s'agit là d'une façade frontale bien enserrée entre la grande dune au Nord et un colossal réservoir d'eau édifié sur l'emplacement de la source de sidi Ottmane à l'extrémité Sud du plateau. Cette dernière construction suggère par sa forme et son emplacement les tours qui flanquent le ksar de la palmeraie ; ici encore, si la fonction défensive de la tour est disparue, sa signification de bornage latéral de la cité demeure inchangée. Le ruban frontalier caractéristique de la ville est enfin souligné par des rocheux massifs couronnés par un parapet continu et rythmé avec le type de bossage que l'on rencontre un peu partout à Béni-Abbès.

Les différents édifices réalisés par les français expriment d'une façon très explicite une tendance à styliser la forme bâtie. Toutes ces constructions partagent un rapport archétypique avec le paysage naturel ; elles s'ouvrent sur la vallée par le biais de portiques en arcades. Ces réalisations reprennent bien évidemment les éléments traditionnels tels que les tours, les arcs en plein cintre, le bossage des murs et les balustrades ; la seule différence réside dans le fait que tout est contrôlé et géométrisé ici, de l'articulation formelle jusqu'aux petits motifs de décoration. Cependant, l'œuvre des français à Béni-Abbès se limite à ces édifices éparpillés le long de la vallée et n'a jamais passé au stade de la création d'un milieu urbain entier.

Hôtel Rym conçu par Fernand Pouillon et qui se situe au pied de la grande dune, est certainement la plus impressionnante construction, il domine lui aussi les anciens quartiers de la ville ; cependant il prend un recul du bord du plateau aménageant une

sorte de belvédère à la rencontre de l'oued, de la hamada et des dunes. Pour rendre plus prégnante la situation dans le désert, notamment les imposantes dunes de sable, l'hôtel se retire encore au-delà de sa basse clôture perforée et partiellement enfouie dans le sable, puis il enfreint légèrement la stricte orientation dictée par l'oued. Subséquemment la rencontre avec l'oued et la palmeraie acquiert sa pleine signification après avoir expérimenté l'absolutisme de l'environnement désertique. Toutefois la dramatisation de l'œuvre est d'autant plus voulue si l'on considère la configuration même de la bâtisse. Vue de loin, elle apparaît comme une seule masse élémentaire posée à l'horizontal. Du fait, il n'est pas possible d'entrevoir ni portes ni fenêtres sur cette façade mais seulement des niches profondes et obscures qui se contrastent nettement avec la surface lisse dans laquelle elles sont trouées. Quand on approche, cette masse bien qu'elle devient plus lisible, ses unités composantes s'affirment avec la même solidité. Massivité et pureté, Hôtel Rym donne l'apparence d'être le résultat d'un moulage plutôt que d'une construction, ses arcades sont une reproduction à petite échelle de la conformation du ciel du monde désertique. L'ouvrage tout entier et à travers cette composition décrit un intérieur de plus en plus enclos et garant de protection à contre-pied d'un extérieur de plus en plus vague et agressif.

Photo N°14 : Siège de la daïra, ex : bordj militaire
(source : page fcb : Béni-Abbes)



Photos N°15 : Hôtel Rym
(Source : page fcb : Béni-Abbes)

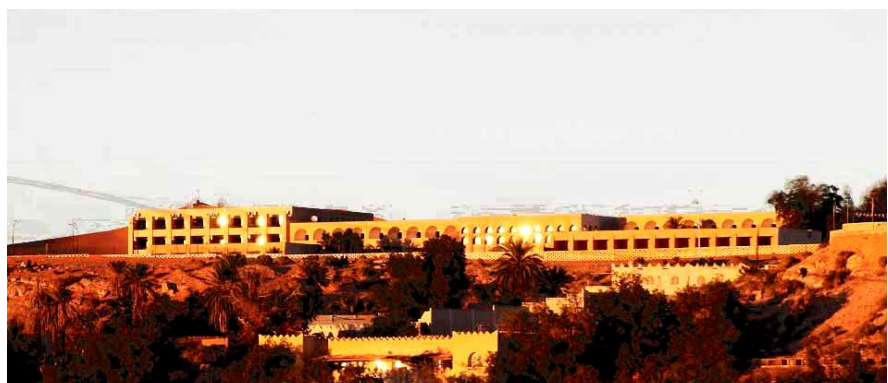


Photo N°16 : Bordj Citroën
(www.tsa-algerie.com/beni-abbes)



Photo N°17 : Ancien
centre de recherche
(source : page fcb : Béni-
Abbes)



1-2-4 Les premières extensions après l'indépendance

Lorsqu'on remonte les pentes du quartier Chaaba, nous nous attendons à atteindre un lieu qui serait comme une conclusion de tout ce que nous avons pu comprendre jusqu'ici. Cet événement sera produit sur la rue *Al-Amir Aek* où l'aspiration à l'ordre déjà exprimée d'une façon fragmentaire dans les quartiers anciens s'y affirme avec une clarté inédite.

En correspondance avec l'immensité de la Hamada, la rue El-Amir Aek est spacieuse : la chaussée est large au même titre que les trottoirs. De part et d'autre de la rue et au-delà des murs de clôtures homogènes, les constructions s'élèvent à un ou deux niveaux au plus. L'ombre est rare et les couleurs des murs sont lumineuses. Mais en dépit de ces caractéristiques, la rue considérée possède un caractère unique et bien distinct. Ce caractère résulte de la continuité des murs le long de la voie où il n'est plus possible de distinguer des unités particulières. L'unité est accentuée ensuite par le traitement architectural homogène : l'enduit grenu et les couleurs claires. Quand il s'agit de murs de clôture ou terrasses d'habitations, le type de claustrat très répandu dans toute la ville est utilisé pour le couronnement.

Nous avons vu comment la segmentation de cet axe permet de créer une sorte de centre civique sur le segment centrale. Ajoutons simplement que les édifices qui s'agglomèrent autour de ce centre partagent un langage architectural cohérent ; tout de suite, la massivité des murs, la régularité géométrique des façades et la sobriété du décor sont les dénominateurs communs par lesquels on peut reconnaître l'appartenance de chacun de ces bâtiments à l'ensemble.

Les habitations s'agglomèrent dans de petites cités autour d'un espace central s'ouvrent directement sur la rue, base corps terrasses fenêtre en bois forme simples rectangulaires

La correspondance entre habitations et bâtiments publics est tout aussi valide dans la mesure où ces derniers ne s'ouvrent pas directement sur la rue, mais ils se retirent derrière des murs de clôture comparables à ceux utilisés par les habitations. Le même type d'enduit et les mêmes couleurs ocrées ; la seule différence se situe au niveau des claustras dont les dimensions et le positionnement dans la hauteur du mur définissent qui des rapports extérieur/ intérieur fort différents.

De tous les édifices publics implantés sur cette partie de la ville, le siège de la mairie et la mosquée *Okba-Ibno-Nafiaa* sont les plus importants. Leur importance ne tient pas seulement au fait qu'ils abritent des fonctions élémentaires rassemblant tous les habitants. De fait, leur insertion dans l'ensemble et leur configuration architecturale permettent de leur donner une portée qui dépasse leur environnement immédiat.

Le siège de la mairie qui s'ouvre à tous les habitants de Béni-Abbès, rassemble aussi les principales propriétés architecturales de la ville ; son architecture n'est pas purement traditionnel ni totalement nouvelle mais possède un caractère particulier qui présente une nouvelle interprétation de la tradition. Le bâtiment reste en étroite dépendance avec les caractéristiques du sol, il se déploie à l'horizontale en deux niveau, son toit est plat et ses corniches continues accentuent l'effet de l'horizontalité. Entourée par un mur de clôture précédemment décrit, le bâtiment s'ouvre sur cour intérieure par le biais de d'un lourd portique qui ne comporte que trois arcades parfaitement identiques. Tandis que la massivité, l'horizontalité et les couleurs de terre relie le bâtiment à la terre, la régularité géométrique qui se manifeste surtout par la symétrie et l'homogénéité de la surface exprime l'aspiration à l'ordre absolu imposé le ciel.

Juste à côté de mairie se trouve la mosquée Okba-Ibno-Nafiaa. En fait, les deux édifices par leurs dimensions et leurs configurations témoignent d'une grande affinité entre eux. Le bâtiment principal s'ouvre sur la cour qui le précède par un portique d'arcades rigoureusement géométrique. Tout comme la mosquée du Ksar, la mosquée Okba-Ibno-Nafiaa n'a pas de minaret, elle est en outre joutée par une impressionnante tour dont la forme rappelle incontestablement les tours de guet du ksar de la palmeraie et celles du bordj militaire. La tour se dresse dans l'horizontalité du plateau ; sa situation et sa configuration lui confèrent les qualités de point de repère majeur qui articule entre l'ancienne et la nouvelle ville ; cette tour est tellement impressionnante qu'il n'est plus nécessaire de doter la mosquée d'un minaret.

Les deux petits arcs qui semblent être troués dans chaque côté de la tour informent sur la massivité des murs qui est accentuée davantage par l'uniformité de la surface et de la couleur. En fait, cette tour combine entre l'aspiration à un ordre absolu qui s'exprime par la hauteur écrasante et forme régulière et d'autre part par le rapport immuable à la terre qui s'exprime à son tour à travers la forme massive basse, la surface granulée et la couleur ocrée. Il est significatif de constater enfin que les édifices publics sont entourés par des murs de clôtures revêtus avec grenu et les corps de bâtiments sont en enduit lisse.



Photo N°18 :
Rue El-Amir
Abdelkader

Photo N°19 :
Mosquée Okba
Ibn-Nafia



1-2-5 Les nouvelles constructions

Lorsqu'on traverse la route en se dirigeant vers le Nord, l'expérience de découverte commence à décliner. Le terrain de la hamada n'est pas tout à fait plat mais il présente de faibles ondulations qui s'estompent au fur et à mesure que l'on s'éloigne des Chaabas; de fait, ce sont ces ondulations qui alimentent les rameaux par les eaux de pluie qui occasionne généralement des crues. Nous avons vu que l'orientation de cette zone est commandée par la route de l'aérodrome ; ajoutons que cette dernière tout en étant accolée au sol s'efforce d'anéantir davantage le caractère ondulatoire du terrain.

Le seul élément qui permet de s'identifier dans cet espace monotone est sans doute les dunes de sable. Toutefois ni la structure externe (les limites) ni la structure interne ne permettent de visualiser cet élément. Subséquemment la présence des dunes de sable est non seulement ruinée par l'absence de rapports clairs et signifiants mais elle est transformée en forces menaçantes et inquiétantes.

À l'absence de rapports signifiants avec l'environnement naturel et l'insignifiance du schéma d'organisation spatial s'ajoute la désintégration des aspects architecturaux des constructions. Chaque construction qu'il s'agisse d'habitations ou d'équipements, de la plus petites jusqu'au plus écrasante est isolée voire autosuffisante d'elle-même.

Dans les cités d'habitations réalisées par l'état, les unités sont assemblées dans des barres horizontales qui restent parfaitement identiques quel que soit leur orientation ou leur disposition par rapport à la rue. Au niveau des façades, il faut noter l'apparition de nouveaux éléments tels que les balcons et les loggias, ce qui témoigne d'un changement du rapport entre l'extérieur et l'intérieur. L'exemple le plus frappant de ce type de changement reste sans doute "*Diar El-babour*", une cité d'habitation collective composée de douze bâtiments, chaque bâtiment s'élève sur trois niveaux et abrite douze logements ; alors que les escaliers et les entrées aux logements sont aménagés sur la façade postérieure, la façade principale est totalement ouverte sur l'extérieur par le biais de terrasses continues et cascades d'où vient l'analogie avec le bateau "**El-Babour**".



Photo N°20 :
Diar El-Babour, 2018
(Source : auteur)

La monotonie qui représente le caractère principal de ces cités est soutenue ensuite par l'utilisation d'un nombre restreint d'éléments architecturaux : fenêtres carrées avec jambage latéral, fenêtre en arc...etc., et enfin par le traitement uniforme de la surface des murs et les couleurs unies. Malgré leur formes régulières et leur traitement architectural unitaire, ces cités ne donnent pas l'impression d'un tout unifiée ; de fait, chaque bâtiment semble être isolé et n'entretient aucun rapport ni avec les espaces qui l'entourent ni avec les autres bâtiments avoisinants.

Contrairement à la monotonie qui caractérise les cités d'habitations collectives ou individuelles de l'état, celles réalisés par les habitants eux-mêmes dans les différents lotissements sont caractérisées par une très grande disparité entre ses unités. Cela est dû au nombre important de lots de terrains non construits qui tout en interrompant la continuité du bâti accentuent davantage l'impression du *vide*. De fait, les constructions semblent flotter dans l'espace et la distinction entre intérieur (la ville) et l'extérieur (la hamada) est insignifiante voire impossible.

Photo N°21 :
Lotissements sociaux,
2016 (Source : auteur)



L'appellation de "*nouvelles constructions*" est encore une fois signifiante dans la mesure où elle exprime aussi bien la désintégration que l'inachèvement. La désintégration se manifeste à toutes les échelles spatiales ; de la simple habitation individuelle qui ne représente qu'un montage d'éléments constructifs sans articulation jusqu'à la zone toute entière qui est beaucoup plus un placage aléatoire de constructions disséminées et reliées par des pistes asphaltées. L'inachèvement est inhérent à l'appellation même de la zone qui fait allusion à un chantier ouvert ; la disparité résulte bien entendu des habitations qui se trouvent dans différents états et à différentes étapes de leur construction et ce depuis le stockage des matériaux et du matériel jusqu'à l'élévation des murs des terrasses. Toutefois, mêmes les habitations qui sont occupées depuis un temps relativement considérable restent souvent inachevées ou font l'objet de continuelles extensions ; leur parois minces ne promettent pas une protection efficace face à aux rigueurs du climat désertiques. La majorité des constructions sont nus et dévoilent le système constructif le plus répandu où les murs sont élevés en parpaing et la structure est en béton armé.

Toutefois, la discontinuité et l'inachèvement ne sont les seuls préposés qui altèrent l'unité ; hétérogénéité du traitement architectural des façades extérieures contribue elle aussi à cet état de chose. On peut distinguer dans un seul îlot une diversité de compositions qui va jusqu'à l'antinomie. Le rapport qu'entretiennent les habitations avec l'extérieur est très incertain ; certaines d'entre elles sont équipées d'espaces de transitions (généralement des cours qui précèdent l'entrée), alors que d'autres s'ouvrent directement sur la rue. L'utilisation des avant-toits, des balcons, des loggias ou des terrasses au dernier niveau est absolument inconditionné. Aussi, la forme, la taille et l'emplacement d'ouvertures d'une part, les motifs de décor qu'il s'agisse de balustrade, de claustras et des bossages d'autre part ne ressortent que du gout du propriétaire et accentuent davantage l'aspect d'hétérogénéité.

La troisième distinction que nous avons pu établir dans la fluidité de cette zone est représenté par les bâtiments publics ; le plus grand nombre de ces bâtiments reste isolé derrière leurs murs de clôture et n'entretiennent pas de rapports directs avec l'ensemble dans lequel ils s'insèrent comme c'est le cas du CEM et du Lycée Ibn El-Baytar. Nous avons déjà parlé de l'imperfection de rapports spatiaux entre ces bâtiments même lorsqu'ils sont proches les uns des autres, ajoutons que leur traitement architectural hétéroclite ne laisse aucune possibilité à l'unité de se constituer. De même, il intéressant

de remarquer l'apparition de nouveaux éléments architecturaux au niveau des façades extérieures comme les larges baies vitrées et les murs rideaux. De tous ces bâtiments publics la salle de sport et le marché sont très remarquables ; à vrai dire, ces deux bâtiments s'insèrent mal dans leurs environnements construits et c'est certainement à cause leurs masses écrasantes et leurs toits métalliques pentus qu'ils donnent l'impression d'être étrangers et incompatibles avec le caractère intime des constructions avoisinantes.

Dans la zone des "nouvelles constructions", l'absence d'éléments naturels qui jouent le rôle de support unificateur n'est pas du tout compensée par la création d'éléments artificiels qui peuvent pallier cette carence. De fait, entre la monotonie des cités des logements collectifs, la désintégration du tissu des lotissements d'habitat individuel et la disparité des bâtiments publics, l'unité se désagrège en une somme d'éléments hétéroclites et sans articulation. Ajoutant enfin que l'absence de végétation accentue incontestablement l'omniprésence des forces du désert.

En définitive nous pouvons affirmer que les rapports externes avec ce qui est déjà existant (environnement naturel ou environnement bâti) tout comme la structure interne sont insignifiants et l'appellation de "**nouvelles constructions**" est utilisée pour marquer et la désintégration interne et la rupture avec les autres parties de la ville.

1-3 Constances et changements

Il ressort de tout ce qui vient d'être dit que la ville de Béni-Abbes est définie essentiellement par situation et son site. Du point de vue spatial, ce site offre un lieu intime grâce à la présence de limites concrètes et aux possibilités d'orientation ; ces deux éléments représentent une "invitation" à l'homme pour s'établir justement parce qu'elle se contraste avec le "Sahara" c'est à dire avec l'immensité de l'espace et l'absence de repères. Du point de vue caractère, le site est reconnu comme étant un point de rassemblement de tout le paysage de la Saoura : la hamada, les dunes, l'oued et la palmeraie. Toutes ces "*choses*" naturelles coopèrent et s'interpénètrent d'une façon inédite pour former un lieu d'une vigueur singulière qui se contraste violemment avec l'uniformité et la monotonie du "Sahara". Bien évidemment, l'établissement humain à Béni-Abbès doit en premier lieu visualiser les qualités qui lui en rendu possible.

1-3-1 La structure externe (les rapports avec le milieu environnant)

Lorsqu'on considère les rapports externes entre éléments naturels et éléments artificiels, nous constatons immédiatement que ces rapports ont été évolués au cours du temps. En effet, l'intérieur offert par le site de Béni-Abbès n'est pas en mesure garantir à lui seul une protection suffisante qui s'adapte à l'échelle humaine et lorsque l'homme n'avait pas encore développé les moyens de construire cet intérieur, il l'a cherché dans la nature elle-même. Il a habité les grottes puis il a creusé ses propres grottes au niveau des escarpements. Dans un second temps il a bâtis de petits *ksours* plus moins écartés qui ont été rassemblés ensuite dans un seul ksar : le ksar principal représente par sa situation et sa configuration compacte un intérieur au sens plein du mot. Les différents quartiers de ville ancienne qui ont été construit successivement après l'abandon du Ksar ont occupé les pentes qui s'étendent entre le lit de l'Oued et la bordure de la gaada ; ils ne possèdent évidemment pas d'enceinte mais ils ont exploité les éléments naturels pour se procurer une identité spatiale. Quant aux premières extensions de la ville sur le plateau réalisées dans les premières années de l'indépendance, elles s'insèrent sur un site qui ne dispose pas encore les caractéristiques de la pleine hamada du fait qu'il est bien borné non pas par l'Oued mais par ses ramifications. Enfin et suite aux promotions administratives successives, les nouvelles extensions s'éclatent entre la route de l'aérodrome et les dunes du grand Erg occidental ; ces dernières bien que imposantes et infranchissables n'ont jamais été reconnues comme tel. Subséquemment les constructions avancent et reculent sans pouvoir exprimer l'existence d'aucun rapport signifiant ni avec les dunes ni avec la Hamada ; toute cette zone semble donc se diluer dans l'espace et le passage l'extérieur à l'intérieur est terriblement insignifiant.

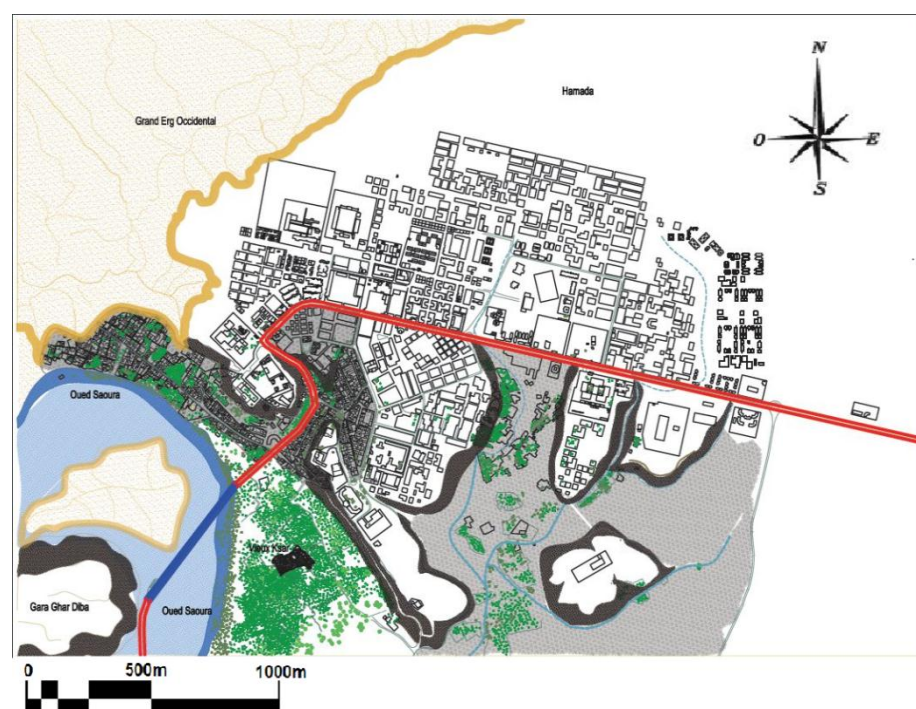
1-3-2 La structure interne

1-3-2-1 L'organisation spatiale

La structure spatiale interne qui est nécessairement reliée avec les rapports extérieurs a passé elle aussi par différentes interprétations. Au niveau du Ksar de la palmeraie, la nécessité d'une nette distinction entre extérieur et intérieur n'a pas été traduite systématiquement par une indépendance totale entre ces deux mondes. Ainsi, la forme extérieure du ksar tout comme la distribution interne sont dictées vraisemblablement par les caractéristiques de la parcelle et seule l'orientation de la mosquée fait l'exception.

Avec la disparition de l'enceinte, l'organisation spatiale interne des différents quartiers de l'ancienne ville doit présenter une continuité avec l'extérieur ; effectivement, la structure spatiale de tous ces quartiers s'insère entre les éléments naturels et elle en visualise la structure. Cependant, l'ancienne ville et pour dépasser le stade de petits quartiers éparpillés et dépendants de leur environnement immédiat, va les rassembler tous autour d'un seul foyer urbain qui est placé au croisement de deux axes majeurs : le premier traverse la vallée en enjambant les deux rives, l'autre longe la rive gauche et surplombe la palmeraie. D'autre part, il faut noter qu'au fur et mesure que l'on remonte les pentes qui mènent sur le plateau, le tracé des rues et des ruelles tend à devenir plus régulier. Après l'indépendance, la tendance à la régularité va trouver son expression parfaite avec les premières extensions de la ville sur le plateau ; de la sorte, la rue El-Amir AEK qui structure et commande l'organisation de l'ensemble a assuré aussi une articulation spatiale entre ancien et nouveau. Le schéma d'organisation spatiale de cette zone rassemble entre les caractéristiques d'un environnement extérieur ouvert et celles d'un intérieur urbain intime ; en d'autre terme, le présent schéma est topologique mais pour s'adapter à la hamada, il a été interprété géométriquement. Enfin, les nouvelles extensions de la ville qui occupent des surfaces plus étendues qui dépassent largement tout ce qui été réalisé auparavant, ne témoignent (en terme d'organisation spatiale) d'aucune interprétation signifiante et même si elles semblent avoir été structurées régulièrement, la discontinuité du tracé et l'absence de centres ressemblants entravent la construction d'une image unifiée.

Figure N° 11 : La structure urbaine de la ville de Béni-Abbes (source : auteur)



Nous pouvons dire donc que les trois premières distinctions que nous avons pu établir à savoir : le ksar, l'ancienne ville et premières extensions sur le plateau représentent des interprétations différentes mais signifiantes des rapports "spatiaux" avec les éléments naturels. Les nouvelles extensions, à l'opposé, ne témoignent pas d'aucune compréhension en profondeur de la situation.

1-3-2-2 La forme bâtie

Pour interpréter l'identité de la ville de Béni-Abbès et après avoir saisi les rapports qu'elle entretient avec son site ainsi que les différents schémas d'organisation spatiale ; nous passons dès à présent à l'interprétation du caractère que présentent chacune des distinctions plus haut déterminées. Le caractère du ksar de Béni-Abbès est défini avant tout par sa grande dépendance au sol c'est à dire à la terre ; sa configuration compacte, ses murs massifs et amorphes expriment tous un fort rattachement à la terre qui est interprétée comme étant l'unique garant de protection. La terre continue, bien que d'une manière indirecte, à être déterminante pour donner un caractère à l'ancienne ville à travers la présence de toutes ces choses signifiantes : les palmiers, les dunes, les rochers et les pentes. Le rôle des éléments artificiels (forme bâtie) est de visualiser les choses naturelles. Pourtant quand il s'agit de rassembler les différents quartiers pour exprimer une vie collective un rassemblement d'un autre genre devient nécessaire ; ainsi, les différents édifices : le théâtre, la mosquée, la rue commerçante et le jardin public qui forment le centre de l'ancienne ville ne visualisent pas uniquement des rapports spécifiques entre éléments naturels et éléments construits mais également le rôle de l'homme à l'intérieur de cette totalité. À une autre échelle, les édifices publics de l'ancienne ville sont caractérisés par des motifs architecturaux bien définis tels que les portiques en arcades de type plein cintre, les balustrades et les claustrats en forme de V, le bossage en forme de dents de scie...etc. La stylisation de la forme bâtie fut ensuite accomplie au niveau des édifices réalisés par français qui reprennent bien évidemment les éléments de l'architecture traditionnelle mais avec une rigueur géométrique proclamée. La géométrie et la couleur blanche expriment avec clarté la volonté de se

libérer de la dépendance à la terre par l'installation de l'ordre et de lumière qui sont tous les deux des fonctions du ciel.

L'aspiration à l'ordre et à la lumière déjà entonnée dans l'ancienne ville se parachèvera sur le plateau avec les constructions réalisées pendant les premières années de l'indépendance. Nous avons vu que le caractère d'ouverture qui résulte de l'espace immense et inondé par la lumière est de toute évidence contrebalancé par une organisation spatiale réelle qui s'articule autour du tronçon centrale de la rue El-Amir AEK. Le siège de la mairie et la mosquée Okba-Ibno-Nafiaa jouent un rôle d'édifices clarificateurs ; ils reprennent et mettent en évidence l'ensemble des caractères exprimés vaguement dans les petites cités d'habitations tout autour. Les motifs conventionnels avec le traitement homogène des surfaces donnent à l'ensemble une empreinte locale. Enfin, la grande tour exprime d'une manière concise à travers sa hauteur écrasante et sa rigueur géométrique la réinterprétation d'une forme traditionnelle dans un contexte spatio-temporel différent.



Stylisation de la forme bâtie **PhotosN°22** : à gauche : la rue arcades – **PhotosN°23** : l'infirmerie à droite
(Source : auteur, 2016)



Stylisation de la forme bâtie : **PhotosN°24** à gauche : Ksar Ouarourout – **PhotosN°25** : Siège de la mairie
(Source : auteur, 2016)

Pour les nouvelles extensions de la ville et en l'absence d'une organisation spatiale claire et intelligible, la forme bâtie ne peut assumer à elle seule le rôle identitaire. Les bâtiments même lorsqu'ils sont proches les uns des autres n'arrivent pas à former un "intérieur urbain" parce qu'ils restent isolés soit derrière leurs murs de clôture soit dans des formes abstraites qui ne semblent entretenir aucun rapport entre elles. D'un autre côté, si les cités d'habitations réalisées par l'état sont caractérisées par leur monotonie et leur aspect figé, les habitations individuelles au contraire sont caractérisées par une très grande disparité entre ces unités. Le tout apparaît comme une juxtaposition d'éléments disparates et sans articulation aucune. La défiguration est accentuée non seulement par la disparition d'éléments architecturaux qui ont fait leurs preuves dans le temps mais aussi par l'apparition de nouveaux éléments comme les avant-toits, les balcons, les loggias qui expriment des rapports extérieur/intérieur tout à fait étrangers à la ville.

Dans la zone des "*nouvelles constructions*" chaque construction se trouve seule. Les parois minces ne semblent pas promettre la protection nécessaire face à un environnement désertique menaçant. À propos des petits jardins rudimentaires entourés par des clôtures en roseaux que l'on rencontre fréquemment devant les entrées des habitations n'est-il pas possible de les interpréter comme étant une tentative à adoucir la brutalité du passage entre l'extérieur (le Sahara) et l'intérieur (la maison)?

Photo N° 26 : Clôture légère en roseau (cité 48 logements, source : auteur, 2018)



Il en ressort de tout ce qui vient d'être dit que le Ksar, l'ancienne ville et premières extensions sur la hamada possèdent un univers de caractères significatifs. Selon leurs rapports respectifs avec le milieu naturel environnant, selon les exigences pratiques de chaque période, les trois distinctions apportent des solutions différentes mais significatives au problème de la forme bâtie et de son articulation. En revanche, les nouvelles extensions de la ville qui ne peuvent être caractérisées que par leur monotonie et leur disparité ne font plus partie de l'image identitaire de la ville.

2- Interprétation de l'identité de la ville de Béni-Abbes

Pour conclure il est possible de dire que l'identité de la ville de Béni-Abbes est définie essentiellement par situation en tant que ville saharienne. Le Sahara est présent à travers la hamada de Guir et le grand Erg occidentale mais aussi à travers le ciel pur, le soleil ardent et la lumière intense. Dans un second temps, on la considère comme une ville qui appartient à la région de la Saoura qui est défini principalement par Oued Saoura. La capitale de la Saoura est reconnue ensuite par son site. Du point de vue spatial, ce site offre un lieu intime grâce à la présence de limites concrètes et aux multiples possibilités d'orientation ; ces deux éléments représentent une "invitation" à l'homme pour s'établir à juste titre parce qu'ils se contrastent avec le "Sahara" c'est à dire avec l'immensité de l'espace et l'absence de repères. Du point de vue caractère, le site est reconnu comme étant un point de rassemblement de tout le paysage de la Saoura : la hamada, les dunes, l'oued et la palmeraie. Toutes ces "*choses*" naturelles coopèrent et s'interpénètrent d'une façon inédite pour former un lieu d'une vigueur singulière qui se contraste violemment avec l'uniformité et la monotonie du "Sahara". Bien évidemment, l'établissement humain à Béni-Abbes doit en premier lieu visualiser les qualités qui lui ont rendu possible.

L'établissement de l'homme dans ce site a connu de grands changements au cours de temps. Ainsi avant même la construction, l'homme a commencé par creuser ses habitations dans les parois tendres de l'Oued. Toutefois, l'autoréalisation de Béni-Abbes qui a débuté avec de petits ksours parsemés implantés sur la rive gauche, va connaître son expression parfaite dans le ksar de la palmeraie : ce dernier représente l'unité aussi bien sociale que spatiale de Béni-Abbes ; il témoigne en outre d'une relation archétypique entre l'œuvre humaine et la nature. Le ksar possède une identité forte et particulière qui se tient en tout premier lieu à sa situation au centre d'une série

d'intérieurs emboîtés. Elle est ensuite accentuée par une nette distinction entre extérieur et intérieur grâce au mur d'enceinte, et à une configuration compacte. Au même titre que les installations qui le précède visualisent la structure de la terre, il est topologique.

Dans l'ancienne ville, on note une certaine interdépendance entre œuvre naturelles et œuvre humaine. Alors que rôle de délimitation est confié aux éléments naturels eux-mêmes, la structure interne reste en étroite dépendance à la structure du site. L'ouverture spatiale est accompagnée avec une certaine tendance à la régularité et l'ordre qui s'exprime aussi bien au niveau de tracé des rues et ruelles qu'au niveau de la forme bâtie. Le caractère de la ville ancienne dans son ensemble, dépend d'une coopération significative entre architecture et nature. Donc, l'ancienne ville visualise les éléments naturels qui lui donnent son identité topologique.

L'ouverture et la tendance à l'ordre furent accomplies clairement dans les constructions réalisées par les français. Ces réalisations témoignent d'une volonté à styliser la forme bâtie en reprenant des motifs architecturaux traditionnels. Le style les a permis de former une sorte de famille d'édifices et ceci malgré l'absence de rapports spatiaux entre ces bâtiments.

L'autoréalisation de Béni-Abbès se poursuit avec les premières extensions sur le plateau qui offre une nouvelle interprétation du site. Nous avons vu que ce dernier bien que plat et sans végétation ne possède pas encore les caractéristiques de la pleine Hamada. L'organisation spatiale est faite de combinaisons subtiles entre dépendance au site (topologie) et géométrie (régularité). Les constructions présentent un profond attachement à la terre mais elle expriment aussi une tendance à la régularité qui s'achève et se clarifie par les édifices publics. On peut dire d'une manière générale que les premières extensions de la ville sur le plateau présentent une interprétation nouvelle et significative de ce qui déjà là : éléments naturels et éléments artificiels.

Enfin, la zone des nouvelles constructions n'entretient pas aucun rapport d'affinité avec les éléments naturels (les dunes et les ondulations du terrain). Sa structure spatiale est orthogonale mais la discontinuité des rues et l'absence de centre qui rassemble ruinent toute possibilité à l'unité. Les habitations, tantôt très monotones tantôt trop disparates, ne parviennent pas à reconstituer l'unité perdue. Les équipements publics, aussi éparpillées et cloitrées, n'assument plus leur rôle d'institutions constituantes.

Lorsqu'on considère l'identité de ville de Béni-Abbès dans son ensemble, on se réfère tout d'abord aux éléments du paysage naturels, le site de Béni-Abbès est un site fort au sens plein du mot ; donc, les rapports qu'entretienne la ville avec ce site ne peuvent être que déterminants. En effet le ksar, l'ancienne ville et dans une certaine mesure les premières extensions de la ville sur le plateau présentent chacune une réponse différente mais significative. Alors que le Ksar et l'ancienne ville sont solutions vernaculaires faites par des adaptations directes au site, les premières extensions sur le plateau et dans certaine mesure les constructions coloniales transcendent la situation immédiate par des interprétations nouvelles et ceci en rapport avec les nouvelles exigences et commodités de vie. Les nouvelles extensions de la ville, au contraire, ne témoignent d'une compréhension des conditions du site et c'est pour cette raison que lorsqu'on parle de Béni-Abbès on se réfère à son paysage naturel, au Ksar, à l'ancienne ville et éventuellement aux premières extensions de la ville sur le plateau mais on n'évoquera jamais "*les nouvelles constructions*". Nous pouvons affirmer donc que l'autoréalisation de Béni-Abbès s'est malheureusement stoppée au niveau des premières extensions sur le plateau.

Etant donné que "les nouvelles constructions" ou "le reste de la ville" dépassent largement (en matière de quantité et d'étendue) l'ensemble des parties que nous avons pu qualifier d'identitaires, il nous est possible de dire que l'image identitaire de la ville n'est pas proportionnelle à sa taille qui ne cesse de s'accroître d'une année à l'autre. D'un autre côté et lorsqu'on tient compte de l'état de détérioration plus ou moins avancé de ces parties identitaires, où le Ksar principal par exemple est majoritairement effondré, Ksar Ouarourout aussi, de grandes parties des quartiers Souguiat et Tlayet, nous comprenons alors que la perte est irrémédiablement double ; non seulement les nouvelles extensions sont impétueuses et incapables de produire des lieux signifiants mais aussi les anciens lieux signifiants sont en train de s'effriter en silence. Ajoutant que même les aménagements et les reconstructions effectuées au niveau de l'ancienne ville n'attestent pas d'une compréhension adéquate de l'identité locale ; nous avons déjà mentionnée le théâtre, le dernier aménagement de la rue des arcades a totalement défiguré l'oasis blanche par des couleurs (jaune et rouge brique) tout à fait étrangères au lieu, enfin les extensions verticales des habitations réalisées par les habitants eux-mêmes altèrent par leur modes et matériaux constructifs le caractère de l'ancienne ville.

Ce qui est encore plus dangereux que les nouvelles constructions insignifiantes et la destruction des anciens lieux identitaires c'est surtout la destruction progressive du paysage naturel ; ainsi, on enregistre annuellement d'importantes détériorations de la palmeraie, cette dernière risque de n'être plus cette tache de verdure qui se contraste avec le désert et à laquelle les habitants de Béni-Abbès se rendent fréquemment pour obtenir une confirmation de l'existence de la vie en plein Sahara.

Alors que les atteintes ont touché pratiquement tous les niveaux de l'environnement du simple détail architectural jusqu'aux éléments majeurs du paysage naturel, voici que nous retournons à notre hypothèse pour la confirmer : la ville de Béni-Abbès est en train de perdre son identité..

Conclusion

L'analyse et l'interprétation du phénomène de la ville de Béni-Abbes font l'objet de ce dernier chapitre. Nous avons procédé à une analyse approfondie de notre phénomène en utilisant le procédé de Christian Norberg-Schulz. Ce procédé nous a permis de réduire la complexité du phénomène en le décomposant en deux catégories : "espace" et "caractère". Ainsi, nous avons analysé les différents lieux et les différentes distinctions que nous avons établies dans le chapitre précédent. Ensuite nous avons replacé notre analyse dans une perspective dynamique c'est à dire en identifiant les permanences et les changements ce qui nous a permis, enfin de saisir l'identité de Béni-Abbes et de décider dans quelle mesure la ville s'est réalisée au cours du temps.

Conclusion générale

L'actualité du sujet de l'identité a atteint son apogée ces dernières années dans le contexte de la mondialisation qui a favorisé l'émergence de revendications identitaires issues de la prédominance et l'hégémonie d'une culture standardisée et universaliste. De fait, la question de l'identité tourmente notre époque. Elle hante aussi bien le discours des philosophes, des psychologues et des sociologues que celui des journalistes ou des politiques. Nous avons essayé à travers la présente étude d'aborder ce sujet en rapport avec notre propre champ disciplinaire.

Mais, l'identité lorsqu'elle ne se sent pas menacée, n'est l'objet d'aucune interrogation ; elle s'impose avec une évidence tranquille. Ce n'est que dans les moments de remise en question, de déni, de rupture, de bouleversement qu'elle devient problématique. Le choix du cas d'étude a dû alors être fait avec soin. La ville de Béni-Abbes : une petite ville riche par son patrimoine, son histoire et son appartenance à un contexte géographique très particulier est soumise depuis un certain temps de continuelles mutations d'ordre divers. Nous avons estimé que cette ville passe par une crise d'identité et tout de suite nous avons avancé l'hypothèse suivante : peut être que Béni-Abbes est en train de perdre son identité.

Pour bien mener cette recherche, nous l'avons réparti en sept (07) chapitres : les trois premiers présentent la partie théorique, le quatrième décrit le processus méthodologique adopté et les trois derniers exposent le volet pratique de l'investigation.

Dans le premier chapitre nous avons essayé de bien cerner notre concept clé. Ainsi sont exposées plusieurs définitions de l'identité appartenant à différentes champs disciplinaires. L'identité est une espèce de mot valise dans lequel chacun met son propre contenu. Le but n'était donc pas d'arriver à une définition univoque du concept mais plutôt de le caractériser ; de fait, il s'agit d'une notion complexe, paradoxale et d'un processus dynamique. Dans un second temps, nous avons fait une transposition du concept à la ville et nous avons conclu que l'identité d'une ville, c'est le fait pour cette même ville d'être reconnue en raison de caractères fondamentaux et permanents qui lui appartiennent en propre. Une définition qui garde la nature complexe, relationnelle et dynamique du concept.

Le deuxième chapitre présente les différentes approches qui ont traité le sujet avec plus ou moins d'explicité. Notre objectif étant de trouver une manière d'aborder la ville qui correspond le mieux à la caractérisation que nous en avons faite du concept d'identité. Ainsi se sont exposés les définitions, les fondements, les objectifs et les méthodes de recherche propres à chacune des trois approches. Alors que l'approche analytique aborde la ville en tant qu'objet d'analyse, l'approche perceptuelle la voit comme étant un champ de perception, l'approche phénoménologique quant à elle l'investi comme étant un phénomène. A la fin du chapitre et tout en apportant des critiques à chacune des approches, nous avons déclaré et nous avons justifié notre choix en faveur de l'approche phénoménologique.

Le troisième chapitre est consacré entièrement à la phénoménologie. Une présentation générale de l'approche, de ses origines philosophiques, de ses principaux concepts et ses courants était, de prime abord, indispensable. Dans un second temps, nous avons présenté la théorie du lieu de Christian Norberg-Schulz qui est basée essentiellement sur la méthode phénoménologique philosophique développée par Martin Heidegger. Dans son œuvre philosophique majeure "*être et temps*", le philosophe allemand expose sa méthode phénoménologique en mettant l'accent sur la différence ontologique entre l'être et l'étant. L'auteur de la théorie du lieu utilise bien évidemment cette différence ontologique pour définir l'architecture comme "*art du lieu*" et le lieu comme un espace doté d'un caractère qui le distingue.

Le quatrième chapitre décrit le processus méthodologique proprement dit. En vue de saisir l'identité de la ville de Béni Abbès nous avons utilisé, bien évidemment la méthode phénoménologique (phénoménologie du lieu) de Christian Norberg-Schulz. Quant à la technique de recherche, nous avons recouru à la technique de l'analyse phénoménologique interprétative ; il s'agit d'une technique intégrative propre à la phénoménologie qui rassemble dans un seul procédé, l'échantillonnage, le recueil des données, l'analyse et l'interprétation des résultats. Toutefois, pour pouvoir interpréter les résultats, moi-même le chercheur j'ai dû posséder une connaissance aussi profonde que possible de la ville et donc j'ai dû procéder à l'expérience de l'usage du lieu telle qu'elle est prescrite par l'auteur de la théorie du lieu.

Le volet pratique de cette recherche commence véritablement à partir du cinquième chapitre. Ainsi en se référant à la dimension spatiale et à la dimension temporelle de

l'identité, nous avons fait une présentation de notre cas d'étude à travers une description détaillée de Béni-Abbes. Spatialement, il s'agit de descendre une série d'échelles spatiales partant de la situation géographique jusqu'aux éléments construits. Temporellement, il s'agit de rappeler l'histoire de la ville depuis la première installation à Béni-Abbes jusqu'à nos jours. Pour se faire nous avons utilisé des documents d'archives, principalement des notices qui ont été faite par des militaires français : la première est faite par le capitaine Béranger en 1906, la deuxième par le capitaine Rames en 1941 et une troisième faite par Philippe Marçais en 1955.

Dans le sixième chapitre nous avons entrepris notre investigation en utilisant la technique de l'analyse phénoménologique interprétative (IPA). Après la justification de l'échantillonnage, nous avons présenté le schéma d'entrevue pour commencer ensuite l'analyse des six entrevues menées. Chaque entrevue est analysée indépendamment de l'autre. Une structure commune entre l'ensemble des entrevues est dégagée et est rédigée sous forme de compte rendu narratif. Ce que nous avons recherché, avant tout, c'est une description de la ville de Béni-Abbes en tant que phénomène c'est à dire tel qu'elle est vue, vécue et expérimentée ordinairement par les usagers (habitants et visiteurs).

Après avoir décrire la ville de Béni-Abbes en tant que phénomène constitué par une multitude de lieux individuels et tout en se retournant à la théorie du lieu de Christian Norberg-Schulz, la définition de la structure et la phénoménalité (identité) du phénomène a fait l'objet du dernier chapitre. Ainsi, nous avons analysé les différents lieux que nous avons pu identifier à travers les deux catégories : *espace* et *caractère*. Il s'agit en effet de s'interroger sur les significations des schémas d'organisation spatiale et des formes bâties pour chacune des distinctions que nous avons pu identifier dans la ville. Dans un second temps nous avons regroupé les significations rassemblées par chaque lieu ; le génie du lieu est constitué par la totalité des significations rassemblées. Enfin, en prenant en considération la dimension du temps, il nous a été possible de comprendre dans quelle mesure la ville a respecté son Genius loci au cours du temps.

Le but ultime de la présente recherche c'est bien d'interpréter le développement de l'identité de la ville de Béni-Abbes. Cette dernière dépend avant tout de son paysage naturel ; le site de Béni-Abbès est un site fort au sens plein du mot. Donc, les

rappports que la ville entretienne avec ce site ne peuvent être que déterminants. Alors que le Ksar et l'ancienne ville sont des solutions vernaculaires faites par des adaptations directes au site, les premières extensions sur le plateau et dans certaine mesure les constructions coloniales transcendent la situation immédiate par des interprétations nouvelles et ceci en rapport avec les nouvelles exigences et commodités de vie. Les nouvelles extensions de la ville, au contraire, ne témoignent d'une compréhension des caractéristiques de ce site.

Aujourd'hui, lorsqu'on parle de Béni-Abbès on se réfère à son paysage naturel, au Ksar, à l'ancienne ville et éventuellement aux premières extensions de la ville sur le plateau mais on n'évoquera jamais "les nouvelles constructions". Nous pouvons affirmer donc que l'autoréalisation de Béni-Abbès s'est malheureusement stoppée au niveau des premières extensions de la ville sur le plateau.

Etant donné que "les nouvelles constructions" ou "le reste de la ville" dépassent largement (en matière de quantité et d'étendue) l'ensemble des parties que nous avons pu qualifié d'identitaires, il nous est possible de dire que l'image identitaire de la ville n'est pas proportionnelle à sa taille qui ne cesse de s'accroître d'une année à l'autre. D'un autre côté et lorsqu'on tient compte de l'état de détérioration plus ou moins avancé de ces parties identitaires, où le Ksar principal par exemple est majoritairement effondré, Ksar Ouarourout aussi, de grandes parties des quartiers Souiguiat et Tlayet, nous comprenons alors que la perte est irrémédiablement double ; non seulement les nouvelles extensions sont impétueuses et incapables de produire des lieux signifiants mais aussi les anciens lieux signifiants sont en train de s'effriter en silence. Ajoutant que même les aménagements et les reconstructions effectuées au niveau de l'ancienne ville n'attestent pas d'une compréhension adéquate de l'identité locale.

Ce qui est encore plus dangereux que les nouvelles constructions insignifiantes et la destruction des anciens lieux identitaires c'est surtout la destruction progressive du paysage naturel ; ainsi, on enregistre annuellement d'importantes détériorations de la palmeraie, cette dernière risque de n'être plus cette tache de verdure qui se contraste avec le désert et à laquelle les habitants de Béni-Abbès se rendent fréquemment pour obtenir une confirmation de leur identité et de s'assurer de l'existence de la vie en plein Sahara.

Les résultats que nous avons obtenus confirment que les atteintes ont touché pratiquement toutes les échelles du simple détail architectural jusqu'aux éléments majeurs du paysage naturel ; voici donc que nous avons pu arriver à la confirmation de notre hypothèse : la ville de Béni-Abbès est en train de perdre son identité.

L'intérêt que nous avons porté à l'identité de la ville de Béni-Abbes est justifié par les richesses et les potentialités que détient cette ville ; son site naturel, son histoire et son patrimoine architectural font d'elle une ville pas comme les autres. A travers la présente recherche, nous avons essayé de faire apparaître ces qualités particulières et ensuite démontrer à quel point elles sont aujourd'hui galvaudées, sous-estimées et mal-comprises.

Alors qu'aujourd'hui les discours sur l'identité architecturale sont foisonnants ; on parle souvent de la conservation du patrimoine et de la nécessité de produire une architecture identitaire. Nous avons vu pourtant que l'identité se réalise et se développe et qu'elle n'est pas hostile à la dynamique du changement. Un des objectifs de la présente étude est alors de lutter contre les conceptions naïves de l'identité ; celles qui oscillent entre la conservation de l'ancien et la reproduction des modèles traditionnels obsolètes.

Toutefois, notre enquête sur l'identité de la ville de Béni-Abbes découle d'un autre raisonnement. Nous avons pensé que si une ville aussi petite, qui appartient à un contexte très particulier et dont les pressions socio-économiques sont relativement moins impérieuses, ne parvient pas à maintenir son identité ; il serait encore plus incertain pour des villes plus importantes de le faire. Autrement dit, notre choix de cas d'étude n'a pas été fortuit du fait que Béni-Abbes est non seulement favorable à une enquête de ce genre mais aussi parce qu'elle nous offre des possibilités à faire des projections sur d'autres cas.

Enfin, notre recherche sur l'identité de la ville de Béni-Abbes nous a permis de rassembler dans un seul thème de recherche un amalgame de sous-thèmes : architecture, paysage, urbanisme et patrimoine. L'expérimentation de la théorie du lieu nous a permis de transcender cette catégorisation qui ne m'a jamais paru convaincante. Ainsi comme c'était formulé par Christian Norberg-Schulz : *"mes écrits reflètent donc la foi dans l'architecture : je ne suis pas disposé à la considérer comme vernaculaire ou monumentale, comme un luxe ou une*

création destinée à «impressionner les simples»»; ainsi : "il n'existe pas des types différents d'architecture, il existe uniquement des situations différentes qui, pour satisfaire aux exigences physiques et psychiques de l'homme, amènent à des solutions différentes".

Les limites de la recherche :

Il faut souligner le caractère original de cette recherche ; à notre connaissance et en rapport avec notre domaine de recherche, il n'existe peu d'études qui ont été menées en utilisant l'approche phénoménologique. De fait, la plus grande difficulté que j'ai rencontrée c'était l'appropriation de la phénoménologie et de son sens philosophique. Cela requiert le temps et l'assiduité surtout parce que nous sommes porteurs d'un héritage méthodologique qui est totalement différent de ce que propose l'approche phénoménologique.

Pour s'enquérir sur l'identité de la ville de Béni-Abbes nous avons donc utilisé l'approche phénoménologique. Cette dernière définit la ville en tant qu'une multitude de lieux singuliers. Puisque notre problématique concerne la ville, nous nous sommes occupés plutôt du milieu urbain "*extérieur*". Toutefois, nous avons vu que le lieu est un phénomène total qualitatif et que l'usage du lieu est un processus sans fin qui concerne ordinairement l'extérieur comme l'intérieur. Un prolongement de l'investigation sera donc souhaitable pour inclure les espaces intérieurs qu'il s'agisse de l'habitat ou des édifices. Pour aborder l'espace intérieur, nous proposons l'approche phénoménologique poétique développée par Gaston Bachelard. Ce dernier et tout en faisant une nette distinction entre monde extérieur et monde intérieur définit la maison comme le centre du monde, l'intime du monde où l'homme vit et se repose, comme l'espace privé où il jouit pleinement de sa solitude. Étendant l'investigation phénoménologique pour qu'elle atteigne le monde intérieur (la maison), permettra d'expérimenter la totalité des moments d'usage du lieu depuis l'arrivée jusqu'au retrait en passant bien évidemment par la rencontre, la réunion, l'accord et la clarification.

Bibliographie

Les ouvrages

Angers. M, Initiation pratique à la méthodologie des sciences humaines, collection Techniques de recherches, éditions Casbah Université, Alger, 1997

Bachelard, G, (2005). La poétique de l'espace. PUF, Paris

Duplay. C et Duplay. M, Méthode illustrée de création architecturale, éditions Moniteur, Paris, 1982, p.414

Edmond HUSSERL, Méditations cartésiennes introduction à la phénoménologie traduit de l'allemand par Gabrielle peiffer et Emmanuel levinas

Edmond Marc, Psychologie de l'identité Soi et le groupe ; Dunod, Paris, 2005

GLYNIS M. breakwell Doing PSYCHOLOGY Research Social

Giedon. S, Espace, temps et Architecture, éditions Denoël Gonthier, Paris, 1978 ;

JAN PATOCKA qu'est-ce que la phénoménologie ? Traduit de l'allemand et du par Erika Abrams

Jean François lyotard, Que sais-je ? La phénoménologie

Jean-Jacques Pauvert ; construire sans casser le paysage Société Nouvelle des Editions 1974.

Jean-Paul Thibaud, L'espace urbain en méthodes Éditions Parenthèses

Liébard, A., et De Herde A... Traité d'architecture et d'urbanisme bioclimatiques. Editions Le Moniteur, Paris (2005).

Lynch Kevin, voir et planifier, l'aménagement qualitatif de l'espace, Dunod, 1983

Lynch, K., (1976). L'image de la cité. Dunod, Paris.

Maurice Merleau-Ponty, Phénoménologie de la perception. (1945)

MONDADA L., *Décrire la ville - la construction des savoirs urbains dans l'interaction et dans le texte*, Paris, Anthropos, 2000.

NORBERG-SCHULTZ Christian. L'art du lieu. Paris : Le Moniteur, 1997

NORBERG-SCHULTZ Christian. Genius loci : paysage, ambiance, architecture. Mardaga, 1981

NORBERG-SCHULTZ Christian. Système logique de l'architecture. Mardaga, 1963

Panerai, P., Depaule, J.-CH., et Demorgon, M., (1999). Analyse Urbaine. Editions Parenthèses, Marseille.

Rapoport, A., (1972). Pour une Anthropologie de la Maison. Editions Dunod, Paris.

Ravereau. A, Le M'zab, Une leçon d'Architecture, éditions Sindbad, Paris, 1981 ;

Riboulet pierre, onze leçons sur la composition urbaine

Sansot Pierre. Poétique de la ville, 1971

Venturi. R, De l'ambiguïté en architecture, éditions Dunod, Paris, 1995, p.22-41

Von Meiss, P., (1986). De la Forme au Lieu. Une Introduction à l'Etude de l'Architecture.

Presses polytechniques romandes.

Mémoires et thèses

BADACHE Halima, L'espace public entre conception et usage ; cas des jardins publics de Biskra, université de Biskra, 2014

BELOUADAH Naceur , Développement urbain et préservation du patrimoine architectural dans les médinas cas de la médina de Bou-Saada, 2009"

BERNARD OLIVIER, l'analogue d'Aldo rossi School of Architecture, McGill University, Montréal

BOUZIANE Dalal la perception sensorielle dans les espaces urbains mouvement et choix d'itinéraires pédestres dans les espaces urbains de Sétif, cas du centre ville de Sétif.

BOUTEBBA Hinda, spécificités spatiales et logiques sociales d'un nouveau type d'habitat domestique du Hodna oriental le type "**Diar Charpent**"

Centre d'études et de réalisations en urbanisme de blida, révision du P.D.A.U de la Commune de BENI -ABBES Phase n° 01, 2013

Catherine Larose, Du non-lieu au lieu : pratique spatiale et construction identitaire dans Texaco, Université de Montréal, 2010

Chaouche-Bencherif meriama, la micro-urbanisation et la ville-oasis ; une alternative a l'équilibre des zones arides pour une ville saharienne durable cas du bas-sahara, 2007

Franck Guêné, de l'idée architecturale aux lieux de l'architecture. L'approche du lieu comme révélateur de la posture et du regard de l'architecte sur le monde, Thèse de doctorat en architecture ; universite de strasbourg 2009

GLEYE Sylvain ; Le genius-loci dans les projets d'habitat du Val de Loire ? Étude de cas : La ZAC « Terrasses de Bodet » de la commune de Montlouis-sur-Loire (37) 2007

Halima GHERRAZ, Les espaces publics entre forme et pratique dans les villes arides et semi arides (Cas des places publiques de la ville de Ouargla) 2013

BEN SLAMA Hanène , parcours urbains quotidiens l'habitude dans la perception des ambiances tome i, Thèse de Doctorat, Université Pierre Mendès France 2007.

IRYNA BARKOVA, Méthode phénoménologique dans la philosophie du langage du cercle linguistique de Prague, université du Québec à Montréal, 2008

Imen Ben Jemia, L'identité en projets : ville, architecture et patrimoine Analyse de concours à Québec et à Toronto par faculté de l'Aménagement Thèse présentée à la Faculté des Études Supérieures en vue de l'obtention du grade de Ph.D en Aménagement, 2013

Laurier Turgeon, L'Esprit du lieu : entre le matériel et l'immatériel Présentation de la thématique du colloque Chaire de recherche du Canada en patrimoine Institut du patrimoine culturel Pavillon Charles-de-Koninck Université Laval, Québec

Manel Djemel, Impact de l'évolution des formes de croissance urbaine sur l'identité de la ville et de ses citoyens, Université de Montréal, 2008

Matthieu Adam, Révéler les représentations et les attentes grâce à l'ambiance et aux parcours commentés.

Moufida SEBTI, Le ksar entre adaptation bioclimatique et transformation au Bas Sahara Cas d'étude : ksar d'Ouargla, 2011

NATHALIE Gravel, analyse phénoménologique des paysages touristiques balnéaires ; le cas des îles des caraïbes, faculté des études supérieures de l'université laval, département de géographie faculté des lettres université laval, 1998

OMARI ASSIA, l'approche ontologique du concept de «l'habiter » et le processus de production de cas de programmes de logements

Sirdey Jean , L'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot

SRITI Leila, Architecture domestique en devenir. Formes, usages et représentations Le cas de Biskra,2014.

Zidelmal Nadia, Les ambiances de la maison kabyle traditionnelle, Les révélations des textes et des formes. 2012

LES ARTICLES

Anais Marshall, Emilie Lavie, Jean-Louis Chaleard, Monique Fort, Jérôme Lombard. Oasis dans la mondialisation : ruptures et continuités. Colloque "Oasis dans

la mondialisation : ruptures et continuités Dec 2013, Villetaneuse, France. pp.206, 2015. <hal-01138342>"

Boutabba. H, L'appel de détresse des Ksour de la Saoura. Un essai de revalorisation du Ksar Kénadsa in « Rencontre Internationale sur le Patrimoine Architecturale Méditerranéen » M'sila 10,11 et 12 Avril 2012"

Camille CLEMENT, La salle pédagogique de Béni-Abbès et sa station de langage expérimentale : un enjeu pour le développement d'une oasis en Algérie, Rapport de stage, spécialité Master professionnel : « Gestion des espaces ruraux, aménagement, développement local » 2006

Catherine Meyor, La phénoménologie dans la méthode scientifique et le problème de la subjectivité, Université du Québec à Montréal

Catherine Meyor, Ph.D, Le sens et la valeur de l'approche phénoménologique. Université du Québec à Montréal

Channine Clarke, An Introduction to Interpretative Phenomenological Analysis: a Useful Approach for Occupational Therapy Research

Corvez Maurice. L'Être et l'étant dans la philosophie de Martin Heidegger. In: Revue Philosophique de Louvain.

Dominique Casajus. Sahara en mouvement : Introduction du dossier de recherche : Sahara en

Mouvement. L'Année du Maghreb, CNRS Editions, 2011, 7, pp.5-23. <halshs-00680064>

Gautier E.-F., Larnaude Marcel. L'oued Saoura. In : Annales de Géographie, t. 30, n°163, 1921. pp. 50-59;

Grégoire Chelko. Formes, formants, formalités : catégories d'analyse de l'environnement urbain. Michèle Grosjean; Jean Paul Thibaud. L'espace urbain en méthodes, Parenthèses, 2001, 978-2-86364-624-3. <halshs-01229581>"

Jean-François Dupeyron, Phénoménologie de l'expérience vive

Jean-François HANGOUËT, analyse spatiale et phénomènes géographiques, laboratoire cogitign, saint-mandé

Jean Sirdey , L'urbanité entre récits et projets. L'apport de Pierre Sansot

Jonathan A. Smith, Evaluating the contribution of interpretative phenomenological analysis

Jonathan A. Smith, A practical guide to using Interpretative Phenomenological Analysis in qualitative research psychology¹, Birkbeck University of London, Department of Psychological Sciences

Larkin, Michael; Thompson, Andrew, Interpretative phenomenological analysis

Luc Noppen, Lucie K. Morisset et Hassoun Karam, « Québec : le génie du lieu », Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec, n° 93, 2008, p. 25-43.

Malverti. X et Le Quitte. S, "L'espace architectural à bras le corps, Pour une phénoménologie de l'espace vécu", Journée d'étude "Inventer l'espace", organisées par les Archives Poincaré (UMR 7117 CNRS) et par F2DS (MSH Paris), Maison des Sciences de l'Homme, Paris, octobre 2006;

Mathis Stock, Construire l'identité par la pratique des lieux

Nazlie Michel Asso, Significations et perceptions en architecture dans l'œuvre de Christian Norberg-Schulz Par École d'Architecture Faculté de l'Aménagement, Université de Montréal

Pollien Alexandre, « Pierre Sansot, sociologie itinérante d'un être sensible », A contrario, 2007/1 Vol. 5, p. 105-117."

P. Antoine a, J.A. Smith, Saisir l'expérience : présentation de l'analyse phénoménologique interprétative comme méthodologie qualitative en psychologie

Said Belguidoum, ville en question - analyse des dynamiques urbaines en Algérie

Sylvie Morais, Ph.D, Le chemin de la phénoménologie : une méthode vécue comme une expérience de chercheur, Université Paris

Sanguin André-Louis. La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces. In: Annales de Géographie, t. 90, n°501, 1981. pp. 560-587

Résumé

Aujourd'hui avec la prédominance du standard et de l'universel, les revendications et les discours identitaires sont devenus très pressants. Par rapport à notre propre domaine de recherche, il va sans dire que l'identité représente le but ultime de toute œuvre architecturale ou urbaine. A travers la présente recherche nous avons essayé d'aborder le sujet de l'identité d'une ville. Ainsi, pour une ville, l'identité est fondamentalement unité : unité entre une pluralité d'échelles spatio-temporelles. Un des objectifs majeurs de la présente étude est alors de lutter contre les conceptions simplificatrices de l'identité ; la simplification par rapport au temps se manifeste par la conservation et la reproduction des modèles traditionnels et parfois même obsolètes ; par rapport à l'espace, elle réduit l'identité à de simples éléments architecturaux prêts à être plaqués un peu partout.

Nous avons choisi la ville de Béni-Abbes comme cas d'étude particulièrement adéquat pour notre enquête sur l'identité. Nous avons recouru la phénoménologie qui se veut une approche globale permettant de saisir les phénomènes complexes et fluctuants. Ainsi, la théorie du lieu de Christian Norberg-Schulz a constitué notre cheminement principal pour accomplir cette recherche. Dans un premier temps et tout en utilisant une technique de recherche propre à la phénoménologie, nous avons décrit la ville de Béni-Abbes en tant que phénomène ; c'est-à-dire telle qu'elle est vue, vécue et expérimentée par ses usagers qu'il s'agisse d'habitants ou de visiteurs. Ensuite, nous avons analysé le phénomène de la ville de Béni-Abbes en s'appuyant sur les deux catégories : espace et caractère. Nous avons, enfin recomposé le phénomène afin de saisir sa signification puis son identité.

Les résultats de la présente investigation ont montré que la particularité de la ville de Béni-Abbes dépend avant tout de son contexte naturel ; les rapports qu'elle entretient avec ce milieu ne peuvent être que déterminants. Alors que les anciens quartiers représentent des solutions signifiantes faites par des adaptations directes au site, les nouvelles extensions de la ville, au contraire, ne témoignent d'aucune compréhension de la spécificité du lieu. Nous avons pu conclure que le processus d'autoréalisation de Béni-Abbes s'est malheureusement arrêté et que la ville par la méconnaissance de son génie du lieu est en train de perdre son identité.

ملخص

اليوم أكثر من أي وقت مضى ومع هيمنة العولمة والنمط القياسي، أصبحت الخطابات المطالبة بالهوية أمر جد ملح. بالنسبة لمجال بحثنا وأن كان ذلك غير مصرح به فإن الهوية تمثل الهدف النهائي لكل عمل معماري أو عمراني. من خلال الدراسة التي بين أيدينا نحاول التطرق لموضوع هوية المدينة. كذلك الهوية بالنسبة للمدينة هي أساسا الوحدة: وحدة ما بين سلالم فضائية و زمنية متعددة. أحد الأهداف الأساسية لهذه الدراسة هو مواجهة التصور الضيق لمفهوم الهوية بالنسبة للزمن هذا التبسيط يظهر في اقتصار المفهوم على الحفاظ أو إعادة إنتاج الأنماط التقليدية التي غالبا ما تكون غير ملائمة. أما بالنسبة للمجال فمفهوم الهوية يقتصر على بعض العناصر الهندسية المهيأة للاستخدام في أي مكان.

لقد وقع اختيارنا على مدينة بني عباس كنموذج جد مناسب لانجاز بحثنا حول موضوع الهوية. كما قمنا باستخدام الظاهرية والتي هي عبارة عن مقارنة متكاملة تسمح بمعالجة الظواهر المعقدة و الغير ثابتة. هنا، نظرية المكان لكريستيان نونبرك تشولز كانت هي منهجيتنا من اجل استكمال هذا البحث. أولا و باستخدام تقنية بحث خاصة بالظاهرية، قمنا بوصف مدينة بني عباس كظاهرة، أي كما يراها و يعيشها المستعملون سكاناً كانوا أو زواراً. بعد ذلك قمنا بتحليل الظاهرة مرتكزين في ذلك على فئتي المجال و الخاصة. في النهاية قمنا بإعادة تركيب الظاهرة وذلك من أجل فهم دلالتها ومن ثم ماهيتها.

نتائج هذا البحث بيّنت أن خصوصية مدينة بني عباس مستمدة أولا وقبل كل شيء من محيطها الطبيعي، وأن العلاقات التي تربط المدينة بمحيطها جد مؤثرة على مسألة الهوية. في حين أن الأحياء القديمة تمثل حلولا ذات دلالة من حيث أنها عبارة عن تكيف مباشر مع الموقع، التوسعات الجديدة للمدينة وعلى عكس ذلك لا تنطوي على أي فهم لخصوصية المكان. لقد استطعنا أن نستخلص أن عملية التحقيق الذاتي لمدينة بني عباس قد توقفت بشكل مؤسف وأنه من خلال إهمال روح المكان هي الآن بصدد فقدان هويتها.

Abstract

Today with the predominance of the standard and the universal, identity claims and discourses have become very pressing. In relation to our own field of research, it goes without saying that identity represents the ultimate goal of any architectural or urban work. Through this research we have tried to approach the subject of the identity of a city. Thus, for a city, identity is fundamentally unity: unity between a plurality of spatio-temporal scales. One of the main goals of this study is to fight against the simplifying conceptions of identity; simplification over time is manifested by the preservation and reproduction of traditional and sometimes even obsolete models; referring to space, it reduces the identity to simple architectural elements prepared to be plated everywhere.

We have chosen the city of Beni-Abbes as a particularly appropriate case study for our identity survey. Phenomenology has been used as a global approach to capture complex and fluctuating phenomena. Thus, Christian Norberg-Schulz's place theory was our main pathway to accomplish this research. At first, while using a research technique peculiar to phenomenology, we have described the city of Beni-Abbes as a phenomenon; that is to say, as it is seen, experienced and experienced by its users whether they are inhabitants or visitors. Then, we have analyzed the phenomenon of the city of Beni-Abbes rely on the two categories: space and character. We have finally recomposed the phenomenon in order to grasp its meaning and its identity.

The results of the present investigation have shown that the particularity of the city of Beni-Abbes depends above all on its natural context; the relationships it has with this environment are so decisive. While the old neighborhoods represent significant solutions made by direct adaptations to the site, the new extensions of the city, on the contrary, do not show any understanding of the specificity of the place. We were able to conclude that the process of self-realization of Beni-Abbes has unfortunately stopped and that the city by the lack of understanding of its genius-loci loses its identity.